MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE

DE NIMES

VII[e] SÉRIE. — TOME LIV — **Années 1951 à 1960**

NIMES
IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
12 — rue Pradier — 12
CHASTANIER Fres ET BERTRAND, Succ.
—
1961

TABLE DES MATIÈRES

Le séjour de Racine à Uzès en 1661-1662 par M. le Chanoine Bruyère 7

Flaubert en Egypte, par M. le Professeur Seston 33

Poèmes, par P.F. Liger 51

Religion et morale dans la vie et l'œuvre d'Alphonse Daudet, par M. le Chanoine Bruyère 57

Allocution par M. Hubert Rouger, Vice-Président de l'Académie sur la Plaque Laforêt 109

Les travaux édilitaires de 1870 à 1880, à Nimes, par M. Hubert Rouger, ancien Maire 113

Une gloire du Roman Espagnol Blasco-Ibanez par M. l'Inspecteur d'Académie Lignières 125

L'Homme devant l'arbre, par M. A. Flaugère, Conservateur des Eaux et Forêts 149

A propos du Duc de Morny, par M. le Bâtonnier des Guerrois 165

Le Général de Labedoyère, par M. Marcel Fabre 177

Poésies, La Guirlande pour elle, par M. le Docteur Baillet, ancien Président 193

La mystérieuse origine de Christophe Colomb, par M. l'Inspecteur Lignières 197

Promenade à Djemila, par MM. Hutter et Cabouat 223

Compte Rendu des Travaux de l'Académie, pendant l'année 1955, par Maître Lacombe, Secrétaire Perpétuel 235

La leçon du Victory par M. le Docteur Baillet 242

Compte-Rendu des Travaux de l'Académie pendant l'année 1957, par Mlle Lavondès 261

Les amours de Lamartine, par M. Enjoubert 273

Centenaire de la découverte de la Planète Nemausa, par M. André Nadal 277

Le Centenaire des « Amoureuses » d'Alphonse Daudet, par M. le Chanoine Bruyère 293

Hommage au Cyprès, par M. le Bâtonnier Bosc 313

Une Etude spéciale des Rayons Cosmiques 321

Compte-Rendu des Travaux de l'Académie en 1959 par M. Seston 333

Allocution par M. Paganelli, Inspecteur Général Honoraire 339

Les Soucoupes volantes, par M. André Nadal 343

Poésies, par Anne Gérard-Duverne 357

Tables récapitulatives 361

Le séjour de Racine
à Uzès en 1661-1662

par

M. le Chanoine BRUYERE

Après des études commencées au Collège de la ville de Beauvais, Racine avait été admis, en 1655, à l'Ecole des Granges, où il eut pour maîtres : l'helléniste Lancelot, Nicole, latiniste distingué, Hamon et Le Maistre de Sacy. Elève remarquablement doué, studieux et passionné pour les choses de l'esprit, il s'imprègne de littérature classique. Les auteurs latins, mais surtout les tragiques grecs, c'est peu dire qu'il les lit, il les dévore, les apprend par cœur. Il lit aussi les **Ethiopiennes** d'Héliodore, ce roman grec du IIIme siècle de notre ère, qui raconte comment deux amants, Théagène et Chariclée, luttent contre des épreuves sans nombre, et finissent par s'épouser. Il les lit, mais en cachette, car MM. les Solitaires, à la morale rigide, seraient peinés de savoir qu'il se nourrit d'une œuvre capable de surexciter son imagination (1).

En Octobre 1658, Racine est à Paris, et suit pendant deux ans les cours de logique du Collège d'Harcourt.

Ses études terminées, qu'allait faire ce jeune homme, orphelin, dès sa tendre enfance, de père et de mère, et qu'un goût irrésistible portait vers la poésie ?

---

1) En réalité, ce livre, écrit par un évêque, s'il vous plaît, — mais Fénelon n'est-il pas l'auteur de **Télémaque** ? — est si peu risqué, que certains de ses traducteurs ont pu, sans contresens, lui donner pour titre : **Chastes amours de Théagène et de Chariclée.**

Le cousin germain de son père Nicolas Vitart âgé de 36 ans, intendant des Luynes à leur hôtel, le prit chez lui, en qualité de vague sous-intendant, pour l'aider dans ses fonctions. Reçut-il également mission de veiller sur lui ? En tout cas, homme du monde, d'une religion modérée, il s'en acquitta de façon peu sévère.

Aussi, jouissant d'une liberté presque absolue, Racine s'émancipe-t-il. Il oublie ses anciens maîtres et leurs principes d'austère morale. Il fréquente de joyeux amis dont la vie est mondaine, et qui tournent des vers galants, en particulier La Fontaine, son aîné de dix-huit ans cependant, dont la femme, de la Ferté-Milon, était sa compatriote ; et l'abbé Le Vasseur, qui n'a guère d'ecclésiastique que le nom et le titre d'administrateur d'un hôpital à Tours. Et lui, qui aux Granges, avait écrit une élégie latine **Ad Christum,** où il parle avec indignation des ennemis de ses maîtres, dédie au galant abbé une pièce : **Les Bains de Vénus**, perdue aujourd'hui, qui peut-être n'était pas aussi risquée que son titre le laisserait supposer, mais qui sûrement devait peu porter à la piété.

Doit-on supposer qu'à cette époque Racine avait jeté sa gourme, et était devenu libertin ? Il ne le semble pas. Les sentiments de son âme nous sont révélés dans les lettres qu'il écrivit un peu plus tard à Le Vasseur : rien n'y montre la corruption du cœur et le désordre de la vie. La passion littéraire y domine ; et, s'il y a quelque libertinage, il est d'esprit, une concession faite au bel air de la jeunesse et à la mode. Le fond était resté sérieux et solide ; la folie n'avait pas pris la place de la raison.

Cependant la famille de Racine (sa sœur Marie, des tantes religieuses, sa grand'mère maternelle, Marie des Moulins, retirée à Port-Royal) et ses anciens maîtres, les Solitaires, ne le voyaient pas sans inquiétude s'engager dans une voie dangereuse. Il fallait le tirer de sa quasi oisiveté, et lui procurer des ressources pour vivre et payer les sommes qu'il avait empruntées à son oncle Vitart. Racine, en effet, n'était pas riche, et, si son **Ode à la Nymphe de la Seine** lui avait procuré une gratification de cent louis (2), on pense bien qu'ils ne lui suffirent pas.

---

2) Cent louis, c'était, malgré tout, un joli denier, qui équivaudrait à 400.000 frs de notre papier monnaie, un louis d'or ne valant pas actuellement moins de 4.000 frs.

C'est alors que la pensée vint aux siens de le faire entrer dans la carrière ecclésiastique où il serait pourvu d'un bénifice lui permettant de vivre décemment.

Notre époque est scrupuleuse sur cette question de l'état ecclésiastique, et nous ne pouvons admettre que l'on s'y engage dans des vues intéressées et sans vocation. Il n'en était pas de même lorsque l'Eglise était riche et la foi profonde. Souvent on se souciait peu de savoir si l'on était appelé par Dieu ; il suffisait que l'on n'éprouvât pas une répugnance marquée à l'égard des ordres pour ne pas hésiter à les recevoir, afin de jouir des ressources qu'ils procuraient. Et alors, parfois, il arrivait ceci que, sous l'influence du milieu croyant dans lequel on vivait, nous ne disons pas, la vocation venait, mais on s'acquittait de façon honorable de ses fonctions avec la conviction de leur caractère surnaturel.

Certes, cette recherche des bénéfices, — et surtout la possession de plusieurs, — n'était guère conforme à l'esprit de l'Eglise, mais elle était si bien entrée dans les mœurs que même des familles foncièrement chrétiennes, les Gondi, par exemple, acceptaient la chose pour leurs enfants.

Or, justement, Racine avait un oncle maternel, Antoine Sconin, prieur du Chapitre d'Uzès, en Languedoc. Si le jeune Racine allait se fixer auprès de lui, il pourrait lui procurer un bénéfice, après lui avoir enseigné la théologie, et, — qui sait ? — la vocation viendrait peut-être alors.

Racine entra sans difficulté dans ces vues qui convenaient au sens pratique et raisonnable qui, sous des apparences légères, constituait le fond de son caractère.

Autre motif : il avait été sérieusement malade, et il pensa que le séjour dans une ville de province ensoleillée, loin du bruit et des brumes de la capitale, raffermirait sa santé. Aussi, sans hésiter, se mit-il en route pour sa destination lointaine.

*
**

Il partit de Paris, sur la fin d'Octobre 1661, en compagnie d'autres voyageurs, eux aussi à destination du Midi : trois huguenots, — ce sont ses mots, — un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires et deux mousquetaires du roi.

La route se fit à cheval, de Paris à Lyon, dans une atmosphère gaie et plaisante, et par beau temps. Afin d'assurer à la petite troupe un gîte convenable, Racine, le soir venu, la devançait et veillait à ce que tout fût prêt dans l'auberge où l'on descendait.

A Lyon, Racine se sépara de ses compagnons, à l'exception des deux mousquetaires et, avec eux, prit le coche d'eau sur le Rhône, jusqu'à Pont-Saint-Esprit, d'où ces mousquetaires étaient originaires. La descente dura deux jours, avec coucher à Vienne et à Valence.

Après être débarqué à Pont-Saint-Esprit, Racine s'engagea, toujours à cheval, sur la route d'Uzès, par Bagnols et Connaux, et le 7 Novembre, il atteignit sa destination, en avance de deux jours sur les prévisions de son oncle, qui, sans cela, lui aurait envoyé son valet à sa rencontre.

***

Le voyage s'était donc effectué sans incident ; mais à partir de Lyon, Racine n'entendit plus la langue du pays, et lui-même ne fut plus intelligable. Revenant un mois plus tard sur ce sujet dans une lettre à l'abbé Le Vasseur, il lui disait : « Je suis en danger « d'oublier le peu de français que je sais ; je le dé- « sapprends tous les jours, et je ne parle bientôt plus « que le langage de ce pays, qui est aussi peu fran- « çais que le bas-breton ». Et de citer un vers d'Ovide dans ses **Tristes** : « Il me semble que maintenant j'ai désappris le latin, car j'ai appris à parler le gète et le sarmate ».

Ce langage dont se servaient les Uzétiens était le languedocien (pur ou habillé en mauvais français). Certains mots n'y avaient pas le même sens qu'en français : un jour, Racine demanda au valet de son oncle de lui acheter une centaine de **broquettes,** c'est-à-dire de petits clous pour la décoration de sa chambre ; et ne voilà-t-il pas que ce valet lui apporta des allumettes, **allumette** se disant **broquette** en languedocien ! Racine finit par croire que ce dialecte était un mélange d'espagnol et d'italien et, comme il connaissait ces deux langues, le parler d'Uzès lui parut moins incompréhensible. Il ne pouvait toutefois pas s'en servir pour répondre ; et alors, au risque de passer pour incivil, il se contentait de faire la révérence et de dire : **Adiousias,** « adieu ! » mot dont plusieurs fois il se sert par plaisanterie dans ses lettres.

Qu'était Uzès lorsque Racine y arriva ? Une petite ville entourée de remparts, active et commerçante, à la fois agricole et industrielle, avec ses filatures de cocons et de drap, actionnées par la rivière, l'Alzon, que grossissent les sources de l'Eure et de l'Airan (six ou sept cents ans plus tôt, un aqueduc romain, par le Pont du Gard, portait leurs claires eaux jusqu'à Nimes). Uzès était le siège d'un duché, pourvu d'un château-fort moyenâgeux, au donjon imposant ; le siège aussi d'un évêché dont le titulaire était également seigneur temporel de la ville : évêque et comte d'Uzès, tel était son titre. De cet évêché dépendait un chapitre cathédral. Mais la ville avait beaucoup souffert des guerres religieuses. A l'exception du bourg Saint-Firmin, sa population, suivant en cela l'exemple que lui avait donné son évêque, Jean de Saint-Gelais, était passée en grande partie au protestantisme. Plusieurs églises et monastères furent alors démolis, ainsi que le palais épiscopal, et la **clastre,** ou demeure des chanoines. Leurs ruines jonchaient encore le sol, lorsque, en 1623, le duc de Rohan fit abattre la cathédrale romane, épargnant heureusement le chef-d'œuvre qu'était sa **Tour fénestrelle.** Après la paix d'Alès, un important retour au catholicisme s'était opéré, et les deux cultes se partageaient, à peu près par moitié, la population. A l'arrivée de Racine à Uzès, la cathédrale venait à peine d'être reconstruite, mais n'était pas consacrée : elle ne le fut que le 22 Avril 1663.

Dans sa première lettre, écrite d'Uzès, le 11 Novembre à La Fontaine, Racine dit de la ville qu'elle est située **« sur une montagne fort haute »**, — il exagérait ! — **« qui n'est qu'un rocher continuel ».** Mais c'est tout ; et, dans une seconde lettre, cette fois, du 15 Novembre, à M. Vitart, il avoue ne pas avoir eu encore la curiosité de la voir. « Lorsque, mande-t-il à sa sœur Marie, le 3 Janvier 1662, « je trouverai l'oc-
« casion de vous envoyer quelque chose de ce pays,
« je ne la laisserai pas passer. Mais il faut un peu
« attendre. Je ne fais encore que d'arriver, et je n'ai
« pas eu le loisir de reconnaître ce qu'il y a de
« beau ».

Cette promesse de parler d'Uzès et de ses curiosités, soit dans la ville, soit dans les environs, il ne paraît pas que Racine l'ait tenue, à moins que ses impressions ne se trouvent dans une lettre qui aurait disparu. C'est ainsi que nous ignorons ce qu'il pensait, — car il n'a pu faire autrement que de les voir, —

de la délicieuse et riante vallée de l'Eure dominée par la haute et étroite Tour carrée de l'évêque, des bâtiments du duché, de la Tour fénestrelle, et surtout du Pont du Gard, dressant, à quelques lieues à peine d'Uzès, ses grandioses arcades au-dessus du Gardon.

*
**

Où Racine demeura-t-il pendant son séjour à Uzès ? Personne ne soutient plus que ce fut dans ce que l'on appelle le **Pavillon Racine.** Ce minuscule édifice, bâti sur la base d'une ancienne tour des remparts, la **Tour Martine,** au sud-est de la ville, a proximité de la cathédrale, servait, du temps de Racine, de chapelle, et il ne pouvait, d'ailleurs, vu son exiguïté et sa situation isolée, être habité. Si, au siècle dernier, on a prétendu qu'il abrita le futur grand poète, cette affirmation toute gratuite est due au baron de Castille qui, vers 1820, fit décorer l'intérieur et l'extérieur du pavillon de médaillons et de cartouches se rapportant à la vie de Racine.

C'est auprès de son oncle Sconin, dans la maison même que celui-ci habitait, que Racine logea à Uzès. Il nous a appris la chose dans plusieurs de ses lettres. Cette maison, qui était celle d'un chirurgien, Imbert Symil, était située dans la rue des Grandes-Calades, entre la cathédrale et l'hôtel de ville. Le P. Sconin en occupait une partie. Aussi, lorsque Racine, dans sa première lettre à Le Vasseur, donne à celui-ci son adresse, lui recommande-t-il d'écrire sous double pli avec une enveloppe adressante à M. Symil.

*
**

Mais Racine séjourna aussi, à plusieurs reprises, surtout le printemps et l'été suivants, dans un petit village, à trois lieues à l'est d'Uzès, nommé Saint-Maximin. Le P. Sconin, en sa qualité de chanoine sacristain du Chapitre d'Uzès, possédait le prieuré de cette paroisse, dont il confiait, selon l'usage courant, le service à un prêtre **à la portion congrue.** Le seigneur de Saint-Maximin était, vers 1659, le sieur Olivier de Tessan. Il vendit son château, fort belle bâtisse du XV^me^ siècle, au P. Sconin, qui en fit démolir une partie pour la remplacer par une demeure moderne. « Elle est toute faite déjà », écrivait Racine dès le 15 Novembre. « J'en reviens encore tout présente-
« ment. Il n'y a plus que le jardin à défricher. C'est

« la plus régulière et même la plus agréable de tout « Uzès. Elle est tantôt toute meublée ». Cette maison a eu sa façade transformée au XVIIIme siècle, mais l'intérieur est demeuré tel qu'il était du temps de Racine.

Sur ce chemin de Saint-Maximin, Racine vit des oliviers avec leurs beaux fruits mûrs, d'un rouge violet foncé. Se fiant aux apparences, et ignorant, comme les gens du Nord, leur amertume, il voulut en goûter, mais rejeta bien vite un fruit si trompeur.

Ainsi donc, Racine partageait son temps entre Saint-Maximin et, — le plus souvent, — Uzès, que son oncle, vu ses fonctions, devait habiter principalement.

Et maintenant, il importe que nous fassions plus ample connaissance avec cet oncle, à l'égard de qui nous dirons les sentiments qui animaient Racine.

Antoine Sconin, né à la Ferté-Milon, en 1608, était le fils d'un président au grenier à sel de ce bourg. Il eut une sœur, Jeanne, — qui, en 1642, épousa Jean Racine, le père de notre poète (le père et le fils portaient le même prénom), — et trois frères : l'un, Pierre, resta dans le monde, fut avocat au Parlement, procureur du roi aux Eaux et Forêts du duché de Valois ; les deux autres, Charles et Jacques, entrèrent, tout comme Antoine, dans la Congrégation de Sainte-Geneviève ou de France. Racine ne parle pas de ces deux oncles dans ses lettres, mais il y est plusieurs fois question de Pierre, ainsi que nous le verrons plus loin.

La Congrégation de Sainte-Geneviève, très ancienne, dont les membres portaient le titre de **chanoines réguliers,** et s'appelaient **génovéfains,** avait, entre autres buts, celui d'assurer l'office divin dans les Collégiales et les Chapitres cathédraux. Son siège était à Paris, dans une partie des locaux actuels du Lycée Henri IV. Elle venait d'être réformée, en 1624, par le P. Faure, à la demande du Cardinal de la Rochefoucauld, devenu son abbé.

Depuis 1638, le chapitre cathédral d'Uzès comprenait des génovéfains que l'évêque, Nicolas Grillet, y avait appelés pour remédier au relâchement des anciens chanoines, réguliers eux aussi, mais négligeant leurs observances. Ils ne restèrent d'ailleurs à Uzès que fort peu de temps, et un arrêt du Conseil du roi, en 1674, remit le chapitre d'Uzès dans son ancien état,

avec cette différence que la vie commune n'y fut plus observée, une bulle de sécularisation étant intervenue.

Antoine Sconin, que la **Gallia Christiana** déclare avoir été orné de grands dons par la nature, fut, en 1650, élu supérieur général de sa Congrégation, à l'âge de 42 ans. Il avait le caractère ferme, et le montra, lorsqu'il soutint, au cours de la procession de la châsse de Sainte Geneviève pour la paix, le 11 Juin 1652, les droits de sa dignité. Cette fermeté lui fit-elle des ennemis au sein de sa Congrégation ? Toujours est-il qu'il ne fut pas réélu en 1653.

A cette époque, l'évêque d'Uzès avait eu à se plaindre du prieur de ses chanoines, un des réformés qu'il avait fait venir. Ce prieur fut remplacé par le P. Sconin, qui eut aussi la charge de chanoine sacristain, dignité à laquelle, avons-nous dit, était attaché le prieuré de Saint-Maximin, celles encore d'official et de vicaire général du diocèse. Il fut grandement estimé par Mgr Grillet, dont il prit le parti dans les conflits de celui-ci avec la Congrégation.

On jugera de l'acuité de ces conflits lorsqu'on saura qu'en 1656, quelques religieux génovéfains firent irruption dans la chambre de l'évêque avec un notaire et des hommes de loi pour affirmer par écrit ce qu'ils disaient être leur droit : nommer des novices au canonicat, et ainsi désigner les chanoines du chapitre au fur et à mesure des vacances.

Lorsque, en 1660, à Mgr Grillet succéda Mgr Adhémar de Grignan, l'oncle de Mme de Sévigné, le P. Sconin entoura le nouveau prélat de son dévouement et eut sa confiance.

Mgr de Grignan ayant décidé de visiter le prieuré de Saint-Maximin, le 1er Juin 1662, le P. Sconin voulut le traiter avec grand apparat. Une lettre de Racine à M. Vitart, le 30 Mai, donne des détails curieux sur les préparatifs de cette réception. « Mon oncle est « cette après-dîner à Avignon pour acheter ce qu'on « ne pouvait trouver ici, et il m'a laissé la charge de « pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de forts « beaux emplois, comme vous voyez, en ce pays-ci, « et je sais quelque chose de plus que manger ma « soupe, puisque je la sais bien faire apprêter. J'ai « appris ce qu'il faut donner au premier, au second « et au troisième service, les entremets qu'il y faut « mêler, et encore quelque chose de plus, car nous « prétendons faire un festin à quatre services sans « compter le dessert ».

Le P. Sconin fit le plus bienveillant accueil à son neveu, dès son arrivée à Uzès, accueil qui toucha grandement Racine, dont les éloges ne tarissent pas au sujet de son oncle. Voici ce qu'à diverses reprises il écrit de lui : « Mon oncle est d'un naturel fort doux, « et il me témoigne toutes les tendresses possibles. « Sans mentir, il est fort sage et fort habile homme, « peu moine (1) et grand théologien. Il est tout à fait « bon, et le seul de sa famille qui a l'âme tendre « et généreuse ». En effet, nous le verrons, le P. Sconin fit tout ce qui était en son pouvoir pour procurer un bénéfice à son neveu.

***

Une des choses qui surprit le plus Racine à Uzès fut la douceur du climat et la précocité des récoltes.

Le 17 Janvier 1662, il écrivait à M. Vitart : « Les « plus beaux jours que vous donne le printemps ne « valent pas ceux que l'hiver nous laisse, et jamais le « mois de Mai ne vous paraît aussi agréable que « l'est ici le mois de Janvier :

Le soleil est toujours riant,
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.
Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune au visage changeant
Paraît sur un trône d'argent,
Tenant cercle avec les étoiles.
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours ».

Il est vrai que, continuant sa lettre, le 24, il ajoutait : « En relisant mes vers, je reconnais qu'il n'y en a « pas un de vrai. Il ne cesse de pleuvoir depuis trois « jours, et l'on dirait que le temps a juré de me fai- « re mentir ».

Le 3 Février, il notait qu'il y avait, à une lieue d'Uzès, lui avait-on assuré, un jardin tout plein de roses, mais de roses toutes fleuries. Et cela ne passe pas même pour une rareté. A Mlle Vitart, il écrivait,

---

1) Par cette expression **« peu moine »**, Racine voulait dire que le P. Sconin menait une vie d'études, à la différence des religieux génovéfains, qualifiés par lui, Racine, de **« sots ignorants qui n'étudient point du tout »**.

en Mars : « Si je pouvais vous envoyer des roses nou-
« velles et des pois verts, je vous les envoyerais en
« abondance, car nous en avons beaucoup ici. Le
« printemps est déjà fort avancé ». Un mois plus tard, le 30 Avril, il constatait que l'été allait bientôt venir :
« Les roses sont tantôt passées, et les rossignols
« aussi. La maison avance, et les grandes chaleurs
« se font sentir ». Le 16 Mai, il goûtait des premières cerises, « ... quoique, disait-il, nous en ayons de-
« puis huit jours. C'est de bonne heure, comme vous
« voyez, mais tout est étrangement avancé en ce
« pays, et on fera la moisson avant un mois ».

En effet, le 13 Juin, des fenêtres de la maison de Saint-Maximin, — qui, située sur une légère élévation, fait face à une plaine, aujourd'hui surtout couverte de vignes, mais qui était alors terres à blé, — Racine pouvait voir s'effectuer la moisson. Il l'a décrite dans une page souvent insérée dans les anthologies, mais que l'on relit toujours avec plaisir.

« Je souhaite que vous (M. Vitart) ayez une aussi
« belle récolte à vos deux fermes que nous avons en
« ce pays-ci. La moisson est déjà fort avancée, et
« elle se fait fort plaisamment ici au prix de la cou-
« tume de France, car on lie les gerbes à mesure
« qu'on les coupe ; on ne laisse point le blé sècher
« sur la terre, car il n'est déjà que trop sec et, dès
« le même jour, on le porte à l'aire où on le bat
« aussitôt. Aussi le blé est aussitôt coupé, lié et
« battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis
« du soleil qui travaillent comme des démons et,
« quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre
« au soleil même, dorment (le temps d') un Miserere,
« et se relèvent aussitôt.

« Pour moi, je ne pourrais pas être un moment
« dehors sans mourir ; l'air est à peu près aussi chaud
« que dans un four allumé ; et cette chaleur continue
« autant la nuit que le jour ; enfin, il faudrait se ré-
« soudre à fondre comme du beurre, n'était un pe-
« tit vent frais, qui a la charité de souffler de temps
« en temps. Et pour m'achever, je suis, tout le jour,
« étourdi d'une infinité de cigales, qui ne font que
« chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus per-
« çant et le plus importun du monde. Si j'avais au-
« tant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint
« François, je ne leur dirais pas, comme il faisait :
« Chantez, ma sœur la cigale !, mais je les prierais
« bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris

« ou à La Ferté, si vous y êtes encore, pour vous « faire part d'une si belle harmonie ».

Pour ce qui est de la vendange, qu'il annonçait pour la fin d'Août, Racine ne put en être témoin, mais il affirmait dans cette même lettre du 13 Juin, qu'on ne saurait du tout que faire de vin. « Le meilleur, c'est- « à-dire le meilleur du royaume, se vend deux caro- « lus (vingt deniers tournois) le pot (une livre et de- « mie de poids). J'aurai de quoi boire à votre santé « à bon marché. Mais j'aimerais mieux l'aller boire « là-bas avec du vin de la montagne de Reims ».

⁂

Installé auprès de son oncle, qui le fit habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête, — ce qui lui donnait la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville, — à quelles occupations se livra Racine pendant son séjour à Uzès ?

Tout d'abord, il aida cet oncle dans ses affaires et celles du chapitre, dont le P. Sconin administrait les biens. Or, le chapitre avait contracté une dette de quatre-vingt mille livres, et le P. Sconin avait pris pour s'en acquitter un terme de six ans. A quoi avait servi cette somme si considérable (environ quinze millions de notre monnaie) ? Sans doute, bien que Racine ne l'ait pas dit, à la reconstruction de la cathédrale et des bâtiments du Chapitre. Le 6 Juin 1662, il en avait payé trente mille. « Mon oncle a mille affaires, « écrivait alors Racine à M. Vitart, toutes embar- « rassantes ; ; nos moines avaient pris plaisir à se « ruiner, tant ils sont endettés. Cependant, quoique « il se tue pour eux, il reconnaît de plus en plus la « mauvaise volonté qu'ils ont pour lui ; il en reçoit « tous les jours des avis et, avec tout cela, il faut « qu'il dissimule tout ». Aussi l'inquiétude et l'accablement le rendaient-ils souvent malade.

⁂

Mais d'autres travaux occupaient Racine : c'était l'étude de la théologie et la lecture des auteurs classiques. « Mon oncle, dit-il dans sa seconde lettre da- « tée d'Uzès, veut que j'étudie, et je ne demande pas « mieux... Il est bien aise que j'apprenne un peu de « théologie dans saint Thomas, et j'en suis tombé « d'accord bien volontiers ». Des livres, Racine n'en manqua pas plus tard, car, lorsqu'on sut dans Uzès

qu'il les aimait, on lui en apporta tous les jours. Les uns lui en donnaient de grecs, les autres d'espagnols et de toutes les langues. On lui prêta aussi les **Lettres provinciales** de Pascal, entre les mains d'un officier de la ville qui était **« de la religion »** (c'est-à-dire protestant). « Elles sont peu connues, déclarait Racine, « mais beaucoup estimées de ceux qui les connais- « sent. Tous les autres écrits de cette nature » (il veut dire par là ceux de Port-Royal) « sont venus pour la « plupart en ce pays-ci, jusqu'aux « Nouvelles Mé- « thodes » (de Lancelot pour apprendre le grec, le latin, l'italien, l'espagnol). « Tout le monde a lu les « **Plaidoyers** de M. Le Maistre. Les lecteurs de ces « livres, faisait-il remarquer, sont des huguenots ; car, « pour les catholiques, ôtés un ou deux de ma con- « naissance, ils sont dominés par les Jésuites ».

Dans la dernière lettre, datée du 25 Juillet 1662, que nous connaissons du séjour de Racine à Uzès, il indique quels livres constituent sa bibliothèque : « Non « pas des livres à conter fleurettes, mais des **Som- « mes de théologie** latines, des **Méditations** espagno- « les, des **Histoires** italiennes, des Pères grecs et pas « un français ». Cette liste, cependant, n'était pas complète, et il aurait dû y ajouter quelques auteurs grecs profanes. Il rédigea, en effet, en Mars, bien qu'il ne l'ait pas dit dans ses lettres à cette époque, des **Remarques sur l'Odyssée ;** et, en Avril de la même année, **sur les Olympiques de Pindare,** remarques qui sont des explications littéraires et des traductions d'anciens commentaires.

⁂

S'est-il livré à des travaux plus personnels ? Il a déclaré que non. « Je ne puis me mettre à la compo- « sition », écrivait-il le 16 Mai, en citant un passage des **Lettres de Cicéron à Atticus.** « Ecrire est bien loin « de mon esprit, mais j'ai une raison particulière de « ne point composer, qui est que je suis trop embar- « rassé du mauvais succès de mes affaires... ». Le 4 Juillet, il tenait un semblable langage : « Je cher- « che quelque sujet de théâtre, mais j'ai trop de su- « jets d'être mélancolique en ce pays-ci, et il faut « avoir l'esprit plus libre que je n'ai ». Racine trouva-t-il alors ce sujet ? Comme, peu après, à Paris, il fit représenter sa première pièce, **La Thébaïde,** il est permis de penser que, s'il ne l'écrivit pas à Uzès, il en conçut alors l'idée, et peut-être la structure. On a aus-

si prétendu qu'il voulut porter tout d'abord au théâtre le sujet des **Ehiopiennes,** mais que, sur le conseil de Molière, il y renonça pour celui de **La Thébaïde.**

Si Racine n'avait pas alors l'esprit assez libre pour traiter un sujet de théâtre, il donna suite à l'invitation de La Fontaine à faire des vers. Ce même 4 Juillet, il lui envoyait deux pièces sur des sujets mythologiques : **Psychée et les Muses ; — Les Filles de Piérus changées en pies.**

Il existe encore un écrit de Racine à Uzès : c'est le compte rendu du feu d'artifice que les consuls de la ville firent allumer, le 18 Décembre 1651, à l'occasion de la naissance du Dauphin, fils de Louis XIV. M. Vitart le fit insérer dans la **Gazette de France** du 31 Décembre : ce dont les consuls de la ville furent on ne peut plus flattés et prièrent Racine de le remercier en corps. Voici l'article :

« Les consuls d'Uzès firent, le 18, allumer un feu,
« dont le succès répondit des mieux à la beauté du
« dessein. Après que la Renommée, qui était élevée
« sur un piédestal, eut fait sonner trois fois un cor
« chargé de pétards qu'elle avait en sa main, une
« colombe partit d'un autre côté, toute en feu, qui,
« tenant à son bec un rameau d'olivier, vint allumer
« l'artifice. En même temps on ouït un grand bruit
« de bombes et de pétards, et l'air se couvrit d'une
« épaisse fumée, à laquelle succéda une grande clar-
« té, qui découvrit un rocher fort élevé vomissant des
« flammes de toutes parts, au sommet duquel pa-
« raissait la Paix avec une corne d'abondance en
« l'une de ses mains, et s'appuyant de l'autre sur
« un dauphin ; ayant à ses pieds les vertus cardinales
« qui jetaient quantité de fusées, comme elle en
« épanchait grand nombre qui allaient semer en l'air
« une infinité d'étoiles ; tellement que cette machine
« parut des plus industrieusement inventées ».

La correspondance, telle fut une autre occupation de Racine, et non la moindre. Il a été conservé de lui vingt-quatre lettres qu'il écrivit pendant son séjour à Uzès. Mais bien des indices laissent supposer qu'il en écrivit un plus grand nombre. Il parle de celles adressées à son oncle Sconin, de Paris, à ses tantes Vitart et à la religieuse, lettres que l'on ne possède pas ; et, sans doute, La Fontaine en reçut plus que les deux qui ont été conservées. Les unes et les autres ont-elles été égarées ou détruites? Qui pourrait le dire?

Les correspondants de Racine sont : pour neuf let-

tres, l'abbé Le Vasseur, qui fut le confident de ses sentiments intimes ; pour sept, M. Vitart, avec qui il traite surtout de ses démarches pour obtenir un bénéfice ; pour cinq, l'épouse de M. Vitart, à qui, selon l'usage du temps, il donne le titre de Mademoiselle ; pour deux, La Fontaine. Sa sœur Marie, dut se contenter, elle, d'une seule lettre, assez insignifiante.

♣

Racine entreprit-il quelques voyages pendant son séjour à Uzès ? A deux reprises il a écrit qu'il se proposait d'aller à Avignon : une première fois, en Novembre, avec son oncle, pour y acheter des livres ; une autre fois, pour le Carnaval. Nous ne savons s'il mit son projet à exécution car, nulle part, dans ses lettres, il ne dit qu'il s'y est rendu. Mais, à peine arrivé à Uzès, il fit, en fin Novembre, le voyage de Nimes, qu'il a raconté dans une lettre du 24 Novembre à l'abbé Le Vasseur :

« Le chemin pour Nîmes est plus diabolique mille « fois que celui des diables à Nevers, et la rue d'En« fert » (la chose n'est vraie que du Pont-Saint-Nicolas à Nîmes, ou plutôt devait l'être du temps de Racine). « Mais la ville est assurément aussi belle et po« lide (poulide, en **languedocien** : jolie), comme on dit « ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point « de divertissements qui ne s'y trouve. On m'avait « dit tout cela devant que j'y allasse, mais je n'en « voulais rien croire. Vous ne voudrez pas m'en croire « aussi. Cependant je n'en dis pas la moitié de ce « qu'on en pourrait dire. J'y allais pour voir le feu « de joie qu'un homme de ma connaissance avait en« trepris. Il a coûté deux mille francs à la ville. Les « Jésuites avaient fourni les devises qui ne valaient « rien du tout. Otez cela : tout allait bien. Mais je « n'y pris pas assez bien garde pour vous en faire le « détail, j'étais détourné par d'autres spectacles » (nous verrons de quelle nature ils étaient)... « Voilà ce « que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes ; mais « j'y trouvais encore d'autres choses qui me plurent « fort, surtout les Arènes ».

Ce détail du feu d'artifice, que Racine n'a pas donné, ce n'est pas dans Léon Ménard, l'historien de Nîmes, — qui ne parle même pas de la fête, — qu'il faut le chercher, mais dans le **Livre de raison** d'un notaire de Nîmes, Etienne Borrelly, publié par le Docteur Puech,

dans son ouvrage : **Les Nîmois dans la seconde moitié du XVIIme siècle** (pp. 149-50). Le voici dans sa brève description :

« Il se fit à l'Esplanade, hors la porte de la Cou-
« ronne. Il était en forme de château tout peint, avec
« des grands personnages et devises ; on le fit jouer
« sur les neuf heures du soir. Il parut fort beau, à
« cause que le temps était fort obscur. Un dragon
« volant qui partit de la tour qui est entre les deux
« portes de la Couronne, y vint mettre le feu ; sa
« gorge en était toute remplie. Ce dessein réussit
« merveilleusement. Toute la ville était sortie pour
« voir ce feu ». Il est fâcheux que Me Borelly n'ait pas donné le texte des devises. Nous aurions pu juger si les affirmations de Racine à leur sujet étaient justes ou partisanes.

On aura remarqué, peut-être, que la description de Nîmes par Racine manque vraiment de précision, tout particulièrement pour les monuments romains. Il est vrai que, de son temps, la **Porte d'Auguste** était encastrée dans le château royal qui la cachait et que le **Castellum divisorium** n'avait pas été dégagé. Mais comment se fait-il que ce passionné des Grecs et des Latins n'ait pas parlé de la **Maison Carrée,** — étant alors propriété privée et entourée de maisons qui lui étaient adossées, elle devait, quelques années plus tard servir de chapelle aux religieux augustins, — du **Temple de Diane,** moins dégradé que de nos jours de la **Tourmagne,** enfin, malgré qu'il fût plus difficile d'y accéder qu'on ne le fait actuellement ? Il cite seulement les **Arènes,** en se contentant de dire qu'elles lui plurent, parmi d'autres choses. La raison de ce mutisme ne serait-elle pas que Racine, comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains, s'intéressait moins au côté monumental et pittoresque de l'antiquité qu'à son aspect littéraire ? La beauté de la pensée et de son expression primait sans doute à ses yeux celle des formes architecturales.

Avec la vie de labeur intellectuel que menait Racine, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il fréquentait peu la société, et demeurait, le plus qu'il le pouvait, replié sur lui-même. Avec qui aurait-il pu se lier ? Difficilement, lui, jeune laïque de vingt-deux ans, avec les confrères de son oncle, membres du Chapitre, personnages importants. Un seul, d'ailleurs, avait trouvé grâce à ses yeux, le prévôt, un non réformé, grand ami du P. Sconin, et possédant un bénéfice de cinq

mille livres de rente. Il s'appelait Thomas Thibault, et avait soixante-quinze ans. Racine dit de lui qu'il était le plus **« honnête »** homme du monde et qu'il avait beaucoup d'esprit et d'étude. Quant aux autres chanoines, Racine les déclarait, nous l'avons dit : « plus sots que « pas un, et qui plus est, sots ignorants, car ils n'é- « tudient point du tout. Aussi, ajoutait-il, je ne les « vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour « cette vie fainéante de moine que je ne pourrais « pas bien dissimuler ». Et cependant ces mêmes chanoines lui avaient demandé son **Ode aux nymphes de la Seine !**

Les critiques de Racine étaient-elles fondées ? Il se peut. Mais gageons qu'elles lui ont été surtout dictées par sa mauvaise humeur à l'égard d'hommes qui, nous le verrons, étaient peu disposés à l'accueillir dans leurs rangs. Et puis, n'oublions pas que celui qui les formulait est un intellectuel aimant passionnément le travail, et qui ne peut supporter que d'autres se contentent de leurs occupations professionnelles.

Du clergé séculier il n'a rien dit ; mais nous connaissons son opinion sur les P. Jésuites, dont il existait une maison à Uzès.

Ah ! Racine était bien demeuré le disciple de Port-Royal ; il avait épousé les méfiances, pour ne pas dire plus, de ces Messieurs pour les bons Pères. « Nous « avons ici, mande-t-il à M. Vitart, le 30 Mai, le P. « Meynier, Jésuite, qui passe pour un fort grand « homme. On parle de lui dans la **Seizième Lettre au « Provincial** ». (Pascal y reproche aux Jésuites d'ôter la calomnie du nombre des crimes, et d'en avoir fait d'horribles contre de pieux ecclésiastiques et de saintes religieuses). « Il n'a pas mieux réussi à écrire contre « les huguenots que contre M. Arnauld. Il y avait ici « un ministre assez habile qui le traita fort mal. M. « le Prince de Conty (le gouverneur du Languedoc) se « fie à lui, à ce qu'on dit, et il lui a donné charge « d'examiner tous les (lieux de) prêches qui seraient « depuis l'Edit de Nantes, afin qu'on les démolît. Le P. Meynier a fait donner indiscrètement assignation à « trois prêches de ce quartier ; et on nous dit hier « que les commissaires avaient été obligés de don- « ner arrêt de confirmation en faveur de ces prêches. « Cela fait grand tort au P. Meynier et aux commis- « saires. On ne parle d'autre chose en cette ville ».

La division religieuse régnait donc à Uzès, et c'est pour ce motif que Racine, par prudence, évita les fréquentations, et eut une mauvaise opinion de la ville qu'il habitait.

Sa première impression, une semaine après son arrivée, avait été que l'air du pays allait le « raffiner « de moitié pour peu qu'il y demeure, car, déclarait-« il, on y est fin et plus délié qu'en aucun lieu du « monde ». D'autre part, à cause de son oncle, on lui faisait, dit-il, « force caresses ».

Mais écoutons-le, un peu plus de deux mois après, dans une lettre du 24 Janvier à M. Vitart : « Uzès est « bien la plus maudite ville du monde. Ils ne travail-« lent à autre chose qu'à se tuer, tous tant qu'ils « sont, ou à se faire pendre les uns les autres. Il y a « toujours des commissaires ; cela est cause que je « n'y veux faire aucune connaissance, parce que, en « faisant un ami, je m'attirerais cent ennemis ». Et le 3 Février, à l'abbé Le Vasseur : « Je suis confiné « dans un pays qui a quelque chose de moins socia-« ble que le Pont Euxin ; le sens commun y est rare, « et la fidélité n'y est point du tout. On ne sait à qui « se prendre. Il ne faut qu'un quart d'heure de con-« versation pour vous faire haïr un homme, tant les « âmes de cette ville sont méchantes et intéressées : « ce sont tous baillis (sans doute des gens qui trahis-« sent). Il n'y a ici personne pour moi ». Et de citer un passage d'une lettre de **Cicéron à Atticus :** « Non « homo, sed litus atque aer et solitudo mera ». Un peu plus tard, parlant d'un bénéfice qui pourrait lui échoir dans le dioccèse d'Uzès, il déclarait n'avoir pas grande inclination a faire séjour dans le pays.

La compagnie, cependant, n'aurait pas manqué à Racine, s'il l'avait voulu. « On m'a pressé plusieurs fois « et on est venu me solliciter, moi indigne, de ve-« nir dans les compagnies, car on a trouvé mon **Ode** « chez une dame de la ville, et on est venu me sa-« luer comme auteur : mais tout cela ne sert de rien ». Cette décision de vivre à l'écart, qu'il manifestait le 24 Janvier à M. Vitart, il la renouvelait, le 3 Février, à l'abbé Le Vasseur : « Quoiqu'ils me soient venus qué-« rir cent fois pour aller en compagnie, je ne me « suis encore produit nulle part ».

Le 16 Mai, il reçut la visite d'un jeune homme « fort bien fait, dit-il, mais passionnément amoureux « d'une belle jeune fille qu'il lui avait montrée à une « fenêtre, comme tous deux **revenaient** de la pro-

« cession **(des Rogations)** ; car elle est huguenote ;
« et nous n'avons point de belle catholique. Il m'en
« est donc venu parler fort au long, et m'a montré
« des lettres, des discours, et même des vers, sans
« quoi ils croient que l'amour ne saurait aller. Ils veu-
« lent être poètes à quelque prix que ce soit. Pour
« mon malheur, ils croient que j'en suis un, et ils me
« font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croi-
« re que je n'ai pas peu à souffrir ; car le moyen
« d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaises
« choses et d'être obligé de dire qu'elles sont bon-
« nes ? Encore je suis si heureux que j'ai appris à me
« contraindre, et à faire beaucoup de révérences et
« compliments à la mode de ce pays-ci ».

Etait-ce simplement parce qu'il le savait poète que le jeune homme dont parle Racine alla le trouver ? N'était-ce pas parce qu'il lui supposait les mêmes sentiments que lui en matière de galanterie ? Cette question, qui se pose naturellement, nous amène à nous demander quelle fut la conduite morale de Racine à Uzès. La réponse est d'autant plus délicate à faire que nous sommes renseignés sur son séjour seulement par sa correspondance. Mais la sincérité évidente de ces lettres, surtout lorsqu'il écrit à des amis ayant partagé sa vie antérieure, — La Fontaine et Le Vasseur, — et à qui il n'avait rien à cacher, nous donne des garanties que ce qu'il a dit à ce sujet correspondait à la réalité.

Lors des fêtes célébrées, en Septembre 1929, en l'honneur de Racine, à Uzès, — la ville ne lui avait pas gardé rancune de son peu de sympathie pour elle et des critiques adressées à ses habitants, — trois orateurs exprimèrent leur opinion sur le point qui nous occupe.

L'un d'eux développa, dans une pièce de vers, ce thème que Racine eut, à Uzès, une liaison, d'où naquit un enfant, dont la postérité a pu se continuer jusqu'à nos jours, peut-être même assistait-il aux fêtes. L'autre, ancien secrétaire d'un écrivain célèbre, et qui a traité avec un esprit gaulois différents sujets, déclara risible l'opinion, dont il se gaussait fort, suivant laquelle « lorsque le petit Racine vint à Uzès, il était pur « comme le lys des champs, et partit itou ». Pour le troisième, l'abbé Henri Brémond, de l'Académie Française qu'il représentait, les quelques mois du séjour de Racine ne furent marqués par aucun épisode portant atteinte à son honneur.

Mais voyons les textes :

Lorsque Racine arriva à Uzès, sa première lettre, le 11 Novembre, fut pour La Fontaine. Après lui avoir fait le récit de son voyage, il lui communique ses premières impressions sur les personnes qu'il avait vues : « On prendrait, dit-il, ce pays pour un vrai pays de « Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes, et « s'y ajustent d'une façon qui est la plus naturelle « du monde ; et pour ce qui est de leur personne, « color verus, corpus solidum, et succi plenum » (citation de Térence que l'on peut ainsi traduire : « un teint naturel, un embonpoint ferme et dru »). Il est évident que Racine est alors, en vrai jeune homme, sensible aux formes corporelles. Encouragé par le spectacle qu'il a sous les yeux, va-t-il déclarer qu'il essaiera, dans les jours qui suivront, de tenter sa chance ? C'est tout le contraire qu'il affirme :

« Comme c'est la première chose dont on m'a dit « de me donner de garde, je ne veux pas en parler « davantage ; aussi bien ce serait profaner une mai- « son de bénéficier, comme celle où je suis, que d'y « faire de longs discours sur cette matière. **Domus** « **mea domus orationis.** C'est pourquoi vous devez « vous attendre que je ne vous en parlerai plus. On « m'a dit : « Soyez aveugle ». Si je ne puis l'être tout « à fait, il faut du moins que je sois muet ; car, « voyez-vous ? il faut être régulier avec les réguliers, « comme j'ai été loup avec vous et les autres loups « vos compères. **Adiousias !** ».

Fermer les yeux, Racine ne le put pas, lorsque, à Nimes, le 30 Novembre, il assista au feu d'artifice. « Il y avait autour de moi des visages que l'on voyait « à la lueur des fusées, et dont vous (l'abbé Le Vas- « seur à qui il écrit) auriez bien eu autant de peine « à vous défendre que j'en avais. Il n'y en avait pas « un à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compli- « ment d'un galant du temps de Néron » (ce galant est un personnage du **Satiricon** de Pétrone) : « N'hésite « pas à admettre un étranger parmi tes admirateurs ; « tu le trouveras ton tout dévoué, si tu permets qu'on « t'adore ». Mais, pour moi, je n'avais garde d'y pen- « ser ; je ne les regardai même pas en sûreté ; j'étais « en compagnie d'un R. Père de ce Chapitre (son on- « cle ?) qui n'aimait pas trop rire. Et il semblait être, « plus que personne ne le fut jamais, d'une conscien- « ce scrupuleuse et sévère. Quoi qu'il en soit, il fal-

« lait être sage avec lui, ou, du moins, le faire ».

Le 3 Février, il adressait une autre confidence à ce même correspondant. Après l'avoir plaisanté sur ses galanteries, il lui disait : « L'amour ne me fait pas « tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de com- « pagnie en ce pays-ci ; mais j'aime mieux être seul « que d'avoir un hôte si dangereux. Ne m'accuser « pas pour cela d'être un farouche et un insensible :

Vous savez bien que les déesses
Ne sont pas toutes des Vénus,
Et vous savez que les belles non plus
Ne sont pas toutes des Lucrèce ».

Mais voici une déclaration tout à fait décisive, sur le point qui nous occupe. Elle nous change du ton badin des lettres précédentes. C'est toujours à l'abbé Le Vasseur qu'il la fait : elle n'est donc pas suspecte. Elle porte la date du 30 Avril :

« Croyez que si j'avais reçu quelque blessure en ce « pays, je vous la découvrirais naïvement, et je ne « pourrais pas même m'en empêcher. Vous savez que « les blessures de cœur demandent toujours quelque « confident à qui on puisse s'en plaindre ; et, si j'en « avais une de cette nature, je ne m'en plaindrais ja- « mais qu'à vous. Mais, Dieu merci, je suis libre en- « core, et si je quittais ce pays, je reporterais mon « cœur aussi sain et aussi entier que je l'ai apporté.

« Je vous dirai pourtant une assez plaisante ren- « contre à ce sujet ». Et il lui parle d'une demoiselle d'Uzès, « bien faite et d'une taille avantageuse » qu'il n'avait vue qu'à l'église, et vers qui il s'était senti attiré. Le charme fut rompu, lorsque, lui parlant il s'aperçut qu'elle avait le visage grêlé. « Je fus bien aise, « conclut-il, de cette rencontre qui me servit du moins « à me délivrer de quelque commencement d'inquié- « tude, car je m'étudie maintenant à vivre un peu « plus raisonnablement, et à ne me laisser pas em- « porter à toute sorte d'objet ».

Mais, — nous ne voulons rien cacher, — Racine, écrivant à M. Vitart, le 16 Mai, n'a-t-il pas parlé d'hypocrisie ? Après avoir dit qu'il va écrire à sa tante Vitart et à sa tante la religieuse, sans trop savoir ce qu'il va leur mander, il ajoute : « C'est « bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire « encore à Paris par lettres ; car j'appelle hypocrisie « d'écrire des lettres où il ne faut parler que de dé- « votion et ne faire autre chose que se recommander

« aux prières... Ce n'est pas, continue-t-il, que je n'en « aie besoin, mais je voudrais qu'on en fît pour moi, « sans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut « que je sois prieur, j'en ferai pour les autres, autant « qu'on en aura fait pour moi ».

Je ne sais si je m'abuse, mais il ne me semble pas, même d'après cette lettre, que Racine ait joué double jeu à Uzès. Il n'y parle d'ailleurs que de religion, et y affirme sa foi. J'y verrais seulement la mauvaise humeur d'un jeune homme qui supporte difficilement la contrainte extérieure à laquelle l'assujettit le milieu où il vit, qui aspire à respirer plus librement, et à qui déplaît une trop grande ostentation de piété. Mais, dans le fond, — et les passages déjà cités le prouvent, — il n'a pas, de propos délibéré, une conduite perverse, cachée sous des dehors honnêtes et religieux. Il est sincère, et sa sincérité se manifeste par la répudiation exprimée ouvertement d'un conformisme qui répugne à sa nature loyale.

Objectera-t-on qu'il est impossible qu'un être aux sentiments aussi ardents que ceux de Racine, dont sa vie morale, avant Uzès, n'avait pas été parfaite, et le sera encore moins à Paris, dans l'atmosphère des théâtres où il vivra, se garde du mal pendant près d'un an. Je répondrai que c'est difficile et peu commun, mais non impossible ; et qu'il dut en être ainsi, si l'on considère la force de caractère de Racine, sa prudence, le désir de ne pas déplaire à son oncle, le milieu qui le protégeait, la pensée qu'un jour il pourrait être prieur et — pourquoi un croyant ne le dirait-il pas ? — l'aide d'en-haut que lui obtinrent et son esprit de foi et sa prière.

Où en était pendant ce temps la grande affaire pour laquelle Racine était venu à Uzès, l'obtention d'un bénéfice ecclésiastique ?

La première condition était qu'il fût engagé dans la cléricature par la cérémonie de la tonsure. Mais, Racine étant hors de son diocèse, il lui fallait une **dimissoire** de ce diocèse, celui de Soissons. Il ne l'avait pas apportée avec lui, et elle mit six mois à venir, par suite de la lenteur à agir de l'oncle laïque de Racine, l'avocat au Parlement, Pierre Sconin. Lorsque la **dimissoire** arriva, on ne sait si alors Racine s'en servit pour se faire tonsurer, car, s'il dit une fois qu'il ira à Nimes et, une autre à Avignon pour cela, nulle part il ne nous apprend qu'il le fit. Cette formalité, d'ailleurs, dut s'opérer quand Racine eut quitté Uzès, car, plus

tard, il fut en possession d'un bénéfice, mais non il est vrai dans le diocèse d'Uzès.

Pendant qu'il y était, en effet, les circonstances ne favorisèrent pas Racine. L'évêque disposait bien de bénéfices à sa collation, mais, écrivait Racine, « il a « des gens affamés à qui il donne tout, et mon on- « cle aurait de la peine à lui en demander un ». Restaient les bénéfices à la collation du Chapitre. Seulement, ce Chapitre qui comprenait vingt membres, était formé, nous le savons, de deux éléments : six anciens chanoines réguliers, mais non réformés, et quatorze réformés Génovéfains. Ceux-ci ne voulaient pour remplir les vacances du Chapitre que d'anciens novices de leur Ordre, et étaient opposés à tous autres sujets venant directement du monde. « Si des jeu- « nes gens non moines, déclaraient-il peu avant la « venue de Racine à Uzès, entraient au Chapitre, ils « le feraient peut-être sans vocation, et seraient alors « le scandale de l'Eglise et l'opprobre du clergé. Les « vœux, au contraire, servent de brides pour les ar- « rêter et ramener les chanoines réguliers à leur pro- « fession ».

L'évêque Mgr Grillet, était sans doute du même avis, mais il tenait à ne pas frustrer les fils de familles uzétiennes dans leur ambition d'obtenir des stalles.

Son successeur Mgr de Grignan, fatigué de lutter contre les réformés, essaya un rapprochement, en Avril 1662. Il proposait de céder à la Congrégation génovéfaine la nomination aux bénéfices du Chapitre.

Racine apprit cette nouvelle le 30 Avril et, ce jour-là, il écrivait : « Ainsi je ne puis plus prétendre qu'à « quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus. Cela vaut-il la peine que je prends ?... Il semble que je gâte toutes les affaires où je suis intéressé ».

Mgr de Grignan, cependant, hésitait à donner suite à son projet qui, affirmait Racine, lui aurait aliéné les esprit de la province. « En ce pays-ci, écrivait « le 13 Juin notre candidat à un bénéfice, on ne fait « la cour qu'à ceux dont on attend du bien. Si notre « évêque établit la réforme on dit qu'il sera aban- « donné même de ses valet ». Et il ajoutait : « Il ai- « me mieux avoir dans son Eglise des moines dont « il prétend disposer, qucique peut-être il se trom- pe, que non pas des chanoines réguliers, qui le « portent un peu plus haut. Ceux qui font les poli- « tiques en ces sortes d'affaires, disent au contraire,

« que les particuliers sont plus maniables qu'une com-
« munauté, et que les moines n'ont pas toute sorte
« de déférence pour les évêques ».

Mais, dira-t-on, le P. Sconin ne pouvait-il user de son autorité auprès de ses co-religieux pour leur faire accepter, le cas échéant, la candidature de son neveu ? Il semble bien qu'il n'y avait pas réussi : « Quoi-
« que mon oncle, écrivait Racine, se tue pour eux,
« il reconnaît de plus en plus la mauvaise volonté
« qu'ils ont pour lui ; il en reçoit tous les jours des
« avis ».

Aussi cet oncle, découragé, malade, et lassé de tout cet embarras, proposa ò Racine, le 5 Juin, de lui céder par résignation son bénéfice de Saint-Maximin.

« Cela, écrivit Racine, le lendemain, à M. Vitart,
« me fit trembler, voyant l'état où sont les affaires ;
« et je lui sus si bien représenter ce que c'était que
« de s'engager dans des procès et, au bout de comp-
« te, demeurer moine, sans titre et sans liberté (Racine, en effet, aurait dû entrer dans l'Ordre génovéfain pour succéder à son oncle), « que lui-même est
« tout le premier à m'en détourner, outre que je n'ai
« pas l'âge, parce qu'il faut être prêtre ; car, quoi-
« que une dispense soit aisée, ce serait nouvelle ma-
« tière de procès, et je serais traité de Turc à More
« par les réformés. Enfin il en vint jusque-là qu'il vou-
« drait trouver un bénéficier séculier qui voulût de
« son bénéfice, à condition de me résigner celui qu'il
« aurait ; mais il est difficile qu'on en trouve ».

Et c'est ainsi que le nom de Racine ne se lit pas dans la liste des prieurs de Saint-Maximin au diocèse d'Uzès.

Puisque, dans ce diocèse, Racine ne pouvait rien obtenir, il chercha à se faire donner, par les soins de M. Vitart, le prieuré — cure d'Oulchy, en Soissonnais. Mais, malgré les négociations de son parent, l'affaire n'aboutit pas.

Une autre occasion se présenta pour briguer un bénéfice. Il s'agissait, cette fois, du prieuré simple de Sainte-Madeleine de l'Epinay, en Anjou, à la collation de Mgr de Grignan, l'évêque d'Uzès, abbé de Saint-Georges-sur-Loire, dont ce prieuré dépendait. Il était devenu libre, et le P. Sconin avait obtenu des provisions pour entrer en sa possession. Mais la fa-

mille de Berlay en avait déjà eu d'autres en cour de Rome, et le lui disputa. C'est alors qu'intervint le personnage que Racine a appelé « Dom Cosme », et qui était son oncle, l'avocat au Parlement Pierre Sconin. Celui-ci ne voulut pas remettre la direction de l'affaire à M. Vitart, à l'égard de qui il nourrissait des sentiments injustes ; et cette affaire, il la conduisit si mal, — tout prêt à abandonner le prieuré, sous de mauvais prétextes, à la partie adverse, — que, de dépit, Racine pouvait écrire : « Je crois que cet homme-là « est né pour ruiner toutes mes affaires ».

Racine, en effet, désirait ce bénéfice ; car, disait-il en parlant d'Uzès, « je n'ai pas grande inclination « de faire séjour en ce pays-ci ». Mais il n'osait pas insister auprès de son oncle pour que celui-ci fit en sa faveur résignation de ce prieuré angevin que, sans doute, il lui avait promis. « J'ai peur, écrivait-il le 25 « Juillet, à M. Vitart, qu'il ne me croie intéressé. « Cependant, il devrait bien s'imaginer que je ne « suis pas venu si loin pour ne rien gagner. Mais je « lui ai tant témoigné jusqu'ici de soumission et d'ou- « verture de cœur qu'il a cru que je voudrais vivre « longtemps avec lui de la sorte, sans avoir aucune « intention sur son bénéfice, et je voudrais bien qu'il « eût toujours cette opinion-là de moi ».

En fait, le P. Sconin put transmettre, avant 1666 son bénéfice de l'Anjou à son neveu, après qu'il eut gagné le procès qu'il avait engagé aux requêtes du Palais. Mais l'affaire n'en resta pas là, car les concurrents du P. Sconin ne désarmèrent pas. En 1668, Racine cessa de posséder ce bénéfice si disputé. On ne sait si ce fut à la suite d'un procès, ou parce que, de guerre lasse, spontanément il y avait renoncé.

Après avoir été ainsi mêlé à la chicane, on s'explique que Racine ait écrit sa comédie des **Plaideurs.**

***

La dernière lettre qui subsiste, écrite par Racine à Uzès, est du 25 Juillet 1662. Faut-il en conclure que, peu après, il quitta cette ville ? On peut en douter, si l'on considère que, dans sa lettre, il ne fait aucune allusion à un départ, et que la première lettre qui, dans le recueil de sa correspondance, vient après celles d'Uzès, fut écrite de Paris, un an plus tard, le 23 Juillet 1663, à sa sœur Marie Racine. Il y a là un vide qu'on ne sait comment combler.

Ne serait-ce pas que le séjour de Racine à Uzès

dura probablement plus de huit mois, jusqu'à une date qu'on ne peut préciser ? Si même l'on en croit une lettre écrite en 1735, par un cousin de Racine au 2me degré, Honoré-Louis Sconin, c'est pendant dix-huit mois que notre poète demeura à Uzès près de son oncle. Il aurait même souvent dit au père de cet Honoré Sconin « qu'il se souvenait toujours avec plaisir du pays « d'Uzès, et que la douceur du climat dont on y « jouissait lui avait paru très propre pour cultiver les « talents de l'esprit, et même pour les réveiller ». Paroles où il y a plus de politesse que de conviction, si l'on se rappelle les jugements portés par Racine, pendant le séjour qu'il y fit, sur la petite ville du Languedoc où l'avait amené l'espoir d'obtenir un bénéfice.

La séparation de Racine d'avec Uzès, en Juillet 1662, ou plus tard, fut-elle définitive ?

Un descendant du poète, l'abbé de la Roque, qui a publié quelques-unes de ses lettres inédites, affirme que, d'après une ancienne tradition locale, Racine aurait fait à Uzès d'autres séjours. Il y serait revenu, particulièrement en 1664, toujours dans l'espoir d'obtenir un canonicat de la cathédrale, qu'une vacance, alors prévue, semblait enfin lui permettre d'espérer.

*
**

Quoi qu'il en soit, c'est d'après les lettres de Racine datées d'Uzès que nous pouvons nous représenter ce jeune homme studieux, sensé, soucieux de ses intérêts, maître de sa volonté. Sa nature est ardente et portée aux choses de la chair ; mais il n'en est pas esclave.

Ces quelques mois de trêve à sa vie dissipée de Paris lui profitèrent assurément pour ce qui est de sa tenue morale. Relativement à ses désirs de vie religieuse, ils furent un échec à peu près complet. De cet échec, il faut, dans l'intérêt des Lettres françaises, se réjouir. Ce que dans la carrière ecclésiastique Racine aurait donné, et s'il serait devenu grand orateur, théologien ou polémiste, nul ne peut le savoir. Il n'est pas douteux que, même en ce cas, il aurait imité son ami Le Vasseur, et aurait continué à faire des vers. Libre de toute attache, Racine put être tout à la poésie et devenir le grand peintre tragique des passions humaines.

Flaubert en Egypte
en 1850

par
M. le Professeur SESTON

Mes chers confrères,

Cette communication n'est que le pâle résidu d'un projet plus ambitieux que, faute de temps et surtout de documentation, je n'ai pu mener à bien.

Comme je parcourais, il y a quelques mois, l'édition des « Notes de Voyages » de Gustave Flaubert, que M. René Dumesnil a publiée aux « Belles Lettres » en 1948, cette lecture a fait surgir dans mon esprit une foule de problèmes. En effet, le voyage qui devait conduire Flaubert en Egypte, en Palestine et en Grèce d'Octobre 1849 à Mai 1851, se place entre la première rédaction de la « Tentation de Saint Antonin » et la composition de « Madame Bovary », qu'il méditait déjà avant son départ — c'est-à-dire entre la **plus romantique** des œuvres de Flaubert et son premier grand ouvrage **réaliste.** Or, ce voyage a conduit Flaubert aux sources **classiques** essentielles de la pensée et de l'art européen. Peut-être suis-je la victime des mots et d'une certaine déformation professionnelle, qui me fait attribuer trop d'importance aux étiquettes traditionnelles de Romantisme, Réalisme, Classicisme. Mais j'ai été frappé par le fait que le voyage en Orient n'a en rien modifié l'orientation de l'art de Flaubert.

Si je comprenais bien en effet que le Conseil donné à Flaubert par ses amis Maxime du Camp et Louis Bouilhet d'enfouir dans un tiroir comme une œuvre manquée le manuscrit de la « Tentation de Saint-Antoine », avait été pour lui une immense déception, — si je comprenais que, dès lors, il ait voulu se renou-

veler, — par contre, il m'était difficile de comprendre que ce renouvellement, cherché sur les terres classiques, n'ait immédiatement abouti à rien. Il me semblait étonnant que Flaubert se soit, en rentrant, tout simplement remis à la composition d'un roman fondé sur un fait divers et qu'il se soit replongé avec délices dans la compagnie de M. Homais, de Charles Bovary et autres personnages fantoches ou comparses très 1850 dans le cadre étroit d'un petit village de Normandie. Je voyais là (et j'y vois encore) un problème à la fois psychologique, littéraire et artistique digne d'être étudié, problème aux mille aspects, aux perspectives multiples, au bout desquelles j'aperçois un problème plus vaste encore : Flaubert aurait-il été insensible aux mirages de l'exotisme et surtout serait-il resté froid devant les miracles de l'art, de l'art grec en particulier ? J'ai donc posé quelques jalons pour orienter mes recherches dans ce sens et je me suis vite rendu compte que la question m'entraînerait fort loin et que je n'avais ni le temps, ni sans doute les capacités, ni en tout état de cause, les documents suffisants pour la résoudre.

J'ai donc dû me restreindre. Et d'abord dans l'espace. Je vous conduirai seulement en Egypte, étape première du voyage de Flaubert, et non en Grèce, but de mes premières investigations. Ensuite mon exposé sera purement narratif, avec cependant quelques remarques en rapport avec les graves problèmes que j'évoquais tout à l'heure.

Gustave Flaubert était né le 12 Décembre 1821. Il avait donc 28 ans en 1849, date à laquelle fut décidé le voyage en Orient. Vous savez aussi que Flaubert était malade ; si je le rappelle, c'est que sa maladie fut une des causes déterminantes de cet expatriement qui devait durer vingt mois, d'Octobre 1849 à Mai 1851. De quelle maladie Flaubert souffrait-il ? On a beaucoup écrit et beaucoup discuté autour de cette question. Médecins et critiques littéraires se sont penchés sur son cas et ont essayé d'établir un diagnostic posthume. De toutes ces discussions, il ressort une certitude : Flaubert était atteint d'un genre de névrose, dont les manifestations étaient des sortes d'attaques, accompagnées de phénomènes hallucinatoires, qui lui faisaient perdre brusquement connaissance et le laissaient pendant des semaines dans un état de

faiblesse profonde. Cette maladie inquiétait beaucoup son entourage et particulièrement sa mère, veuve depuis 1846 — et cet entourage pensa qu'un voyage hors de France aurait une heureuse influence sur sa santé.

A vrai dire, il fut difficile de décider Madame Flaubert à laisser partir son fils ; il s'agissait d'une séparation de près de deux ans et Mme Flaubert n'y consentit que lorsque son autre fils, Alfred, médecin comme son père, l'eut persuadée que ce voyage était un dérivatif nécessaire.

D'autres raisons d'ailleurs rendaient souhaitable un dépaysement de quelques temps pour le solitaire de Croisset. Il avait perdu, le 3 Avril 1848, son plus cher ami, Alfred le Poittevin, son confident le plus intime, plus intime encore que Louis Bouilhet ; celui-ci, en effet, n'avait renoué que tardivement avec Flaubert, une amitié née sur les bancs du lycée et qu'une séparation de plusieurs années avait quelque peu refroidie. Ce deuil avait encore accru le pessimisme de Flaubert et sa nostalgie quasi mystique d'un refuge que son manque de foi l'empêchait de trouver dans la religion et qu'il ne devait jamais cesser de chercher dans la poursuite d'un idéal artistique toujours insatisfait. Ajoutons, comme troisième raison de partir, l'aventure de la « Tentation de Saint Antoine ». Depuis longtemps, Flaubert y travaillait dans le mystère le plus absolu, se refusant à communiquer à du Camp et à Bouilhet le fruit de son travail avant de l'avoir complètement achevé. Ce jour-là arriva ; il lut son manuscrit à ses deux amis. Ceux-lui lui déconseillèrent de publier l'œuvre (voir : Maxime du Camp : Souvenirs littéraires). Flaubert fut très déçu, mais, beau joueur, s'inclina ; il résista cependant à la tentation de jeter son manuscrit au feu, le mit dans un tiroir, d'où il devait le tirer plus tard pour le publier en 1874, après plusieurs remaniements. Dès lors, Flaubert ne songea plus qu'à l'œuvre qu'il méditait depuis quelques mois, son roman de « Madame Bovary ».

*
**

Ce voyage devait se faire en compagnie de Maxime du Camp, ami d'enfance de Flaubert, personnage dont on a (peut-être à tort) dit beaucoup de mal ; ses relations avec Flaubert ont été traversées par bien des orages. Mais en 1849, l'amitié des deux hommes n'était troublée que par les petits conflits inévitables qui

naissent entre intimes et ne laissent pas de traces profondes.

Du Camp avait été chargé par le Ministère de l'Instruction Publique d'une mission officielle, à la fois archéologique et économique. Il proposa à Flaubert de l'accompagner : celui-ci accepta d'enthousiasme. Du Camp usa de son influence pour faire confier à Flaubert une mission qui diminuerait les frais et ouvrirait des portes — et c'est ainsi que Flaubert, le pourfendeur de toutes les mesquineries bourgeoises et intéressées fut chargé d'une mission de documentation... par le ministère du commerce ! (1) — Flaubert, au cours de son voyage devait tenir peu de compte de cette mission. « Tu me parles de ma mission, écrit-il à sa « mère ; je n'ai presque rien à faire et ne ferai pres- « que rien » et à Louis Bouilhet : « Je ne m'occupe « pas plus de ma mission que du roi de Rome. Pour « remplir mon mandat, il eût fallu renoncer à mon « voyage. C'eût été trop sot » — Le plus amusant, c'est que notre voyageur faillit recevoir la croix en récompense de se mission. On aurait donc vu Flaubert chevalier de la Légion d'Honneur au titre du commerce et de l'agriculture !

***

Lorsque la décision de partir fut définitivement prise, Flaubert, semble-t-il, aurait dû s'en montrer heureux. Il n'en fut rien. Maxime du Camp a laissé à ce sujet dans ses souvenirs une page bien intéressante, car elle révèle chez Flaubert un état d'esprit, un aspect de son caractère qui expliquent bien des choses qui se sont passées au cours de son voyage :

« Je m'attendais, écrit M. du Camp, de la part « de Gustave, à une explosion d'enthousiasme ; il « n'en fut rien. Au contraire, cette autorisation de « voyager, qu'il semblait désirer avec une intensité « douloureuse, lui causa un accablement dont je fus

---

1) « Gustave Flaubert — il m'est difficile de ne pas sourire — fut « chargé par le Ministère de l'Agriculture et du Commerce de recueillir « dans les différents ports et aux différents points de rencontre des « caravanes, les renseignements qu'il lui semblerait utile de communi- « quer aux Chambres de Commerce. Je fus mieux partagé ; j'obtins « une mission du Ministère de l'Instruction Publique » (M. du Camp : Souvenirs littéraires).

M. E. Henriot a publié dans « Livres et Portraits », 2me série, p. 247 sqq, les documents officiels ayant trait à la mission de Flaubert.

« stupéfait. On eut dit qu'il y avait chez lui une dé-
« tente subite d'aspiration et que **son projet n'avait**
« **plus de prix du moment que l'exécution en deve-**
« **nait certaine.** Cette observation, que je faisais pour
« la première fois m'affligea : j'eus lieu de la renou-
« veler souvent **car le rêve le satisfaisait bien plus**
« **que la réalité**... Il avait dans l'esprit je ne sais quel-
« le force lenticulaire qui grossissait les choses qu'il
« regardait à distance ; dès qu'il les saisissait, il s'en
« dégoûtait, car alors il les voyait dans des propor-
« tions amoindries ».

Un pareil état d'âme explique pourquoi ce départ fut pénible. Flaubert serait-il parti pour la guerre que les choses n'eussent pas été pires. Il accompagne sa mère à Nogent-sur-Seine dans sa famille, où il lui fait ses adieux. Il revient à Paris chez du Camp. « Ce fut, dit-il, une soirée de sanglots et un déchirement comme aucune séparation encore ne m'en avait causé ». Du Camp donne les détails suivants :

« Le soir, lorsque je rentrai, mon domestique m'a-
« vertit que Gustave était arrivé. Je le cherchai d'a-
« bord vainement dans mon cabinet et je finis par
« l'apercevoir couché tout de son long, à plat sur une
« peau d'ours noir qui était étendue devant la biblio-
« thèque. Je crus qu'il dormait ; un soupir me détrom-
« pa. Jamais je ne vis une telle image de faiblesse
« et de prostation ; sa haute taille et sa force colos-
« sale la rendaient extraordinaire. A mes questions, il
« ne répondit que par des gémissements : « Jamais
« je ne reverrai ma mère, jamais je ne reverrai mon
« pays ; ce voyage est trop long, ce voyage est trop
« lointain : c'est tenter la destinée. Quelle folie ! Pour-
« quoi partons-nous ? » — j'étais consterné ».

Le lendemain, Flaubert avait repris bonne contenance et les deux amis s'embarquèrent le 29 Octobre 1849 à bord du paquebot « Le Nil ». La traversée fut pénible et le navire dut chercher refuge pendant vingt quatre heures au port de La Valette à Malte, à cause de la tempête.

Le 15 Novembre, nos voyageurs débarquent à Alexandrie ; ils font quelques excursions dans les environs et, le 25, ils partent pour le Caire à bord d'un bateau tiré par un petit remorqueur. Flaubert note au passage quelques impressions sur ce qu'il voit sur les rives et sur l'eau. Mais les reflets des eaux du Nil font surgir à sa pensée les reflets de celles de la Sei-

ne et il écrit dans ses notes de voyage ce dyptique qui montre bien combien, dès le début de son long voyage, il éprouvait la nostalgie de son cher Croisset.

« L'eau du Nil est toute jaune, elle roule beaucoup « de terre, il me semble qu'elle est comme fatiguée « de tous les pays qu'elle a traversés et de murmurer « toujours la même plainte monotone de je ne sais « quelle lassitude du voyage. Si le Niger et le Nil ne « sont qu'un même fleuve, d'où viennent ces flots ? « Qu'ont-ils vu ? Ce fleuve là, comme l'océan, laisse « donc remonter la pensée jusqu'à des distances pres- « que incalculables ; et puis ajoutez par la dessus « l'éternelle rêverie de Cléopâtre et, comme un grand « reflet de soleil, le soleil doré des Pharaons. A la « tombée du jour le ciel est devenu tout rouge à « droite et tout rose à gauche. Les pyramides de « Sakkara tranchaient en gris dans le fond vermeil « de l'horizon. C'était une incandescence qui tenait « tout ce côté là du ciel et le trempait d'une lumière « d'or. Sur l'autre rive, à gauche, c'était une teinte « rose ; plus c'était rapproché de la terre, plus c'é- « tait rose. Le rose allait montant et s'affaiblissant, « il devenait jaune, puis un peu vert ; le vert palis- « sait et, par un blanc insensible, gagnait le bleu qui « faisait la voûte sur nos têtes...

« Là-bas, sur un fleuve plus doux, moins antique, « j'ai quelque part une maison blanche dont les vo- « lets sont fermés, maintenant que je n'y suis pas. « Les peupliers sans feuilles frémissent dans le brouil- « lard froid, et les morceaux de glace que char- « rie la rivière viennent se heurter aux rives durcies. « Les vaches sont à l'étable, les paillassons sur les « espaliers, la fumée de la ferme monte lentement « dans le ciel gris.

« J'ai laissé la longue terrasse Louis XIV, bordée « de tilleuls où, l'été, je me promène en peignoir « blanc. Dans six semaines on verra leurs bourgeons. « Chaque branche aura alors des boutons rouges, « puis viendront les primevères, qui sont jaunes, ver- « tes, roses, iris. Elles garnissent l'herbe des cours. O « primevères, mes petites, ne perdez pas vos graines, « que je vous revoie à l'autre printemps ! ».

Le voilà bien, au fond, le véritable Flaubert ; on l'a appelé l'ermite de Croisset ; rien de plus vrai ; devant les immenses horizons du désert, il évoque les quatre murs étroits de sa cellule de Croisset, le seul endroit où il se sente bien chez lui, le seul où il puis-

se poursuivre à son gré son éternel dialogue avec les figures nées de ses rêves et la queste de l'insaisissable Saint Graal de la perfection artistique.

Il écrit lui-même, dans l'île de Philoë, le 11 Avril 1850 : — Qu'est-ce donc, o mon Dieu, que cette lassi-
« tude permanente que je traine avec moi ! Elle m'a
« suivi en voyage ! Je l'ai rapportée au foyer ! La
« robe de Déjanire n'était pas mieux collée au dos
« d'Hercule que l'ennui ne l'est à ma vie ! elle la ron-
« ge plus lentement, voilà tout ! ».

*
**

Il serait vain et fastidieux de suivre pas à pas Flaubert et du Camp dans leur voyage, qui devait les conduire jusqu'à la seconde cataracte. Notons seulement quelques réactions de notre personnage en présence des paysages, des mœurs et de l'art égyptiens».

LES PAYSAGES

Les notes de Flaubert abondent en notations pittoresques, souvent très rapides. Ici, ce sont « des chameaux qui trottinent comme des dindons » ; là, c'est « un nègre drapé comme une momie, tout en cartilage desséché, avec un petit takieh sale sur le haut de la tête » ; ailleurs ce sont « les arbres qui ont l'air peints ou colorés de mille nuances dignes d'un très grand peintre ».

Voici une description plus poussée ; dans le désert de Kosséir, les voyageurs sont surpris par une tempête de sable : « Il fait chaud ; à notre droite un tourbillon
« de Khamsin s'avance, venant du côté du Nil... le
« tourbillon grandit et s'avance sur nous ; c'est com-
« me un immense nuage vertical qui, bien avant qu'il
« ne nous enveloppe, surplombe sur nos têtes, tan-
« dis que sa base, à droite, est encore loin de nous.
« Il est brun rouge et rouge pâle ; nous sommes en
« plein dedans ; une caravane nous croise ; les hom-
« mes entourés de confichs (les femmes très voilées)
« se penchent sur le cou des dromadaires ; ils pas-
« sent tout près de nous ; on ne se dit rien, c'est
« comme des fantômes dans des nuages. Je sens
« quelque chose comme un sentiment de terreur et
« d'admiration furieux me couler le long des vertè-
« bres ; je ricane nerveusement, je devais être très
« pâle et je jouissais d'une façon inouïe ». Cette dernière phrase me parait très caractéristique des réac-

tions de Flaubert en présence des paysages d'Egypte. Ses impressions sont souvent intenses comme ici et cependant on y note quelque chose qui dépasse l'émotion esthétique et relève des nerfs au moins autant que de l'âme. Témoins encore ces quelques lignes notées par Flaubert à bord d'un bateau sur le Nil, près de Séneh, en présence du paysage qui l'entoure. « C'est « alors que, jouissant de ces choses, au moment où « je regardais trois plis de vagues qui se courbaient « derrière moi, j'ai senti monter du fond de moi un « sentiment de bonheur solennel qui allait à la ren- « contre du spectacle et j'ai remercié Dieu dans mon « cœur de m'avoir fait apte à jouir de cette ma- « nière, je me sentais fortuné par la pensée, quoiqu'il « me semblât pourtant ne penser à rien ; c'était une « volupté intime de tout mon être ». Jouissance intense, tout à l'heure accompagnée de terreur, maintenant d'ineffable bonheur. Il semble que Flaubert n'ait pas à reprocher au passage égyptien de lui avoir ménagé les sensations fortes, et pourtant je trouve ailleurs cette note où perce une pointe de désenchantement : « A Abou-Mandour, le Nil fait un coude à gauche et, de ce côté, il y a de hautes berges de sable ; « une cange (bateau égyptien) en tartane passe des- « sus : voilà le vrai Orient, effet mélancolique et en- « dormant ; vous pressentez quelque chose d'immen- « se et d'impitoyable au milieu duquel vous êtes per- « du... » : la dépression après l'exaltation.

Sans doute faut-il voir dans cette aptitude à éprouver les sensation les plus diverses le propre d'une sensibilité d'artiste qui vibre au moindre souffle de la beauté, mais n'y a-t-il pas aussi dans ces sautes brusques d'un extrême à l'autre de la gamme des sensations, comme un désaccord de l'être intime avec le paysage égyptien trop lumineux, trop contrasté, comme une nostalgie inavouée des lignes plus douces, plus estompées des bords de la Seine à Croisset ?

LES HABITANTS

Les habitants et les mœurs égyptiens ont aussi intéressé Flaubert. Mais (faut-il le dire ?) ses notes de voyage nous font pénétrer surtout dans des lieux où, certes, la couleur locale est surabondante, mais se réfère à des spectacles dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont souvent scabreux et tout le monde sait que Flaubert ne craint pas les expressions les plus

osées. Je m'arrêterai cependant à un épisode particulier, parce qu'il a laissé à Flaubert des impressions assez profondes pour que nous en saisissions des traces dans les œuvres postérieures de notre écrivain : C'est sa rencontre de la belle Egyptienne, Ruchiouk-Hanem.

Remontant le Nil, Flaubert et du Camp, accompagnés de Joseph, leur domestique, arrivèrent le mercredi 6 Mars 1850 à Esneh. Cette ville servait de lieu d'exil à bon nombre d'almées, danseuses et courtisanes ayant cessé de plaire à leurs maîtres et seigneurs, les pachas et les beys du Caire. L'une d'elles, favorite d'Abbas-Pacha, petit-fils de Mehemet Ali, avait été exilée par son maître pour avoir vendu un narguilé : son nom était Safia, mais on l'appelait Ruchiouk-Hanem, c'est-à-dire la petite princesse. A Esneh, la maison de Ruchiouk-Hanem devint un lieu de délices où riches voyageurs ou hauts fonctionnaires en tournée ne manquaient pas de s'arrêter.

Les passager avaient donc abordé à Esneh et déjeunaient à bord de leur bateau amarré près de la berge quand une femme se présenta : « Elle était, dit « Flaubert, maigre et les tempes étroites, les yeux « peints d'antimoine ; elle était suivie d'un mouton « familier, dont la laine était peinte par places en « henné jaune, le nez muselé par une bande de ve- « lours noir ». Cette femme s'appelait Bambeh : elle venait prier les voyageurs de s'arrêter dans la maison de sa maitresse, la belle Ruchiouk-Hanem. Flaubert fait ici une longue description colorée de la belle Egyptienne, de sa maison et des réjouissances qu'il y trouva. Voici quelques lignes du portrait de Rubiouk :

« Bambeh nous précède, accompagnée du mou- « ton ; elle pousse une porte... Sur l'escalier en face « de nous, la lumière l'entourant et se détachant sur « le fond bleu du ciel, une femme debout, en pan- « talons roses, n'ayant autour du torse qu'une gaze « d'un violet foncé. Elle venait de sortir du bain ; sa « gorge dure sentait frais, quelque chose comme une « odeur de térébenthine sucrée... Ruchiouk-Hanem est « une grande et splendide créature, plus blanche « qu'une Arabe, elle est de Damas ; sa peau, sur- « tout du corps, est un peu cafetée »... et le portrait se poursuit, entrant dans les détails les plus minutieux. La soirée se passe à admirer les danses lascives ou brutales de Rubiouk et de ses compagnes et Flaubert finit la nuit auprès de la belle almée. « Le matin, dit

« Flaubert, nous nous sommes dit adieu fort tran-
« quillement ».

Flaubert devait revoir Ruchiouh-Hanem au passage, un mois et demi plus tard, le 25 Avril ; elle dansa encore pour lui et ils se séparèrent sans nouvelle effusion sentimentale. Banale aventure, dira-t-on. Et sans doute est-ce vrai ? Elle devait pourtant laisser des traces profondes dans le cœur de Flaubert. Les premières réactions furent d'abord mélancoliques.

Après la première visite, il écrit dans ses notes de voyage : « Quelle douceur ce serait pour l'orgueil si,
« en partant, on était sûr de laisser un souvenir et
« qu'elle pensera à vous plus qu'aux autres, que vous
« resterez dans son cœur ».

Après son second passage, il note le 25 Avril :

« De tout cela, il est résulté une tristesse infinie ;
« c'est fini, je ne la reverrai plus et sa figure peu à
« peu ira s'effaçant dans ma mémoire ».

Impression qu'il confirme dans sa lettre à Louis Bouilhet du 4 Juin 1850 :

« Ça a été triste. Je l'ai trouvée changée. Je l'ai
« regardée longuement afin de bien garder son ima-
« ge dans ma tête... J'ai bien savouré l'amertume de
« tout cela : c'est le principal, ça m'a été aux en-
« trailles ».

Il faut croire cependant que la rencontre de Flaubert avec Ruchiouk-Hanem l'obséda longtemps. En Novembre 1850, il écrivait de Constantinople à Louis Bouilhet : « Pourquoi ai-je une envie mélancolique de «revoir Ruchiouk-Hanem ? » — et lorsque il revint en France, il dut beaucoup en parler puisque Louise Colet en ressentit une jalousie rétrospective et que Louis Bouilhet en fut assez impressionné pour consacrer un poème à l'idylle de son ami.

L'image de la « petite Princesse » hanta longtemps la pensée du romancier et il est permis de croire que au moins deux fois, Flaubert, assis à sa table de travail, dut sentir à ses côtés la présence invisible de la belle Egyptienne. Ce fut d'abord lorsqu'il écrivit « Salammbô », publiée en 1862. M. René Dumesnil déclare :
« Physiquement et pour une très large part Sa-
« lambô, c'est Ruchiouk-Hanem, c'est Safia, la pe-
« tite princesse rencontrée à Esneh ». M. René Dumesnil a sans doute raison : dans l'imagination de Flaubert, la fille d'Hamilcar prenait les traits de la belle almée ; mais la probité intellectuelle, comme le sou-

ci d'une honnête reconstitution archéologique étaient trop grands chez notre romancier pour qu'il se laissât aller à toutes les suggestions du souvenir et du rêve — et il y a loin entre la prétresse de Tarut, pâle et frêle statue d'ivoire dans sa robe d'ébène, telle qu'elle apparut aux mercenaires sur la terrasse du palais du suffète, et la fille du Nil « grande et splendide créa- « ture, à la peau un peu cafetée, aux yeux noirs et « démesurés, aux larges épaules solides, aux seins « abondants et dont les flancs se boursouflaient de « bourrelets de bronze lorsqu'elle s'asseyait » Il n'y a qu'à lire l'un après l'autre les deux portraits pour juger de la différence. Sur la terrasse du palais d'Hamilcar, Salammbô n'était pas Ruchiouk-Hanem, mais Flaubert devait voir errer derrière elle, dans la pénombre, ce fantôme du souvenir.

Plus suggestif me paraît être le rapprochement qu'on peut faire de l'aventure d'Esneh avec le conte « Hérodias », écrit par Flaubert en 1876-77. Que l'on relise dans les Notes de Voyages (pages 88-90) les tableaux des danses de Safia et le récit, dans Hérodias, de la danse de Salomé devant Hérode et qu'on fasse la comparaison. La contamination est évidente, malgré toute la différence qui sépare une description presque improvisée d'un tableau artistement travaillé.

LES MONUMENTS

Quelles ont été les réactions de Flaubert en présence des monuments de la vieille Egypte ? Il me semble que ces impressions sont résumées dans quelques réflexions que j'ai glanées dans ses notes à des moments différents du voyage. C'est d'abord au début, dans la plaine de Memphis, après une visite au Sphinx et aux Pyramides, cette phrase : « Tout en Egypte sem- « ble fait pour l'architecture, plans des terrains, vé- « gétation, anatomies humaines, lignes de l'horizon ». Ainsi Flaubert est frappé par la conformité de l'art au paysage. Mais il semble bien ressortir du riste de ses notes que le paysage et la vie dans ce paysage l'aient beaucoup plus impressionné que les monuments eux-mêmes. Lorsqu'il s'est approché de plus près des monuments, il a été déçu. Certes, il note, sans souci d'art par simple probité d'observateur des détails souvent minutieux sur les ruines qu'il visite, mais cela sans mouvement d'enthousiasme, puisqu'il remarqua après la visite d'un petit temple à Ipsamboul : « réflexion :

les temples égyptiens m'embêtent profondément ». La raison de cet ennui, nous la saisissons par contraste dans cette réflexion faite après une visite aux grottes d'El Cab, où il a admiré le réalisme des peintures qui s'y trouvent : « Rien n'est amusant comme ces peintures qui sortent de la rigidité impitoyable de l'art égyptien ». Il y a en effet bien loin de cette rigidité aux courbes harmonieuses de la cathédrale de Rouen.

D'autre part, ce grand observateur de la vie concrète n'a pas assez d'imagination — et, à cette époque de son existence, une imagination soutenue par une érudition suffisante — pour évoquer la vie passée de tous ces monuments. Certes aucun détail ne lui échappe, mais les descriptions des temples qu'il visite sont absolument schématiques, ont une apparence d'inventaire et de catalogue. Leur lecture en est un peu fastidieuse, qu'il s'agisse des ruines d'Esneh, de Hamada, de Maharrakah ou même de Philoë. Flaubert recueille froidement des notes destinées, qui sait ? à s'accumuler comme des réserves pour des travaux à venir. Il pourrait peut-être plus tard leur donner couleur et vie dans une méditation solitaire et prolongée dans son cabinet de Croisset. Pour l'instant, en présence de tous ces vestiges, ce qu'il note avec le plus d'intérêt, ce sont les manifestations de la vie présente dans ces cadres morts. A Kircheh, il écrit : « On est ébloui et « étourdi par la multitude des chauves-souris ; elles « tournoient et crient ; nos enfants arabes agitent « leurs torches, un d'eux se tenant debout sur une « table et levant la torche en l'air. Quand elles par- « tent par la porte d'entrée, on voit l'air bleu à tra- « vers les minces ailes grises des chauves-souris. A « la porte, un âne se tenait découpé dans la lumière; « au-delà le ciel et le Nil sont tout bleus ; entre le « ciel et le Nil, une ligne jaune, c'est le sable ». Notations de poète et d'artiste beaucoup plus que notation d'archéologue. L'arrière plan du monument qu'il visite émeut plus Flaubert que le temple lui-même, comme à Hamada où il remarque que « du fond du « temple on voit le Nil, compris entre le sable qui « dévale vers l'entrée du Temple et le grès du pla- « fond et des piliers du pronaos ; les dieux peints sur « la bari (barque au transport des morts) pouvaient « voir les canges passer ». Quelquefois, comme à Kamac, son imagination est ébranlée, mais ce n'est pas pour évoquer des tableaux pittoresques contemporains des ruines, mais une vision fantaisiste ou fan-

tastique : « La première impression de Karnac est celle « d'un palais de géants ; les grilles en pierre qui se « tiennent encore aux fenêtres donnent la mesure « d'existences formidables ; on se demande, en se « promenant dans cette forêt de hautes colonnes, si « l'on n'a pas servi là des hommes entiers enfilés à « la broche comme des alouettes ». Mais cette échappée dans le rêve ne dure pas et, quand il en sort, ce n'est plus pour évoquer le passé égyptien, c'est pour noter la vie présente dans les ruines. « Nous reve- « nons ; l'allée des sphinx n'a pas une tête, ils sont « tous décapités. Des gypaètes blancs au bec jaune, « voltigent sur une patte autour d'une charogne ; à « droite, il y en a trois sur leurs pattes, arrêtés, et « qui nous regardent passer tranquillement. Un Arabe passe au grand trot devant nous sur son dromadaire ». Devant les Pyramides, que Flaubert visite toutes trois en détail, son imagination n'est pas ébranlée ; il note l'impression d'écrasement que l'on ressent au pied de ces masses de pierre et c'est tout. Seul le Sphinx «dont les yeux, dit-il, semblent encore pleins de vie» l'émeut profondément ; encore ne cherche-t-il pas à analyser cette émotion : « Nous nous arrêtons devant le Sphinx; « il nous regarde d'une façon terrifiante ; Maxime est « tout pâle ; j'ai peur que la tête ne me tourne et je « tâche de dominer mon émotion ». A Lougsor, il visite les hypogées en note : C'est incontestablement ce qu'il y a de plus curieux comme art en Egypte. « Il « visite ces grottes, où vivent, dit-il, des familles avec « leurs enfants nus, et leurs provisions ; quelques unes « de ces grottes ont des portes faites avec des plan- « ches peintes de cercueil ». Mais je ne peux m'empêcher de trouver quelque peu suspecte cette préférence pour les hypogées, car notre voyageur, friand de spectacles graveleux, est surtout intéressé par l'obscénité des peintures qu'il découvre dans leurs salles.

⁂

Telles sont, me semble-t-il, mais trop sommairement esquissées, les impressions essentielles que Flaubert a éprouvées en Egypte. Aujourd'hui, quand un homme cultivé entreprend ce voyage, c'est surtout pour se pencher sur le prestigieux passé de ce pays et faire revivre, avec le double soutien de l'imagination et de l'érudition, sa mystérieuse civilisation. Poésie et cul-

ture s'associent dans cette recherche. Or, à lire les notes de voyage de Flaubert, j'ai eu l'impression très nette que le passé de l'Egypte a été ce qui a le moins frappé notre écrivain. La seule poésie que Flaubert semble avoir pleinement saisie c'est celle du paysage, le seul pittoresque celui des mœurs. Dans les vestiges sans vie, il n'a vu que la vie et la vie présente.

A quoi cela tient-il ? Oserai-je formuler une hypothèse ? Les notes de voyage semblent apporter la preuve, à cause de leur spontanéité et quand elles n'ont pas été trop retouchées après coup, que l'imagination de Flaubert est, si l'on peut dire, une imagination à deux temps. Je veux dire par là que l'image, sitôt qu'elle est saisie par l'esprit, ne déclanche pas immédiatement tout le mécanisme de la création artistique. Il lui faut passer par un intermédiaire et cet intermédiaire est, selon le cas, l'observation minutieuse ou l'érudition. C'est dire que, dans les deux cas, l'imagination de Flaubert ne peut se passer de méditation.

Or, quand Flaubert a visité l'Egypte, il ne semble pas qu'il ait fait précéder ce voyage d'une longue préparation érudite. Au demeurant, l'égyptologie en était encore, en 1749, à ses premiers balbutiements. Ainsi s'explique qu'il soit resté relativement froid devant les vestiges de l'Egypte antique. Peut-être pourrait-on trouver un argument en faveur de cette thèse dans ce qui se passa quand Flaubert prépara Salammbô. Il n'est parvenu à donner à son roman toute sa puissance d'évocation de la vie de Carthage qu'après la lecture de multiples ouvrages et un voyage sur place. Pour l'Egypte, il a fait le voyage, mais il manquait des lectures nécessaires pour recréer la vie antique dans les ruines qu'il visitait. La vie, c'est en effet la seule chose qui vraiment l'intéresse toujours. Aussi est-ce la vie, non la vie révolue du passé, mais la vie présente qui l'a intéressé en Egypte. Il a observé la vie, la vie vivante, en Egypte comme avant de partir, il observait la vie de sa province normande. En observant la vie, il agissait dans le concret et peut-être aurait-il pu rapporter d'Egypte un roman égyptien, je veux dire un roman dont l'Egypte de son temps aurait fourni le cadre et les personnages. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Vaine question sans doute ; mais parmi les couses de cette carence, il y a je crois, la multiplicité et la succession trop rapide des images

recueillies. Nous notions plus haut qu'un des intermédiaires par lesquels l'imagination de Flaubert doit passer, est l'observation minutieuse. Il n'a pas eu le temps de méditer sur place sur ce qu'il voyait et était trop loin de son silencieux cabinet de Croisset.

Oserons-nous tirer de cette brève étude une conclusion plus générale ? Rappelons-nous le jugement de Maxime du Camp, cité plus haut : « Flaubert avait dans l'esprit, je ne sais quelle force lenticulaire qui jouissait des choses qu'il regardait à distance : dès qu'il regardait à distance ; dès qu'il les saisissait, il s'en dégoûtait, car alors il les voyait dans des proportions amoindries ». Peut-on dire que ce jugement ait été vérifié par le comportement de Flaubert en Egypte ? Nous avons souvent constaté chez lui certes quelques réticences dans ses admirations ; nous avons noté aussi des moments de nostalgie et de lassitude. Est-ce à dire que Flaubert, comme semblerait le dire du Camp, ait été déçu par ce qu'il a vu en Egypte ? Que pour lui la réalité n'ait pas répondu à ses rêves ? Consultons sa correspondance. Sur le point de rentrer en France, il écrit de Rome le 9 Avril 1851 à son ami Ernest Chevalier :

« Eh bien oui, j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas
« plus avancé, car j'ai envie d'y retourner... De tou-
« tes les débauches possibles le voyage est la plus
« grande que je sache, c'est celle-là qu'on a inven-
« tée quand on a été fatigué des autres. Je la crois
« plus pernicieuse à la tranquillité de l'esprit et à la
« bourse qui ne peut l'être celle du vin ou du jeu.
« On s'embête parfois, c'est vrai, mais on jouit dé-
« mesurément aussi. La vue du Sphinx a été une
« des voluptés les plus vertigineuses de ma vie... ».

On ne peut donc dire que Flaubert ait été déçu et l'explication de son comportement est ailleurs et c'est Flaubert lui-même qui la donne. Le 1er Janvier 1852, six mois après son retour en France, il écrivait à Louise Colet : « J'aime à user les choses ; or, tout s'use ;
« je n'ai pas eu un sentiment que je n'aie essayé d'en
« finir avec lui. Quand je suis quelque part, je tâche
« d'être ailleurs ; quand je vois un terme quelconque,
« j'y cours tête baissée ; arrivé au terme je baille...».
« Quand je suis quelque part, je tâche d'être ailleurs»

Quand il est en Egypte, cet ailleurs c'est évidemment Croisset. Or, qu'il est reposant le paysage de Croisset le long des rives de la Seine estompées par

la brume, lorsqu'on l'évoque sous l'éclatant soleil des bords du Nil ! Qu'elle est attirante la solitude quiète du petit pavillon, quand on y songe dans le trimbalement inconfortable des voyages en bateau ou à cheval ! Et qu'il est bon de rêver à ce petit cabinet de travail où vous attendent vos livres, votre écritoire, vos tiroirs tout pleins de la présence de Madame Bovary, tout impatiente d'en sortir ! Songeons-y ; quand Flaubert est parti pour l'Orient, sa pensée était grosse de Madame Bovary ; c'est au cours de ce voyage que l'enfant silencieusement s'est formé en lui. Oui, il semble bien que la première née et peut-être la seule des figures bien vivantes que Flaubert ait ramenée d'Egypte, soit Emma Bovary, la romanesque fille du vieux père Ronault, si solidement plantée dans son terroir normand. Je me plais à croire que l'objet des méditations de Flaubert le soir, à l'auberge ou dans sa cabine dans le bateau au fil des eaux du Nil, ce n'était ni le fantôme momifié de Ramsès, ni même peut-être la très vivante Rubiouk-Hanem, mais les rêves d'Emma, les aphorismes définitifs de M. Hornais... Le roman de Madame Bovary a été médité en Egypte, en Syrie et en Grèce. Le travail de création artistique, pour Flaubert, est une œuvre de longue durée, de repliement sur soi. Il a besoin de murir lentement au fond de lui-même ses romans avec leurs paysages et leurs personnages avant de leur donner le jour et de les incarner dans une expression définitive, elle aussi fruit d'un laborieux enfantement (qui aura lieu, lui, dans le cabinet de Croisset). Pour le moment, en Egypte, Flaubert en est à la période de gestation. Or, cette gestation a été d'autant plus heureuse que Flaubert sait délivré, semble-t-il, d'un complexe gênant : il avait cru que la vie sédentaire qu'il menait à Croisset paralysait son effort créateur ; en Egypte, il se rend compte qu'il n'en est rien ; il est vite las du pittoresque, de tout ce qui est décor extérieur ; ou plutôt, si le décor lui semble utile dans l'œuvre d'art, il prend définitivement conscience que ce décor n'est rien, s'il ne le remplit d'humanité. Albert Thibaudet l'a bien vu, qui a écrit : « Flaubert avait été chercher des paysages et « des couleurs, il a trouvé de l'humanité ; il a senti « que sa seule et vraie vocation était là... Il apprend « en Orient, non à connaître l'Orient, mais à se con- « naître. Même chose était arrivée à Montaigne lors « de son voyage d'Italie ».

Si véritablement le voyage en Orient de Flaubert

a eu comme résultat de lui faire prendre conscience de la nature exacte de sa vocation d'artiste, avouons que ce résultat n'est pas mince. Ce voyage au pays de la lumière et des couleurs qui, semble-t-il, aurait dû réveiller en lui son romantisme foncier, l'aurait au contraire orienté définitivement vers le réalisme. Est-ce à dire que les impressions pittoresques rapportées d'Orient soient restées stériles ? Evidemment non : nous l'avons signalé au cours de cet exposé. Mais qu'est-ce que quelques pages de Salammbô ou d'Hérodias qui seraient issues de ces souvenirs à côté de l'abondante et profonde œuvre réaliste que devait réaliser Flaubert ? Bien peu de choses. En tout cas, il eut été contraire au tempérament artistique de Flaubert et à ses méthodes de travail que ses impressions d'Egypte et d'Orient produisent des fruits dès son retour en France. Et, puisque plus tard, après le temps nécessaire à leur maturation dans son esprit, ces fruits romantiques ou purement classiques ont été si peu nombreux, c'est bien qu'il n'était pas dans le génie de Flaubert de les produire — et cela nous paraît confirmer ce que nous venons de dire : C'est en Orient que Flaubert a eu la révélation de son véritable génie, qui est essentiellement réaliste. Oui : vraiment, Gustave Flaubert n'a pas mis longtemps à préférer — et pour toujours — les pantoufles du bourgeois aux babouches de Ruchiouk-Hanem, la « petite princesse » des bords du Nil.

Poèmes

par

P. F. LIGER

PRIERE AUX ETOILES

Doux astres de la nuit, gemmes inaccessibles,
des constellations où scintillent vos feux
mes regards ont suivi le cours majestueux :
Gravitation lente en l'azur indicible...

Dans le songe des Dieux où de vastes clartés
disent à l'univers la naissance des Mondes,
planètes, j'ai connu vos éternelles rondes
autour des purs soleils, gloire de nos étés !

Sous le moutonnement de vos lames mouvantes
où chavire le vol souple des goëlands,
ô fécondes, ô mers brutales et mystiques,
j'ai tressailli de joie aux prières errantes
qui suivent vos élans
vers l'éternelle paix des fonds océaniques...

J'ai parcouru la terre et plein d'un doux espoir,
heureux d'être en tous lieux et parmi toutes choses,
j'ai savouré le fruit de tes métamorphoses
ô nature et chanté du matin jusqu'au soir...

J'ai vu les monts glacés, infécondes mamelles,
offrir aux appétits de l'éclatant zénith
l'informe nudité de leurs seins de granit
où viennent s'abreuver des étoiles nouvelles...

Tout n'est que vanité m'ont dit ceux de là-bas,
cette ville inconnue où m'invita le Rêve :
Et j'ai rouvert les yeux sur l'arbre plein de sève,
prêt à des nouveaux jeux et de nouveaux combats!

En de sombres forêts où nulle voix humaine
n'eut jamais retenti, hors ma voix et mes chants,
j'ai surpris le secret murmure des fontaines
et l'immense rumeur des fleuves triomphants !

Et dans leur ombre claire et pure, ô plénitude,
j'ai vu s'ouvrir la pulpe et couler l'ambroisie ;
j'ai vu s'épanouir aux souffles balsamiques
le grand cœur incompris, le cœur des multitudes
où la divine poésie
s'élabore en secret aux heures prophétiques...

Au blond fil du nectar glissant contre le bois
j'ai pris dévôtement quelques goûttes superbes
et, m'étant assoupi parmi de hautes herbes,
j'ai longtemps savouré leur miel entre mes doigts !

Lentement je me suis endormi. Les étoiles
immobiles, brillaient au ciel occidental ;
la nue était comme un subtil et doux cristal
et sur l'immensité couraient de blanches voiles...

Toute chose en prière au sein de l'Univers,
une ineffable paix enveloppait le monde
et l'on n'entendait plus sur la terre et sur l'onde
que l'hymne du poète et le chant de la mer...

Et sur les monts lointains aux cîmes désolées,
terres de solitude et d'éternel ennui,
tournoyaient lentement en la profonde nuit,
le vol silencieux des Ames exilées...

STANCES A LA BIEN-AIMEE

Si la mer, appuyée aux antiques remparts,
la mer sans âme et sans visage,
avec ses matelots, ses filles et ses bars.
avec ses feux et ses mirages,

si la mer nous prenait comme elle prend ceux-là
qui l'affrontent dans les tempêtes
et que les vents du Sud entraînent au-delà
du clair rivage de nos fêtes,

que deviendrait ton âme, ô toi qui ne sais rien,
que deviendrait ce cœur immense
ouvert à tous les chants de la terre, aussi bien
qu'aux sortilèges du silence...

Que deviendrait le tendre et merveilleux regard
de tes yeux remplis de lumière
et ces divins reflets venus de nulle part
qui scintillent sous ta paupière...

Que deviendrait enfin l'immortelle douceur,
le lent sourire de tes lèvres
où déferle parfois, mon épouse, ma sœur,
l'ardente houle de nos fièvres !

La mer au large essort où miroitent les cieux,
la mer sans cesse remuée,
où parut enfin l'Etre aux temps prestigieux
de la primitive nuée,

n'emportera ton cœur où gravite l'espoir
d'une toujours plus douce joie,
ni le sourire aimé de ta lèvre où ce soir
notre désir cherche sa voie...

Tu peux aller... Nulle menace à l'horizon
ne met en jeu le pur silence ;
tu peux aller sans crainte au-delà des saisons
chercher quelque neuve présence :

Je suivrai pas à pas la quête de tes jours
et le cristal des mêmes sources
emplira de soleil chacun de nos amours...
A chaque halte de ta course

les Dieux auront pour toi des gestes protecteurs
et si tu viens près des fontaines,
les Nymphes de ces bois te diront la splendeur
et la majesté de nos plaines...

Au long des jours d'été nous partirons tous deux
vers ces retraites solitaires ;
nos enfants seront là, turbulents et joyeux !
Et quand les ombres de la terre

tomberont sur le proche et doux miroitement
de la mer aux harpes sonores,
nous descendrons heureux sur la grève, un moment,
sur la grève où palpite encore
comme un miraculeux et vaste apaisement...

Nimes, 25 Décembre 1946.

FLEUR

Si la rigueur solennelle
de toute âme à son sommet,
ne retrouve plus, fidèle,
que le suc, tout rempli d'elle,
de la fleur que l'on aimait ;

Si la grâce et la lumière
n'ont point de hâvre plus sûr,
si toute fleur est prière
et se donne tout entière
au miracle de l'azur ;

Au seuil des plages fécondes,
si la fleur se fait parfum,
et des senteurs vagabondes
si les ineffables rondes
enchantent le jour défunt ;

Quels accords et quel silence
se composent de tels dons !
Que la divine présence
de l'abeille, nous dispense
le miel que nous attendons...

D'or et de pourpre mêlée,
dans ce cristal précieux
où te voilà distillée,
je te retrouve exilée
loin des golfes radieux...

Et cependant que retombe
le silence de la Nuit
sur les toits et sur les tombes,
ô fleur, à toi seule incombe
la plénitude du fruit...

Religion et morale
dans la vie et l'œuvre
d'Alphonse Daudet

par
M. le Chanoine BRUYERE

De nombreuses études ont été publiées sur le romancier nimois Alphonse Daudet, qui, bien que mort depuis plus d'un demi siècle n'a pas perdu pour certaines de ses œuvres la popularité dont il jouit de son vivant. Sa biographie, son inspiration, son art, son style, ont fait l'objet d'articles de revues et de livres ; ont même constitué le sujet de thèses de doctorat.

En a-t-il été de même de la religion et de la morale dans sa vie et dans son œuvre ? Sans doute cet aspect de l'auteur des **Lettres de mon moulin, du Petit Chose,** des **Tartarin,** pour ne citer que ces essais ou ces romans constamment réédités, n'a pas été tout à fait négligé, et ne le pouvait pas ; il n'a cependant pas été traité avec l'ampleur qu'il méritait.

Nous nous proposons de le faire dans ce travail qui sera un exposé de la vie et de l'œuvre de notre auteur envisagées du double point de vue indiqué plus haut.

D'aucuns trouveront peut-être que nous avons été sévère à l'égard de Daudet. Ce n'est pas un panégyrique que nous avons voulu écrire, mais une étude psychologique et un tableau d'histoire littéraire. Pouvions-nous cacher, à côté des faits tout à l'honneur du romancier nimois, d'autres qui le sont moins ?

Par ses ascendances paternelle et maternelle, Daudet était de souche catholique pratiquante.

Son grand-père, Jacques, appartenait à une famille de cultivateurs fixée à Concoules, petit village entre Génolhac, dans le Nord du département du Gard, et Villefort en Lozère. Tout jeune il l'avait quitté, et était venu à Nimes, où, dans l'industrie de la soie, il avait acquis une certaine aisance. Le père d'Alphonse, Vincent, avait épousé une demoiselle Adeline Reynaud, née à Nimes, mais dont les ancêtres possédaient l'importante ferme de la Vignasse, commune d'Auriolles dans le Bas Vivarais.

Or, ces deux régions, peu éloignées l'une de l'autre étaient réputées pour leur foi catholique profonde. Une tradition locale veut que, lorsque, au XVIme siècle, un prédicant protestant venu de Génolhac, où il avait fait des adeptes, essaya de se rendre à Concoules pour y répandre les nouvelles doctrines, il se vit la route barrée, au col de Lencise, par les habitants de ce village. De même, la partie du Bas Vivarais où se trouve Auriolles, demeura réfractaire à la Réforme. Pendant la guerre des Camisards, les partisans catholiques, qui, en marge de l'armée régulière, les combattirent, Cadets de Lacroix et Saint Florentins, reçurent des recrues des deux régions dont nous avons parlé. Près d'un siècle plus tard, au début de la Révolution, le camp de Jalès, centre d'un rassemblement à main armée pour s'opposer aux décrets de la suppression des Ordres religieux, à ceux de la Constitution civile du Clergé, et défendre la royauté, se recruta dans les mêmes lieux.

Vincent Daudet était un ardent royaliste qui avait fait le pélerinage de Froshdorf et prêta les locaux de son atelier de teinture d'articles de soierie pour la désignation des candidats légitimistes aux élections législatives de 1848. Or, à cette époque, et longtemps après, à Nimes, royaliste et catholique étaient des termes synonymes. Adeline Reynaud, la mère d'Alphonse, était bonne chrétienne, pieuse même. « Je ne m'entendrai jamais avec ceux qui refusent le confort de la religion, disait son fils, Alphonse à un ami, Shreard, car je ne peux oublier quel soulagement elle apportait à ma mère, quand j'étais enfant, et qu'elle m'emmenait avec elle à l'église » (1). « Elle était très croyante, et passait sa vie à l'église » (2), nous a encore appris son petit-

---

1) Shérard : **Alphonse Daudet**, p. 51.
2) Léon Daudet : **Quand vivait mon père, p. 8.**

fils, Léon. Son chapelet ne la quittait pas, et on le mit entre les doigts d'Alphonse, quand celui-ci fut sur son lit de mort.

C'est dans un tel milieu qu'Alphonse vint au monde, le 13 Mai 1840. Il avait été précédé de quatre frères, dont l'aîné, Henri, né en 1832, mourut, en 1856, alors que, séminariste, il venait d'être surveillant au Collège de l'Assomption à Nimes. Deux autres fils de Vincent ne vécurent que quelques mois, mais Ernest, qui fut intimément lié à la vie d'Alphonse, naquit le 1er Juin 1837. Trois jours après, l'enfant fut baptisé à la Cathédrale de Nimes, sur le territoire de laquelle se trouvait sa maison natale.

Lorsque Alphonse eut grandi, vers l'âge de cinq ou six ans, il s'amusait souvent avec ses frères et des cousins à simuler des cérémonies religieuses, messes, saluts, processions ; il y tenait le rôle d'enfant de chœur et sonnait la clochette.

La première école qu'il fréquenta fut celle des Frères des Ecoles chrétiennes. Puis, comme son père désirait lui faire apprendre les éléments de la langue latine, on le retira, en 1847, des Frères, et on le mit dans une Institution privée tenue par un M. Canivet, et ouverte aussi bien aux catholiques qu'aux protestants.

Les affaires de Vincent Daudet depuis quelque temps péréclitaient et la Révolution de 1848 leur porta un coup fatal, si bien que la fabrique du Chemin d'Avignon fut contrainte de fermer ses portes. Vincent prit alors la résolution de tenter sa chance à Lyon, en y montant, sur des bases plus modestes qu'à Nimes, une fabrique de tissus de soie. Il partit seul, et sa famille ne le rejoignit qu'au printemps de 1849.

A Lyon, Alphonse fut, avec son frère Ernest, mis à la manécanterie de Saint Pierre des Terreaux, où, en retour des services rendus au chant et aux cérémonies religieuses, ils recevaient, à titre gracieux, leur instruction. Sur la fin de sa vie, notre romancier se revoyait avec sa soutane noire à queue retenue par un cordon, son surplis à grandes manches, roides d'empois, ses bas de soie noire, ses souliers mordorés, ses deux calottes, l'une en drap, l'autre en velours, son rabat du dimanche en soie, celui de la semaine en sergette, bordé de perles blanches. Il chantait aux offices, car il était doué d'une jolie voix. Un jour, à Fourvières, il exécuta un solo qui fut remarqué. C'était pour lui un plaisir de précéder, en sonnant la clochette, les enfants de chœur

accompagnant le prêtre qui portait les sacrements aux malades.

Il semble que dans cette atmosphère religieuse, Alphonse aurait dû être ce que l'on appelle un enfant sage. Il n'en était rien. Ne s'avisa-t-il pas un jour de creuser une mine dans l'armoire aux soutanes, et d'y fourrer de la poudre. L'explosion fut formidable. Ce fut miracle qu'il n'y eut pas d'accident. Comme de juste, Alphonse fut renvoyé de la manécanterie.

Son père l'envoya alors, ainsi qu'Ernest au Lycée, qui porte aujourd'hui le nom d'Ampère, et où Alphonse entra, le 1er Octobre 1850, en classe de sixième. Il fit dans ce lycée sa Première Communion, et y fut confirmé : cela ne fait pas de doute, bien que ni lui ni son frère, Ernest, n'aient parlé de cette double cérémonie.

Alphonse fut un élève moyen, cité dans tous les palmarès, mais n'ayant jamais remporté que des accessits, sauf en version latine où il eut le premier prix, en 2me. Sa facilité pour la poésie française allait de pair avec son goût pour le latin. Dès la troisième, il traitait en vers les sujets des discours français. Les lectures aussi exerçaient un grand attrait sur lui. Il s'arrêtait souvent chez un bouquiniste du quai de Retz, et parcourait toutes sortes de livres, les classiques comme les romans et les auteurs libertins du XVIIIme siècle. Il en cchetait quelques uns qu'il revendait ensuite ou échangeait contre d'autres, lorsqu'ils étaient lus. Le soir, chez eux, lorsqu'on les croyait endormis, lui et Ernest dissimulant la lumière dans la chambre qu'ils partageaient, tournaient sans bruit les pages de leurs livres. Lorsque, de la chambre à côté, Madame Daudet les interpellait à plusieurs reprises, afin de s'assurer que leur lumière était éteinte, ils se gardaient bien de répondre, et retenaient leur haleine.

L'assiduité d'Alphonse aux classes du lycée était très irrégulière. Au bout de quelques mois après son entrée, l'école buissonnière était devenue pour lui une habitude. Le lendemain des absences, un avis était déposé chez le concierge des Daudet, mais Ernest, qui s'était entendu avec ce concierge, gardait pour lui les avis, inventait des excuses, et n'hésitait pas à commettre des faux en imitant la signature de leur père.

Mais que faisait donc Monsieur et Madame Daudet ? C'est un fait que Vincent, trop absorbé par ses affaires, ne s'occupait pas efficacement de ses fils : il n'y eut d'ailleurs jamais d'intimité entre le père et Alphonse. Si Vincent grondait quelquefois, c'était dans un

de ces mouvements de colère dont il était coutumier ; et agir par colère n'est pas une bonne méthode d'éducation. Pour ce qui est d'Adeline, âme sentimentale et romantique, elle avait toujours vécu dans le monde de ses lectures, loin des réalités de l'existence. Accablée par la déchéance de son foyer, elle était le plus souvent portée à pleurer plutôt qu'à gronder. Il ne serait pas téméraire aussi de penser qu'elle partageait le faible de beaucoup de mères pour leurs fils, et que, fascinée par la beauté et l'esprit d'Alphonse, elle ne voyait pas les défauts de celui-ci, et, par suite, ni ne songeait à les corriger, ni, si elle les voyait, n'avait le cœur de le faire.

Alphonse était donc pratiquement libre. Il s'emporta brusquement, vers sa treizième année, avec une précocité extraordinaire, dans un besoin éperdu de jouir, de s'arracher aux tristesses et aux larmes qui étouffaient l'intérieur de ses parents de plus en plus assombris par la ruine. L'enfant, déjà enclin aux aventures, mais encore délicat et timide, se transforma et devint hardi, violent, prêt à toutes les folies. N'a-t-il pas plus tard avoué à Edmond de Goncourt (3) qu'à cet âge, il eut sa première aventure amoureuse ? Nous savons aussi par ce même de Goncourt qu'il avait, en commun avec des camarades, loué une chambre au quatrième étage d'une maison. Cette chambre appartenait à un pauvre ménage d'ouvriers dans la débine, dans lequel il y avait une femme qui pleurait toujours. Les habitués de cette chambre buvaient l'absinthe, fumaient la pipe. On s'est demandé qui était cette femme « gémissante, comme la colombe enfermée dans une cage d'osier dans la chambre » et si elle se prêtait aux caprices amoureux du jeune Alphonse, ou favorisait des amours illicites.

Et la foi d'Alphonse que devenait-elle en tout cela ? Dans le chapitre **Le Petit Chose de l'Histoire de mes livres,** Daudet a parlé des crises religieuses qui, entre dix et douze ans, le secouèrent cruellement, de ses révoltes contre « l'absurde » [?] et le mystère auxquels il fallait croire, révoltes suivies de remords, de désespoirs qui le faisaient se prosterner en des coins de l'église déserte, où furtivement il se glissait honteux et tremblant d'être vu.

---

3) **Journal** du 30 Décembre 1888.

Une annotation des **Petits Cahiers** rend le même son : « A douze ans, après une longue période de sécheresse d'âme, seul dans le chœur de Saint Pierre, oprès le lycée, appelant Dieu, Dieu ne venant pas ».

Peut-on parler du naufrage de la foi, dès lors, chez cet enfant ainsi torturé par le doute ? Assurément non, car rien dans sa vie jusqu'aux premières années de son séjour à Paris, à partir de Novembre 1857, ne le laisse soupçonner, et ses écrits n'en portent pas trace. Mais cette foi avait subi trop d'assauts, et n'était pas protégée par une bonne conduite, pour être bien vive.

C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que, dans les derniers jours d'Avril 1857, année où Alphonse aurait dû subir les épreuves du baccalauréat, il partit définitivement de Lyon pour se rendre à Alès, en qualité de surveillant au Collège de cette ville. Le départ d'Alphonse était motivé par le triste état où se trouvait sa famille. Vincent, devenu sans situation, avait quitté Lyon pour circuler en France comme commis voyageur en vins ; Adeline et sa fille Anna, née en 1848, partirent alors pour Nimes, et Ernest pour Paris.

Voici donc Alphonse à Alès, **le Sarlande du Petit Chose.** Il n'y resta que six mois, du 1er Mai au 1er Novembre 1857, mais le récit grandement ramené et sujet à caution de ce séjour, occupe une large place dans le roman.

En sa qualité de surveillant, le jeune Daudet prenait part aux cérémonies religieuses de la maison : prières du matin et du soir, procession de la Fête Dieu, messes dominicales, celle aussi de la rentrée scolaire, au cours de laquelle fut chanté le **Veni Creator,** et qu'il a si joliment décrite. Dans quel esprit ? Simplement pour se confesser au règlement, ou avec foi et piété ? Il n'en a rien dit. L'établissement avait un aumônier. Daudet n'a pas fait la moindre allusion à lui, comme s'il n'avait pas existé. En revanche, il a longuement parlé du professeur de philosophie, l'abbé Cassan, à qui il a donné le nom d'abbé Germane. Les états du personnel font de celui-ci le plus grand éloge : « Il a les vertus du prêtre, du zèle, du dévouement, de la capacité et du savoir. Il fait ses classes consciencieusement, et obtient des résultats généralement satisfaisants ». Mais, nous a dit Daudet, il passait pour un original ; et, dans le Collège, tout le monde le craignait. Il parlait peu, d'une voix brève et cassante, nous tutoyait tous, marchait à grands pas, la tête en arrière, la sou-

tane relevée, faisant sonner, comme un dragon, les talons de ses souliers à boucles ».

Un jour, Alphonse qui, pour ses études, avait besoin d'un Condillac, osa, après beaucoup d'hésitation, aller le trouver. Au cours de la conversation qui s'engegea, l'abbé Cassan lui demanda : « Aimes-tu le bon Dieu ? Il faut l'aimer, vois-tu, mon cher, et avoir confiance en lui. Aux grandes souffrances de la vie, je ne connais que trois remèdes, souviens-toi de cela : le travail, la prière, et la pipe, la pipe de terre très courte ». Daudet n'a pas dit s'il répondit à la question : Aimes-tu le bon Dieu ? S'il le fit, et si sa réponse fut sincère, il ne put, sans doute, qu'avouer que ce sentiment était bien faible chez lui.

Sa conduite morale allait de pair avec sa foi médiocre. Dans un article du **Figaro,** en 1860, **Les Gueux de Province,** Daudet a avoué qu'il fréquentait assidûment le café Barbette, rendez-vous des sous-officiers de la garnison, et des comédiens de passage. Il s'y adonnait à un sempiternel domino et retournait presque toujours à son étude, la bouche pâteuse et l'œil absinthé. Il lui arrivait, même, lorsque les élèves étaient endormis, de découcher et de ne rentrer au Collège que le lendemain matin, avec la complicité du portier.

Est-ce vraiment à la suite de l'aventure qui serait arrivée à Daudet, et que raconte le **Petit Chose,** qu'il fut contraint de se démettre de ses fonctions de surveillant, fonctions où, d'ailleurs, il avait éprouvé un insuccès total ? Le maître d'armes du Collège lui aurait demandé de « trousser pour lui quelques poulets galants » afin de les envoyer, après les avoir copiés, à une certaine Cecilia, femme de chambre à la Sous-Préfecture toute voisine. Mais voilà, Roger, le maître d'armes, au lieu de recopier les lettres, les envoyait telles qu'elles. Un beau jour, elles furent découvertes, et leur auteur vite identifié. Alphonse, ne voulant pas dénoncer Roger, ne dit pas le mot qui pouvait le disculper. A quoi pouvait-il s'attendre, sinon a être renvoyé du Collège ?

Notre opinion, basée sur de solides raisons, est que Daudet avait écrit les lettres incriminées, non pour le maître d'armes, mais pour son propre compte (4). S'il

---

4) Sur cette question, comme sur la vie de Daudet avant 1858, cf. notre livre : **La Jeunesse d'Alphonse Daudet,** in 12 de 190 p.p. Paris, Nouvelles Editions Latines, 1955.

était nécessaire, nous serions affermis dans notre opinion par les déclarations d'un vieil alésien, M. Blavet, qui, en 1913, a écrit, dans les **Mémoires de la Société Scientifique et Littéraire d'Alès,** les lignes suivantes : « Daudet s'égayait avec toutes les ardeurs de sa fougue juvénile. Le principal cacha longtemps les peccadilles du petit maître d'études ; mais celui-ci ayant fait scandale, parait-il, dut retourner à Nimes ».

Il y arriva, le 27 ou le 28 Octobre, et en repartit sans tarder pour Paris, où son frère Ernest, lui avait demandé de le rejoindre. Il s'installa chez lui, dans une très modeste chambre, au 5me étage d'une maison meublée, l'Hôtel du Sénct, vaste caserne d'étudiants, de la rue de Tournon ; et c'est sur le traitement de journaliste d'Ernest à 200 francs par mois que les deux frères vécurent pendant quelque temps. Puis, lorsque Ernest, pour remplir sa profession, alla en province, Alphonse, resté seul, n'eut pas de ressources régulières et connut parfois, avec la misère, la faim.

« La littérature, a-t-il écrit, était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai toute une année dans mon grenier à faire des vers ». Des vers, il en avait déjà composés à Lyon et à Alès. Il en réunit un certain nombre en un petit volume de 64 pages, auquel il donna le titre, bien caractéristique de son état d'esprit d'alors : **Les Amoureuses,** et qu'il réussit à faire éditer, en Juillet 1858, par un modeste libraire, Tardieu, tenant boutique à peu de distance de l'Hôtel du Sénat.

Quelques-unes des pièces des **Amoureuses** sont d'inspiration chrétienne : La Vierge à la Crèche ; Une larme de Sainte Femme ; d'autres, comme : Aux petits enfants ; Le Croup, révèlent chez leur auteur de la délicatesse d'âme. Il en est de pure fantaisie : Les Bottines, et surtout Les Prunes, qui devint vite populaire. Un plus grand nombre sont d'inspiration légère et répondent au titre du recueil : A Célimène ; L'oiseau bleu ; L'amour et ses blessures. [Une pièce intitulée Fanfaronnade débute par ce vers] : « Je n'ai plus ni foi ni croyance » ; et renferme ces autres :

Mon cœur est vieux ; il a mûri
Dans la pensée et dans l'étude
Il n'est pas de vieille habitude
Dont je ne l'aie enfin guéri...

Veut-on savoir ce que je pense
De l'amour chaste et du devoir ?
Pour le premier, allez y voir ;
Quant à l'autre je me dispense
De vous dire ce que j'en pense.

Malgré que la pièce se terminât de la façon suivante :

...Je ne crois pas même
Un seul mot de ce que j'ai dit,

façon peut-être de piquer la curiosité du lecteur en concluant par une pirouette, le fait pour Daudet de parler sur un ton si badin et sceptique de la foi et de la morale est une indication que l'une et l'autre n'avaient plus grande prise sur lui.

Ce n'est pas là une simple supposition, mais une quasi certitude quand on sait à qui fut dédié le recueil des **Amoureuses.** A Marie R...

Qui était cette personne désignée par son seul prénom ? Certains ont supposé qu'il s'agissait d'une cousine de Daudet du côté maternel, une Marie Reynaud, avec qui, enfant, il aurait joué à la Vignasse, et qui aurait été son premier amour.

Or, aucun acte d'Etat-Civil de la commune d'Auriolles, sur le territoire de laquelle se trouve la Vignasse ne signale l'existence d'une Marie Reynaud ayant à peu près l'âge d'Alphonse ; et, d'autre part, celui-ci n'est jamais allé à la Vignasse : en l'absence de toute lettre ou autre document, l'affirmer est une hypothèse purement gratuite.

En réalité, la mystérieuse Marie R. était Marie Rieu, modèle d'artiste, de mœurs légères, Daudet l'avait rencontrée, dès la fin Décembre 1857, à la Brasserie de la rue des Martyrs, fréquentée par la Bohême. Le roman de **Sapho** a décrit cette rencontre, car Marie Rieu c'est plus ou moins la Fanny Legrand du roman, un peu aussi l'Irma Borel du **Petit Chose.** Tout de suite ils s'aimèrent passionnément. Pendant quelques mois ce ne fut qu'une liaison sans vie en commun, mais lorsque le départ d'Ernest eut laissé Alphonse seul, les amants s'installèrent rue d'Amsterdam, puis en banlieue, à la Ville d'Auvray.

L'amour de Marie Rieu, que les amis du poète avaient, sans doute, pour sa passion pour l'absinthe, surnommée le « monstre vert » cet amour pour Alphonse était si violent que, par les nuits les plus glaciales

d'hiver, dévêtue, elle l'attendait, penchée à la fenêtre, fouillant du regard l'obscurité ; et, à son arrivée, très souvent tardive, sans un reproche, elle tombait à ses pieds et baisait ardemment ses mains. Mais, dès le début de leurs relations, des scènes de jalousie mutuelle avaient éclaté entre eux, et, plus d'une fois, ils se séparèrent.

D'ailleurs, Alphonse avait fini par connaître d'autres hommes et d'autres femmes d'un milieu plus relevé que celui de la Bohême qu'il continua néanmoins à fréquenter. De temps en temps, lui et Marie se remettaient ensemble, mais leurs rapports, en dépit des efforts de celle-ci qui accablait son amant de lettres passionnées, n'étaient que transitoires, et ils finirent par se séparer définitivement. Déjà, en 1863, la deuxième édition des Amoureuses ne portait plus la dédicace de la première.

Marie Rieu mourut en 1867, l'année du mariage d'Alphonse. Celui-ci assista furtivement à ses obsèques; et les a racontées dans le livre qui a pour titre **La Fédor,** personnage qui n'est autre que son ancienne amante. Eprouva-t-il alors du regret, de remords, du soulagement. Très probablement ces sentiments divers partagèrent son âme.

S'il est trop absolu de dire : conduite morale et foi et pratique religieuse sont d'un corollaire rigoureux, il arrive fréquemment que la première exerce une influence souvent décisive sur les autres.

Tel fut le cas de Daudet ; et, tout d'abord, pour ce qui est de sa pratique religieuse, plus tard, de sa foi même.

Introduit, en Janvier 1858, aux réunions qui se tenaient à la Bibliothèque de l'Arsenal, grâce à un bel habit noir qu'il avait acheté d'occasion, il y rencontra Augustin Largent, un ami de son frère Ernest. C'était un étudiant sérieux, à l'âme mystique, qui, plus tard, entra à l'Oratoire de France. Séduit par le charme d'Alphonse, il essaya, à l'occasion des Pâques de cette année, de l'amener à recevoir les sacrements. Daudet accepta, au moins de s'entretenir avec un prêtre. Augustin Largent le conduisit auprès du R.P. Félix, de la Compagnie de Jésus, qui, dans la chaire de Notre Dame, pour les conférences du Carême, avait succédé à Lacordaire, au P. de Havignan, à l'abbé Plantier, le futur évêque de Nimes. Alphonse eut un entretien avec lui. Ce fut le seul de cette année. Quand il en sortit, il se déclara content du P. Félix, qui, lui, l'était

moins de son visiteur. Si nous ne savons pas quels propos furent échangés entre eux, le fait que Daudet ne fit pas ses Pâques nous autorise à penser que le P. Félix lui demanda de rompre avec Marie Rieu, et qu'Alphonse ne put le lui promettre. Ne pas refuser de voir un prêtre est une preuve que toute foi n'avait pas encore disparu de l'âme de Daudet ; mais cette foi n'était-elle pas plutôt vague religiosité, sans obligation, plutôt qu'adhésion formelle à un dogme ?

En Août et Septembre 1859, Daudet rédigea, mais en la signant du pseudonyme de Pierre et Paul, la chronique parisienne du journal catholique de Bruxelles, **l'Universel,** et y traita des sujet religieux, tels que : le Curé d'Ars, Lacordaire, les Missions catholiques..., en même temps qu'il s'élevait contre la littérature légère ou athée. Etait-ce uniquement pour gagner sa vie que Daudet avait accepté cette collaboration, qui, d'ailleurs cessa vite ; ou était-il convaincu de ce qu'il écrivait ? Il est probable qu'il ne s'est pas menti à lui-même, et que les sentiments religieux dans lesquels avaient baignés son enfance et son adolescence refluèrent alors à son esprit et à son cœur. On a même des raisons de croire, bien que le fait soit entouré d'obscurité, qu'à la fin de cette année 1859, il alla une seconde fois trouver le P. Félix. Celui-ci voulant éprouver la sincérité de son visiteur et l'instruire dans la religion, lui aurait remis quatre volumes reliés de ses **Conférences** : Prêtés ou donnés ? On ne sait. Toujours est-il que Daudet aurait avoué lui-même que, les jours suivants, sa crise de religiosité étant un peu passée, et dépourvu de ressources pour satisfaire sa faim, il vendit les quatre volumes.

La question de la paix de l'âme reconquise par une confession sincère, donc accompagnée de ferme propos, continua pendant quelque temps encore à préoccuper Alphonse. Dans une pièce composée alors : **Le Confesseur,** que nous c fait connaître son frère, Ernest, à qui il la soumit, mais qui ne parut pas, il met en scène une jeune fille entrant le soir dans un confessionnal, alors que l'ombre a envahi l'église. Et lui, Daudet donne au prêtre des conseils de douceur dans la façon dont il traitera cette âme :

Gardez pour un cœur plus robuste
Pour des méchants forts comme nous
Gardez votre froideur auguste :
Mais pour elle vous serez juste,
Mon Père, si vous êtes doux...

Enfin la grille se referme ; et le prêtre songeant à cette âme qui va lui échapper parce que le démon l'attend à la porte, le prêtre sent une larme glisser sur sa joue.

Cependant la situation sociale de Daudet avait fini par s'améliorer.

Depuis son arrivée à Paris et jusqu'au second trimestre de 1860, il avait vécu tout d'abord de l'aide de son frère, puis de copies de manuscrits et de bandes pour pharmaciens, et encore de rares articles pour le **Figaro,** à raison de 15 centimes la ligne et pour le **Monde Illustré** et le **Musée des familles,** à un taux un peu moindre, 10 centimes. C'était la presque misère qui l'obligeait parfois à emprunter de l'argent à ses parents de Nimes et à ses amis ; quelquefois même à ne pas manger à sa faim, et à ne pouvoir payer le loyer de sa chambre. C'était aussi l'incertitude pour l'avenir.

Mais voici que, grâce à la bienveillance d'un ami, en Mars ou Avril 1860, on ne sait au juste, à une soirée aux Tuilerie, la poésie de Daudet, **Les Prunes,** fut récitée devant l'impératrice Eugénie. Elle l'écouta avec plaisir, et demanda au duc de Morny s'il en connaissait l'auteur. Il ne le connaissait pas, mais il s'informa sur lui, et, quelque temps après, il le fit venir au Palais Bourbon, sur le désir exprimé par l'Impératrice que l'on fit quelque chose en faveur d'un jeune homme si plein de talent. Alphonse plut au Président du Corps législatif qui lui offrit un emploi de secrétaire attaché à son Cabinet. Mais comme les parents d'Alphonse étaient légitimistes, celui-ci eut peur de se vendre, en acceptant une situation de l'Empire. « Soyez ce que vous voudrez, lui répondit le duc, pourvu que vous fassiez couper vos cheveux [Daudet, en effet, les portait très longs]. L'Impératrice est plus légitimiste que vous ». Morny fixa l'entrée en fonctions du nouveau secrétaire avant l'ouverture de la prochaine législature, c'est-à-dire en Octobre.

Désormais, avec un traitement fixe, de deux cents francs par mois, pris sur la cassette particulière de Morny, ou les fonds secrets, Daudet allait être à l'abri du besoin. Ses possibilités de s'occuper de littérature n'étaient en rien déminuées, car son emploi était moins qu'absorbant. Il était plutôt la justification d'un encouragement pécunier donné à un homme de lettres que la rétribution d'un service de quelque importance.

En attendant d'occuper son poste, Alphonse entreprit un voyage dans le Midi. Il vit à Privas son frère Ernest, rédacteur en chef de **l'Echo de l'Ardèche.** Au cours des promenades qu'il fit avec lui, Ernest se confirma dans la connaissance qu'il avait déjà, par les écrits de son cadet, des sentiments religieux et moraux de celui-ci. De Privas, Alphonse alla à Nimes embrasser sa mère et sa jeune sœur Anna, qu'avait recueillies Zoé Agathe, épouse Vermez., la sœur d'Adeline. Sa mère constata les changements survenus dans la mentalité de son fils.

De ces changements et de leur cause, Ernest fit part dans une lettre à sa fiancée, sa cousine, Marie Vernez, qu'il devait épouser à Nimes, le 24 Août 1861 :

« Tu te méprends étrangement, lui disait-il, quant à l'influence que je puis exercer sur lui ; mon influence en ce qui touche les choses actuelles de la vie est à peine bonne ; comment le serait celle qui touche à des affaires de tempérament ? Alphonse est une nature très rêveuse, excessivement délicate, et, plus que moi, très portée à vivre en dehors des voies ordinaires. Un poète, païen, dans toute l'acception du mot, un charmant poète, mais il l'est. Au nom de quoi veux-tu que je lui demande de renoncer à telle ou telle jouissance ? Il faut laisser la nature faire son œuvre en lui jusqu'au jour où Dieu mettra la main à l'ouvrage.

« Alphonse est beau, trop beau même (5). Que faut-il de plus pour lui assurer tous les succès ? Il les a, il en jouit à sa manière ; mais quel vide se fait en lui, lors-

---

5) Voici comment un de ses amis le décrivait à cette époque : « Il avait une tête charmante. Deux yeux noirs, brillants et profonds, auxquels une myopie donnait une expression mélancolique ; des sourcils allongés comme des ailes d'hirondelles, de grands cheveux noirs un peu en désordre séparés par une raie juste au milieu du front, et une mèche retombant toujours obstinément sur la joue droite. Par le teint mat et chaud de son visage, il tient à la fois de l'Arabe et du Florentin. Sa voix était douce et harmonieuse» Tel apparaît Alphonse dans son portrait par Jame Tissot.

Mais une photographie prise de lui quand il avait dix-huit ans le représente avec de longs cheveux très plats, à peine bouclés qui encadrent un visage d'une régularité charmante, mais plus d'un mort que d'un vivant. Sa tête est un peu penchée : ce qui en retrécit l'ovale ; il a un sourire douteux. Les yeux voilés sont d'une tristesse infinie, des yeux de bête traquée, leur sournoiserie, leur laideur évoquent une sensualité effrénée. « L'expérience cruelle que révèle cette jeune figure, a écrit Lucien Daudet, est presque effrayante » **Vie d'Alphonse Daudet,** p. 35.

que sa nature rêveuse reprend le dessus ; le poète d'hier, si brillant, est plongé dans des réflexions douloureuses. C'est l'histoire de tous les génies. Il a l'âme malade et le cœur. Ce qui l'a blessé, c'est le doute, et ce qui lui a donné le doute, c'est les femmes. Un jour, je l'espère, une autre femme viendra qui fera refleurir dans cette riche intelligence la croyance éteinte et réparera le mal. Sois convaincue que, sous ce masque gai, joli, fin, spirituel il y a des pensées à troubler le monde. Le génie est un rude fardeau. Voilà ce qu'il faut comprendre ; et puis, il y a des fleurs qui ont besoin de tel ou tel climat pour vivre. Alphonse est de celles-là ».

Gràce à cette étude psychologique si poussée, nous pouvons nous faire une idée exacte de la mentalité et de la position morale de Daudet à cette époque de sa vie, et que, pendant toute sa vie, il devait garder.

Un séjour d'un mois à Maillane auprès de Mistral (les deux hommes s'étaient vus à Paris lors de la parution de Mireille, en 1858) et s'étaient liés d'amitié, ce séjour termina les vacances de Daudet qui, en attendant de commencer son service au Corps législatif, écrivit pour **Le Figaro** un petit conte en vers, recueilli, en 1843, dans l'édition définitive des **Amoureuses,** et qui avait pour titre : **La Double Conversion.** Deux jeunes gens s'aiment, mais l'un est catholique, l'autre israélite, et cette différence de religion met obstacle à leur union. Ils décident de n'en pas tenir compte. Puisque l'amour, dit l'un d'eux, est si grand, suivons l'élan qu'il nous donne ; et fuyons comme la peste la théologie et le reste.

La situation officielle de Daudet transforma le bohême qu'il avait été jusqu'alors en homme du monde et même en dandy. Il perdit beaucoup de sa timidité et gagna une aisance de société, qui, avec ses charmes personnels, accrut son ascendant naturel sur autrui.

Sa vie morale n'en fut pas pour cela modifiée. Il n'était guère fidèle à sa maîtresse, Marie Rieu ; et, avec d'autres femmes de petite vertu, il se livrait, au hasard des rencontres, à de brèves, mais irrésistibles frénésies sexuelles. Il est probable que les germes du mal d'une nature particulière, dont il souffrit cruellement, les dernières années de sa vie, remontent à cette époque.

Une pièce de théâtre en un acte, **La Dernière Idole,** fut écrite, en Juillet 1861, et acceptée par l'Odéon. Le thème en était très simple, et une leçon morale s'en dégageait. Un vieillard découvre que, dans le passé, il

a été trompé par sa jeune femme, qui, maintenant regrette sa faute. L'amant de l'infidèle était un ami du vieillard, et son portrait était précieusement conservé par celui-ci comme une idôle. Le premier mouvement du malheureux est de s'enfuir. Mais, après être entré dans une église, il se résigne et pardonne à la coupable. Sa première idole avait été sa femme ; sa dernière, le portrait de son faux ami : de colère, il le lacère ; lui aussi, comme celui qu'il représentait, n'existe plus. **La Petite Paroisse,** un roman de la fin de la vie de Daudet, comporte la même conclusion de pardon.

La pièce de Daudet connut à la représentation le plus grand succès ; mais, avant qu'elle fût jouée, son auteur avait, pour un temps, quitté Paris. Souffrant de crachements de sang, dûs peut-être à une lésion pulmonaire, il consulta un médecin qui lui déclara que l'unique moyen de ne pas compromettre sa santé pour l'avenir était d'aller passer l'hiver dans un pays ensoleillé.

On s'est demandé si le mal de Daudet n'était pas également d'ordre moral : des heurts avec Marie Rieu, les deux amants s'accusant d'infidélités. Alphonse ne serait-il pas le vieillard de sa pièce **La Dernière Idole,** qui a perdu la femme en laquelle il croyait ? Un poème de cette même époque, intitulé **Les Repentirs de la Nature,** incline lui aussi à cette interprétation : La nature n'est pas indifférente aux malheurs des hommes, elle pleure avec eux, mais enfin elle se console. Pour moi, conclut l'auteur :

«...Si jamais je connais la fausseté des femmes
Et les vanités de l'amour »,
je ne confierai pas mon chagrin à la nature,
« Non, je serai seul à souffrir ! »

C'est sous le coup de ces désillusions : en dehors de Dieu, — mais Daudet y croyait-il alors comme s'occupant de l'homme ? — il n'existe de repos ni de sureté quelque part, ni dans l'amour, ni dans l'imagination, ni en soi-même, que le malade de corps et d'âme partit pour le Midi.

Ne sachant trop encore quel pays il choisirait, il s'arrêta à Nimes. Il y vit sa parenté, et, en particulier, du côté maternel, un cousin d'une quarantaine d'années, Antoine Reynaud, né à Nimes en 1820 — il mourut à Montfrin en 1895 — tout féru de récits, d'aventures exotiques, et désirant les vivre. Lorsque Alphonse lui déclara qu'il partirait volontiers pour l'Algérie, il manifesta

avec enthousiasme son désir de l'accompagner, désir d'autant plus accepté joyeusement par son interlocuteur que Reynaud, qui était riche, offrait de payer les frais de la traversée et l'équipement de la chasse aux lions à laquelle ils se proposaient de se livrer.

Le départ de Marseille pour Alger eut lieu, le 19 Décembre 1861. Mais auparavant Daudet termina un petit mystère en deux actes, commencé à Paris : **Les Ames du Paradis.**

Un amant est prêt du lit où va expirer sa maîtresse, qui, pour lui, a quitté son époux légitime. Elle déclare vouloir être fidèle jusque dans la mort à celui à qui elle a uni son sort, dût cette fidélité lui mériter l'enfer, où elle le retrouvera. Survient alors un prêtre qui réussit à la convertir ; et elle meurt sans vouloir reconnaître son amant, qui, de désespoir, se suicide. Athée, adultère, suicidé, celui-ci va en enfer. De ce lieu, un jour où le ciel s'entr'ouvre, il espère que son ancienne maîtresse qui l'habite le verra avec pitié : elle demeure impassible ; et le damné de s'écrier : « Ames du paradis, j'aime mieux mille fois cet enfer, où l'amant se souvient, que votre paradis où la maîtresse oublie ».

Encore ici, comme dans ses œuvres de cette époque, Daudet a traduit des sentiments qui le hantaient : la lutte entre l'amour humain et l'exigence religieuse. Dans **La Double Conversion**, et **Le Confesseur**, la passion triomphait ; dans **Les Ames du Paradis,** Dieu est le vainqueur.

Daudet s'est-il peint sous les traits de l'amant de son drame ? Ce qui est certain, c'est qu'il a, comme lui, sa fierté, cette fierté, dont on a dit qu'elle fut toujours sa sauvegarde dans ses pires entraînements. et l'empêcha de sombrer dans la sordide crapule. Ce qui est certain encore, c'est qu'il n'imita pas la conduite de l'amante repentie et continua pendant longtemps à mener une existence où les passions sexuelles tenaient une grande place.

Daudet et son cousin restèrent deux mois en Algérie. Dans son roman, **Tartarin de Tarascon,** dont une ébauche, **Chapatin, le tueur de lions** fut insérée dans le **Figaro,** en 1865, mais qui ne parut sous sa forme définitive qu'en 1872, il met en scène un seul personnage le cousin Reynaud, « Tartarin », et ne dit rien de lui-même. Mais est-il téméraire de lui attribuer plusieurs épisodes du séjour de Tartarin en Algérie, en particulier

son envoûtement par une certaine moukère dans une maison accueillante d'Alger ? Daudet aurait bien cessé d'être ce qu'il avait toujours été pour ne pas se livrer, dans l'atmosphère débilitante d'un pays d'Orient, à des expériences sensuelles nouvelles.

Notons aussi qu'une remarque dans son livre est de nature à choquer une âme chrétienne. L'auteur, en effet, ne dit-il pas quelque part que son héros, dans une circonstance particulière « versa des larmes comme le Christ à Gethsémané » ?

Quoi qu'il en soit, la vie libre et les exercices violents au grand air rendirent à Daudet la santé. Lorsqu'il revint en France, fin Février 1862, ses amis furent étonnés de le voir si bien rétabli.

Dans les derniers mois de cette année 1862, la santé de Daudet étant encore compromise il partit pour la Corse où il passa fin Décembre et Janvier, Février et Mars 1863.

En Juillet, il publia une seconde édition de ses **Amoureuses,** amputée de sept pièces de l'édition originale mais augmentée de cinq autres. Mais ce n'est que dans l'édition définitive de 1873 que furent insérés les morceaux plus longs, plus personnels, qui traduisent les différents états d'âme de Daudet jusqu'en 1862, et dont nous avons déjà parlé : **La double conversion ; Le Confesseur ; Les Ames du Paradis.**

Pendant un peu plus des trois premiers mois de l'année 1864, Daudet fut absent de Paris, et se rendit en Provence, dans le domaine de Montauban, à Fontvieille, près de Tarascon, où il goûta la généreuse hospitalité de la famille Ambroy, alliée à la sienne. C'est au cours de ce séjour qu'il allait se reposer et rêver à l'abri d'un moulin dépendant de la propriét, moulin depuis fameux, et qui lui inspira le titre : **Lettres de mon Moulin,** sous lequel il groupa, en 1869, un certain nombre de souvenirs et de nouvelles. Quelques unes de ces dernières pourraient paraître peu respectueuses pour la religion : **L'Elixir du Père Gaucher ; Les Trois Messes de Minuit ; Le curé de Cucugnan.** En réalité, elles ne sont que prétexte à « galéjade », c'est-à-dire à rire, et ne supposent pas d'intention hostile à l'Eglise, chez leur auteur, qui les a empruntées au folklore local, par le truchement de Paul Arène, si même celui-ci n'en est pas l'auteur. Daudet pouvait alors avoir perdu la foi, il n'était pas l'ennemi du personnel ecclésiastique.

N'a-t-il pas écrit, le 3 Mai 1865, à Timoléon Ambroy : « Vous m'avez attendri un jour en me parlant des Frères des Ecoles chrétiennes, et je crois qu'il y aurait une jolie lettre à faire sur ces braves gens. Lettre dédiée aux mangeurs de prêtres ».

Du domaine de Montauban, Daudet se rendait parfois à Maillane, village situé à peu de distance, causer avec Mistral et séjournait chez lui quelques jours. Ils ne passaient toujours pas leur temps à parler littérature. Ecoutons plutôt les confidences faites plus tard par Alphonse à son fils Léon : « Je disais, le soir, à Mistral : « La jeunesse ne dure pas toujours. Il y a à Avignon de jolies filles qui ne demandent qu'à nous accueillir ». Il répondait : « Ah ! tentateur ». Il hésita tout d'abord, puis se laissa entrainer. Nous quittions notre lit, la chambre, sur la pointe des pieds, nos bottines à la main, et nous allions prendre le train à Gravesón. Tu devines le reste ».

De retour à Paris, Daudet reprit son existence désordonnée « pataugeant soir et matin, comme il l'a écrit, dans les sales boues parisiennes, au milieu de faux amis, de dettes, d'ennuis de toutes sortes, ne dormant que d'un œil, ne travaillant qu'à demi, toujours enfiévré, jamais paisible ». Les témoignages ne manquent pas qui le montrent contractant de nouvelles liaisons amoureuses, plus ou moins passagères.

Le 7 Mars 1865, le duc de Morny, au Cabinet duquel Daudet était toujours attaché, mourut ; et, de cette mort qui lui causa peu de chagrin personnel, bien que le duc lui eut témoigné toujours de la bienveillance et que, sans le traitement qu'il lui octroyait, on ne sait comment Daudet aurait pu vivre de sa seule plume, il nous a donné le récit dans le **Nabab.**

La pièce de théâtre, **l'Œillet blanc,** écrite près de trois ans plus tôt, mais qui n'avait pas encore été représentée, le fut enfin au Théâtre français, le 8 Avril 1865. Elle n'offre rien de particulier pour le sujet qui nous occupe. **L'Œillet blanc** lui rapporta 1.500 francs qu'il voulut toucher en or, et qu'il dépensa, la nuit même où il les reçut, en bonne compagnie, a-t-il avoué plus tard à Edmond de Goncourt.

Sous l'administration du duc de Morny, Daudet avait joui d'une indépendance presque complète, grâce à laquelle il lui était loisible de prendre de nombreux congés. Mais, le duc mort, le secrétaire général du Corps législatif, Valette, qui n'avait jamais pu souffrir Alphon-

se, dont l'irrégularité et la tenue lui déplaisaient, exigea du travail et restreignit les congés. Daudet qui n'avait nullement la vocation d'un bureaucrate, ne put supporter la chose ; et, à la fin de l'année, il donna sa démission, après s'être installé à Clamart, où était déjà son frère Ernest.

Quelles ressources permettraient désormais à Alphonse de vivre ? Il comptait beaucoup sur la réussite ou théâtre de pièces nouvelles.

Il en avait une sur le chantier, **Le Sacrifice,** dont le dénouement, a-t-il dit, ne marchait pas. Pour le trouver, il avait, toujours selon lui besoin de calme. Aussi demande-t-il à son cousin Louis Daudet, de Nimes, de mettre à sa disposition son mas de Saint Laurent sur la commune de Jonquières, près de Beaucaire, afin d'y travailler dans une solitude complète.

Etait-ce la seule raison du départ d'Alphonse de Paris ? La lecture du **Trésor d'Arlatan,** ce court récit publié par Daudet en 1892, et que renferme des descriptions si exactes des paysages et de la vie de la Camargue, cette lecture permet de supposer un autre motif, qui, s'il ne fut pas le seul, aurait des chances d'avoir été le principal. Dans le **Trésor d'Arlatan,** un parisien, Henri Danjou, se réfugie dans un rendez-vous de chasse isolé de la Camargue pour fuir une actrice, sa maitresse, avec qui il a eu des scènes de jalousie, et dont il veut secouer le joug. Cet Henri Danjou n'est-il pas Daudet lui-même, qui, sous des noms d'emprunt, s'est si souvent peint dans ses livres ? D'autres témoignages, et ceux la positifs, nous permettent d'affirmer que Daudet voulut, en quittant la capitale, surtout s'arracher aux tracas de la vie sensuelle désordonnée qu'il y menait.

Son séjour à Saint Laurent dura, de début Février à fin Avril 1866. L'on sait que, pendant ces trois mois, le voisinage des pays où il avait passé son enfance remua en lui un monde de souvenirs, et que, laissant bientôt son drame, il se mit à écrire la plus grande partie de cette sorte d'autobiographie qu'est le **Petit Chose.**

Daudet aurait bien voulu rester un peu plus longtemps dans l'isolement de Saint Laurent ; mais un jour il reçut la visite d'un camarade de lettres et partit brusquement pour Paris. Les motifs de ce départ sont obscurs. « Je pars pour de gros ennuis que j'ai là-bas », écrivit-il à un ami. Quels étaient-ils ? Et pourquoi encore, alla-t-il, en Juillet, à Munich ? On ne peut que

supposer que quelque alerte sentimentale ou sensuelle qui, motiva son départ.

Il fallait, en effet, qu'Alphonse, qui était sur le point de se marier, rompit les liens qui l'attachaient à Marie Rieu et à d'autres.

Alphonse et Julia Allard, la fille d'un prospère industriel de Paris, s'étaient vus pour la première fois à la représentation théâtrale de l'Henriette Marchal des Goncourt, en Décembre 1865, Daudet, bien visible par son gilet brodé d'argent et la vigueur de ses applaudissements, attira l'attention de Julia qui apprit qu'il était l'auteur de **l'Œillet blanc.** Plus tard, ils se rencontrèrent à la ville d'Avray, la maison de campagne des Allard, où elle récita des vers de sa composition. Ils se plurent, et, lorsque Alphonse et Ernest prirent le train pour Clamart, Alphonse confia à son frère que, si Mlle Allard y consentait, elle serait son épouse, Julia pressentie accepta l'offre qui lui fut faite. Cette jeune fille riche, calme, ayant des goûts littéraires, d'un caractère pratique, vrai type du Nord, prévoyait que, par son union avec Alphonse, elle serait amenée à jouer un rôle dans le monde des lettres. D'autre part, Daudet était attiré vers elle par les qualité qu'elle possédait et qui lui manquaient.

Le passé troublé d'Alphonse que Julia connaissait, car une « bonne âme », a écrit Lucien Daudet, crut bon de l'en informer, ne fut pas un obstacle. Il en fut de même pour ses dettes personnelles et celles de son père, Vincent, dont lui et Ernest s'étaient chargés, dix mille francs or, plus de deux millions de notre monnaie : les Allard étaient riches ; ils les payèrent.

Le mariage eut lieu, et fut pour Daudet un bonheur inespéré, un havre de salut. « Sans son mariage, a déclaré son fils Léon, il se serait perdu en conversations, et aurait gaspillé ses talents, prompt comme il l'était aux félibrées, aux chants, aux fréquentations des belles ». C'est pour lui que Daudet parlait lorsqu'il fait dire à un personnage de son livre **Femmes d'artistes,** le mariage a été pour moi un port en eau sûre et tranquille, non pas tel que vous vous attachez au rivage par un cnneau, au risque de vous rouiller pour toujours, mais une de ces criques bleues, où mâts et voiles sont réparés pour de nouveaux voyages vers des terres inconnues ».

Avec raison Ernest Daudet a pu écrire : « Si mon

frère avait été blessé par beaucoup de femmes, il en avait trouvé une, par qui il serait guéri ».

Au début de son mariage, Alphonse rentrait parfois chez lui en état d'ivresse, les habits déchirés, et le visage en sang après une bagarre dans quelque café ou avec des cochers. Il n'avait aucun sens de la valeur de l'argent, gaspillait ou donnait ce qu'il possédait, allant même jusqu'à engager au Mont de Piété ses objets personnels. Il passait une partie de son temps dans les cafés, en causeries sans profit avec ses amis.

Dons l'ensemble, il ne travaillait que lorsqu'il s'y sentoit incliné ; il n'y avait pas de doute qu'il n'utilisait pas ses dons.

Mais sa jeune femme avait de la patience et une force considérable de caractère. Elle était une maîtresse de maison née ; et, peu à peu, Alphonse commença à apprécier l'ordre de son intérieur. Elle économisait, a-t-dit, les centimes, alors qu'il gaspillait les francs. Elle calmait son agitation par de la musique qu'il aimait. Elle accueillait avec égalité d'humeur les amis bohêmes de son mari, pour qui la table était toujours mise, la nappe propre, les repas en temps voulu.

Un changement se produisit insensiblement chez Alphonse qui fit des efforts pour travailler régulièrement, aidé d'ailleurs par son épouse qui corrigeait, si besoin était, ses manuscrits. Paul Arène a même prétendu qu'elle faisait condamner à Alphonse sa porte, et ne lui donnait à manger que lorsqu'il avait fini son « devoir ».

Un premier enfant, Léon, naquit, le 27 Novembre 1867.

L'été de 1868 fut passé à Champrosay, sur la Seine. Les Allard y possédaient une villa, et Daudet y loua une petite maison qui avait appartenu au peintre Delacroix. Au contact de ses beaux parents et vivant dans leur atmosphère, il s'embourgeoisa. Cette atmosphère n'était ni étroite ni faite de contrainte, mais de culture intellectuelle, de sécurité et de bonheur domestique.

L'œuvre littéraire de Daudet pendant les quelques années qui suivirent se réduisit à la publication dans **Le Figaro** d'une nouvelle série **de Lettres de mon Moulin.** (Elles parurent en volume sur la fin de 1869) ; et, dans le **Petit Moniteur Universel,** puis dans le **Figaro** encore, de **Barbarin de Tarascon,** titre changé bientôt en celui de **Tartarin de Tarascon** qui l'est aussi du li-

vre, en 1872. Les aventures de ce personnage romanesque, devenu un type universel de la littérature française et même mondiale, attira peu alors l'attention des gens du Nord, à la mentalité desquels il était étranger, et suscita la colère de ceux du Midi. Ce n'est que plus tard que le livre devint éminemment populaire.

Avant la fin de l'Empire, Daudet fréquentait le Café de Madrid où se réunissaient les partisans de la République, parmi lesquels Gambetta, Arthur Ranc, Rochefrot. Il ne partageait pas leur enthousiasme, car il détestait la politique, et sa seule passion était la littérature.

Après la proclamation de la République, il fut, bien que n'ayant jamais fait de service militaire, à cause de sa myopie, incorporé, sur sa demande, au 96me Bataillon de la Garde nationale. Il ne prit part à aucun combat, mais monta souvent la garde aux avant postes.

La guerre franco-allemande, la Commune et la répression dont elle fut l'objet, produisirent une profonde modification dans la vie de Daudet. Un soir de grande garde, sous la neige, il eut, a-t-il avoué, le sentiment que jusqu'alors, il avait vécu au jour le jour, faisant des vers, ciselant des nouvelles, créant des pièces de théâtre en pur artiste, ne songeant qu'à lui. Il comprit alors la futilité de sa vie antérieure, eut honte des années qu'il avait gaspillées, et prit la résolution d'entreprendre une œuvre durable. « Je pense au bien moral que m'a fait la guerre », peut-on lire dans les **Notes sur la vie.** Elle fit naître en lui un vif sentiment de patriotisme, et complété la transformation que déjà le mariage avait opérée.

La guerre inspira à Daudet deux œuvres, **Robert Helmont,** l'histoire d'un parisien qui s'étant cassé la jambe, au moment de la déclaration de guerre, alors qu'il se trouvait à la campagne, est obligé de rester caché dans une maisonnette, au centre de la forêt de Sénart, isolée au milieu de l'invasion allemande ; les **Lettres à un absent** (imaginaire), coupé de la Capitale par le blocus et la guerre civile : c'est une relation pittoresque et familière des faits dont Daudet fut le témoin.

La composition d'une pièce de théâtre, la dernière de celles qu'écrivit lui-même Daudet, l'**Arlésienne,** occupa les années 1871 et 1872. C'est le drame, qui s'é-

tait produit dans la réalité, d'un jeune provençal qu'un amour déçu conduit au suicide. Jouée sans succès au Vaudeville, le 10 Septembre 1872, avec une partie musicale de Georges Bizet — et cet échec peina grandement Daudet — elle fut reprise, en 1885, et connut alors un triomphe éclatant.

En 1873, Daudet réunit en un volume, sous le titre de **Contes du lundi,** de court récits de nature variée, pour la plupart parus précédemment dans ses livres ou des journaux : impressions de voyages, souvenirs de la guerre de 1870, tableaux de mœurs.

Mais l'année 1874 marque une date de première importance dans la production littéraire de Daudet, non pas assurément par la publication de **Femmes d'artistes,** recueil de douze études fantaisistes sur des ménages d'artistes, peintres ou poètes, dont les femmes ne comprennent pas toutes le talent de leur époux ; et, par leur vulgarité, ou leurs défauts, l'abaissent, au lieu de l'aider. Une seule exception est faite en faveur de la femme d'un peintre — en qui il faut reconnaître Daudet — femme dont l'influence a permis à l'artiste de mieux travailler.

C'est par un roman, **Fromont jeune et Risler aîné,** que 1874 fut, pour Daudet, une année décisive.

Jusqu'alors, en effet, s'il s'était imposé dans les milieux lettrés par ses qualités d'écrivain délicat, il était demeuré peu connu du grand public ; et ses livres, poésies, pièces de théâtre ou essais n'avaient eu qu'un nombre très restreint de lecteurs. A partir de **Fromont jeune et Risler aîné,** qui fut tiré à de nombreuses éditions (30.000 exemplaires en quelques mois), et lui rapporta de substantiels droits d'auteur, il devint un auteur populaire.

Fromont jeune et Risler aîné est, dans le cadre du monde industriel de Paris, l'étude du déclin et de la ruine d'une maison depuis longtemps établie. Cette ruine est causée par l'adultère de l'épouse de Risler aîné, Sidonie, qui devient la maitresse de Fromont, l'associé de Risler, et, par ses machinations, est cause que celui-ci se suicide.

Le roman de Daudet a des analogies avec celui de Flaubert, **Madame Bovary.** Mais tandis que l'héroïne de Flaubert rend le vice si séduisant qu'elle peut susciter bien des imitations, la Sidonie de Daudet n'a rien de sympathique. D'autre part, ainsi qu'on l'a dit, l'adultère et ses criminelles voluptés sont aussi peu dé-

crits par Daudet qu'ils sont étalés avec complaisance par Flaubert. Est-ce pour ce motif que l'Académie Française couronna, en 1875, le roman de Daudet comme utile aux mœurs ?

Il est, dans **Fromont jeune et Risler aîné,** un personnage qui y joue un rôle secondaire, Désirée, la fille de Dolabelle, un artiste raté. Cette douce créature, elle aussi, se suicide pour des chagrins intimes ; et ce suicide a donné lieu à Daudet à des remarques révélatrices de son état d'esprit à cette époque : doute dans la croyance au surnaturel, manque de confiance en la Providence.

« Qu'est-ce qui aurait donc pu soutenir Désirée au milieu de ce grave désastre ? Dieu, ce qu'on appelle le ciel ? Elle n'y songea même pas. A Paris, surtout dans les quartiers ouvriers, les maisons sont trop hautes, les rues trop étroites, l'air trop troublé pour qu'on aperçoive le ciel. Il se perd dans la fumée des fabriques et le brouillard qui monte des toits humides. Et puis, la vie est tellement dure pour la plupart de ces gens-là, que, si l'idée d'une Providence se mêlait à leurs misères, ce serait pour lui montrer le poing et la maudire.

« Voilà pourquoi il y a tant de suicides à Paris. Ce peuple qui ne sait pas prier est prêt à mourir à toute heure. La mort se montre à lui au fond de toutes ses souffrances, la mort qui délivre et qui console ».

Deux ans après, en 1876, parut en librairie, **Jack,** un nouveau roman de Daudet. Son sujet, qui n'était pas de pure invention, était la lamentable histoire du fils d'une demie-mondaine Ida de Barancy. Celle-ci le met tout d'abord en pension dans une école privée ; mais son amant, jaloux de la distinction native de l'enfant, l'en retire, et le fait entrer, malgré son peu de force physique, comme apprenti à l'Usine d'Indrel. Jack passe ensuite dans la chambre de chauffe d'un transatlantique. Epuisé, il meurt à l'hôpital, de consomption et d'un désespoir causé par l'attitude de sa mère. Celle-ci, en effet, tête légère, ne sait pas reconnaître l'amour que, dans son cœur, lui porte son fils ; elle a contrecarré ses projets, et ne lui témoigne aucune affection dans sa maladie.

On sent, de la part de Daudet, une profonde sympathie pour les victimes des ratés prétentieux, dont les uns et les autres abondent dans son livre. Son auteur s'y montre ardent défenseur de la famille régulière, qui, seule, peut assurer le bonheur de l'enfant. Epoux

d'une femme aimante et dévouée, père d'un fils, Daudet pouvait, avec une conviction personnelle, se constituer ce défenseur.

A la suite d'un travail acharné de près de vingt heures par jour, pendant cinq mois, Daudet, avec l'aide de son épouse, fit paraître, en 1878, le **Nabab, mœurs parisiennes.**

Ce « Nabab » était François Bravay, né en 1817, à Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, et qui, s'étant rendu en Egypte pour y faire du commerce, gagna les bonnes grâces du vice-soi Saïd, devint son fournisseur honoré, et put ainsi édifier une fabuleuse fortune. Il revint en France où il s'occupa de politique, fut élu député d'Uzès, en 1863, invalidé, réélu une seconde fois, et de nouveau invalidé. A une forte majorité ses électeurs le renvoyèrent au corps législatif qui se décida enfin à l'accepter. Bravay avait fondé une compagnie pour alimenter en eaux la ville de Nimes, et y avait engagé de gros capitaux ; cette compagnie fit faillite. Cet insuccès, ainsi que les prodigalités auxquelles se livrait Bravay, dont des aventuriers exploitaient la générosité imprudente, le ruinèrent, et il mourut à Paris, en 1874, presque pauvre et abandonné de tous.

L'action principale du roman, la curée des millions de Jansoulet — nom sous lequel Bravay était désigné — et l'écroulement du pauvre homme, ne remplit guère qu'une moitié du livre. Le reste est consacré à la peinture d'autres personnages, le duc de Mora, le Docteur Jenkins, pour ne parler que des principaux. Par eux, Daudet a voulu tracer le tableau des mœurs de la société du Second Empire finissant, la recherche effrénée du plaisir, le règne de l'argent, le cosmopolitisme de la Cour impériale, la substitution à la morale d'une tenue suffisante pour tout justifier.

De ces mœurs, Daudet avait été le témoin, surtout par ses fonctions d'attaché au Secrétariat du duc de Morny, — le duc de Mora dans le roman, — et, s'il ne les a pas explicitement flagellées, on sent que son caractère d'honnête homme en a été indigné.

Dans les trois romans dont nous venons de parler c'est le monde de la classe moyenne et de la classe populaire de son temps que Daudet a surtout étudié. **Les Rois en exil,** parus en 1879, nous introduisent dans le milieu de la royauté, une royauté déchue, et des personnages qui gravitent autour d'elle.

Christian, roi d'Illyrie, expulsé de son royaume par la Révolution — nom et royauté, création de Daudet,

mène à Paris joyeuse et coûteuse vie, et ne semble guère se souvenir de la couronne qu'il a perdue ; alors que la reine Frédérique, altière et vaillante femme, s'emploie à la reconquérir, sinon pour son indigne époux, du moins pour son jeune fils, Zara. Celui-ci a comme précepteur Elysée Méraut, théoricien fervent du droit monarchique, et qui reprochait aux rois de son temps d'abdiquer leurs principes (6). En s'exerçant au tir avec son élève, Méraut lui envoie par ricochet une balle dans l'œil. Zara reste infirme ; et Frédérique, obligée de renoncer à ses rêves, chasse le précepteur. Une opération pourrait rendre la vue à l'enfant royal ; mais un médecin consulté la déconseille comme mettant sa vie en danger. La reine donne alors la première place à son instinct de mère, et abandonne pour toujours ses projets ambitieux de royauté restaurée.

Depuis 1872, Daudet songeait à son roman. Avait-il alors l'intention d'exalter la cause royaliste, quand celle-ci avait des chances de triompher ? Il s'en est défendu, affirmant qu'il ne recherchait ni emploi, ni honneurs, ni avancement. C'était sans doute exact. Mais l'esprit du temps et le discrédit dans lequel les élections républicaines de 1876 montrèrent qu'était tombée d'idée monarchique avaient agi sur lui. peut-être à son insu ; et le roman, s'il n'est pas, à proprement parler, une satire de la royauté, donne une piètre idée des coteries qui s'agitent autour d'un fantoche de roi. Du reste, Daudet n'a-t-il pas déclaré lui-même, à propos de son livre, que « les traditions royalistes au milieu desquelles il avait grandi » il s'en était détaché « à l'âge de l'esprit ouvert et de la pensée affranchie » ? Il est curieux de noter à ce propos que Léon, le fils d'Alphonse, suivit une marche diamétralement opposée. Elevé dans une atmosphère républicaine, il s'en détacha, vers l'âge de trente cinq ans, pour donner son adhésion au mouvement naissant de l'**Action Française.**

La religion, elle aussi, ne joue pas un beau rôle dans **Les Rois en exil,** et les nombreuses pointes sont dirigées contre elle. Citons-en quelques exemples :

« Le P. franciscain Alphée, chapelain de la reine, sentait le poil de la bête, et jouait du couteau com-

---

6) Le poète nimois Jean Reboul, lui aussi, dans une pièce insérée dans ses **Dernières poésies** (1864) et intitulée : **Aux Rois,** avait exprimé les mêmes sentiments. Il n'est pas improbable que Daudet ait connu cette pièce de son compatriote.

me un bandit... Il y avait dans ce prêtre, à mine de forban, le sang, l'allure, les lignes faciales d'un de ces Uscoques, oiseaux de rapines et de tempêtes, anciens écumeurs des mers latines... Du reste, point bigot ni méticuleux, pouvant faire au besoin sa partie de couteau pour le bon motif...

« La chapelle des Franciscains avec son caveau de Jérusalem, au Jésus sanglant et coloré. Cette mythologie naïve, ces représentations presque païennes ravissaient [Méraut], le chrétien des premiers siècles ».

Dans la crypte « s'étalait une de ces reproductions enfantines de la Nativité, dont la crêche, les animaux, le bambin, sont tirés, tous les ans, de la boite aux légendes, tels qu'ils sortirent, jadis, plus mal taillés, sans doute, mais plus grands, du cerveau d'un illuminé ». Cet illuminé, dirons-nous, n'était autre que Saint François d'Assise.

« Le roi ne vit plus dans le désastre de Gravosa [dû à ses confidences à son amante Séphora] qu'une fatalité, un des mille desseins de la Providence, sur laquelle les catholiques se déchargent de toute responsabilité fatigante ».

D'où provient ce ton d'ironie, de sarcasme, ce mépris même pour le christianisme ?

N'oublions pas que nous sommes en 1879, l'année où les républicains anticléricaux prirent définitivement le pouvoir, et que c'est surtout parmi eux que Daudet avait des amis, Gambetta, en particulier, avec qui il s'était réconcilié, après l'avoir critiqué pour le rôle qu'il lui avait attribué pendant la guerre de 1870. Rappelons-nous aussi que les hommes de lettre qu'il fréquentait, Flaubert, Edmond de Goncourt, et autres, étaient des sceptiques. Tout comme pour la doctrine monarchique, Daudet, un faible de caractère, ne l'oublions pas, fut alors marqué par ces milieux ; et l'on peut dire qu'il traversa alors une crise antireligieuse, qui, nous le verrons plus tard, n'était pas dans le fond de sa nature.

De tous les romans qu'il a écrits, Daudet a déclaré que **Numa Roumestan,** publié en 1881, était son meilleur ; et de nombreux critiques ont loué le livre.

Numa Roumestan, en qui Daudet a voulu sans doute peindre Gambetta, un Gambetta transformé en légitimiste, afin qu'on ne le reconnût pas, est le Méridional, politicien hableur, égoïste et irrésolu, qui ment presque sans s'en apercevoir, mais non de façon per-

verse et calculée. S'il manque à la vérité, « c'est parce qu'il est un homme d'imagination, un dormeur éveillé qui parle ses rêves. C'est le soleil, c'est l'accent ».

Numa Roumestan à épousé Rosalie Le Quesnoy, la fille d'un haut magistrat, une nature droite et fière. Il la trompe à deux reprises, car il est moins un homme politique qu'un jouisseur, égaré dans la politique. Rosalie a une sœur, Hortense, qui, éprise d'un amour romanesque pour le tambourinaire Valmajeur, succombe à une maladie de poitrine, et, à son lit de mort, réconcilie le ménage désunie auquel vient de naître un enfant.

Ainsi que dans le précédent roman de Daudet, **Les Rois en exil,** des attaques contre la religion se sont glissées dans quelques pages de **Numa Roumestan :**

« Madame Le Quesnoy [la mère de Rosalie] allait endormir son chagrin dans la fraîcheur silencieuse, le demi-jour, le demi bruit des hautes nefs, comme dans une paix de cloître, défendue des grouillements de la vie par les lourdes portes rembourées, avec cet égoïsme dévôt et lâche des désespoirs accoudés aux prie Dieu, déliés des soucis et des devoirs... ».

Et ailleurs :

« Rosalie crut à une visite du prêtre apportant son latin de paroisse et ses consolations terrifiantes... ».

Autres passage :

« Hortense aurait voulu créer, appeler au secours, mais qui ? Le ciel où regardent les désespérés était si haut, si loin, si froid. Un vol d'oiseaux voyageurs s'y hâtait, dont on n'entendait pas les cris ni les ailes au grincement de voiles. Comment une voix de terre parviendrait-elle à ces profondeurs muettes indifférentes ?

« Elle essaya pourtant, et la face tournée vers la lumière qui montait, elle pria celui qui s'est plu à se cacher, à s'abriter de nos douleurs et de nos plaintes, celui que les uns adorent de confiance, le front contre terre ; que d'autres cherchent éperdus, les bras épars, que d'autres enfin menacent de leurs poings en révolte, qu'ils nient pour lui pardonner ses cruautés. Et ce blasphème, cette négation, c'est encore de la prière ».

Peut-on dire, d'autre part, que Daudet n'a pas calomnié les Frères des Ecoles Chrétiennes, lorsque, parlant de l'enfance de Numa Roumestan, il affirme que ceux-ci punissaient leurs élèves avec des férules trempées dans un seau de saumure afin qu'elles soient plus

cinglantes, ou encore en les obligeant de parcourir la classe à genoux en léchant le sol ?

Dans ses **Souvenirs d'un vieux critique** (3me série) Armand de Pontmartin, qui habitait Les Angles, près de Nimes, s'est inscrit nettement en faux contre les affirmations de Daudet. Il l'a fait, a-t-il dit, après avoir inspecté les classes des Frères, et s'être renseigné auprès des familles. Ce même de Pontmartin terminait son article par ces mots : « Il est triste de voir un écrivain, de race, d'origine, de tradition catholique et royaliste, persifler la royauté et la religion au moment où la guerre au bon Dieu prend un caractère officiel, où l'athéisme devient la religion de l'Etat... **Numa Roumestan** est, sinon un mauvais livre, au moins un livre coupable ».

Est-ce uniquement parce qu'il est méridional que le principal personnage du roman ment en amour comme il ment en politique ? Daudet prête à l'épouse trompée, lorsqu'elle apprend que sa mère a autrefois pleuré les mêmes larmes, ces paroles : « Mais qu'est-ce donc que l'homme ? Au Nord, au Midi, tous pareils, traitres et parjures. Ah ! c'était cela le mariage. Eh bien! honte et mépris sur le mariage ! ».

Nous n'avons pas besoin de dire combien cette généralisation est exagérée. Les propos de Rosalie étaient-ils ceux de Madame Daudet ? Assurément non, car celle-ci aimait trop son époux. L'auteur s'est-il peint lui-même sous les traits de Numa Roumestan, mais d'un Numa qui n'aurait pas succombé aux tentations d'être infidèle à son conjoint ? La chose paraît vraisemblable, lorsqu'on sait ce que Lucien Daudet a écrit de son père pour la période qui nous concerne :

« Il est probable, sinon certain, que, malgré le changement radical de sa vie depuis six ans, et la transformation même que le mariage avait opérée en lui, il n'avait pas pu changer complètement, — sa maladie plus tard le fit changer, — ; mais, entre 1877 et 1881, il n'en était pas question. Un cheval sauvage peut s'apprivoiser, mais redevenir sauvage, s'il entend hennir des cavales... Tant de beautés, tant de charmes se dégageaient de lui ; son don instantané de se mettre à la place d'autrui, avec chaleur et affection dans la voix ; sa conversation éblouissante, sa drôlerie, sa mélancolie, sa faculté de parler à chacun le langage qu'il comprenait le mieux ; et sa jeune célébrité chaque jour plus grande : que d'attraits ! Il aurait fallu être un saint ! Il n'était pas un saint...

« Entre 77 et 81, Mme Daudet eut à défendre son mari contre une fille très connue, héroïne d'une nouvelle de Bourget, qui venait rôder à Champrosay..., une autre avec ses lettres quotidiennes à la devise provoquante. Madame Daudet dut agir avec énergie. D'autre part, son époux lui-même réfléchit et conclut sagement qu'il ne valait pas la peine pour un caprice de perdre leur existence à tous deux. Cela suffit à tout faire rentrer dans l'ordre » (7).

Avec le succès de ses romans la situation matérielle et la position sociale de Daudet s'étaient grandement élevées. Ses droits d'auteur lui rapportaient près de quatre millions par an. Il avait pris un secrétaire, Jules Ebner, qui lui fut très dévoué ; et il s'était installé dans un bel appartement de l'avenue de l'Observatoire. Ses amis ne se recrutaient plus, surtout dans le monde de la bohême, mais appartenaient à l'élite littéraire de son temps : Théodore de Banville, Adrien Hébrard, Jules Claretie, Madame Adam, dont il partageait les idées de patriotisme et de revanche, Edouard Drumont, Pierre Loti, Edmond de Goncourt, un véritable ami celui-là, qui, dans son **Journal,** a noté ses entretiens avec Daudet.

En Juin 1882, voici ce qu'il écrivait : « Le jeune Daudet (celui-ci avait 42 ans et de Goncourt 60) est un vrai martyr, un martyr du rhumatisme. Il souffre tout le temps d'une douleur que seulement la morphine soulage ». Les douleurs dont Daudet se plaignait étaient soudaines et violentes : Elles l'attaquaient dans toutes les parties du corps, aux pieds, aux mains et derrière les yeux, et parfois occasionnaient une contraction des côtes si pénible que l'acte de respirer devenait une lutte agonisante.

Le mal de Daudet, — nous en examinerons plus loin la nature, — qui n'était pas celle d'un simple rhumatisme, — et les manifestations ultérieures — ce mal avait commencé à se déclarer pendant la guerre de 1870 ; et, quelques années plus tard, s'accentua. Au début de 1879, tandis que Daudet réunissait les matériaux pour la composition des **Rois en exil,** il éprouva, au cours de son travail, des sommes d'une minute, un tremblement d'écriture, une langueur qui lui faisait interrompre sa rédaction, de violents crachements de sang.

Un mois de repos à Champrosay, et une saison

---

7) **Lucien Daudet : Alphonse Daudet,** p.p. 151-3.

à Allevard lui rendirent pour un temps la santé, et il put terminer son livre.

Les remarques touchant la religion ne venaient qu'à titre accessoire dans les précédents romans de Daudet. Mais voici qu'en 1883, il en fit paraître un : **L'Evangéliste,** tout entier consacré à un drame religieux

Pour se livrer à l'apostolat religieux a-t-on le droit de sacrifier les affections humaines les plus légitimes ? C'est ce que prétend et à quoi travaille Mme Autheman.

Protestante zélée, elle commence par se fiancer à un pasteur qu'elle laisse pour épouser un riche banquier juif, mais dont le visage est ravagé par un lupus. Elle le convertit au christianisme. M. Autheman aimera la femme, qui, tout d'abord correspond à cet amour ; puis après quelques années, ne veut plus avoir de relations avec lui ; et M. Autheman, de désespoir, se suicide.

Elle l'a épousé pour son immense fortune qui lui permet de fonder à Port Salut des œuvres religieuses. Ecoles où l'on apprend aux enfants des versets de la Bible qu'ils anonnent sans les comprendre ; travail de conversions, nullement sincères, parce que provoquées par des dons en argent et en nature. Mais surtout formation des prédicantes qui iront dans les milieux ouvriers, porter un Evangile interprêté à la façon de Madame Autheman. Celle-ci agit-elle par esprit chrétien ? Elle le prétend, mais sa religion est faite surtout d'orgueil et de désir de domination, cette femme hors nature, n'a ni cœur, ni entrailles, et condamne comme mauvais les sentiments humains les plus naturels. « Le rire et la gaieté, affirme-t-elle, sont les apanages d'un cœur corrompu. Un père, une mère, un mari, des enfants déçoivent l'affection. Y Attacher son cœur, c'est faire un mauvais calcul. Le bon calcul, c'est d'aimer Christ, de n'aimer que lui. Faisons la guerre aux idoles, et chassons de nos cœurs tout ce qui pourrait rivaliser avec lui ».

La principale victime de Madame Autheman est une jeune fille de vingt ans, Eline Ibsen, qui vit avec sa mère à qui elle a promis de ne jamais la quitter. Endoctrinée, hynoptisée pour ainsi dire, par la châtelaine de Port Salut, qui n'hésite pas à la droguer pour se la rendre docile, elle part comme prédicante pour la Suisse, sans la connaissance de Madame Ibsen. Quelques lettres sont alors échangées entre la mère et sa fille, débordantes d'amour de la part de la pre-

mière, à qui la seconde ne répond qu'en invoquant la volonté de Dieu.

Madame Ibsen a la pensée de confier sa douleur à un pasteur, le doyen Aussadon. Celui-ci ne réussissant pas, dans un entretien avec Madame Autheman, à la convaincre de renoncer à son œuvre inhumaine, a le courage de la dénoncer du haut de la chaire du Temple de l'Oratoire, et lui refuse la participation à la Cène. Eline revient pour un temps à Paris, mais, toujours sous le charme de Madame Autheman, elle abandonne définitivement sa mère.

Daudet a-t-il visé une Eglise particulière en exposant ce fanatisme religieux ? Il semble qu'il avait en vue, bien qu'il s'en soit défendu, l'Armée du Salut nouvellement arrivée à Paris ; peut-être aussi l'Eglise Evangélique de Sète fondée par Madame Armengaud Hinsch et celle de Nimes par Madame Hinsch Krüger (8).

Le fanatisme, cette déformation ou exagération des principes religieux même les meilleurs, accompagnée de la volonté de les faire prévaloir par tous les moyens, est de tous les temps et se rencontre dans toutes les religions. Si Daudet l'a montré à l'œuvre dans une secte protestante dissidente, c'est, sans doute, parce qu'il a constaté que ces sectes, ne reconnaissant pas le principe d'autorité, étaient particulièrement exposées à voir leurs membres interprêter, selon la tendance de leur jugement, les passages les plus délicats des Ecritures. Mais ne voulant pas être taxé de partialité, il a placé, à côté d'Eline, une catholique, Henriette Briss, âgée de 35 ans, ancienne religieuse, sortie, au bout de dix ans, d'un couvent de Christiania, à cause de sa mauvaise santé, inconstante, choquée par les réalités de la vie, ne pouvant supporter les enfants, ne voulant pas rester avec ses parents, à qui elle aurait été à charge et qui ne l'auraient pas comprise.

On pourrait qualifier Henriette de « fanatique », mais combien ce fanatisme, si tant est qu'il soit réel, diffère de celui d'Eline, tout particulièrement odieux parce qu'il va contre les affections familiales les plus sacrées.

La lamentable erreur de Madame Autheman et d'Eline a été de prendre dans leur sens absolu les pa-

---

8) Sur ces Eglises, v. **Le Mysticisme hétérodoxe à Sète,** par M. E. Appolis dans **Annales** (Librairie A. Colin, Paris) Avril Juin 1957, p.p. **231 à 242.**

roles de Jésus-Christ : « Celui qui abandonnera son père ou sa mère recevra le centuple, et possèdera la vie éternelle » et ces autres : « Si quelqu'un ne hait pas son père ou sa mère, il n'est pas digne de moi ».

Jésus-Christ était un oriental et parlait à des orientaux. Or, ceux-ci n'ont pas notre façon précise de s'exprimer, et pour mieux inculquer une vérité la présentent avec quelque exagération et sous une forme d'apparence paradoxale. Que voulait donc dire le Christ ? L'amour de Dieu doit l'emporter sur les affections humaines illégitimes. Mais il peut se concilier avec celles qui sont légitimes ; il ne contredit pas le quatrième commandement qui ordonne d'aimer et d'honorer ses parents. Si donc les quitter constituait pour eux un trop grand chagrin et empêchait de les soigner et de leur venir en aide, un vrai chrétien comprenant bien sa religion aurait pour devoir de rester auprès d'eux : ce qui ne l'empêcherait pas d'aimer Dieu, et, dans son cœur, de lui donner la première place.

En présence d'un cas de conscience identique à celui qui se posa pour l'Eline de l'**Evangéliste,** un pasteur ou un prêtre sensés répondraient comme nous le faisons. Sait-on, par exemple, que, dans l'Eglise catholique, lorsqu'une jeune fille désire entrer en religion, elle doit, avant de prononcer ses vœux, répondre à un article d'un questionnaire qui lui est posé : Ses parents sont-ils consentants ? s'ils sont violemment opposés à son désir, son admission est différée. Vous pouvez, dans ce cas, dit-on à la postulante, travailler, même dans le monde à votre perfection. En y restant, tout en ne participant pas à son esprit, vous plairez davantage à Dieu qu'en manquant à la charité vis-à-vis de vos parents et en risquant de les scandaliser et de les détourner de la religion.

L'incroyant Daudet n'a certes pas résolu de la sorte le problème qu'il a étudié ; il n'était pas théologien, et ne prétendait pas l'être ; il a voulu seulement stigmatiser un cas de fanatisme religieux. Son intention était bonne, et nous n'avons rien à objecter, si ce n'est que, comme pour le **Tartuffe** de Molière, le danger existe pour un lecteur non instruit, de confondre la vraie avec la fausse dévotion. C'est la raison pour laquelle **L'Evangéliste** a été, en son temps, l'objet de critiques dans certains milieux catholiques.

Nous ne voulons pas en finir avec ce livre courageux, bien écrit, si humain et si pathétique, sans formuler une réserve pour l'opinion professée par la mère

d'Eline : « Madame Ibsen pensait tristement combien les différences de religion importent peu, puisque les hommes se servent indifféremment de toutes pour des œuvres méchantes et injustes ». C'est là du relativisme religieux que n'admettent ni l'Eglise catholique ni les stricts fidèles de la doctrine de Calvin.

Jusqu'alors, les romans de Daudet n'avaient eu, sauf et pour une faible part **Numa Roumestan,** aucun rapport important avec la vie personnelle de leur auteur, celui qui vit le jour en 1884, **Sapho, mœurs parisiennes** est, au témoignage, que l'on n'a pas de peine à croire, de son fils, Léon, l'histoire même d'Alphonse pendant les premières années de son séjour à Paris.

Un jour, Alphonse, son frère Ernest et Léon, son fils, se trouvant à la ville d'Auvray, parvinrent, a écrit Léon, devant une petite maison entourée d'un jardin, à la porte duquel se balançait un écriteau : A louer. « Regarde, dit mon père à Ernest ; exactement comme alors » — « Oui, c'est curieux ». Nous fîmes quelques pas autour de la modeste villa, et mon père semblait ému. Je sus plus tard que c'était là l'origine de **Sapho**».

Le thème de ce livre est fort simple. C'est l'histoire d'un jeune provençal, Jean Gaussin, étudiant à Paris. Il fait la connaissance, à un bal costumé, de Fanny Legrand, et la prend pour maîtresse. Elle devient pour lui une habitude, et incapable d'une décision énergique, il la garde par faiblesse, et bientôt ils font vie commune. Bien que, plus tard, il sache que Fanny a roulé partout, et que, par moments, cette liaison le dégoûte, il n'a pas la force de rompre. Un voyage dans le Midi chez ses parents semble l'avoir guéri, mais de retour à Paris, il est à nouveau saisi par sa passion. Fanny lui faisant rompre un mariage honorable, Jean Gaussin prend enfin la résolution de briser sa chaîne, et part pour l'Orient.

Dans quel but Daudet a-t-il écrit son livre, qu'il a dédié à ses « fils quand ils auront vingt ans ? ».

Il l'a dit lui-même. Pour les détourner, eux, et les jeunes gens de leur âge, de la tentation d'imiter sa liaison de plusieurs années avec Marie Rieu. « A propos de ces sacrées brasseries de femmes auprès desquelles vous vous acoquinez, je me suis dit qu'il vous fallait vous écarter de ce péril, toi [Léon] et ton frère [Lucien], en racontant ma propre histoire qui fut aussi celle de plusieurs de mes camarades ».

Et Daudet ajoutait : « Avant de faire une bêtise que tu sais devoir être une bêtise, donne-toi la peine,

homme d'imagination, d'en mesurer les conséquences, et vois si l'embêtement de celles-ci ne sera pas supérieur à l'agréement que pourra te donner la dite bêtise. J'étais assis, il y a beau temps de cela, à souper, à côté d'une femme délicieuse, en tenue de soirée, fraîche comme un bouquet. Elle riait en me regardant, et, tout à coup, je sentis son petit pied sur le mien. Aussitôt, la liaison m'apparut. J'aimais ta mère ; tu étais tout jeune, mais tu grandirais. Mon ménage par terre, ma vie gâchée par le mensonge chronique ; la tienne aussi. Là dessus des scènes, tout le bataclan. Je retirai ma patte d'homme ; et aujourd'hui encore je m'en félicite » (9).

Ce n'est donc pas pour des arguments de morale que Daudet s'élève contre ce que l'on a appelé les « collages », mais pour des raisons pratiques : un plus grand nombre d'avantages d'un côté que de l'autre.

Est-ce que cette barrière, capable de jouer dans l'âge mûr, lorsque les passions ont diminué de violence, est suffisante dans l'ardeur de la jeunesse qui ne voit guère que le plaisir immédiat ? Il est permis d'en douter. Il se peut même que la lecture de **Sapho,** au lieu d'éloigner les jeunes gens du vice les y pousse, malgré l'intention de l'auteur. C'est l'opinion d'Henri Céard, de l'Académie Goncourt, et grand admirateur de Daudet. « Aux jeunes amants, a-t-il écrit, les sottises, la crédulité, les faiblesses, les vertiges, les capitulations, hontes d'un Jean Gaussin paraîtront toujours plus désirables cent fois, et plus voluptueux qu'un égoïsme expérimenté ». « Que la courtisane soit un fléau, oui. Mais elle n'inspire au romancier aucune invective. Allez donc invectiver les forces de la nature !... L'enquête morale dans **Sapho,** malgré la sévérité générale de son analyse, n'est ni amère, ni agressive. Le ton est ému très ému, pas hostile » (10).

Capiteux, parfum sensuel, mise en scène de nombreux personnages adonnés à des liaisons coupables, descriptions risquées, font de **Sapho** une lecture réservée à qui n'ignore rien de la vie. Disons toutefois que son auteur, s'il ne stigmatisme pas la courtisane, ne l'exalte pas, comme l'avait fait l'abbé Prévost pour **Manon Lescaut** ; Hugo pour **Marion Delorme** et mainte héroïne du Romantisme.

---

9) Léon Daudet : **Quand vivait mon père,** p.p. 159-161.
10) Y. Martinet : **La Jeunesse d'Alphonse Daudet,** p. 579.

Un intervalle de quatre ans sépare **Sapho** d'un autre grand roman de Daudet, **l'Immortel,** qui parut en 1888.

Dans l'intervalle, Daudet publia **Tartarin sur les Alpes** et la **Belle Nivernaise.**

Le premier de ces livres est le récit de nouvelles aventures de **Tartarin de Tarascon,** qui, après ses exploits en Algérie, adonné maintenant à l'alpinisme, et désireux de maintenir sa réputation de grimpeur, mise en doute par un jaloux de son cercle, part pour la Suisse, afin d'y faire l'ascension des hauts sommets.

Du point de vue qui nous occupe, le livre ne nous a paru comporter qu'une remarque : la condamnation par Tartarin lui-même du pessimisme conduisant au suicide. Ce pessimisme est professé par un personnage de son roman, un nihiliste russe, qui ne réussit pas à convaincre le vivant et exubérant Tarasconnais. Par celui-ci c'est Daudet qui parle et exprime ses propres convictions. En 1885, date de la parution du livre, Léon, le fils d'Alphonse, suivait au Lycée Louis le Grand, les cours de philosophie. Sur le conseil de ses maîtres il avait lu Schopenhauer, Hartman, Stuard Mill, Spencer. Ces lectures avaient jeté la tristesse et l'effarement dans l'âme de l'adolescent, et lui avaient inspiré la terreur et le dégoût de vivre, sentiments fortifiés par les conversations désolantes de ses condisciples.

« L'inutilité de tout, a écrit Daudet (11) apparaît à ces gamins et les dévore. J'ai passé la soirée à ranimer, à frictionner mon fils ; et, sans le vouloir, je me suis réchauffé moi-même... Je suis dans l'impossibilité d'avoir une formule quelconque sur toute question philosophique ; je ne sais qu'une chose : crier à mes enfants : Vive la vie ! ».

La Belle Nivernaise est un conte, surtout pour enfants, dédié par Daudet à son second fils Lucien, qui lui était né auparavant. C'est l'histoire d'un marinier, possesseur d'un chaland portant le nom du titre du conte, et qui, quoique chargé de famille, recueille un enfant abandonné. Sa bonne action finit par être récompensée dans ce récit édifiant, où apparait le curé d'une paroisse rurale, sans grand relief, mais simple et bon.

En contraste frappant avec ce court et charmant récit, le roman **L'Immortel** (1888), que l'on a dit avoir

---

11) **Notes sur la vie (1899) p. 79.**

été écrit avec du vitriol, est la longue description des vices d'un monde qui a pour tableau de fond le milieu de l'Académie Française.

L'Immortel est tout d'abord la satire de cette Académie en la personne d'un de ses membres, le médiocre historien Astier Réhu qui, victime d'un faussaire de documents, et, trompé et méprisé par sa femme, finit par se suicider. On sait que Daudet, à qui ses amis avaient songé pour un siège à l'Académie, avait déclaré, rebuté qu'il fut par les démarches à faire pour y entrer, et ayant en horreur les coteries, qu'il n'y présenterait jamais sa candidature. Sa décision avait été également motivée par son désir de ne pas déplaire à son ami Edmond de Goncourt, le fondateur de sa fameuse Académie. A ses yeux, l'Académie, était un salon, et non une réunion d'écrivains de talent, un salon dont les nominations sont le fruit d'intrigues féminines. « Une fois que l'on en fait partie, on est glacé par l'air de la maison. Finies les belles inventions ; les plus grouillants ne bougent plus, de peur d'un accroc à l'habit vert ; c'est comme les petites qu'on endimanche : amusez-vous, mais ne vous salissez pas »

L'Immortel est encore le roman d'un arriviste Paul, le fils de l'académicien Astier Réhu, qui mène l'existence à grande guide, vit d'expédients, et n'aspire qu'à se remettre à flots par un riche mariage. La famille Astier, a reconnu Daudet, est une monstruosité. « C'est un tableau de la famille moderne, atteinte de la longue félure qui court de haut en bas de la société européenne, l'attaque dans ses principes de hiérarchie, d'autorité ; félure plus saisissante ici, à l'Institut, sous la majestueuse coupole, où se jugent et se récompensent les vertus domestiques et traditionnelles».

Ne dirait-on pas qu'il y a dans ces affirmations la reconnaissance d'un principe de moralité qui, dans les autres romans de Daudet se déduit des faits du récit, mais est rarement exprimé ?

Relevons, sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient, deux passages dans l'**Immortel** où la religion est quelque peu égratignée.

Aux obsèques de Loisillon, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, le **Pie Jesu Domine** a inspiré à Daudet la remarque suivante : « Une voix de théâtre, admirable, montait derrière l'autel, demandant pour Loisillon, que le Dieu de miséricorde semblait vouloir

torturer cruellement, car l'Eglise suppliait dans tous les tons, tous les registres, en soli et en chœur, demandant pour lui, le repos, le repos, mon Dieu ! Qu'il dorme tranquille, après tant d'agitation et d'intrigues ! ».

Toujours dans une église, mais cette fois pour un mariage, celui du fils Astier et de la duchesse Padovani, la figure d'un prélat est malicieusement dessinée:

« Le nonce, Mgr Adriani, baragouinant une interminable homélie qu'il lisait tout imprimée dans un cartulaire à enluminures. Et c'était beau, ce prélat mondain, son grand nez, sa lèvre mince, les épaules étriquées sous sa pèlerine violette, parlant des traditions d'honneur de l'époux [le cynique Paul Astier], des grâces juvéniles de l'épouse [la Padovani, de 25 ans plus âgée] avec un regard de côté, farceur et noir, qui tombait sur les prie-Dieu en velours du triste couple... ».

Les années qui suivirent la parution de **l'Immortel,** en 1888, marquent un tournant décisif dans la vie de Daudet, tournant dû à l'aggravation de la maladie dont il souffrait depuis l'âge de 30 ans. A partir de 1878, les douleurs qu'il éprouvait aux articulations avaient pris une forme plus aigüe. De violents crachements de sang, en l'automne de cette année, l'inquiétèrent vivement. Enn 1879, une saison à Allevard le soulagea, ainsi que d'autres plus tard à Néri les Bains, si bien que ses souffrances étaient supportables ; mais en 1884, elles prirent un caractère plus marqué et régulier. Il se fit alors soigner par le Docteur Charcot qui, en plus de remèdes, tels que pointes de feu laudanum, morphine, chloral, l'envoya plusieurs années à Lamalou.

Tout d'abord, Daudet avait cru à une indisposition passagère, mais Charcot lui déclara que le mal était sans remède. « Il paraît que j'en ai pour la vie, nota alors Daudet dans ses **Petits Carnets,** dont le contenu, relatif à cette époque, constitue son livre posthume **La Doulou.** Maintenant que je sais que c'est pour toujours, un toujours pas très long, mon Dieu ! Je m'installe et je prends de temps en temps ces notes, avec la pointe d'un clou et quelques gouttes de mon sang sur les murailles du carcère dure. Tout ce que je demande, c'est de ne pas descendre dans un des in pace où la pensée n'est plus ».

S'il faut en croire Zola, Daudet eut alors la pensée d'en finir violemment, de s'évader dans la mort ; le dévouement admirable de sa femme le sauve.

Sur les souffrances de Daudet, nous avons les précisions suivantes. Brûlure des yeux ; douleur horrible des réverbérations ; fourmillement des pieds ; brûlure ; difficulté à marcher, à traverser une chaussée, impossibilité de courir, souvent même de presser le pas ; douleurs intolérables au talon, si bien qu'il passait des moitiés de nuit à le tenir à la main ; contraction des côtes atroce. Par moments, il ne pouvait pas écrire, tellement la main tremblait, surtout quand il était debout.

« Une nuit, lisons-nous dans **la Doulou,** le supplice de la croix : tension des membres, coups de lance dans les côtes. Pour apaiser ma soif, une cuillerée de bromure iodé à goût de sel amer : C'était l'éponge trempée de vinaigre et de fiel. Et j'imaginais une conversation de Jésus avec les deux larrons sur la douleur ».

Et le malheureux de s'écrier : « O ma douleur, sois tout pour moi, sois ma philosophie, sois ma science ! ».

A la suite des traitements qu'il avait suivis, Daudet, à partir de 1894, éprouva moins de souffrances intolérables ou, du moins, cessa de les noter, s'il conserva jusqu'à sa mort, en 1897, les marques, sur son visage et dans son corps, d'une lamentable déchéance physique. Un portrait du peintre Léon Carrière (1892) la traduit ; le visage est triste, les yeux sans éclat, l'ensemble celui d'un homme qui n'appartient plus à ce monde. Ses dernières photographies le représentent amaigri, se trainant avec peine ou assis dans une attitude de faiblesse, les yeux enfoncés et douloureux, le nez tiré, les mains squelétiques. Sa chevelure est grise, bien que toujours abondante ; l'ambre chaud du teint s'est fané, mais un peu de pourpre lui est resté aux lèvres. « Un vrai visage de crucifié, a-t-on pu dire, et autour duquel il y avait comme un halo d'horreur et de silence ». Cependant, même alors, il avait des moments où il était comme ressuscité.

Au cours d'un voyage qu'il put faire à Londres, en Mai 1895, un anglais, Robert Shérard, lié d'amitié avec lui et qui a écrit sa vie, nous apprend que Daudet qui était allé le voir eut « une difficulté infinie pour monter seulement quelques marches d'escalier. Mais à peine assis à table et un peu reposé après les tortures de la marche, une sorte de jeunesse reflorissait en lui. Après être resté assis silencieux et presque immobile, tout à coup sa tête, ses bras, sa poitrine vibraient de mouvements électriques, les longs doigts

blancs fourageaient dans sa barbe ; et puis, de ses lèvres sortaient un flot de paroles, une inondation de mots colorés ».

Quelle était la nature du mal cruel dont souffrait Daudet ? Le Docteur Charcot l'avait diagnostiqué : le tabès ou ataxie locomotrixe, une des formes que prend la syphilis.

Daudet disait à quelques-uns que sa maladie était due aux privations de son noviciat littéraire à Paris. Sa femme affirmait, le croyait-elle vraiment, elle qui avait été informée du passé de son époux ? que le mal de celui-ci était le résultat de ses excès de travail entre '70 et '80.

Mais Daudet lui-même ne se dissimulait pas que sa maladie avait été causée par la mauvaise conduite de sa jeunesse.

Un soir, en Octobre 1885, dans le train faiblement éclairé qui le ramenait du Midi à Paris, il ouvrit son cœur à Edmond de Goncourt qui voyageait avec lui, et lui déclara qu'il avait pleinement mérité ce qui lui était arrivé, mais qu'il y avait eu en lui un instinct irrésistible qui l'avait poussé à abuser de son corps.

Une de ses convictions profondes était que tous les jugements sont mérités et les sentences exécutées sur terre. Aussi acceptait-il avec stoïcisme la rétribution logique, mais terrible de son passé, rétribution d'autant plus dure à supporter qu'elle avait été retardée si longtemps, et lui venait dans sa maturité, après des années de bonheur enracinées dans une profonde affection pour son épouse, ses enfants et son foyer, et au milieu d'un succès qu'il avait acquis par une existence disciplinée, bâtie sur les cendres d'un passé de bohême.

« Je ne veux pas jérémier, disait-il encore, j'ai eu de grands bonheurs dans ma vie ».

Mais avant d'en arriver à cette attitude de résignation que l'on peut approximativement situer à partir de 1890. Daudet, quelques cinq ou six années plus tôt, lorsqu'il sut que le mal dont il souffrait déjà depuis longtemps était inguérissable connut une assez longue période d'irritabilité extrême envers ses amis et d'un besoin morbide de dénoncer les vices d'une certaine société.

C'est à cet état d'âme qu'il faut attribuer son refus de poser sa candidature à l'Académie Française pour n'avoir pas à affronter d'humiliantes visites et

s'exposer à un échec ; son duel, en 1883, avec Albert Delpit, qui, dans une critique un peu acerbe de presse, l'avait accusé de « décarcasser le style de Chateaubriand » ; la rencontre d'ailleurs n'eut pas de suite grave ; l'âpre violence du **Nabab** et surtout de **l'Immortel ;** sa rupture avec quelques amis, en particulier Edouard Drumont.

« On ne le contrecarrait guère dans son entourage, lisons-nous, dans **l'Indépendant belge** du 19 Décembre 1897, et cependant que de fois, il maudit et bouleversa ses plus intimes. Il harcelait ses amis d'une jalousie sans pitié, il les chassait par des soubresauts de flamme et de fougue, il ne leur accordait rien sans s'en repentir. Si sa famille lui était sacrée, il atteignait pour eux les limites de l'ingratitude. Lorsque la paralysie lui prit les jambes et les flancs, il employa sa verve cinglante et suraigue à faire une sortie de vide haineux autour de son fauteuil ».

Il est vrai que le caractère artiste de l'âme de Daudet peut expliquer aussi en partie sinon son attitude, du moins ses notations désobligeantes. Tout ce qui le frappait du point de vue de son art s'imposait à lui avec une force qu'il ne pouvait ni discuter ni combattre. Il ne pouvait rester maître de ne pas tirer parti pour son art de ses observations. Un trait à ajouter au tableau, un détail qui lui paraissait trop pittoresque, trop essentiel pour pouvoir être laissé dans l'ombre s'imposaient à lui. Il faut reconnaître qu'il dépassa quelquefois la mesure, mais il y aurait une véritable injustice à vouloir qu'il se soit rendu sciemment coupable d'ingratitude.

D'autres auraient persévéré jusqu'à la mort dans cette attitude de haine jalouse et de désespoir.

Il n'en fut pas ainsi pour Daudet et la misère de sa chair le ramena lentement à la plus sainte des compassions, à la plus vigilante des pitiés.

Un désir le posséda désormais de ne pas attrister les siens en étalant devant eux ses souffrances.

André Ebner, son secrétaire, a raconté qu'un jour, à Champrosay, la maison de campagne de Daudet, celui-ci endurait depuis le matin des souffrances atroces, ayant l'impression qu'on lui tisonnait les reins avec un fer rouge. Mais la porte s'entrouve laissant paraître Madame Daudet. Il se redresse alors soudain, empoignant le bord de la table. Du sang lui monte aux joues, ses yeux, tout à l'heure, noyés d'ombre, s'é-

clairent d'un sourire. A sa femme qui l'interroge sur sa santé, il répond par un mot gai, rassurant. Lorsqu'elle fut partie, Daudet s'abandonna au dossier de son fauteuil, et on l'entendit murmurer : « Ce n'est rien de souffrir ; le tout est d'éviter de faire souffrir ceux qu'on aime ».

Qui encore pourrait lire sans émotion la lettre que, toujours à Champrosay, et pendant l'été de 1893, il fit parvenir à sa belle mère, Madame Léonide Allard : « Mère, je vous en prie, oubliez la peine que je vous ai faite, et dont je suis aux regrets. Je vous aime, et vous ai toujours aimée beaucoup. Je souffrais hier soir à crier. La torture seule de mon pauvre corps a donné à ma voix de la rudesse et de la méchanceté. Méchant avec vous, voyons, c'est impossible ! Comme je serais monté vite vous demander pardon, si je pouvais marcher ! Votre fils, Alphonse ».

La souffrance produisit encore cet effet sur Daudet qu'elle lui fit regretter les critiques acerbes de quelques-uns de ses précédents romans, **l'Immortel,** en particulier.

Son attitude vis-à-vis du rôle de la littérature dans la vie humaine changea également en ces années. Convenait-il après tout de peindre la vie exactement comme on la voyait, surtout quand on la voyait à travers la facette de la douleur perpétuelle ? Aussi se détourna-t-il du naturalisme brutal de Zola, et déplora-t-il l'effet produit sur les lecteurs de celui-ci d'un livre comme la Terre. Le naturalisme avait, sans doute, caractérisé les romans de Daudet, mais ils n'avaient pas été réalistes à l'excès et s'étaient souvent teintés de poésie et de pitié.

« Il faut respecter le lecteur, disait-il, à cette époque, à son fils Léon : moralement l'auteur a charge d'âme. Pouvant corrompre, et sûr de ses moyens, il est coupable s'il en abuse, s'il détruit la noblesse vitale, s'il ne va point de bas en haut, direction d'une conscience honnête. L'homme de lettre, ajoutait-il, n'a pas le droit d'être un artiste pur ; il est encore responsable de ceux qui le lisent et qu'il trouble ».

Désormais, Daudet voulut être un marchand de bonheur.

Il le fut effectivement par les services qu'il aima rendre et sa générosité vis-à-vis de ceux qui, dans le besoin, s'adressaient à lui. Il y avait toujours sur sa cheminée une sibile pleine de pièces d'or et d'argent :

les visiteurs témoignant de leur détresse, journalistes, romanciers, poètes, auteurs dramatiques, y pouvaient puiser sans que le maître y regardât de trop près. « Il accueillait toutes les misères, — C'est son fils, Léon, qui parle. Il écoutait patiemment le récit de toutes les détresses. Jamais on ne l'entendit se plaindre d'avoir interrompu son travail pour soulager une douleur vraie. Très peu le dupèrent et abusèrent de lui, car il savait dépister le mensonge par une extraordinaire sagacité ; mais cela même ne l'irritait point ».

Autre marque de bonté :

« Il choisissait à la station la voiture la plus sordide, celle qu'il pensait que nul n'accepterait. Je me rappelle un vieux cocher conduisant avec peine un très vieux cheval, assis sur le siège branlant d'un de ces vieux fiacres fantastiques, comme on en trouve aux trains de nuit. Mon père avait adopté le triste attelage et nous étions sûrs, en contournant la rue Bellechasse, de le voir cahoter vers nous » (12).

C'est également de « la pitié que lui inspiraient les petits marchands qui ne vendaient jamais ».

Il n'est pas étonnant dès lors que Daudet sur la fin de sa vie ait été aimé de tous ceux qui l'approchaient et même du grand public. Les notabilités qui assistèrent à ses obsèques, la foule qui y prit part, les articles de presse presque tous élogieux, publiés alors le prouvent abondamment.

Mais c'est encore et surtout dans son œuvre littéraire, — la vraie vocation de Daudet, que se manifestèrent les sentiments qui caractérisèrent les dix dernières années de sa vie.

Malgré les souffrances atroces qu'il endura pendant une bonne partie de ces années, Daudet, dont l'intelligence ne subit aucune atteinte, ne cessa pas d'écrire. Il le fit comme dérivatif à son mal et aussi pour préserver ses facultés intellectuelles, et transmettre son nouveau message.

Ce message, c'est surtout la malfaisance du divorce pour la famille. Cette malfaisance il l'a montrée dans un court roman **Rose et Ninette** (1892) qui se situe en Corse et à Paris. Ces deux jeunes filles confiées à leur mère, divorcée de son époux, sont élevées dans

---

12) Léon Daudet : **Alphonse Daudet**, p.p. 24-5 et 28-9.

le mépris de leur père, qui cependant les aime tendrement.

« Non, le divorce n'est pas une solution. C'est la fin du mariage que le Juif [Naquet] nous apporte là, a écrit Daudet, dans la **Doulou ;** mais il faut chercher autre chose ».

Autre changement dans la mentalité de Daudet : Il regretta les duretés de **l'Immortel** et se déclara anxieux de ne plus les commettre. Il se proposa d'écrire un nouveau livre qui serait tendre, bon et indulgent ; « j'aurais, dit-il, grand mérite à l'écrire, car ma souffrance est grande ».

Ce nouveau livre fut **La Petite Paroisse** (1894) qui est une étude poussée du pardon, en lutte avec la jalousie et le désir de vengeance, et qui finit par triompher. Cette petite paroisse, en réalité, une simple chapelle, a été construite par M. Mérivet. Celui-ci raconte ses infortunes conjugales passées à Richard Féxigan, un des principaux personnages du roman, et dont l'épouse vient de le quitter pour un jeune roué de vingt ans qui bientôt l'abandonne. Mérivet lui conseille de pardonner à l'infidèle, ainsi que lui-même le fit, après avoir voulu, tout d'abord tuer celle qui l'avait trompé. « Ah ! dit-il, qu'il fait noir dans nos âmes quand la prière ne les éclaire pas ! ». Mais quand son âme fut guérie par la loi de la charité et du pardon, ses bras se rouvrirent à celle qu'il aimait encore.

Richard a une mère qui ne décolère pas contre l'épouse adultère de son fils. Montrant la Petite Paroisse, elle s'écrit : « Le pardon de toutes les infamies, la rémission de tous les crimes, voilà ce que l'on prêche là-dedans. Et l'on voudrait que j'y entre ! Eh bien ! merci ! ». Cependant « par un mouvement subit et contradictoire, une volte face inconsciente de tous ses sentiments, Madame Fenigan franchit l'étroit perron. Inconsciemment elle avait obéi aux paroles de M. Manivet : entrez et agenouillez-vous ; le secret du bonheur est là. Presque sans le vouloir, elle s'agenouilla, et l'humble prière recommandée, le Notre Père des petits, vint à ses lèvres oublieuses des autres formules : pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons... Des larmes jaillirent en torrent de la roche dure. Elle se rendit compte que, si elle avait été plus tendre avec sa belle fille, celle-ci n'aurait pas déserté son époux. Désireux de réparer ses torts passés, Madame Fénigan réconcilia les deux époux séparés. Et

lorsque Richard réfléchit que, dans la Petite Paroisse, sa mère ayant senti la grâce et la pitié humaine, il devait de la reconnaissance à cette paroisse, il résolut d'y entrer, bien qu'il en coutât à son orgueil.

Changement encore dans les notations de Daudet sur les ecclésiastiques introduits dans son œuvre.

Jusqu'alors les prêtres des romans de Daudet étaient, sauf l'abbé Germane du **Petit Chose,** peu sympathiques, le P. Alphée des **Rois en exil,** le nonce de l'**Immortel.** Ne parlons pas de don Balazar du P. Gaucher et du curé de Cucugnan des **Lettres de mon Moulin :** ils ne sont pas de la création de Daudet, mais un produit de la légende provençale.

Port Tarascon (1890) où sont racontées les dernières aventures de Tartarin, fondateur de colonie, mais sans l'humour des deux premiers **Tartarin,** met en scène les prémontrés. « Recueillis dans les familles de Tarascon, après leur expulsion de Frigolet, leur présence était pour chaque demeure une vraie bénédiction. Bien élevés, doux, enjoués, discrets, ils n'étaient pas gênants, ne tenaient pas une grande place au foyer, et cependant y apportèrent une bonté, une réserve inaccoutumée. C'était, comme si l'on avait eu le bon Dieu chez soi : les hommes se retenaient de jurer et de dire de gros mots ; les femmes ne mentaient plus, ou guère — (mentir était le grand défaut que Daudet reprochait aux femmes) — Chacun était fier de son Révérend, le vantait, le faisait valoir... ». A Port Tarascon, un des religieux, le P. Vézole, était toujours prêt à tout, content de tout, disant : Dieu soit loué ! à tout ce qui arrivait.

Dans la **Menteuse,** une pièce de théâtre, écrite par Daudet, en collaboration, et jouée en 1892, paraît un jeune prêtre, l'abbé Pierre, zélé, pieux, tout d'abord naïf, puis clairvoyant. Il est vrai qu'il ignore sa théologie, car il assure que, si l'Eglise ne reconnaît pas le divorce, « quelquefois, tout de même, avec des protections on peut l'obtenir ». Il l'a obtenu en quelques semaines [?] pour ses protégés, et a procédé à leur mariage religieux. Daudet lui fait prononcer, à la mort de la menteuse, une formule d'absolution tout à fait fantaisiste : Absolvo te auia peccasti, mn, mn, mn (l ?).

Des deux prêtres mêlés à la trame de la **Petite Paroisse,** si l'un d'entre eux est une caricature de prêtre, le curé de l'abbé Cérès, mondain, vaniteux, mé-

chant et méprisant son vicaire. Celui-ci est humble, timide, ignorant les usages de la société, mais bon, secourable, s'occupant de relever les miséreux et les vagabonds, et avec cela nullement sot. Il aurait pu occuper une place plus grande dans le roman, et il paraît même que Daudet aurait regretté de ne pas la lui avoir donnée.

Les transformations opérées dans les sentiments de Daudet par la « bonne souffrance » ainsi que l'appelait son ami François Coppée, allèrent-elles, comme pour celui-ci, jusqu'à ramener Daudet à la foi de son enfance et à la pratique religieuse ? Question à laquelle il faut donner une réponse négative pour ce qui est de la pratique, mais qui, relativement à la foi, ne peut être tranchée de façon satisfaisante par un oui ou un non, tellement sont divers à ce sujet, les témoignages de Daudet lui-même, de ses fils Léon et Lucien, de ses amis Drumont, Coppée, Loti et Baptiste Bonnet.

Un fait est certain, Daudet avait presque toujours mais surtout dans les dix dernières années de sa vie, été respectueux des croyances religieuses et de tempérament profondément catholique.

« Jamais, a écrit Léon, de sa bouche n'est sortie une parole d'impiété. Il était heureux que ma mère allât prier sur la tombe des siens. Il manifesta le désir de nous voir baptiser, communier. Les Evangiles lui mettaient des larmes aux yeux ; il aimait du culte la pompe extérieure, l'ordonnance, les processions, la blanche douceur des communiantes, les cloches surtout, dont la voix grave l'emplissait de mélancolie. Par son sens de la douleur et la dure épreuve de la vie, il tenait étroitement à cette religion qui a trouvé les plus beaux cris, les plus profonds apaisements, les renonciations les plus tragiques et les plus subtiles.

« Je l'ai entendu parler du Christ avec une onction vigoureuse qu'envierait tout prédicateur (13). Souvent son œil s'est éclairé à une parole de mystère ou de miracle ; il s'exprimait sur la foi, les périodes de sécheresse, les tourments des croyants avec une éloquence puisée aux sources intimes de la sensibilité religieuse ».

« Le catholicisme avait pour lui le sens du pardon,

---

13) Il appréciait fort la monographie et les gravures du Christ par Tissot ; et, en 1894, déclara à Edmond de Goncourt qu'elles l'auraient converti « s'il n'avait pas eu la tête en pierre ».

du sacrifice, ce beau dogme de la substitution et du rachat ».

Si plusieurs des anciens amis de Daudet étaient des sceptiques, Flaubert, Clemenceau, Catulle Mendès, Zola, Edmond de Goncourt, celui-ci avec qui il était sur un pied d'intimité, et qui passait avec lui de longs jours à Champrosay, leur influence était contrebalancée par celle des croyants de son foyer et d'autres amis.

Sa femme était croyante ; sa belle-mère, Madame Léonide Allard, esprit large et mystique, au témoignage de Léon, défendait les droits du surnaturel contre les railleries du réalisme. « Vous êtes bien heureuse de croire, lui écrivait de Lamalou, en 1890, Daudet. Moi, je ne crois qu'à la vie, et je suis désespéré de l'avoir perdue ».

Comme elle, trois écrivains plus jeunes : Drumont, Loti, Coppée, s'efforçaient, dans leurs entretiens, à Paris ou à Champrosay, de faire naître dans l'âme de Daudet, des sentiments religieux.

« Que de fois, a déclaré Drumont dans **La Libre Parole,** je l'ai dit à Daudet, devant les splendides horizons de fin de journées d'été : Comment pouvez-vous admettre que tout cela ait été créé par hasard, et que nous ayons été mis sur la planète uniquement pour manger vos melons, ou même pour écrire, vous, le **Nabab,** moi, la **France Juive ?**

« Il ne manque à cet esprit si bien organisé, ajoutait Drumont, que d'avoir le sens complet de cette vie qu'il a scrutée avec une si anxieuse, si ardente passion, que d'arriver à la vérité totale qui est Dieu ».

La nostalgie du divin cependant possédait Daudet dans les dernières années de son existence : « Moi, dans le sang de qui, a-t-il écrit, se combattent le doute et des souvenirs de croyance » — « Tout ce qui nous manque est le divin » porte une annotation des **Petits carnets.** Vers 1890, il le rejetait encore. « Je me souviens, nous a appris Loti au moment de la mort de Daudet, de cette phrase de lui prononcée, il y a quelque dix ans, un jour d'angoisse : « Eh ! oui, j'ai connu des minutes où j'ai senti comme un élan pour me jeter à genoux, et pour prier ; et puis, je me suis dit : Non ! oh ! pas ça ! Est-ce que ce serait possible ? Et j'ai haussé tristement les épaules ».

« Mais, continue Loti, ces derniers temps, Daudet aurait-il encore parlé ainsi ? Il me paraît que non. Et

j'aurais voulu suivre, imiter l'évolution intime de son âme revenant peu à peu du fond des abîmes froids et noirs, vers des idées d'immortalité, des idées presque chrétiennes de pardon et d'éternel amour ».

Dans cet ordre d'idées, Coppée se souvenait qu'un jour, « dans une réunion de gens de lettres et d'artistes où l'on agitait les plus graves problèmes de la religion, sur le ton de la plus frivole plaisanterie, Daudet qui, jusqu'alors, avait laissé dire, releva brusquement sa fine tête avec un geste d'impatience, et s'écria : « Moi, vous savez, je m'en tiens au manitou de papa et de maman ». Il révélait par cette boutade qu'il n'avait pas oublié les croyances chrétiennes de sa première jeunesse ».

Parfois, il est vrai, lorsqu'on le poursuivait sur les problèmes religieux, il avait des répliques d'un scepticisme aigu ou de longs silences de doute.

« Je pense, a cru pouvoir écrire Léon, qu'il eut souhaité la foi catholique, que l'athéisme et le matérialisme lui étaient odieux, mais que son amour puissant et doux de la vie pour la vie, de la justice sans la récompense, et de la pitié qui s'ignore lui remplaçaient les conceptions étroites d'un monde ultérieur et mieux organisé ».

Il ne semble pas que jamais Daudet ait douté de l'existence de Dieu. En 1868, lorsque son fils Léon, nouvellement né tomba malade, ses **Petits Carnets** portent la notation suivante : « Je tremble, et tout de suite, les larmes aux yeux. Dieu nous le conserve ! ». En tête du manuscrit de son dernier roman, **Soutien de Famille,** qui renferme une violente critique des mœurs des politiciens conduisant, assurait-il, la France à la ruine, roman commencé en 1894, et qu'il mit trois ans à terminer, nous lisons : « J'écris ce livre d'une main bien débile. Que Dieu m'aide ! ».

Pour ce qui est de la vie future, Coppée est dans le vrai en affirmant qu'on chercherait vainement dans les œuvres de Daudet une page qui en trahisse le souci. « Le scepticisme et l'indifférence, poursuit-il, sont la maladie des esprits contemporains, et celui qui écrit ces lignes [lui, Coppée] en était atteint hier encore. Aujourd'hui que des souffrances qu'il ne saurait assez bénir lui ont rendu la foi et les espérances éternelles, il s'afflige à la pensée que le glorieux ami dont il pleure la perte ne les ait pas partagées, et se résigne **difficilement à le croire ».**

Que Coppée n'a-t-il connu les entretiens de Daudet avec Baptiste Bonnet (14) consignés dans le livre. **Le Baïle Alphonse Daudet** (p.p. 427-9). Il aurait eu la satisfaction de ne pas avoir à douter des sentiments de Daudet.

Un jour, en effet, — c'était peu avant la mort de celui-ci — à Bonnet qui lui faisait part de ses doutes sur l'au-delà, il répondit : « L'au-delà est un mystère, cela dit tout. Il ne nous reste qu'à nous incliner, qu'à y croire ; et, vois-tu c'est bien le mieux que nous puissions faire. Comme l'on dit ; il n'y a que la foi pour sauver ». Bonnet ayant déclaré à son interlocuteur « qu'une vie humaine semblable à la sienne ; toute vouée au bien, devait être assez grande, assez belle, même sans la foi, pour sauver l'âme », Daudet lui répondit : « Je ne te dirai pas que la Providence, qui, si manifestement dirige, ordonne les mondes, ne tient pas un peu compte de ce que tu dis ; sûrement cela doit entrer en ligne. Mais cela ne suffit pas, mon fils, il faut croire, et croire sincèrement ».

Un autre témoignage de l'évolution religieuse de Daudet sont les vers écrits peu avant sa mort, mais nous ne savons à quelle date exacte, sur un de ses petits carnets :

Lors songe bien, lorsque viendra l'heure blême
Du départ, ne pleurer ne crier,
Mais ramenant tes forces en un même
Ne faire qu'un de tout ce que tu aimes,
Regarder ce, joindre mains et prier !

Il est vrai que ces vers portent l'annotation : «faits en rêvant ».

Aussi la seule conclusion que l'on puisse, pensons nous, en tirer, ainsi, du reste, que des paroles à Baptiste Bonnet est que Daudet sentait la nécessité de la foi et de la prière, mais qu'il n'était pas encore revenu à cette foi, et que la prière n'animait pas sa vie. Ne l'a-t-il pas avoué lui-même ? Dans **Ultima** qui est de 1896, il regrettait de ne plus avoir la foi et de ne plus savoir prier. Cette même année, en présence du corps exposé d'Edmond de Goncourt, mort à Cham-

---

14) Le Baptiste Bonnet était un Méridional établi à Paris, écrivain de grand talent en prose provençale, protégé et aidé par Daudet, avec qui il avait de fréquents entretiens dans la langue du pays.

prosay, le 16 Juillet 1896, voici quelle fut son attitude : « Ma femme prie et pleure ; moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes ».

L'année suivante, le 16 Décembre 1897, Daudet mourait à Paris, après avoir eu, quatre jours avant sa fin, le pressentiment de sa mort : « la mort est toujours là qui veille » notait-il dans ses **Petits Carnets.**

Elle fut subite. Daudet et les siens se mettaient à table pour diner dans la salle à manger de leur tout nouveau domicile, au 41, rue de l'Université. Au moment où Daudet trempait sa cuiller dans son assiette, il poussa une sorte de râle affreux et grave, lança un cri déchirant : J'étouffe ! et rejeta la tête en arrière. On l'étendit sur le sol. C'était l'ictus foudroyant causé par l'arrêt du mouvement des centres nerveux. Son fils, Léon, l'ausculta. Il était mort. On courut en hâte à Sainte Clotilde chercher M. le curé Gardey, qui arriva le premier et lui donna l'extrême onction ; puis à deux pas, chez le Docteur Potain. Celui-ci essaya différents traitements, injection d'éther, inhalations, faradisation du diaphragme. Après une heure de vains efforts, il me lança, a écrit Léon, un long regard, où brillaient des larmes. Nous nous embrassâmes longuement. Les enfants (Lucien et Edmée) sanglotaient. C'était pour nous un grand malheur, pour lui, le pauvre chéri, une délivrance. « Il a toujours fait son devoir, dit simplement le grand Potain » — Oui, fit de la tête le bon curé » (15).

Il fut un moment question de faire à Daudet des obsèques nationales, mais la position qu'il avait prise dans l'affaire Dreyfus, — à l'opposé de son ami Zola il était convaincu de la culpabilité du capitaine, — et, d'autre part, les attaques contre le parlementarisme sinon contre la Troisième République, contenues dans son dernier roman **Soutien de Famille,** que venait à peine de publier l'**Illustration,** décidèrent le gouvernement à ne pas donner suite à ce projet.

Les obsèques religieuses de Sainte Clotilde comprirent, en plus des chants liturgiques, l'interprétation par un orchestre, de différents morceaux de la musique par Bizet, de l'**Arlésienne.** Aux obsèques civiles étaient présents des membres du gouvernement et de nombreuses personnalités littéraires. Un seul discours, sur le désir de la famille, fut prononcé au Père Lachaise par le romancier Emile Zola.

---

15) Léon Daudet : **Quand vivait mon père, p. 295.**

Trois périodes bien tranchées caractérisent la vie morale et religieuse de Daudet. A sa sortie de l'adolescence, en Alès et à Paris jusqu'à son mariage, c'est insensiblement la perte de la foi, vers la vingtième année, et, bien avant et après une vie désordonnée et sensuelle. Il l'a lui-même ainsi décrite : « Vie ouverte à tout vent, n'ayant que des élans courts, des velléités au lieu de volontés, ne suivant jamais que son caprice et l'aveugle frénésie d'une jeunesse qui menaçait de ne point finir ». C'est le temps de la poésie, des articles de journaux, de contes, dont quelques uns seront l'amorce d'œuvres plus longues.

Puis, grâce à son mariage qui le disciplina, c'est, pendant une vingtaine d'années, l'épanouissement de son talent.

Ses dons d'observateur et de psychologue firent de lui le peintre de la société dans laquelle il vivait. Son obsession de la chair a été cause que son attention a surtout été attirée par les cas d'amour libre et d'adultère, dont presque aucun de ses romans n'est exempt. Il a cependant eu le mérite de ne pas justifier le mal moral, de manifester de la pitié pour ceux qui souffrent et de dénoncer les injustices, la cupidité, l'hypocrisie, le fanatisme.

On peut regretter que le nombre des ratés et des vicieux l'emporte de beaucoup dans son œuvre sur celui des beaux caractères convaincus, fiers, comme Elisée Méraut et la princesse d'Illyrie. Rares, trop rares, également sont les personnes de devoir, victorieuses de leurs passions, à l'âme élevée. Ne cherchons pas dans cette œuvre une leçon d'énergie.

Aussi comme Daudet n'a guère vu dans la vie que son côté douloureux, amoral ou immoral, ses romans, la série des **Tartarin** mise à part, laissent-ils une impression de tristesse, parfois de méchanceté, et ne sont pas d'une lecture à élever les cœurs.

Dans l'article nécrologique consacré à Daudet par **« La Croix »** (18 Décembre 1897) les mêmes réserves étaient exprimées: «L'immoralité n'est certes point voulue et, moins encore, préméditée par Daudet ; mais les situations qu'il a choisies prêtent à des descriptions licencieuses, à des appréciations risquées et surtout à une vague religiosité qui est loin, trop loin de la saine morale prêchée par l'Evangile. Nous ne pouvons donc malgré la sympathie personnelle que l'homme privé inspirait, malgré sa bonté pour les débutants et

sa bienveillance recommander la lecture de ses œuvres... ».

Pierre Veuillot, dans l'**Univers** du même jour, donnait une note semblable : « Si Daudet châtie le vice, après en avoir tracé une description complaisante et attrayante, que reste-t-il dans l'imagination du lecteur ? Une tentation éveillée par de sensuelles peintures. Le péril qui est au bout l'effraie moins que la route à parcourir. Ainsi donc, l'effet n'est point moral, au contraire. Daudet ne glorifie pas le vice, il n'en dégoûte point ».

La vieillesse prématurée qui précéda de plus de dix ans sa mort, et eut pour cause d'atroces souffrances, engagea notre romancier dans une marche ascendante vers des sentiments de bonté, de pardon, de compréhension des malheureux, de pitié pour les petits. Elle fit renaître en lui la préoccupation aigue, longtemps oubliée, du problème religieux, et la nostalgie de la foi de son enfance. Il ne lui fut pas donné de la retrouver ni surtout de la faire passer dans les actes de sa vie.

Un chrétien ne peut que le regretter car ce retour à la foi aurait contribué à faire oublier les folles années de la jeunesse de Daudet, et été le correctif de ce qu'il y a d'imparfait, moralement parlant, dans son œuvre littéraire ; cette œuvre dont tous s'accordent à reconnaître la grande valeur et peuvent être fiers les compatriotes de son auteur, le nimois Alphonse Daudet.

ALLOCUTION

par

M. Hubert ROUGER
Vice-Président de l'Académie

sur la

PLAQUE LAFORET

Jean-Guillaume LAFORET était né le 9 Septembre 1877, d'une humble famille de travailleurs de la terre.

Il devient charretier dans un mas du pays d'ARLES, où l'influence mistralienne baigna son adolescence ; sa vocation poétique naquit d'une semaine d'angoisse passée par le père au chevet de son enfant gravement malade.

« DE CET AMONCELLEMENT D'EMOTIONS NAQUIT ET SE DÉVELOPPA EN LUI LA FLEUR DE LA POÉSIE ». Il en fit la confidence au maître de MAILLANE, et c'est dans la langue du terroir qu'il trouva les termes les plus familiers et les plus expressifs pour « crier ses sentiments ».

Fréquentant régulièrement « l'Escolo Mistralenco » d'ARLES, il eut la bonne fortune d'y rencontrer deux hommes qui furent ses bons professeurs : le Capitaine DUPRAT, et le Capitaine GROS-LONG qui devint le capouilié du félibrige Pierre DEVOLUY.

Ayant reconnu les dispositions de LAFORET ils l'initièrent aux règles de la prosodie provençale et perfectionnèrent ses modestes connaissances du français. Dès lors, faisant joyeusement claquer son fouet dans les airs, à côté de son attelage, sur les routes lumineuses de PROVENCE, LAFORET se laissa guider par ses dons naturels et obéit au souffle de son inspiration.

Il chanta sa ville natale de SAINT-GILLES, son amour pour la mère de ses enfants, le foyer paternel, avec l'émotion et les élans généreux, d'un cœur tendre et délicat. Il chanta, en amoureux, sa terre de PROVENCE, la paix des champs, les coutumes ancestrales, les fleurs de Crau, les rudes travaux des paluns, et

trouva des accents d'une grande élévation de pensée pour raconter et glorifier le labeur ingrat de ceux qui peinent pour vivre.

Il devint le chantre des miséreux.

Sentimental à l'extrême, son âme idéaliste s'épanouit devant la joie enfantine, elle s'émeut, s'exalte et se révolte devant l'injustice comme devant les misères humaines.

Ses plus émouvantes poésies sont celles que lui inspirèrent son cœur de père après la mort de son jeune fils.

Il possède admirablement la langue maïralo, en connaît tous les termes, sait en traduire toutes les nuances, et Pierre DEVOLUY pourra écrire que LAFORET est un des poètes les plus purs que la langue provençale ait suscités.

Il décrit en vers ce qu'il sent et ce qu'il voit autour de lui.

« Escrive ço que sente e canto ço qu'aivist.

« E siei fier mai que mai de canta moun païs.

Mais si le cœur de LAFORET est une source d'enthousiasme pour les êtres qu'il aime, pour tous les humains animés de bons sentiments, son esprit d'indépendance, son caractère altier et fier ne peuvent tolérer la moindre bassesse, il fustige les fourbes, les flagorneurs, les prétentieux avec une franchise parfois brutale qui lui donne figure de redresseur de torts.

Disciple de MISTRAL qu'il place au rang des Dieux, les encouragements du maître ne lui manquèrent pas ; MISTRAL connaît bien son turbulent disciple et, dans l'intimité pour le taquiner, il l'appelle GASPARD de BESSE, mais dans les rencontres félibréennes, il qualifie « lou felibre carretier » d'héritier d'Apollon menant comme lui le char du soleil.

C'est MISTRAL lui-même qui lui suggère d'écrire en vers provençaux, le drame historique : RAMOUN VI, publié en 1912. Au cours des cinq actes, LAFORET évoque en visionnaire l'âme des aïeux du XIII^{me} siècle, en des strophes enflammées et vengeresses, il flétrit les hommes du Nord qui mirent le Midi à feu et à sang lors de la guerre des Albigeois.

Son amour de la Paix et son horreur de la guerre sauvage et dévastatrice, lui inspirèrent de belles poésies et une ode à la « LIBERTA » et en 1922, un livre « Proun que Tengot ». Pourvu qu'ils tiennent où il fait

siffler son fouet sur le dos des combattants de l'arrière, gagneurs de bataille autour de l'apéritif aux Cafés du Commerce.

Ses nombreuses poésies ont été réunies en volumes.

Membre correspondant de l'Académie de Nimes, il fit diverses communications dont une fort originale sur « Dono Andrianɔ ».

Passionné, batailleur le verbe haut, le regard droit, les yeux flamboyants d'indignation, il dénonçait l'injustice ; ses qualités morales, son désintéressement lui valaient le respect de tous.

En 1932, je confiais à LAFORET la mission de rassembler et de classer les ouvrages en langue provençale à la Bibliothèque Municipale de Nimes. Il s'acquitta de ce travail cvec compétence et avec conscience et son Catalogue rendra les plus grand services à ceux qui l'utiliseront et le complèteront.

Sa dernière poésie fut certainement le sonnet en l'honneur du William Bullit, ambassadeur de la grande République américaine, qu'il composa quelques jours à peine avant sa mort et qui fut récité le 3 Octobre 1937 au Grand Théâtre par son compatriote Saint Gillois, le baryton Girard.

L'Académie de Nimes a tenu de s'associer à l'hommage rendu par la Tour Magne et par la Municipalité de Nimes au félibre Laforêt un des meilleurs poètes en langue provençale.

Vueui, poudès évouca l'âmo de vosti reire
Ici, mont'an viseu ome fier e leiau
N'en soun parti per pas trahi soun idéàu
E vieure libramen, dins lou respèt di crèire,

⁂

Urous aqueu que pou en regardant a reire
Cavant lou terrun drud de soun frouns ancestrau
lè retrouva tau que, li rélicle d'oustau :
Sapienci, tenesoun di premiè bastissèire.

⁂

Creisson en terro d'O, de porto grèfe san
Que gardon long-tenas lou franc goust d'où terraire
Coume de paire en fièu li vertu dùn bon sang.
Sias-vous l'eisemple astra de tout ço que poù traire
En fru goustous, en vin faseire de sang noù
L'américan grefa sus bou plant Cevenoù.

Les travaux édilitaires

de 1871 à 1880, à Nimes

par

M. Hubert ROUGER
ancien Maire

Après la mort du Maire Demians, la concorde, qui avait présidé aux délibérations de la Commission Municipale du 4 Septembre se relâcha, et l'esprit politique des uns et des autres reprit ses droits. La loi du 14 Avril 1871 fixa au 30 du même mois, la date des élections municipales. Les résultats des élections législatives du 8 Février 71, avaient fait apparaître une majorité de droite et à la « GAZETTE DE NIMES » on ne l'oubliait pas. Cependant un courant d'opinion se manifestait pour la Constitution d'un Conseil Municipal au sein duquel toutes les fractions seraient représentées.

Les Légitimistes — les plus nombreux dans le camp conservateur — pour couper court à tout pourparler, décidèrent de présenter une liste légitimiste et Catholique pure.

Ils obtinrent du nouveau Préfet — Monsieur Puiguo (de Champvans) (Jura) — un arrêté du 24 Avril partageant la ville en deux sections : la première groupant les deuxième et troisième cantons avait vingt-six Conseillers à élire, et la deuxième, comprenant le premier canton, avait huit sièges.

Les républicains protestèrent contre ce découpage arbitraire et prêchèrent l'abstention ; de leur côté, les orléanistes et les plébiscitaires, réunis au Cheval Vert,

place Montcalm, s'élevèrent avec vigueur contre le sectionnement.

Les sectionnements par lesquels l'Empire facilitait l'élection des candidats officiels pouvaient être invoqués comme précédents pour expliquer celui du 24 Avril 1871, comme celui-ci fût invoqué, dix ans plus tard, par les républicains, lorsqu'ils firent sectionner la ville à leur profit. Sur 13.660 inscrits dans la grande section, il n'y eut que 4.315 votants. La liste légitimiste fût élue, Ad. Blanchard en tête avec 4.197 suffrages ; le dernier en réunissant 3.271.

Dans la deuxième section, abstention générale au premier tour de scrutin ; au deuxième tour, huit royalistes furent élus par quelques centaines de voix sans concurrents. Le Décret présidentiel du 3 Mai 1871 nomma A. BLANCHARD, Maire de Nimes ; LAMARQUE, négociant, Irénée GINOUX, VITTON de JASSAUD, Lieutenant-Colonel en retraite, J.-B. LAURENT, architecte, Adjoints au Maire.

En 1874 et 1878, le Maire fût à nouveau désigné ou réélu, avec pour adjoints dans les deux municipalités tour à tour J.-B. LAURENT, AILLAUD, BRUEL, de SURVILLE et de GORSE.

*
**

BLANCHARD Adolphe, Henri, Melchior, Eugène était né à Nimes, le 28 Janvier 1811, il y mourût le le 18 Avril 1886, il était domicilié dans la maison de son beau-frère, Ferrand de Missols, (angle de la Grand-Rue et de la Rue des Greffes).

Fils d'un Conseiller à la Cour de Nimes qui, présidant aes assises de Vaucluse, en 1831, exigea que le drapeau blanc restat arboré sur le Palais de Justice de Carpentras jusqu'à la fin de la session, à l'expiration de laquelle il donna sa démission de magistrat pour ne pas servir la monarchie de Juillet.

Adolphe Blanchard se destinait lui aussi à la magistrature, l'avènement de Louis Philippe lui fit renoncer a sa carrière ; il se consacra, dès lors à la propriété qu'il possédait, le domaine des trois Fontaines à Jonquières Saint-Vincent.

Rédacteur à l'Organe royaliste «LA GAZETTE DU BAS LANGUEDOC», il fût élu Conseiller Municipal en 1845 et adjoint au Maire de Nimes en 1850. Démissionnaire en 1851 lors du Coup d'Etat de Bonaparte.

Décoré par le Pape, comme Commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand, il fût fait chevalier de la Légion d'Honneur par le Maréchal de Mac Mahon.

A. Blanchard fut Maire de Nimes, du 30 Mai 1871 au 14 Juillet 1880, date de sc révocation.

Les premiers actes du Maire furent : 1o) un arrêté interdisant l'affichage aux étalages de gravures injurieuses pour les personnalités ayant servi le régime précédent ; 2o) la règlementation de la prostitution : Interdiction des servantes dans les cafés et tavernes (6 Juin 1871). Interdiction aux prostituées de loger au rez-de-chaussée, création du quartier réservé : Rues Florian et du Cerisier. (1er Juin 1873) ; mesures de la mise en carte, visites médicales, institution de la brigade des mœurs.

Les arrêtés du 27 Février et 18 Juillet 1872 donnèrent des noms aux rues suivantes : rues de la BASSE-SERVIE, de GARONS, de BOUILLARGUES, MALAROUBINE, MAGAILLE, MARRONNIERS, TERRAUBE, SAINTE-PERPETUE, CAISSARGUES, D'AUVERGNE, PLANAS, STE-FELICITE, TOUR DE L'EVEQUE.

***

Comme toutes les municipalités arrivant au pouvoir, celle de Blanchard se trouva en présence de projets en cours d'exécution ; les trois plus importants : ALIMENTATION EN EAU DE LA VILLE, CONSTRUCTION DE L'EGLISE SAINT-BAUDILE, PROLONGEMENT DU COURS NEUF.

Ces projets, avec amélioration et complément, furent conduits à bonne fin.

LES EAUX : La question des eaux à Nimes, n'a jamais cessé, au cours des siècles, d'être au premier plan des préoccupations édilitaires. Les Romains construisirent l'aqueduc du Pont du Gard, pour amener à Nimes les eaux de la Fontaine d'Eure. Sous Philippe le Bel les Etats Généraux du Languedoc furent saisis d'un projet grandiose : Nimes Port de mer, par canalisation du Vistre jusqu'au Rhône à Saint-Gilles avec bassin à l'Esplanade pour le chargement et le déchargement des bâteaux. Et la Fontaine de Nimes fut chantée pour l'excellence de ses eaux, leur réputation se perpétue dans un vieux proverbe du XVme siècle : PAN D'UZES, TRIPES D'ALES.

Aygo de Nime, vin de Couvissoum, figo de Marsiho,
[Cebas d'Avignoun
Se voulès de... fiho, à Mountpéllié n'y a proun.

Son débit irrégulier fût toujours insuffisant pour alimenter la population nimoise, et les Consuls de 1725 se préoccupent de « rechercher les moyens d'augmenter le débit de la source ». Cette recherche de l'eau fût à l'origine des travaux de restauration de Mareschal et Dardailhon ; En 1745-1756-1774-1785-1788, nombreuses études sans résultats. Reprise en 1829, la question des eaux, durant quarante ans, fera l'objet de projets successifs envisageant toutes les solutions : UTILISATION DE L'AQUEDUC ROMAIN, PRISE D'EAU AU GARDON, ELEVATION DU PLAN D'EAU DE LA FONTAINE, PRISE D'EAU AU RHONE, CANAL DU GARDON A NIMES, PUITS ARTESIENS, DANS LA GARRIGUE, UTILISATION DE LA NAPPE SOUTERRAINE DE LA PLAINE DE NIMES, EAU DE LA BARBEN, EAUX DE GREZAN, DE ST-GERVASY, DERIVATION DU GARDON, PRISE D'EAU DANS L'ARDECHE ; en 1868, la pénurie d'eau obligea la municipalité à organiser des trains de lessiveuses, allant laver le linge aux bords du Rhône à Beaucaire. La ville se décida alors à faire choix du projet Aristide Dumont : captage des eaux à la roche de Comps. Elle vota l'emprunt de 3.500.000 et le maire Balmelle obtint l'approbation du Projet par la loi du 25 Avril 1869 autorisant l'emprunt. Le premier coup de pioche fût donné le 7 Juillet 1869. Le 22 Août 1871, les eaux du Rhône étaient refoulées au Mas Pagès, et le 6 Septembre, A. Blanchard, accompagné de ses adjoints, des Ingénieurs et Chefs d'entreprises, des Chefs de chantiers et des Chefs de service, se trouvait à la Porte d'Alès où le réservoir s'emplissait des eaux rhodaniennes à la grande joie de la population. Les 200 CV, des machines élévatoires de l'usine de Comps, refoulaient quotidiennement 250 litres par habitants, soit 15.000 M/C par jour, sur lesquels, 8.000 consacrés à l'arrosage, 5.000 à la consommation à domicile et 2.000 aux lavoirs publics.

La municipalité activa les travaux en cours et les compléta : achèvement de l'usine, raccordements des conduites, remplacement de 9 kms de canalisations en ciment dans la plaine, pose d'appareils régulateurs élevant le devis à 3.712.625, suivant rapport de Cabrières au Conseil Municipal du 28 Mars 1871.

Les eaux remplissaient le réservoir, mais il fallait en assurer la distribution ce qui nécessita le vote d'un nouveau crédit de 490.346, le 3 Novembre 1873.

La première prise d'eau à domicile fut installée à l'immeuble Valz, aujourd'hui petite poste du Boulevard Gambetta ; Fin 1877 les canalisations de distribution s'étendaient sur 37.763 mètres et les concessions à domicile s'élevaient au nombre de 370. Le tarif était de 0,40 centimes et s'abaissait jusqu'à 10 centimes pour les consommations industrielles ; 400 bouches d'arrosage furent établies.

Cependant les demandes d'abonnements se multipliant, une partie de la ville ne pouvait être desservie, la capacité du bassin de la Porte d'Alès étant insuffisante et son étiage n'étant que de 56,53. Il fallut prévoir la construction d'un second réservoir décidée par Délibération du 3 Octobre 1875.

Le terrain Cavalier Bénézet fut acquis par la ville en Mai 1876.

L'architecte Sizalon, fit commencer les travaux, le 1er Janvier 1877, ils furent achevés en Juin et Fin Septembre le réservoir Bonfa livré à l'usage. A l'étiage de 63.30, d'une capacité de 10.000 m3, il permit de desservir, la Croix de Fer, la Maison Centrale et l'Artillerie.

En Juin 1877 l'eau fut envoyée à St-Césaire, les habitants du hameau s'étant chargés des travaux de creusement des 2.770 mètres de tranchées.

Le remplacement de la conduite de St-Gervasy. L'équipement de l'usine Porte d'Alès, l'établissement de la ligne téléphonique la reliant à celle du Comps, l'organisation du service général complétèrent la réalisation du projet bienfaisant.

La Commune de Comps ayant autorisé le passage de la conduite dans son territoire, bénéficia d'une concession de 10.000 m3. On peut donc dire que si le mérite d'avoir fait aboutir le projet revient à la municipalité Balmelle, c'est à la municipalité Blanchard qu'appartient celui d'avoir assuré une grande partie de son exécution. L'abondance des eaux, détermina une série d'utilisation : cinq lavoirs furent créés : au Puits Couchoux, Rue d'Avignon, à Courbessac, au marché aux Bestiaux, au Cadereau d'Alès, ce dernier à l'usage du lavage des soies et des peaux de tanneries (1874-1875) il fut plus tard utilisé pour laver le linge.

En Mai 1877, installation d'une Ecole de Natation qui connût un certain succès, avec bassin qui plus tard fût utilisé comme simple lavoir. Cette Ecole était située sur le Cadereau du Grézan au bord de la route de Beaucaire, elle avait un maitre-nageur, et un Buffet-Bar.

Le maire fut autorisé à signer la Convention avec Antoine Bérard de Montpellier par laquelle ce dernier s'engageait à construire sur le terrain de la Rue Notre-Dame : 1°) une buanderie, à vapeur, avec lavoir de 300 places et un étendage en plein air. 2°) Une piscine de natation de 70 mètres sur 18 avec soixante cabines de bains chauds.

En échange la ville lui cédait l'eau au prix de 0,05 le mètre cube avec minimum de 100.000 mètres cubes par an pendant cinq ans ; la Concession de 1877 avait une durée de 50 ans.

Enfin une dernière utilisation de l'eau, fut trouvée dans l'édification d'urinoirs publics sur divers point de la ville.

⁂

LA PROLONGEMENT DU COURS NEUF. La municipalité Demians avait employé les chômeurs aux terrassements depuis la rue de l'Abattoir jusqu'au Chemin de Montpellier ; la réalisation totale en fut poursuivie : acquisition de terrains, nivellements, plantation d'arbres, etc... La ville ayant acquis la maison Cabannes, en profita pour voter le plan d'alignement du Boulevard et du quartier ; le plan prévoyait la trace de six rues nouvelles de 12 mètres de larges aboutissant au second rond-point ; deux rues furent établies : la rue du Cadereau et la rue Dhuoda. Quatre rues moins spacieuses s'ouvrirent plus tard : RUE FRANÇOIS Ier, F. MISTRAL, RUE DUMONT D'URVILLE, RUE DE LA PAIX.

L'EGLISE SAINT-BAUDILE. La construction en avait été décidée par la municipalité Duplan. L'emplacement choisi comportait la démolition d'un amas de vieilles masures, appelé « ILE D'ORANGE », la disparition de ces bâtisses vermoulues, constituait l'aération de ce quartier et un embellissement pour la ville.

Au concours du 1er Août 1860 parmi les vingt architectes qui y prirent part, se trouvait le nimois Henri Espérandieu qui présenta un projet d'Eglise à coupoles, inspiré de Sainte Sophie de Constantinople, adapté au cadre et au ciel nimois du meilleur effet ; il ne fut classé que deuxième, le premier prix étant attribué à M. Mondet architecte à Bordeaux. Le choix du jury fut une erreur, le maire de Nîmes en exprima des regrets à Henri Espérandieu, qui devait s'illustrer à Marseille avec le Palais de Longchamps, Notre-Dame de la Garde et le Palais de la Bourse.

Par suite de l'opposition de l'autorité militaire, l'adjudication ne put avoir lieu que le 20 Mars 1866 et la première pierre fut posée le 28 Mars 1867, le maire étant Auguste Fabre.

A quatre reprises différentes l'exécution des travaux fut interrompue en raison de difficultés entre l'architecte et l'entrepreneur, que la municipalité Blanchard régla en arrivant à la Mairie. Dès lors les travaux se poursuivirent sans interruption jusqu'en Novembre 1877.

Deux sculpteurs nimois Auguste Bosc et Léopold Morice décorèrent la façade, le premier sculpta Saint-Baudile, le second les deux anges ; les grandes orgues furent construites par la maison Cavalier-Coll de Nimes. Le devis total s'éleva à 1.448.034 francs.

L'inauguration eut lieu le 24 Novembre 1877 par une journée de plein soleil.

Elle donna lieu à de grandes solennités auxquelles prirent part : le Cardinal Cavers, archevêque de Lyon. primat des Gaules, entouré par deux archevêques, six Evêques, un abbé prêtre et de nombreux prêtres.

Après la translation des reliques de la vieille Eglise, (située au coin de la rue Séguier) en présence du maire, de son Conseil Municipal, une messe en musique avec les chorales de la ville et les musiques militaires fut dite au milieu d'une grande affluence débordant sur la Place. La Bénédiction, par les prélats, de la foule, fut donnée du haut de l'estrade, dressée devant l'Eglise. Il y eut dîner de gala à l'Evêché, offert par Mgr Besson, et le soir, illumination générale de l'Eglise et des quartiers avoisinants.

***

LA RESTAURATION DE LA CATHEDRALE : L'état de vétusté et de dégradation de la vieille cathédrale contrastait singulièrement avec les Eglises St-Paul, Ste-Perpétue et St-Baudile. l'évêque de Nîmes Mgr. Besson entreprit la restauration de l'Eglise, mère du Diocèse. Il confia à l'éminent architecte Henri Revoil. le soin de dresser les plans, qui furent approuvés par le gouvernement. Le devis s'élevait à 1.200.000 frs, l'Etat prenait à sa charge les 2/3 de la dépense et la ville consentant à prendre à la sienne le troisième tiers.

Le 30 Mars 1876, l'Evêque saisit le Maire du projet : FAÇADE A REFAIRE, RENDRE A LA NEF SON CARACTÈRE ROMAN, OUVERTURE DES TRIBUNES,

TRANSFORMATION DU TRITORIUM, RECONSTITUTION DU CHŒUR GOTHIQUE, RESTITUTION DES MENEAUX DE FERMETURE RETROUVANT LEURS VERRIERES, etc...

A l'Hôtel-de-Ville tout en reconnaissant le bien fondé de la demande épiscopale, on hésita devant l'étendue de la dépense. L'Evêque décida de sérier les travaux et de les exécuter par étapes. Le devis des premiers travaux s'élevait à 426.942, la ville, accorda la participation par le vote d'un crédit de 102.500.

Les travaux commencèrent en Mai 1878. La Basilique fut fermée fin Juin et le culte se fit en l'Eglise Ste-Eugénie durant plusieurs années.

⁂

SAINTE-EUGENIE : C'est à peu près à la même époque que fut restaurée la façade de cette Eglise, avec l'aide de fonds recueillis par l'Evèché. La vieille façade sans ornement fut recouverte par des moulages en ciment formant des torsades décoratives. œuvre de l'architecte Poitevin de Nîmes et du sculpteur marseillais Royan.

LE TEMPLE DE L'ORATOIRE : Inauguré le 29 Novembre 1866 par la municipalité Fabre. Il avait été construit dans de telles conditions que le devis de consolidation et de réparations, atteignait le même chîffre que celui de la Construction. Sur arbitrage des architectes Durand, Heraut et Libourel l'exécution des travaux fut décidée, les crédits furent votés par le Conseil Municipal, exécutés par les entrepreneurs : Auméras (ma- travaux furent conduits par GRANON, architecte municipal. exécutés par les entrepreneurs : Auméras (maçonnerie), Pallet (serrurerie). La nouvelle Inauguration eut lieu le 5 Septembre 1876.

⁂

L'ARTILLERIE A NIMES : la principale réalisation importante qui appartient en groupe à la municipalité. Ad. BLANCHARD réside dans l'installation de l'Artillerie à Nîmes qui devint le siège de l'Ecole d'artillerie du XVme corps. Ce ne fut pas sans peine et c'est à sa ténacité qu'elle est dûe et aussi à l'appui efficace du Général Comte de CHABAUD-LA-TOUR, représentant du Gard à l'Assemblée Nationale.

En 1872, dès qu'il fut question de déplacer l'Ecole

d'artillerie de Valence, Nîmes se mit sur les rangs. La Ville de Beaucaire également. Au Conseil Général cette dernière ville trouva l'appui du Colonel Meinadier qui en opposant habilement les ruraux à Nîmes obtint un vote favorable à Beaucaire. .au sein de l'Assemblée départementale. Cependant le Général de CHABAUD-LATOUR obtint du Ministre de la Guerre l'étude officielle des offres faites par la Ville de Nîmes.

Le premier rapporteur favorable à la Ville de Nîmes mourût avant de déposer ses conclusions et le Général des Villegly fût chargé de poursuivre l'étude, la façon dont celui-ci comprend sa mission, les observations qu'il présente, les faux arguments qu'il fournit, démontrent qu'il est résolu à conclure négativement. Superficie insuffisante des terrains offerts pour la construction des casernes, exiguité du terrain du champ de manœuvre, doute sur la possibilité d'utiliser les garrigues ! et sa proposition d'installer le champ de tir sur le plateau de Belvezet !!!

Dans sa séance du 20 Octobre 1872, le Conseil Municipal souscrit aux prescriptions du rapport Villegly en ce qui concerne l'étude des terrains des Casernes et du champ de manœuvre.

Au début de 1873, le Ministre de la Guerre formule les conditions mises par l'Etat à l'artillerie à Nimes.

1°) Cession par la ville de l'Hospice d'humanité de la rue d'Uzès, avec quinze hectares autour — IIo) Deux hectares sur le terrain attenant à l'école normale — IIIo) Mille hectares de garrigues — IVo) Un immeuble pour le Général — Vo) Quarante-cinq à quarante-huit hectares pour le champ de manœuvre pourvu de l'eau. Les 8 et 14 Février, le Conseil Municipal prend les engagements demandés sous réserve que le régiment d'Infanterie sera maintenu à Nimes.

Le Conseil Général est appelé à nouveau à délibérer cette fois sur la demande de subvention attendue du Conseil Général par l'Etat ; Beaucaire a renoncé, Nimes reste seule sur les rangs, mais l'hostilité du Colonel Meinadier persiste, il ne conclut à une subvention de 200.000 qu'à la condition que la Ville de Nimes s'engage à appliquer une délibération du Conseil Municipal d'avant 1870, décidant le transfert du Lycée dans les locaux de l'ancien Hospice général du Boulevard Saint-Antoine.

Le Conseil Municipal protesta vigoureusement con-

tre cette condition onéreuse, qu'on voulait imposer à la ville, en échange d'une subvention accordée à l'Etat.

On croyait la cause gagnée, lorsque le Maire mandé à Paris après entrevue avec le Ministre de la Guerre et le Maréchal de Mac Mahon en revient avec une vague promesse d'un régiment de... cavalerie, à Nimes.

On n'avait pas beaucoup d'espoir lorsque le Général de Chabaud-Latour devenu Ministre, annonce que le Ministre de la Guerre reprend les pourparlers avec le désir de les mener à bonne fin.

Le Conseil Municipal présenta ses propositions, les compléta. Les pourparlers repris sur les bases des propositions de la ville, aboutissent, et le 11 Mai 1875, le Maire de Nimes signait avec les délégués du Ministre de la Guerre, la convention que ratifia le Conseil Municipal le 14 Juin.

Par cette Convention, le siège de l'Ecole d'Artillerie était fixé à Nimes avec une Brigade de deux régiments, en échange la ville faisait don à l'Etat : 1°) d'un terrain de quatorze hectares au Jardin Botanique pour construction des Casernes — 2°) de l'immeuble de Sabran-Pontevès au Grand Cours — 3°) un terrain de quarante-cinq hectares au chemin d'Avignon pour le champ de manœuvre — 4°) neuf cents hectares de garrigues pour le champ de tir — 5°) un subside de 100.000 pour l'Hôtel du Général — 6°) un contingent de 800.000 à l'Etat — 7°) fourniture de l'eau gratuite — 8°) établissement et entretien des voies d'accès aux divers terrains.

La ville conservait la nue-propriété du Champ de Tir et du Champ de Manœuvre, dont elle cédait l'USUFRUIT INDEFINI à l'état, formule qui créera des difficultés et des conséquences dont nous parlerons un autre jour. De plus, la ville avançait une somme de 3.800.000 à l'Etat avec 5 % d'intérêt et remboursables en quinze ans. Le Décret du 12 Juin 1875 ratifia la Convention.

Les dépenses en dehors des 3.800.000 frs remboursables, s'élevèrent à 2 millions, l'emprunt contacté nécessita le vote de 15 centimes additionnels (28 Juin 1875)

La Municipalité avait l'intention de construire l'Hôtel du Général sur l'emplacement de la manutention, l'administration de la guerre opposa un refus de non recevoir en Mai 1878 et en Mai 1879, le Gouvernement fit l'acquisition de l'ancienne trésorerie générale au Bd. du viaduc et le transforma en Hôtel du Général.

Le 1er Octobre 1877, le quartier général de la Brigade s'installa à Nimes, le Général de Montluisant arriva le 3 Octobre, la musique et l'Etat-Major ayant fait leur entrée le 26 Septembre.

L'artillerie à Nimes fut une source de profits pour le commerce local. 2.000 hommes de plus en garnison et 200 à 250 chevaux constituent une consommation nouvelle importante, en vin, pain et vivres de toutes sortes, fourrages, bois, fer, houille dont bénéficie Nimes et aussi toute la région.

LES TRAMWAYS. — Depuis 1870 à diverses reprises, furent faites de vagues propositions pour l'établissement de lignes de tramways sur rail à traction hippomobile, au cours de 1875, elles se précisèrent et le Conseil Municipal dans ses séances du 13 Juillet et 15 Août, les examina. Le réseau comprenait trois lignes, une du Casino au Square Antonin, par les Calquières ; une autre du Casino au quai nord de la Fontaine par le boulevard Saint-Antoine.

La troisième, de l'extrémité du chemin de Montpellier à l'artillerie par le bd. du Palais, Chemin d'Avignon, rue Sully, Artillerie. Le concessionnaire choisi, céda ses droits à la compagnie des omnibus de Marseille avec l'approbation du Conseil Municipal. Les travaux d'établissement des 8 kms de voies ferrées, commencèrent le 8 Février 1880, occupant deux cents ouvriers. Terminés, le 10 Juillet, la dépense fût de : 1.400.000 francs.

Le 18 Juillet 1880 à 9 heures 1/2 du matin, le premier voyage s'effectua avec les autorités et les représentants de la Compagnie. Cette dernière offrit un banquet au Casino d'été au cours duquel prirent la parole Monteils, Nougarède, premier conseiller faisant fonction de Maire, de Clausonne, secrétaire général de la Préfecture, Ferdinand Boyer, député, Adolphe Pieyre, conseiller municipal qui rendit hommage au Maire Blanchard (révoqué quatre jours avant), Clavel au nom de la presse, et un journaliste marseillais.

Tous les jours, les voitures circulèrent pleines de voyageurs à 10 cs, les vieilles baladeuses ouvertes à tous les vents, assurèrent le service pendant dix-huit ans.

Dans une autre communication, nous compléterons l'examen des questions d'urbanisme auxquelles s'attacha la municipalité Blanchard : Percements de rues, rues nouvelles, les promenades, les inaugurations, etc..

etc... ainsi que les Projets non réalisés : AGRANDISSEMENT DE LA GARE, CONSTRUCTION DES HALLES et aussi les questions du LYCEE et LE GROUPEMENT DES MUSEES DANS UN SEUL EDIFICE. Ce qui nous permettra d'avoir le résumé général de l'œuvre édilitaire d'une municipalité qui présida durant plus de dix ans aux destinées de notre ville.

UNE GLOIRE DU ROMAN ESPAGNOL

Blasco IBAÑEZ

par

M. l'Inspecteur d'Académie LIGNIERES

I. — JUGEMENTS SUR BLASCO IBANEZ

Le temps qui s'écoule inexorablement et s'accompagne non moins inexorablement d'oubli, et plus encore que le temps, sans aucun doute, l'évolution de la politique espagnole, ont ôté au nom de Blasco IBANEZ, le halo de gloire dont il fut auréolé jusqu'à la disparition de la deuxième République espagnole.

Quand l'écrivain mourut, le 28 Février 1928, on peut dire que les lettres espagnoles prirent le deuil. Les hommes les plus éminents d'Espagne dans le monde des lettres, du journalisme, de la politique ou de l'éloquence, lui consacrèrent un livre d'hommages qu'il est bon de feuilleter aujourd'hui (1). Tous les jugements critiques qui y sont portés sur Blasco IBANEZ concordent ; dans ces jugements on voit revenir comme un leit-motiv, la phrase lapidaire : ce fut un grand romancier.

Conteur admirable, dit l'un (A. Palacio Valdés) — C'était, dit l'autre (E. Gutiérrez Garnero) le premier romancier espagnol après le glorieux GALDOS — C'était, dit un troisième (Petro de Répide), un grand artiste — Et l'on ajoute : Il avait la première des conditions du grand romancier : l'imagination créatrice (W. Fernandez Flores) — C'était un romancier de race,

(1) *Libro homenage al immortal novelista V. Blasco Ibanez, Editorial Promete.*

un romancier « né » (Alberto Ghiraldo) — un grand constructeur de romans et un grand coloriste (Felipe Sassone) — une des plus grandes figures de notre temps (Luis Jiménez Asùa) — un grand romancier (Manuel Azana) — le premier romancier espagnol contemporain (Francisco Bergamin) — une des plus grandes figures de la littérature espagnole (José Serrano) — un artiste et un maître du roman (Gomez de Baquero)...

A quoi bon continuer : l'opinion était unanime.

Blasco IBANEZ était donc tenu pour un grand romancier par la critique espagnole.

On peut même ajouter que de tous les romanciers espagnols, Blasco IBANEZ a été le seul qui a joui — et de son vivant — d'une réputation universelle. Il était tenu pour un très grand auteur aussi bien en Amérique latine où il avait fait de triomphales tournées de conférences que parmi les nord-américains enthousiasmés par ses romans de guerre, en particulier par « LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE ». L'Espagne était fière de ce fils de Valence dont l'œuvre avait attiré sur elle l'attention du monde entier. Et lorsque, le 29 Octobre 1933, les cendres de Blasco IBANEZ furent ramenées de Menton où il était mort, à Valence son berceau natal, ce fut une véritable apothéose pour le grand romancier : les vivats des 500.000 personnes qui l'accueillirent s'adressaient non seulement au littérateur, enfant du pays, mais encore à l'ardent républicain, au fougueux révolté qui tant de fois dut s'exiler de sa patrie et vint se réfugier et mourir dans cette France accueillante qu'il aimait tant...

Mais dans le concert de louanges qui s'élevaient en l'honneur de Blasco IBANEZ au lendemain de sa mort, certains exaltaient paradoxalement en lui l'un des romanciers les plus traditionnels de l'Espagne : ses romans méditerranéens ne venaient-ils pas de la lointaine Odyssée (R. Pérez de Ayala). D'autres ne s'adressaient qu'au seul Blasco IBANEZ de la première manière, le romancier du terroir valencien. Manuel AZANA, l'homme d'Etat qui présida aux destinées de la deuxième république espagnole, doublé d'un écrivain de talent, n'hésitait pas à déclarer que des romans comme « La BARRACA » ou « CANAS Y BARRO » étaient de vrais chefs-d'œuvre. L'acteur et auteur dramatique Tomàs Borràs, affirmait de son côté : « Celui qui a écrit les romans valenciens avait une griffe de génie ; voilà ce qui restera de lui : voilà ses meilleurs livres... ». C'é-

tait donc pour beaucoup l'auteur régionaliste qui en Blasco IBANEZ était le plus digne d'éloges.

Certes, le caractère régionaliste des lettres espagnoles à la fin du XIXme siècle et à l'aurore du XXme est bien une originalité de l'Espagne, d'une Espagne dont le particularisme foncier était dû pour une bonne part à la structure d'un relief compartimenté et difficilement pénétrable. Nulle part, semble-t-il, plus qu'en Espagne, les diverses régions naturelles n'avaient conservé leurs mœurs, leurs coutumes propres, une originale saveur, un attrait pittoresque bien faits pour tenter la plume des écrivains.

Sans doute n'est-ce pas là un trait spécial à l'Espagne. Et, en ce qui concerne la France, nous pourrions citer de la Provence au Quercoy un Paul Arène, un Ferdinand Fabre, un Emile Pouvillon. Elargissant notre horizon, nous trouverions de Pesquidoux pour la Gascogne, Henri Pourrat pour l'Auvergne, Maurice Génevoix pour le Val de Loire, André Chamson pour le pays cévenol... et tant d'autres encore dont l'œuvre est remarquable et le renom assuré.

C'est, nous le répétons, son œuvre valencienne qui littéraire a compté en Espagne de très brillants écrivains et suscité de très belles œuvres. Faut-il citer quelques noms pour le lecteur moyen français ? L'Andalousie a trouvé ses chantres dans ALARCON et Juan VALERA, la Galice dans la Comtesse de Pardo BAZAN, la Montana de Santander dans PEREDA, le pays basque dans UNAMUNO et Pio BAROJA, Valence enfin dans Blasco IBANEZ... J'en passe.

C'est, nous le répétons, son œuvre valencienne dui fait la gloire de Blasco IBANEZ, aux yeux de certains.

D'autres étaient tentés de louer en lui le journaliste. Car il possédait en effet du journaliste les qualités fondamentales : jeunesse du cœur, non conformisme, ardeur de polémiste... Dès l'âge de 15 ans il avait senti le désir d'écrire dans les journaux et surtout dans les feuilles populaires où l'on recueille les protestations, les cris de passion, de rébellion plus ou moins révolutionnaires. Il avait la fcculté de s'indigner devant l'injustice et la misère ; sa plume nerveuse, incisive, traduisait ses élans de passion. Et tout ceci faisait de lui un journaliste de premier ordre et un polémiste redoutable dont les diatribes virulentes se terminaient souvent par des duels. Quant à ses reportages, leur impressionisme descriptif était plein de vie : la prose ardente et imagée de l'écrivain leur donnait un charme étonnant.

A côté du romancier, du journaliste, du reporter, d'autres exaltaient plus volontiers en Blasco IBANEZ, l'orateur, l'orateur, dont le verbe aussi bien que la plume, et peut-être mieux que la plume, parce qu'il était latin, sut pleinement exprimer les élans de son âme, la passion de son cœur... Orateur admirable, en vérité, qui électrisait par ses paroles enflammées les 80.000 auditeurs argentins qui l'attendaient sur les quais du port de Buenos-Aires en 1908, et remplissait d'admiration Anatole France, témoin de la scène. Orateur émouvant qui, déjà frappé à mort par la maladie, prononçait son dernier discours au Trocadéro, en hommage à Victor Hugo, le grand poête dont il fut de tout temps l'admirateur, dont il voulait être l'émule, qui personnifiait à ses yeux l'héroïsme civique parce qu'il avait consacré son intelligence et sa vie à rendre la France aux Français en l'arrachant à Napoléon, tout comme lui, Blasco IBANEZ, voulait rendre l'Espagne aux Espagnols en l'arrachant à Primo de Rivera et à Alphonse XIII.

Eh bien ! malgré tous ces dons de romancier, de journaliste, d'orateur, on a pu dire avec raison que la vie de Blasco IBANEZ fut supérieure à toute cette activité, à toute cette œuvre : « Vie passionnée où il a tout affronté et souffert : prison, exil, attentats, injures, et où il est resté le même : républicain fervent, chef spirituel, lutteur jamais lassé pour le même idéal..., vie emplie tout entière de passion civique, d'un désir de rénovation historique, d'un amour romantique pour la liberté et le droit..., vie qui trouva sa plénitude parce qu'il voulut que, sur le plan éthique et esthétique, elle fût sa meilleure œuvre... Quand Blasco IBANEZ meurt, ce n'est donc pas seulement un écrivain qui disparaît, c'est un homme, un homme dans toute l'acception du terme, comme eût dit cet autre homme — plus homme qu'écrivain — que fut Miguel de UNAMUNO (Marcelino DOMINGO).

Si la vie de Blasco IBANEZ fut plus grande que son œuvre, il est temps que nous nous penchions sur cette extraordinaire existence.

II. — LA VIE DE BLASCO IBANEZ

Cette existence nous est contée par Camille Pitollet, agrégé d'espagnol, ami de l'écrivain, dans un livre intitulé: «BLASCO IBANEZ, SES ROMANS ET LE ROMAN

DE SA VIE », livre paru quelques années avant la mort du romancier.

Nous utiliserons ce livre, ainsi d'ailleurs que les déclarations faites au lendemain de la grande guerre par le romancier espagnol à l'écrivain français Frédéric Lefèvre, qui l'interviewait.

Blasco IBANEZ est né à Valence le 29 Janvier 1867. Au nom de famille de son père Blasco, il joignit, selon la coutume espagnole, le patronymique maternel : IBANEZ. Ses parents appartenaient à la moyenne bourgeoisie.

Il fut un enfant très indocile, intelligemment doué, mais d'un tempérament rebelle ; il ne pouvait s'astreindre à une règle, ni refréner son besoin d'activité.

Il voulut être marin, mais son inaptitude pour les mathématiques, lui interdit cette carrière. « Pour les mathématiques, avouait Blasco IBANEZ, j'ai l'intelligence d'un bourriquet ». Il dut choisir une autre carrière, mais garda toujours une affection profonde pour les choses de la mer.

Il choisit la carrière d'avocat : c'est ce qui se passe en Espagne pour quiconque désire avoir une profession pour ne la pratiquer jamais « Todo espanol es abogado mientras no pruebe lo contrario » (Tout Espagnol est avocat à moins de preuve du contraire).

A seize ans, au cours de sa seconde année de droit, il quitta Valence, s'enfuyant de la maison paternelle avec, pour tout bagage sous le bras, le manuscrit d'un grand roman historique. Il va à Madrid, croyant y trouver la célébrité. Mais les éditeurs sont rebelles aux propositions du jeune écrivain en herbe, et celui-ci, pour gagner sa vie, doit entrer comme secrétaire chez un fécond romancier D. Manuel Fernandez y Gonzàlez, une sorte de Ponson du Terrail espagnol, à l'imagination prodigieuse. Il fit là son apprentissage de futur écrivain et cela d'une façon quelque peu originale. Qu'on en juge. Don Manuel Fernàndez y Gonzàlez était alors sur son déclin. Affaibli par l'âge et travaillant avec difficulté, il lui arrivait de s'endormir tandis qu'il dictait à son secrétaire. Qu'à cela ne tienne ! L'élève continuait à écrire comme hypnotisé par la fiction inventée par le maître et il imaginait à son tour de nouvelles et merveilleuses péripéties.

Quand don Manuel se réveillait : « — Qu'est ceci ?» disait-il — Eh bien ! répondait Blasco, NOUS avons ter-

miné le chapitre — Voyons, voyons... ». Le vieux romancier lisait et, subjugué à son tour par l'intérêt du récit autant que par la force de sympathie qui émanait du jeune homme, il approuvait d'un élogieux et condescendant « Mais, ça n'est pas mal du tout ! ».

Extraordinaire apprentissage en vérité !

Mais voici que le jeune Blasco IBANEZ se mêle de politique. Il le fait avec cette fougue qu'il mettait en tout. Il était déjà républicain. A la suite d'un complot, il fut obligé de fuir à Paris.

Là, il s'installe à l'« Hôtel des Grands Hommes » place du Panthéon. Blasco aimait raconter qu'il y occupait la chambre 52 — qu'il était donc le grand homme 52 de l'Hôtel, et que ce « grand homme » fut souvent emmené, la nuit, au poste de police voisin, celui-là même qui est installé à la Mairie du V^me^ Arrondissement.

En 1891, une amnistie des délits politiques fut accordée par le Gouvernement espagnol et Blasco IBANEZ put rentrer en Espagne. Il s'y marie et reprend aussitôt sa propagande républicaine. A Valence, il fonde un journal radical « EL PUEBLO » dont il est à peu près l'unique rédacteur et qu'il dirigera pendant une dizaine d'années. Souvent emprisonné pour ses campagnes politiques, il est obligé de se réfugier en Italie en 1898 au moment de la guerre de Cuba. Il soutenait le mouvement de protestation populaire contre cette guerre et n'avait pas hésité, alors que le service militaire obligatoire n'existait pas en Espagne, à lancer le cri séditieux de : « Que vayan todos a la guerra, ricos y pobres ! » (Tous à la guerre, riches et pauvres !). Blasco devint indésirable. Il jugea donc prudent de passer en Italie. Il en ramena un ouvrage de souvenirs et de descriptions enthousiastes, intitulé : AU PAYS DE L'ART — TROIS MOIS EN ITALIE. Le calme rétabli, il revient en Espagne — reprend la lutte politique, est plusieurs fois condamné et emprisonné. Voici l'histoire d'un de ses emprisonnements, d'après Camille Pitollet : Alors qu'il était en pleine jeunesse militante, Blasco venait de fonder son deuxième journal : « LA BANDERA FEDERAL ». C'est à ce moment que le Cardinal Sancha fit à Valence une entrée triomphale avec un cortège des plus luxueux. Ce fut là l'occasion d'un des gestes les plus fameux du Blasco batailleur. Aux balcons de la rédaction du journal, il fit placer une bande de toile sur laquelle on pouvait lire en gros caractères : « Jésus est entré à Jérusalem à pied et déchaux. Comparez ». Cet-

te attitude provoqua un scandale. Blasco IBANEZ fut arrêté et inculpé d'irrévérence.

De telles affaires lui valurent une popularité très grande, si grande qu'élu député républicain de Valence, il représentera pendant six législatures, l'opposition à la monarchie dans la Chambre espagnole. Cette opposition, il était d'ailleurs presque seul à la représenter.

Mais son tempérament d'agitateur combattif ne se contente plus de ces luttes politiques dont il sait bien qu'elles sont sans issue, du moins pour l'instant. Aussi quand, en 1909, ses électeurs voulurent l'envoyer une septième fois à la Chambre, il s'y refusa nettement. Ses raisons, Blasco IBANEZ nous les dit lui-même : « Je pensais, dit-il, qu'en Espagne il y avait bien vingt mille Espagnols qui pouvaient être députés et remplir leur rôle aussi bien sinon mieux que moi-même, tandis qu'il y en avait peut-être un peu moins à être capables d'écrire des romans passables. Je voulais qu'on me laissât suivre ma voie véritable ».

Car déjà Blasco IBANEZ avait écrit un de ses romans valenciens les mieux venus ; et sa popularité de républicain frondeur s'auréolait de son renom de romancier. Il n'était plus, comme on l'a appelé, ce Don Quichotte de la République dont la tête avait été troublée par les œuvres des historiens français de la Révolution : Mignet, Michelet, Lamartine... Il ne disait plus, en rêve : « Je serai le Danton de l'Espagne et puis je mourrai ».

Si Blasco, en effet, s'est reconnu un vrai fils de la Révolution Française, du moins jugeait-il à cette époque qu'il était vain de se battre contre des moulins à vent. L'heure viendrait — et elle vint, nous le verrons — où il aurait à reprendre la lutte pour le triomphe de la République.

Pour l'instant, le succès de ses romans était grand et le faisait connaître en Espagne et dans l'Amérique latine où plusieurs revues et publications importantes avaient déjà recherché sa collaboration.

Et c'est de la République Argentine qu'on lui offrit, en 1909, de faire une tournée de conférences. Blasco IBANEZ accepta. C'était le premier écrivain espagnol qui renouait les relations intellectuelles entre l'Amérique latine et la vieille Espagne, mère de l'Hispanité. Aussi fut-il accueilli triomphalement par 80.000 personnes quand il débarqua à Buenos-Aires. Il eut le bonheur d'y rencontrer Anatole FRANCE, chargé lui

aussi d'une tournée de conférences par le même impresario. L'amitié des deux écrivains ne devait jamais se démentir ; elle se renoua, plus forte encore, lorsque Blasco IBANEZ vint s'installer à Paris durant la Grande Guerre.

Pendant neuf mois, Blasco IBANEZ rayonna à travers l'Amérique du Sud, ne prononçant pas moins de cent vingt discours, en Argentine, au Paraguay, au Chili... Il avait projeté de parcourir toutes les Républiques de langue espagnole et de remonter même jusqu'au Mexique.

Et voilà que, brusquement, il est conquis par l'immensité de ces terres inexploitées ; voilà que, par amour pour l'action, il met fin à sa tournée de conférences, se mue en colonisateur, et ne songe plus qu'à devenir un défricheur de terres.

Il serait trop long de raconter dans le détail cette aventure inattendue qui conduisit d'abord Blasco IBANEZ à s'installer dans l'Argentine australe, en Patagonie, à y fonder sa COLONIE CERVANTES, en pleine brousse, à y lutter quatre années durant contre la terre hostile, les bêtes sauvages, les hommes... et les banques ! Vie d'action s'il en fut : six cents hommes sous ses ordres pour défricher et cultiver, et, bien entendu, toutes sortes de difficultés, voire de dangers, à vaincre... !

Qu'on en juge par l'anecdote suivante racontée par Camille Pitollet dans l'ouvrage déjà cité (v. Blasco IBANEZ, ses romans et le roman de sa vie, p. 137-138).

Certain jour, les journaliers d'un de ses campements, se mettent en grève et se dirigent, menaçants vers la case du chef pour exposer leurs doléances, en réalité pour le tuer et s'emparer de la caisse de la Colonie.

Blasco IBANEZ saisit sa carabine, bondit sur l'enceinte de fils de fer de sa case et, sans plus attendre, hurle des paroles comminatoires. Les révoltés s'arrêtent, abasourdis. Mais déjà Blasco IBANEZ leur parlait. C'était cela qu'il avait voulu : les tenir sous l'emprise de son verbe. Que leur dit-il ? Blasco avouait lui-même par la suite, qu'il eût été embarrassé pour le dire avec précision. Mais, ajoutait-il : « Jamais je ne prononçai de harangue plus tumultueuse, plus pathétique, plus bouillonnante. Ma main droite, crispée sur le rifle, m'interdisait tout autre gesticulation que le heurt saccadé d'une crosse d'acier sur le sol de l'allée. Le poing ser-

ré de ma main gauche traçait dans les airs des menaces d'horions meurtriers... Dominant mon émotion, je m'efforçais de suivre sur mon auditoire le progrès d'un lent travail intérieur de pensée, à mesure que je parlais... Je me surpassai en éloquence... J'évoquai toutes les choses sacrées dont peut vibrer une âme humaine, même la plus rebelle au sentiment. Pour la première fois ces hommes surent qui j'étais... Ils me connurent comme leur égal, leur frère de souffrances et de luttes. J'en vis qui s'attendrissaient... Et les femmes, profitant de la trève, avaient couru jusqu'aux campements des pacifiques, en avaient convoqué les meilleurs. L'insurrection était vaincue... Une fois de plus, j'avais comme le vieil Orphée, dompté les bêtes par ma musique ».

Mais son tempérament de lutteur et d'homme d'action pousse Blasco IBANEZ à créer encore, mais cette fois sur les frontières du Paraguay et de l'Uraguay, une nouvelle colonie qu'il baptise : NUEVA VALENCIA, en hommage à sa cité natale : 5.000 hectares de terres fertiles lui donnent de généreuses récoltes. Que de joies, que d'impressions exaltantes il éprouvait au cours de ses randonnées : le Gran Chaco, les Andes de Bolivie, le fleuve Paraguay, le plateau de Matto Grosso entouraient sa Colonie. Et quand, de la NUEVA VALENCIA, il voulait regagner sa COLONIE CERVANTES au climat glacial, il avait pour quatre jours et quatre nuits de chemin de fer. La distance qui séparait ses deux possessions était, disait-il, « plus grande que celle qui sépare Paris de Pétrograd »...

Notre romancier était-il fait pour cette vie de colon, captivante sans doute, mais trop riche aussi en peines, en tracas, en déboires ? Il faut croire que non.

Après bien des mésaventures, Blasco IBANEZ, victime de circonstances défavorables et grugé par tout le monde, dut vendre ses colonies dans des conditions assez désastreuses. En Juillet 1914, il revint à Paris, prêt à publier son roman « LOS ARGONOUTAS ». Cette œuvre était, dans son esprit, comme une introduction aux romans du Cycle hispano-américain qu'il avait projeté d'écrire.

Mais la Grande Guerre éclate. Dès le début, Blasco IBANEZ montre une foi inébranlable dans le triomphe final des Alliés. Il entreprend aussitôt une propagande inlassable qui s'étend à tous les pays de langue espagnole : articles de journaux, de revues, documents

d'information pour la propagande à l'étranger, conférences en France, romans de guerre dont les plus célèbres ont été « LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE » et « MARE NOSTRUM », et enfin cette « HISTOIRE DE LA GUERRE EUROPÉENNE » qui, par fascicule hebdomadaire de 32 pages illustrées, fit connaître pendant cinq ans au monde latin tout ce que notre auteur francophile voulait qu'on n'ignorât pas... Prodigieux labeur dont Blasco IBANEZ ne voulait pas être remercié : « Je n'ai fait que mon devoir, disait-il, en me dévouant pour la patrie de Victor Hugo, pour la France de la Révolution » (1). Et pourtant, il faisait « son devoir » malgré ses misères physiques que l'excès de travail lui occasionnait ; il le faisait avec une noblesse toute espagnole. Peut-on oublier, par exemple, qu'au moment où l'Amérique hésitait à intervenir pour les Alliés, lui n'hésita pas, dans un but de propagande, à vendre pour 300 dollars seulement, la version anglaise de ses « QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE ». Il abandonnait tous droits d'auteur sur le roman pour tous pays de langue anglaise afin d'en favoriser la diffusion. Le roman eut un succès extraordinaire aux Etats-Unis et valut une fortune... à la traductrice !

On peut donc affirmer que notre romancier — qui avait adjuré en vain son pays de prendre place aux comités des Alliés — fut, parmi les écrivains étrangers, un de ceux qui ont le mieux plaidé et servi notre cause.

Sa popularité était immense aux Etats-Unis où il entreprit en 1919 un voyage triomphal. Pendant près de deux ans, il y donna un cycle de conférences dans les Universités les plus renommées. Puis il visita le Mexique et revint s'installer en France sur la Côte d'Azur.

En 1924, il se dresse contre le Directoire qui, en Espagne, a détruit les libertés du régime parlementaire.

---

(1) Blasco Ibanez a exprimé son amour pour la France en de nombreuses occasions. Voici ce qu'il disait au cours d'une grande manifestation nationale à la Sorbonne : « Nous autres, Latins, qui considérons votre pays comme un second foyer, qui avons mis en lui un peu de notre passé, nous en recevons centuplé et vivifié comme aux rayons du soleil le produit de nos anciennes offrandes.

Si la France s'éteignait, nos peuples latins demeureraient errants à travers le ciel de l'histoire, comme des planètes sombres et froides attendant l'heure où un nouvel astre, monstrueux et informe, fait de matières qui nous seraient étrangères, viendrait nous entraîner dans son tourbillon vertigineux comme une poussière soumise ou inerte ».

Il écrit deux pamphlets célèbres : le premier « ALPHONSE XIII DEMASQUE », est tiré à deux millions d'exemplaires. Le deuxième s'intitule : « CE QUE SERA LA REPUBLIQUE ESPAGNOLE ». Dans ces pamphlets, Blasco IBANEZ s'identifie avec le peuple espagnol, et, se dressant contre le Dictateur et contre le Roi, il se proclame fièrement « la conscience de l'Espagne outragée »... « Entre Alphonse XIII et moi, dit-il à la manière de Victor Hugo, c'est une lutte à mort. Je ne rentrerai en Espagne que sur le cadavre fumant de la monarchie. Je ne rentrerai en Espagne qu'après la proclamation de la République... Mon cri a libéré la conscience de mon pays... C'est mon « J'ACCUSE ».

Blasco IBANEZ n'a pas eu le bonheur, dont il rêvait, de voir l'avènement de la deuxième République espagnole, car, toujours luttant, toujours écrivant, il est mort dans sa villa de Menton, le 28 Février 1928 : trois ans trop tôt !

Nous avons conté le glorieux retour de ses cendres à Valence en 1933. Ce fut là une apothéose digne de la prodigieuse existence de ce grand lutteur.

III. — L'ŒUVRE DE BLASCO IBANEZ

A. — SA CONCEPTION DU ROMAN

« La gloire, disait un jour Blasco IBANEZ à son ami l'écrivain Eduardo Zamacois, la gloire, l'argent et l'amour ne sont que des « ornements de la vie... Le véritable but de la vie, ce n'est pas de les conquérir, mais tout simplement de vivre... ; la vie est substantive, elle se justifie elle-même ». Energique affirmation qui dépeint à merveille cet homme exceptionnel, ce conquistador attardé, heureux mélange d'artiste et d'aventurier... (E. Zamacois). Si l'existence mouvementée de Blasco IBANEZ est le plus captivant des romans, c'est parce qu'il était, lui, par essence, un homme de vie, un homme d'action. Et il le savait bien. Son ami Rafale Altamira lui disait un jour : « Vincent, ta voie, ce n'est pas la politique. Abandonne-là. Ta voie, c'est la littérature » — Oui, tu as raison, lui répondit Blasco. Mais, que veux-tu, la bataille m'attire ».

Et, de fait, Blasco aimait la bagarre ; son caractère ardent et courageux, son tempérament batailleur, l'amenèrent à se battre plusieurs fois en duel, et avec de redoutables adversaires. Son duel au pistolet avec un

lieutenant de police n'est pas son moindre exploit. Blasco échappe miraculeusement ; la balle de son adversaire s'étant aplatie sur la boucle de son ceinturon, tout en lui meurtrissant les chairs. Les adversaires se réconcilient. Alors un témoin du lieutenant de police lui dit sa joie qu'il ait échappé à la mort, car, ajoute-t-il, « je suis grand amateur de vos romans » — Avouez, répondit Blasco avec une calme ironie, que vous avez failli fermer la boutique ! ».

Cette vitalité, ce dynamisme, qui le poussent dans de si dangereuses aventures, toute son œuvre en porte la marque.

Michelet disait d'Alexandre Dumas père, qu'il était une FORCE DE LA NATURE. Le mot pourrait s'appliquer à la puissante personnalité de Blasco IBANEZ. Il ne faut donc point nous étonner qu'il déclare : « J'ai fait dans ma vie bien d'autres choses que des livres ; et je n'aime pas rester immobile pendant trois mois dans un fauteuil, poitrine contre table, à écrire dix heures par jour... ; par goût personnel je préfèrerais faire mes romans dans la réalité que les écrire sur du papier... ».

Pourquoi donc écrit-il des romans ? Blasco nous l'explique dans une lettre rédigée dix ans avant sa mort et adressée à son ami le prêtre D. Julio Cejador, historien de la littérature espagnole. Ce précieux document nous éclaire sur les conceptions littéraires du romancier qui se défend tout d'abord d'être un littérateur, un littérateur de profession. «...Je suis, dit-il, un homme qui vit, et, lorsqu'il en a le temps, qui écrit, sous un impératif catégorique du cerveau. Ce faisant, j'ai conscience de continuer la noble et virile tradition espagnole. Les meilleurs génies littéraires de notre race ne furent-ils pas des hommes, dans le sens le plus complet du vocable : soldats, grands voyageurs, coureurs d'aventures lointaines, exposés aux captivités, à des misères variées... et par surcroît, ils écrivirent.

Quand ils eurent à lutter corps-à-corps avec la vie, ils abandonnèrent la plume, trouvant incompatibles la production littéraire et les exigences de l'action. Souvenez-vous de notre Cervantès, qui resta, à une période de sa vie, huit années sans écrire... ».

Si donc Blasco IBANEZ écrit des romans, c'est sous l'emprise d'un besoin, d'une nécessité, d'une servitude dont il ne peut se libérer : « Tout œuvre nouvelle, dit-il, s'impose à moi avec une sorte de violence physiolo-

gique qui l'emporte sur ma tendance au mouvement et mon horreur pour le travail sédentaire. Je la sens croître dans mon imagination. Ainsi que le fœtus qui devient enfant, elle s'agite, s'érige vivante et vibrante, frappe aux parois intérieures de mon crâne. Et il faut que, telle la femme en mal d'enfant, j'en expulse ce fruit de mon esprit, sous peine de mourir empoisonné par la putréfaction d'une créature prisonnière... Toutes mes résolutions antérieures de ne plus écrire sont vaines. Rien n'y fait. Aussi longtemps que je vivrai, j'écrirai des romans ».

Blasco IBANEZ analyse ensuite comment prennent corps en lui les romans, selon le procédé qu'il appelle de la BOULE DE NEIGE. Une sensation, une idée servent de point de départ. Autour d'elles, dans les limites du subconscient, d'autres viennent s'amasser, à l'insu même de l'auteur dont l'imagination est semblable, dit Blasco, à quelque appareil photographique qui aurait son objectif perpétuellement ouvert. Les images s'amoncellent inconsciemment, les richesses s'accumulent, s'amalgament, s'ordonnent, attendant le moment de s'extérioriser. « Et lorsque le romancier, sous l'emprise d'une force invisible, s'est mis à écrire, il pensera exprimer des choses nouvelles toutes fraîches écloses, alors qu'il ne fera que transcrire des idées qui vivent en lui depuis des années et qui lui furent suggérées par tel personnage oublié, tel paysage lointain, tel livre dont il ne se souvient pas ».

Les Goncourt, dans Germinie Lacerteux, affirment que « le roman est la réalité saisie à travers un tempérament ». De son côté, STENDHAL, grand artiste doublé d'un grand voyageur et d'un homme d'action, comme Blasco IBANEZ, soutient « qu'un roman est un miroir que l'on promène le long d'un chemin ».

Blasco accepte les deux définitions. Mais il ajoute avec raison que le miroir reproduit plus que la rigidité naturelle des objets, il leur donne une fluidité légère et azurée... ; il ne s'agit donc pas simplement de refléter ce que nous voyons ; le mérite c'est de savoir refléter.

De même le romancier, selon son tempérament, fait un choix dans la réalité ; ce choix est déjà une interprétation personnelle. Ainsi faisait VELASQUEZ, le plus réaliste des peintres, et ses personnages ont une vie étonnante.

Ce qui importe donc chez le romancier, aux yeux

de Blasco IBANEZ, c'est son tempérament, sa façon spéciale et propre de voir la vie, en un mot sa personnalité. « L'important, dit-il, c'est de voir les choses de près et directement, de les vivre — ne serait-ce qu'un peu — pour pouvoir deviner comment les autres les vivent ». Si la raison et l'intelligence interviennent dans l'œuvre d'art comme régulatrices et ordonnatrices, voire comme simples conseillères, on ne peut dire qu'elles suffisent à faire le roman. « Le vrai, l'unique élément constructeur, c'est l'instinct, le subconscient, cet invisible et mystérieux ensemble de forces que le vulgaire dénomme « INSPIRATION ». Tout artiste véritable compose son chef d'œuvre parce que C'EST AINSI (porque si), parce qu'il ne peut faire autrement... ». Ceci dit, ajoute sagement notre auteur, il ne faut rien exagérer, il ne faut pas croire que l'on peut se passer de la raison et de l'étude. « Tout doit être mis en œuvre et se fondre dans une harmonieuse unité ».

Telles sont, rapidement résumées d'après ses propres déclarations, les conceptions littéraires de Blasco IBANEZ : savoir réfléter les êtres et les choses selon le miroir stendhalien, saisir la réalité selon son tempérament...

Nous voici maintenant suffisamment renseignés sur le tempérament de notre auteur pour comprendre les caractères de son œuvre.

Cette force de la nature, ce forgeur, ce lutteur, cet artiste passionné, qui fut, a-t-on dit encore, une flamme et un cri, une force et un débordement, un phare de la mer latine, à la fois audacieux et lumineux, ivre de soleil, de lumière et des couleurs de sa terre, cet homme, quand il écrivait, ne pouvait que créer des œuvres à son image.

B. — LES QUATRE PERIODES DE SA PRODUCTION

Blasco IBANEZ divise sa production de romancier en quatre périodes. Suivons-le, c'est le meilleur juge.

a) LES ROMANS VALENCIENS

Blasco IBANEZ écrivit la première série de romans, depuis ARROZ Y TARTANA jusqu'à CANAS Y BARRO, à Valence, alors qu'il était « agitateur politique, directeur de journal, député, conducteur de foules ». A l'exception de « SONNICA LA CORTESANA », le roman de l'ancienne et tragique Sagonte, reconstitution antique

écrite sans doute à l'imitation de la SALAMBO de Flaubert ou du « QUO VADIS » de Sienkiewiez, tous les romans de cette première manière sont consacrés à la région valencienne moderne. C'est d'ailleurs pourquoi on doit inclure notre auteur dans la pléïade de romanciers régionalistes dont nous parlions au début. Tous les paysages, tous les types de sa petite patrie défilent sous nos yeux : boutiquiers, ouvriers, commerçants et bourgeois de Valence, habitants de sa « huerta », paysans et marins.

C'est l'époque des « CONTES VALENCIENS », de « LA BARRACA », de « BOUES ET ROSEAUX », « DANS LES ORANGERS », « FLEUR DE MAI »... œuvres dans lesquelles on sent palpiter l'âme multiple de Valence et toute la passion levantine, œuvres de jeunesse, nées dans une ambiance tourmentée. « La Barraca », nous dit Blasco IBANEZ, je l'ai écrite de 2 heures à 5 heures du matin, à la rédaction du journal « EL PUEBLO » quand je terminais le prosaïque travail de composition du journal et que j'étais harassé de recevoir des visites de coréligionnaires depuis six heures du soir, et que j'avais, en outre, prononcé un discours dans quelque casino républicain. Les chapitres étaient interrompus par un voyage dangereux de propagande, un duel, un meeting agrémenté de coups de feu... Quelle vigueur que la mienne à cette époque lointaine ! Quel débordement de vitalité ! ».

Gardons-nous de penser que, ce disant, Blasco IBANEZ exagère. Que l'on juge plutôt par l'anecdote suivante. On raconte qu'un soir, au milieu des discussions véhémentes qui mettaient aux prises Blasco et ses amis dans la salle de rédaction du PEUPLE, on raconte que le gérant du journal vint dire dans le brouhaha général à don Vicente que le feuilleton en cours prenait fin le jour même et qu'il fallait aviser pour le lendemain — C'est bien ; on avisera, répondit Blasco. Et notre fougueux romancier de reprendre la discussion. Bien entendu il oublia sa promesse ; et lorsque le gérant vint lui demander la copie le lendemain soir fort tard dans la nuit, Don Vicente eut une moue de dépit. Mais sa nature de lutteur l'emporta. Mettant la plume dans la main d'un petit saute-ruisseau de l'imprimerie, il lui dit : « Ecris ! ». Et lui se mit à arpenter la pièce de long en large et à dicter, phrase après phrase, ce que concevait sa puissante imagination. Ce fut, ce soir-là, le chapitre premier de « LA BARRACA », un de ses romans valenciens les plus célèbres, un de ceux que Ma-

nuei AZANA qualifiait de chef-d'œuvre, tant il est révélateur d'un art puissant et tragique.

L'intrigue de « LA BARRACA » est des plus simples. C'est l'histoire du duel angoissant qui se livre entre les habitants de la « Huerta » et un fermier Batiste, étranger au pays, qui, avec sa famille, est venu s'établir dans ces terres maudites... Après mille épisodes dramatiques de cette lutte sans merci des paysans ligués contre l'intrus et sa famille, l'inéluctable s'accomplit : le combat s'achèvera par l'incendie de la « barraca » de Batiste. Dans cet acharnement fatal contre un homme, il y a quelque chose de la grandeur tragique des drames antiques.

On a maintes fois souligné que les œuvres de la période valencienne se ressentent en partie de l'influence qu'exerçaient alors sur Blasco IBANEZ, Zola et l'école naturaliste en plein essor. Blasco ne reniait pas cette influence, car il admirait en Zola le peintre prestigieux de fresques énormes, l'animateur incomparable de foules ; et il se fût volontiers glorifié d'avoir écrit certaines pages de Germinal ou de telle autre œuvre de l'auteur français. Mais il ne pouvait accepter qu'on dise de lui qu'il était le Zola espagnol. Trop de traits différents séparent les deux écrivains. Seul de ses romans valenciens « ARROZ Y TARTANA » est influencé par Zola. Les autres s'écartent de plus en plus de son modèle. Et si, dans ses débuts, Blasco IBANEZ a vu la vie à travers les livres des autres, bien vite est arrivé le moment où il l'a vue avec ses propres yeux.

b) ŒUVRES DE LA SECONDE EPOQUE :

LES ROMANS NATIONAUX

Nous voici arrivés aux œuvres de la seconde manière. « Ma seconde époque, dit Blasco IBANEZ, est celle du roman que nous pourrions appeler SOCIAL ou, pour mieux dire, DE TENDANCE ».

L'optique de l'auteur s'est élargie. Sans doute il serait faux de dire que le thème valencien est littérairement épuisé pour lui. Mais ce ne sont plus les visions levantines qui l'obsèdent. C'est l'Espagne entière : ce sont maintenant les thèmes nationaux, les thème proprement espagnols qui vont le tenter. Il va aborder désormais les problèmes séculaires qui déchirent l'âme espagnole. Veut-il traduire la misère des champs d'Andalousie ? Il écrit la BODEGA (la Cave). Veut-il analy-

ser le mystère des vieilles villes endormies à l'ombre de leur cathédrale gothique, le heurt de la tradition avec les aspirations révolutionnaires modernes ? Il écrit: LA CATHEDRALE, dont l'action se situe à Tolède. Veut-il dépeindre les effets du jésuitisme dans les nouveaux centres industriels ? ? Il écrira : L'INTRUS, dont l'action se situe à Bilbao. Veut-il décrire la vie des bas-quartiers du peuple madrilène, voici LA HORDE. Veut-il enfin clamer son indignation contre ce qui constitue l'amusement national en Espagne ? Il dresse alors ce vigoureux réquisitoire qui a nom : ARENES SANGLANTES.

Cette œuvre nous arrêtera quelques instants : elle est parmi celles qui ont connu et connaissent encore le succès le plus considérable. Il fallait à l'auteur une extraordinaire autorité de romancier pour oser s'attaquer à la « FIESTA NACIONAL » tout en y consacrant de prestigieuses descriptions... Tout lecteur de « Sangre y Arena » est envoûté par le charme puissant de ce vigoureux talent. Et, nul, après la lecture de ces pages, ne pourrait refuser à Blasco IBANEZ les qualités de romancier né. « Et naître romancier, affirme Blasco lui-même, c'est avoir en soi l'instinct qui fait deviner l'âme des choses, saisir le détail frappant, évocateur de l'image juste, posséder la force de suggestion nécessaire pour que le lecteur prenne comme réel ce qui est œuvre pure d'imagination. Qui ne possède pas ce pouvoir, pour grands que soient son talent et sa culture, écrira un livre intéressant, correct et même beau en prétendant écrire un roman, mais il n'écrira jamais un roman ».

Il faut convenir que Blasco IBANEZ, lui, écrit des romans.

c) SES QUALITES DE ROMANCIER S'AFFIRMENT D'AILLEURS DANS LES ŒUVRES DE LA TROISIEME EPOQUE : LES ROMANS AMERICAINS.

Blasco, nous l'avons vu, va en Amérique en 1909 pour y donner des conférences ; il finit par s'y établir comme colon et il y mène la rude vie des premiers conquistadors. Après cinq ans de cette vie intense, il reprend la plume pour écrire LES ARGONAUTES. Sa mentalité avait changé durant ce long repos. Il écrivait autrement, peignait la vie avec des traits plus sûrs, plus vigoureux. Les ARGONAUTES, ce roman fleuve de l'émigration mondiale moderne vers l'Amérique du

Sud, lui donnait l'occasion de faire revivre dans une évocation magistrale, la merveilleuse aventure de Christophe Colomb, de ses compagnons et de tous les grands découvreurs de l'Amérique. Ce roman n'était qu'un prologue dans son esprit. « Mon dessein, affirme Blasco IBANEZ, était d'écrire une série de romans sur les peuples de l'Amérique qui parlent et pensent en espagnol. L'Espagne n'est pas uniquement en Europe. Notre péninsule n'est qu'une province d'une Espagne spirituelle et verbale, qui a vingt nations comme départements, grande République qui s'étend sur la moitié de la planète, sur le rivage de toutes les mers, sous tous les cieux et toutess les latitudes et dont le Président idéal et inamovible s'appelle Michel de Cervantes ».

Après LOS ARGONAUTAS, Blasco IBANEZ voulait écrire un cycle d'œuvres dont l'action se déroulerait en Argentine, au Chili, au Pérou. Il voulait ainsi créer un bloc romanesque dont les personnages auraient vècu à travers toute l'Amérique espagnole, quelque chose de semblable à la « COMEDIE HUMAINE » de Balzac. LOS ARGONAUTAS n'étaient qu'un prologue ; ce roman devait servir de piédestal aux créations futures.

Mais la grande guerre éclate quinze jours après l'apparition de ses ARGONAUTES. Adieu, romans hispano-américains. Sans doute Blasco n'y renonce pas : il les considère comme un devoir de patriote et d'artiste, car, dit-il, « le monde doit mieux connaître l'Espagne et les Espagnols d'origine, qui ont civilisé et créé les trois quarts de l'Amérique ». Il les écrira donc plus tard, s'il vit encore quelques années en pleine vigueur intellectuelle.

d) ŒUVRES DE LA QUATRIEME PERIODE : ROMANS DE LA GRANDE GUERRE

Pour l'instant, c'est le cycle des romans de la Grande Guerre qui commence. Blasco IBANEZ en a écrit trois qui ont eu un retentissement énorme. Et tout d'abord : LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE, les quatre symboliques cavaliers : le Peste, la Guerre, la Famine, la Mort « brelan de sinistres chevaucheurs », disait Laurent Tailhade en 1918, dont nous devons être reconnaissants à Blasco IBANEZ d'avoir éternisé la terrible image dans la fresque puissamment évocatrice, où il a retracé les affres de ce premier drame mondial.

Nous avons dit la diffusion extraordinaire de ce roman dans l'Amérique du Nord ; il aida sans nul doute à faire accepter par le peuple américain l'intervention des Etats-Unis dans la guerre européenne.

Blasco y décrit des scènes de guerre avec une exactitude qui surprendrait si l'on ne savait qu'il fit au front plusieurs visites. Il alla dans les tranchées et y recueillit de précieux témoignages ainsi d'ailleurs que dans les Etats-Majors où il était invité. Il put ainsi reconstituer la réalité des combats, et décrire tout particulièrement la salvatrice bataille de la Marne. La culture de Blasco IBANEZ était d'ailleurs très vaste et, pour aussi extraordinaire que cela paraisse, elle s'étendait même au domaine militaire. Il est à ce sujet, une anecdote savoureuse qui nous explique comment Blasco IBANEZ acquit cette science inattendue chez un homme de lettres.

A une certaine époque de sa jeunesse turbulente, son action d'agitateur politique avait fait exiler Blasco dans une petite ville dépourvue de vie intellectuelle. Pour rassasier son besoin de lecture, il dut se rabattre sur les livres de théologie, sur la vie des saints de la bibliothèque épiscopale ; il découvrit ensuite, chez la veuve d'un ancien officier du génie, toute une bibliothèque d'ouvrages militaires. Il en fit sa pâture ! avec la même passion qu'il mettait en tout... vingt-huit ans après, il interloquait par l'ampleur de ses connaissances, les officiers généraux qui l'avaient invité à déjeuner au cours d'une de ses visites au front. Ses commensaux ne pouvaient comprendre qu'un romancier en sût plus long sur des thèmes de technique militaire qu'un officier breveté d'Etat-Major...

Après les QUATRE CAVALIERS, Blasco IBANEZ écrit un nouveau roman qui a un très grand succès : MARE NOSTRUM. C'est le roman qui stigmatise la guerre sous-marine allemande en Méditerranée, cette guerre qui envoya par le fond des dizaines de bâteaux espagnols alors que les sous-marins allemands allaient se ravitailler (ô ironie) dans les ports de l'Espagne neutre !

En 1919 enfin, Blasco IBANEZ dont la santé est fort compromise par les excès de travail et par les privations de quatre années de guerre, doit aller se reposer à Monte-Carlo. Il y rédige «LOS ENEMIGOS DE LA MUJER» — LES ENNEMIS DE LA FEMME — C'est le roman des égoïstes, des jouisseurs qui sont restés en marge de la tragédie européenne, dans une des plus belles régions du globe, la Côte d'Azur, jusqu'à ce que

certains, touchés par la grâce, se jettent à leur tour dans la mêlée qui les meurtrit sans doute, mais d'où ils sortent tout autres, redevenus des hommes.

e) ŒUVRES DE LA DERNIERE PERIODE : LES ROMANS HISTORIQUES

Au lendemain de la guerre «LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE», «MARE NOSTRUM», «LES ENNEMIS DE LA FEMME» marquèrent très certainement l'apogée de la gloire de Blasco IBANEZ. Dès 1918, nous l'avons vu, le romancier reconnaissait à sa production littéraire les quatre périodes différentes que nous venons d'énumérer : cycle valencien, cycle espagnol, cycle américain, cycle de la Grande Guerre. Il en est un qu'il ne pouvait alors indiquer — et pour cause : celui des romans qu'il allait écrire pendant dix ans encore. Ces œuvres marquent sur les antérieures, un enrichissement de son inspiration, un élargissement de ses horizons. Comme si l'humanité actuelle ne lui suffisait pas, il va s'adonner au roman historique. Et sa vision qui, à la recherche des chemins de la race, s'était élargie à travers le monde, va s'élargir aussi dans le temps en remontant le cours de l'histoire.

Lors de son premier voyage en Argentine en 1909, Blasco IBANEZ avait eu la claire vision de l'universalité de sa race. Il y avait rencontré le grand poète du Nicaragua, Rubén DARIO, qui, lui, avait fait, dix ans auparavant, en sens inverse, un voyage en Espagne, dans cette vieille Espagne, mère de l'Hispanité. Rencontre émouvante des deux grands écrivains ! Chacun était très loin de sa patrie dans cette grande ville de Buenos Aires. Et pourtant ils s'y sentaient parfaitement chez eux, aussi bien l'un que l'autre, parce qu'ils étaient tous deux écrivains de langue espagnole. Et voilà que grâce à ce contact avec l'Argentine, cette Argentine que Blasco appelait «LA TERRE DE TOUS»..., voilà que le romancier se sent lié à toute l'Amérique espagnole et par elle à l'humanité tout entière. Il comprend désormais ce qu'il y a d'universel dans sa vocation de romancier et il veut se consacrer à l'exaltation romanesque des grandes figures espagnoles dont la vie influa sur les destins de l'humanité. De là ses derniers romans... Nous n'en citerons que trois.

Et d'abord «EL PAPA DEL MAR», LE PAPE DE LA MER, consacré à la vie du pape schismatique espagnol Pedro de Luna (Benoît XIII). Dans ce roman, Blasco

IBANEZ, par un procédé nouveau, interpose une action moderne avec une action historique.

Voici encore « A LOS PIES DE VENUS », AUX PIEDS DE VENUS, où, par le même procédé, le romancier tente la réhabilitation des Borgia.

Enfin « EN BUSCA DEL GRAN KAN », A LA RECHERCHE DU GRAND KHAN, qui est une évocation de l'épopée de Christophe Colomb. Ce roman devait, avec deux autres, former le triptyque de la découverte du Nouveau Monde. Pour toutes ces œuvres, Blasco IBANEZ avait réuni une énorme documentation historique. Il voulait que ces reconstitutions fussent précises, exactes et vivantes, car elles étaient à mes yeux, le monument littéraire qu'il élevait à la gloire de l'Espagne, découvreuse du la moitié du globe, et elles étaient destinées à faire connaître au monde les figures espagnoles les plus glorieuses.

Seule la mort a empêché Blasco IBANEZ de réaliser les vastes projets que concevait son imagination débordante. J'imagine d'ailleurs que si la mort lui avait donné un répit de quelques années, à sa venue, elle l'aurait encore trouvé en pleine création. Cet écrivain fécond, gonflé de passion, était trop dynamique, trop impétueux, pour réduire ou maîtriser sa production. C'est pourquoi d'ailleurs, il n'eut pas la minutieuse patience du styliste et ne visa pas à la perfection de la forme.

En revanche, son œuvre est exubérante, variée, riche comme la vie qu'il excellait à saisir. Ses récits sont puissants, d'une puissance concentrée et souvent tragique, car Blasco, qui n'aime pas les subtilités des analyses psychologiques, a un goût prononcé pour les personnages tout d'une pièce, dont la mentalité primitive, les contacts et les heurts violents créent les situations les plus angoissantes. C'est très souvent la lutte entre un rebelle, un inadapté, un rêveur non conformiste et son milieu que l'auteur nous dépeint. Le rebelle est vaincu, le rêveur non conformiste brutalement réveillé de son rêve ; et seul reste vainqueur le milieu, force fatale, indifférente ou aveugle...

La psychologie de Blasco IBANEZ est donc un peu simpliste : les demi-teintes, les finesses en sont absentes ou pour mieux dire, elles sont noyées dans un déploiement de lumière, de couleur et de violence.

Par contre Blasco possède l'art de la composition et c'est un coloriste admirable. Sa rétine, extraordinaire d'acuité, enregistrait toutes les images et c'est ce qu

explique sans doute l'intensité, la vigueur et la lumière de ses descriptions.

On a pu réunir en un livre les passages de ses œuvres qui font de lui un grand paysagiste (Camille Pitollet : BLASCO IBANEZ PAISAJISTA), et le mot de symphonie, a-t-on dit, vient naturellement à l'esprit quand on songe à ces descriptions.

L'une des plus célèbres est cette très belle symphonie de couleurs dans la « huerta » de Valence, que l'on peut lire dans « ARROZ Y TARTANA » (1894). Dans une magistrale transposition des couleurs aux sons, Blasco, nouveau magicien dont on ne sait s'il manie la palette du peintre ou la baguette du musicien, nous fait « entendre » la plus admirable des symphonies. Cela se poursuit durant plusieurs pages, et Blasco de conclure : « Tout cela, c'était du Wagner pur : la symphonie de Tannhauser ».

Ce passage est évidemment un morceau de bravoure, il n'en montre pas moins chez Blasco IBANEZ un artiste. Le grand romancier, qui fut aussi critique musical, a souvent exprimé dans ses romans son admiration, mieux encore son culte, pour Wagner et Beethoven dont il goûtait la puissance.

Aussi a-t-on pu dire avec raison, à sa mort, que si l'Espagne avait perdu un romancier de valeur, et la démocratie un apôtre, le monde, lui, avait perdu un artiste (Lazaro Somoza Silva).

*
**

Il y aurait encore fort à dire sur la vie et l'œuvre de notre romancier : le sujet est loin d'être épuisé. Mais il est temps de conclure et de donner à ces propos un couronnement logique.

C'est Blasco IBANEZ, lui-même, qui va nous le permettre. A la fin de son roman intitulé « LES ENNEMIS DE LA FEMME » le rêveur généreux et noble qu'il était écrivait : « Nous avons tous deux patries : le lieu où nous sommes nés et la Nation dont on fait partie. Pourquoi ne pas élargir généreusement cette conception par celle d'une troisième patrie ? Le jour béni ne viendra-t-il pas où les hommes se parleront en hommes faits de la même chair, sans se demander si l'histoire leur ordonne de se haïr ou de se tuer ? Tout en aimant leur pays natal, ne pourraient-ils pas être en même temps des citoyens du monde ? ».

Aspiration généreuse qui commence à soulever les

hommes et les peuples ! Citoyen du monde ? Blasco IBANEZ ne l'était-il pas ? Son talent en tout cas s'était universalisé ; et nous avons vu que son évolution littéraire avait transformé l'auteur régionaliste puis espagnol en écrivain européen et mondial.

Cette évolution nous fait admirablement comprendre celle que l'Espagne a tenté d'accomplir sur un autre plan.

Pendant de nombreux siècles les tendances particularistes de l'Espagne la maintinrent à peu près en dehors des grands courants de la pensée et de la culture européennes (voyez la Renaissance, voyez la Réforme).

Mais l'Espagne moderne s'est ressaisie. Depuis le début du siècle, les Espagnols les plus éminents ont lutté pour qu'elle sorte d'elle-même, quelle ouvre ses fenêtres sur le dehors afin que les courants de la vie moderne viennent la réveiller. Et l'Espagne, fermant à double tour de clef la sépulcre du Cid, n'a plus voulu être l'esclave de son glorieux passé ; elle s'est résolument tournée vers l'avenir, aspirant à devenir une grande nation européenne.

Témoins de cette aspiration furent les hommes de la fameuse génération de 1898.

Témoins encore la vie et l'œuvre d'un écrivain comme Blasco IBANEZ.

Témoin enfin le trop rapide avènement de la deuxième République espagnole : des hommes d'état et des intellectuels, par un émouvant effort de recherche et de renouvellement, traduisaient l'opiniâtre volonté de vie d'une nation qui se sent jeune malgré son lourd passé de gloire.

La République a disparu. Mais le mouvement de libération du passé est-il pour autant définitivement arrêté ? Et que sera-t-il de l'Espagne soit dans un proche avenir soit à une échéance plus lointaine ? Nul ne saurait le dire.

Ce qui paraît certain, c'est que l'esprit de l'Espagne tend à s'universaliser et que cette tendance aura raison de toutes les résistances, de toutes les réactions.

Aussi ne pouvons-nous croire ceux qui prétendent que l'Espagne est incapable de jouer le rôle de grande nation européenne.

Semblable jugement nous rappelle celui de Brunetière qui, vantant l'originalité de la littérature espagno-

ıe, ajoutait : « ELLE EST SI SPÉCIALE QU'ELLE NE CONVIENT QU'A L'ESPAGNE ».

Elle ne convient qu'à l'Espagne ? Allons donc !

Par quatre fois au moins l'influence espagnole s'est profondément fait sentir sur la littérature française : au XVIme siècle avec l'Amadis, au XVIIme avec les types de sa Comedia, son Cid en particulier, au XVIIIme siècle par son influence sur Beaumarchais et Le Sage, au XIXme par son influence sur Victor Hugo et les romantiques.

Peut-on par ailleurs dénier une résonnance mondiale à un pays dont le génie a créé des œuvres et des types immortels comme le Cid, Don Juan, Don Quichotte ?

C'est pourquoi, avec Blasco IBANEZ et bien d'autres esprits, nous avons foi dans les destinées de l'Espagne comme grand pays du Monde.

L'HOMME
devant l'arbre

par

M. A. FLAUGERE
Conservateur des Eaux et Forêts

L'Homme devant l'Arbre. Pourquoi ce sujet ? Sans doute l'ai-je choisi parce que ses données sont particulièrement familières au vieux Forestier que je suis. Mais c'est également et surtout parce que la solution rationnelle du problème des rapports de l'Homme avec l'Arbre se trouve désormais impérativement portée au premier plan des préoccupations de toutes les nations du monde.

Dans l'exemplaire de la Revue « l'Illustration » du 10 Mai 1952, Georges Duhamel jetait ce cri d'alarme. « Plaignons ces peuples qui par imprévoyance ou par ignorance ont déboisé monts et plaines abandonnant à la terrible érosion le sol qu'ils ont reçu de leurs ancêtres et doivent transmettre à leur postérité. Je plains les peuples qui n'ont pas su respecter la végétation grâce à laquelle se trouve retenue et canalisée l'eau pure tombée de la nue ».

Ce fleau de la déforestation s'est manifesté chez tous les peuples de la terre, mais à des degrès divers ; c'est ainsi qu'en France il n'a pas revêtu cette acuité dévastatrice qu'il a prise notamment dans tous les pays circumméditerranéens, aux Etats-Unis, en Chine, en U.R.S.S., en Australie, au Canada. L'écrivain et agronome américain Bromfield en a ainsi témoigné : « Ce que l'étranger doit admirer le plus en France ce n'est

pas la technicité des Ingénieurs pas plus que la beauté des artistes et la culture intellectuelle de la capitale, mais la sagesse profondément humaine du paysan français et de l'homme du peuple qui est ainsi arrivé à une espèce de bon sens qui respecte la nature et en connaît les limites ».

Pourquoi faut-il présentement autour de nous que par abandon coupable et inexplicable de cette sagesse les arbres d'alignement de nos routes, les arbres d'ornement de nos boulevards, de nos promenades autant rurales que citadines subissent une recrudescence irraisonnée de mutilations aussi injustifiées qu'injustifiables qui déforment leur port naturel, en détruisent l'harmonieuse beauté et en compromettent la vitalité. Triste retour aux fastes d'un passé condamné.

Ces quelques lignes qui vont suivre veulent être un hommage rendu aux amis des arbres qui déplorent et dénoncent de tels abus. Elles veulent aussi être un enseignement et un appel pour ceux qu'une insuffisante connaissance du rôle de l'arbre dans notre Univers maintiennent hostiles ou simplement indifférents.

L'homme n'est pas un isolé dans la nature ; il vit au milieu d'autres être vivants, animaux et végétaux, avec lesquels il a une Mère commune dispensatrice aux uns et aux autres de la diversité de leur existence matérielle ; je veux dire la chlorophylle, ce mystérieux et énigmatique pigment vert de la feuille qui à tous donne vie et la leur perpétue, en permettant les synthèses hydrocarbonées, l'accumulation d'azote sous des formes nutritives, l'enrichissement de l'atmosphère en oxygène vital au détriment de l'acide carbonique : cycle de l'oxygène, cycle du carbone, cycle de l'azote, harmonieuses réactions nécessaires à toute vie animale, il faut éviter de les troubler, car c'est toujours à son désavantage que l'homme détruit les équilibres naturels traduisant la confrontation permanente des actions et des réactions des êtres dans leur milieu. Nombreux sont les végétaux, tous peut-être, chacun avec sa spécificité propre, qui dégagent sous forme d'aérosols de véritables antibiotiques de protection qui par ricochet, en chaine peut-on dire, peuvent débarrasser d'autres espèces de leurs parasites. La pureté de l'air de nos forêts, ses effets vivifiants et protecteurs résulteraient ainsi notamment des aérosols bactéricides ou insecticides qui s'y conjuguent. Ces moyens d'auto-défense végétale l'homme déjà les utilise pour la protection de son organisme par l'emploi des antibiotiques fongiques

extraits des champignons (pénicilline notamment) qui sont une des grandes acquisitions médicales de notre temps.

Voilà une partie de l'enseignement à vulgariser pour vaincre l'indifférence aussi bien que l'hostilité des hommes envers le végétal et l'arbre, son représentant supérieur.

Une autre partie va suivre sur l'apport culturel à attendre de l'Arbre et de la Forêt, et en particulier sur un renouveau à espérer du sens moral, artistique, littéraire et philosophique des Hommes.

***

Isolé ou en groupe, l'Arbre est un des éléments caractéristiques de notre campagne française. Le gros noyer, le tilleul, penchés sur la ferme ; l'orme crevassé qui trône sur le mail ou devant la petite église du village font partie de la vie du paysan sur lequel ils semblent exercer la tutèle propre aux génies familiers. Le platane déverse son ombre sur les routes ; aligné en rideau notre cyprès provençal protège les récoltes contre les crises nerveuses du mistral. Soit qu'il borde champs et chemins en double rangée de peupliers, soit que ruban de saules et d'aulnes il dessine les méandres de nos cours d'eau, partout l'Arbre apporte le bienfait de sa grâce et de sa fraîcheur, même dans les sites les plus deshérités. Il plait à l'œil, repose le regard et élève l'âme des hommes vers les hauteurs sereines de la beauté. Ailleurs groupé en imposantes forêts, il escalade en bataillons serrés les pentes les plus rudes de nos montagnes, parant comme d'une fourrure opulente des sites qui sans ce manteau végétal ne seraient qu'affreuse solitude.

Pour la plupart de nous, Français, la forêt, les arbres isolés, nous sont compagnons si mêlés à notre vie, à nos travaux, à nos loisirs qu'il nous serait à peu près impossible d'imaginer ce que sans eux pourrait être notre existence. Prenons à témoin cette multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, chasseurs, pêcheurs, campeurs ou simples promeneurs, qui fatigués de la vie déprimante des cités se précipitent chaque fin de semaine ou dès leur moindre congé, vers la forêt pour y jouir de sa tranquillité apaisante. Quel est celui qui n'a pas en lui senti revivre un mystérieux instinct quand se reposant à l'ombre d'un arbre majestueux, il a entendu un bruissement léger révélant la présence d'êtres

vivants dans les fourrés de l'alentour. Sanctuaire de la nature, asile délicieux où l'individu surmené par l'existence trépidante de la vie moderne parvient à calmer ses douleurs physiques et morales, la Forêt ce refuge précieux doit être sacré.

Aux époques sombres de l'histoire, elle fut aussi le refuge de tous les vagabonds sublimes pour qui la liberté restait le premier des biens ; hier encore, elle accueillait nos fiers maquis.

⁂

Nos écrivains, poètes, philosophes, dramaturges, recherchent auprès d'elle thèmes et prétextes inépuisables à leurs méditations, à leurs rêveries, à leurs idéologies passionnées. Tel, invoquant les hautes et majestueuses futaies, prétend affirmer par leur exemple une hautaine morale de grand seigneur, quand tel autre y découvre l'image d'une communauté fraternelle. D'autres veulent y trouver l'enseignement d'une sérénité résignée quand d'autres en reçoivent leçon de courageuse ténacité. Et ainsi à perte de vue. Tous sont sincères, tous ont raison. La Forêt est un monde assez vaste et divers pour admettre toutes les contradictions sans avoir à les concilier, pour prêter à chacun selon son humeur, sa fantaisie, ses désirs ou ses préventions. Ce sont là jeux humains plus ou moins brillants qui se jouent la plume à la main, loin des arbres. Mais l'émerveillement que l'on goûte sous leur couvert aux heures où l'on se contente d'être un simple promeneur dans la forêt est assez capiteux et prenant pour ne laisser place à rien d'autre qu'à la jouissance de sa sérénité et de sa puissance d'enchantement et de consolation.

Nous envions ta sagesse ô Tityre et comme toi nous voudrions, étendus dans l'ombre d'un grand hêtre, nous repaitre de fraîcheur et de paix aux balbutiements du flûteau que nos doigts auraient creusé.

⁂

L'histoire elle-même a peuplé d'ombres familières nos paysages forestiers ; peut-on vraiment les parcourir sans rechercher : ici, le chêne de Vincennes de Saint Louis dont Henri Bordeaux aurait souhaité la replantation au même lieu, pour que la foule du dimanche vienne en sa présence retrouver le sens de la justice ; là, la haquenaie blanche d'Agnes Sorel, se dérobant à la

surveillance de la Cour pour rejoindre bourgeoisement dans la proche forêt, son royal amant Charles VII. Le Lierre de Milly évoque Lamartine, le laurier évoque Virgile, et l'olivier évoque le drame de Gethsemani. Qui de nous parcourant la terre de Crau n'a pas cherché à identifier ce fatal mûrier qui entendit la déclaration d'amour de Mireille et de Vincent.

Mais pour être le pur symbole vivant du souvenir, l'Arbre et la Forêt ne sont pas qu'un reliquaire.

Les poètes, ces rêveurs, les littérateurs, ces enthousiastes, ont de tous temps salué et chanté la forêt inspiratrice. C'est Ronsard exaltant le charme de cette haute maison « des oiseaux bocagers » ; ce sont les Romantiques vénérant sa sérénité de Cathédrale naturelle. C'est à n'en pas douter, dans les branches rèches de la forêt de Broconne en Augoumois, où il venait à la lune traquer le loup, que Vigny trouva l'inspiration de son puissant poême philosophique « La Mort du Loup ». Peut-on imaginer Jean de la Fontaine s'il n'avait pas eu de forêt à garder, lui qui aimait convier ses amis Racine et Boileau à venir converser avec lui parmi les arbres et les fontaines du parc de Versailles. « Dans les lointains bleus dira Victor Hugo les bois couvrent de leur rousse fourrure l'épaule des côteaux frileux ; les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux ; ô Dieu l'Arbre est sacré ».

Faisant écho à tous ces grands, le divin poète de Maillane, invoquant dans Calendal ces âmes diverses qui peuplent cette terre de Provence dont il voulut être et fut le pieux serviteur ne s'écrie-t-il pas :

« Amo di seùvo armouniouso
T'appellé. Encarno té
Dins mi vers provençaus ».
« Ame des Sylves harmonieuses, je t'appelle
Incarne toi dans mes vers provençaux ».

Et je ne saurais oublier ici de rappeler ce que Claudel disait à Bruxelles en Février 1937, au cours d'une conférence qu'il donnait sur Verlaine :

« C'est cette faculté d'illusion, cette nécessité amère et douce d'être à la fois ici même et ailleurs, cette connivence passionnée avec le rêve qui forme le caractère principal de ce territoire mystique que j'appellerai «la forêt d'Ardennes» cette forêt qui commence aux portes de Paris pour s'étendre à celles de l'Allemagne. C'est elle que nous retrouvons dans les peintures de Watteau, par exemple dans « l'Embarquement

pour Cythère » ; elle encore à qui nous devons ce que Verlaine a de meilleur ; elle enfin qui inspirait ces « Poêtes de Sept ans » dont parlait Arthur Rimbaud. C'est du fond de l'âme de l'Ardenne qu'est sortie ce que l'on appelle la doctrine symboliste qui veut que l'art ait beaucoup moins pour objet d'exprimer la réalité que de la signifier ».

De Verlaine quelques vers :

Au pays de mon père il est des bois sans nombre
Là les loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.
.....
O Nouvelle Forêt, nom de féerie et d'armes
Avec la mer qui rêve haut, pas très lointaine.
.....
Comme un puissant écho des choses d'autrefois,
J'y vécus solitaire ou presque, quelques mois
Solitaire et caché, comme tapi sous l'herbe,
Tout ce passé dormant au pied du bois superbe.

Et encore ces quelques lignes de Valéry-Larbaud parlant de son cousin : « Les lecteurs de « Charmes » ne peuvent manquer d'être frappés par la place importante qu'occupent dans la lyrique de Paul Valéry les thèmes empruntés à la flore. Il est donc vraisemblable que ce fut au cours de ses promenades ou de ses flâneries dans les Jardins de Montpellier qu'il reçut ses premières impressions de la beauté des arbres et se mit à accumuler les observations qui devaient un jour trouver leur expression dans sa poésie ».

***

Mais la Forêt n'est pas seulement une raison de rêver. Il a été déjà indiqué « in limine » que par sa chlorophylle l'écran vert végétal donnait directement ou indirectement vie à tous les êtres, animaux et végétaux ; mais il serait trop long d'exposer ici l'immensité des autres bienfaits que le Végétal met au service des hommes. En fait pour les économistes modernes devant la menace qui se précise de la surpopulation du globe qui s'achemine vers une population de trois milliards d'individus en l'an 2000, le problème se résume en ce dilemne : l'Arbre, ou la Pauvreté, cette dernière engendrant la Faim du monde.

On ne doute plus aujourd'hui que le manteau végétal surtout sylvestre soit le meilleur élément de la

solidité des montagnes, de l'arrêt de la funeste et ruineuses érosion des terres et ainsi de la conservation des sols et de l'eau.

« L'eau c'est l'arbre et l'arbre c'est l'eau ; un pacte indissoluble lie l'éternelle fuyante à l'éternel immuable » proclamait voici plus d'un demi-siècle le savant géographe Onésime Reclus.

Il ne s'agit donc plus pour tous les hommes de la planète, solidaires parce qu'également menacés ou intéressés, de lancer son défi à la nature, mais bien mieux d'étudier des programmes d'utilisation de ses ressources et de préparer leur restauration au rythme même de leur exploitation et de leur destruction.

Dans cet ordre d'idées, une conférence scientifique à laquelle participaient les représentants de cinquante Nations, tenue à Lake-Sucess du 17 Août au 6 Septembre 1949 se donna pour mission de réaliser « une mise en commun de l'expérience acquise » dans l'exploitation et l'utilisation conservatrice des ressources terrestres. Les sept cents experts ainsi réunis arrivèrent à cette conclusion que les deux plus graves problèmes à résoudre en première urgence étaient : d'abord le problème alimentaire, ensuite le problème forestier. Les problèmes relatifs aux ressources minérales, aux ressources énergétiques (houille — électricité — pétrole) d'importance cependant primordiale furent tenus pour moins aigus.

Il convient en effet de ne pas oublier que la marche de l'humanité ne sera jamais sûre aussi longtemps que la faim et le froid tenailleront le plus grand nombre, et que n'aura pas été franchie la première étape du progrès qui est d'avoir satisfait aux exigences de la vie animale et d'avoir ainsi donné à chacun la possibilité d'être pleinement « un homme » et d'affirmer sa primauté.

***

Très heureusement pour notre humanité cet Arbre providentiel est un élément universel dans la nature. On le rencontre en tous lieux du monde dont l'homme ne l'aura pas volontairement extirpé.

Disons mieux, exception faite de la toundra glacée et du désert typiquement sans eau, dès qu'une terre même nue, est abandonnée à elle-même, elle est irrésistiblement et plus ou moins vite conquise par des associations végétales inférieures, se différentiant lentement mais sûrement en associations d'un ordre de

plus en plus élevé et enrichi pour aboutir toujours à l'Arbre et à la Forêt, formes supérieures du végétal : C'est dire et assurer que dans le Temps, hors de l'emprise de l'Homme, la vocation naturelle de toutes les terres est une vocation finalement arbustive.

Mais à côté de « cette force biologique végétale » la nature en a dressé une cutre, « animale », qui trouve dans l'Homme sa manifestation la plus puissante. Ainsi voilà face à face l'Arbre et l'Homme depuis le jour de l'apparition de ce dernier sur la Terre. Depuis cette rencontre, c'est entre eux une lutte dramatique. C'est l'Homme qui toujours mène le combat et invariablement devant sa volonté l'Arbre recule ou avance. Alors que la forêt était principale occupante des terres du monde il était dans l'ordre normal des choses que devant la nécessité de pourvoir aux besoins de populations devenant à la fois plus nombreuses, plus évoluées et ainsi plus exigeantes, cette forêt fut défrichée et devint terres arables et pâtures dont son humus accumulé depuis des millénaires assurerait la fécondité.

Quand la Forêt ne fut détruite que dans la stricte mesure des besoins impératifs des hommes, il n'y avait pas abusive déforestation. Malheureusement inconsciemment dans les civilisations primitives, puis consciemment au fur et à mesure de la marche en avant des civilisations, l'Homme, oubliant toute mesure a détruit la forêt sans contre-partie utile.

L'Homme moderne lui-même faisant fi des lois de la nature qu'il connaît cependant bien est devenu, suivant l'expression de l'américain Osborn (bien placé pour en connaître, son pays étant victime de cet état de choses) « un agent géologique destructeur ». A l'aube de son histoire, l'humanité ne vivait que **du revenu** de la nature : faune et flore ; elle crut par la suite qu'en surplus du revenu elle pouvait aussi s'en prendre au capital : Or tout capital qui ne se renouvelle pas s'épuise quand on vit sur lui. Il eût fallu y penser à temps, et on n'y pensa pas. Et c'est ainsi que sur la terre entière s'inscrivit à travers les âges le douloureux martyrologe de la forêt.

Le bassin méditerranéen a été particulièrement déforesté parce que Latins et Arabes qui à l'inverse des Nordiques, n'ont jamais aimé ni protégé la Nature, ont toujours tenu l'Arbre pour un ennemi.

En moins de 600 ans l'Espagne qui au début du moyen âge était un pays encore humide et boisé est devenu par le fait d'une rapide déforestation un pays

presque désertique. En Afrique du Nord, grenier des Romains, les perturbations dûes aux guerres et aux invasions, et le nomadisme arabe ont en deux millénaires abaissé de 8 millions d'hectares à deux millions l'emprise de la forêt par ailleurs sévèrement appauvrie : La destruction du manteau végétal sylvestre est pour une part importante responsable de la formation du désert saharien. Les fresques découvertes par l'expédition Henri Lhote dans le Tassili confirment que le Sahara fut une région verdoyante devenue désertique par le déboisement qui ouvrit la porte à l'érosion du sol et au dessèchement du climat.

Même origine des déserts de la grande île de Madagascar où en deux siècles seulement le manteau forestier primitif s'est amenuisé de 30 à 3 millions d'hectares.

Mêmes causes, mêmes effets partout dans le monde : Maroc — Tunisie — Afrique Occidentale — Afrique Equatoriale — Soudan, l'immense Chine, tous les pays d'Amérique du Nord et d'Amérique du Sud et d'autres encores ont subi les désastreuses conséquences de la rupture des équilibres naturels.

De ce drame, maints écrivains ont porté témoignage.

Henry Bordeaux, dons son roman « Yamilé sous les cèdres » a exprimé ses regrets de la quasi totale disparition du cèdre, au Liban même, son pays d'élection et d'origine, et cela par l'arrêt total de sa régénération naturelle rendue impossible sur un sol parvenu par les abus pastoraux de l'homme au therme ultime de sa dégradation. Les derniers survivants, ajoute-t-il, de ce qui fut la gloire forestière de ces lieux ne forment déjà plus que des boisements très morcelés et mal venants ; l'un d'eux s'appelle le bosquet de Bécharré ; il comporte environ quatre cents cèdres de belles dimensions et d'âge vénérable. C'est une relique d'un hectare environ de contenance, soigneusement ceinturée de murailles protectrice élevées et entretenues par le seigneur propriétaire, et qui se situe dans le cadre ultra-symbolique de plus de dix milliers d'hectares de terrains qui furent boisés dans un passé relativement récent.

L'écrivain, comme tous les touristes qui sont passés en ces lieux ont honoré ce seigneur protecteur de la sylve.

Combien, ainsi, par le fait de l'homme sont, là ou

ailleurs mortes d'autres forêts de cèdres éteintes à jamais. Mais aussi combien nous sont chères, celles qui ayant échappé à l'étreinte mortelle du passé, nous enchantent et nous ravissent le cœur. Les frères Tharaud ont rencontré quelques unes de ces reliques, au Maroc, dans le moyen Atlas ; dans leur livre « Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas » ils les signalent et les présentent ainsi : « Ici la forêt vit, meurt et renait sans cesse ; voilà peut-être la plus grande merveille de cette merveilleuse forêt. Au pied des arbres surgissent, entre les pierres, des chefs d'œuvre forestiers dont je vois les nappes paisibles s'étager autour de nous. Et quand partout ailleurs les cèdres ne seront plus qu'une grande image de poésie et de souvenir, les hommes pourront encore venir contempler dans l'Atlas au milieu de ces troncs superbes, de ces pousses vivaces et de ces patriarches blanchis, les fils des témoins de la Bible et du «Cantique des Cantiques». Puissent-ils avoir dit vrai.

Ces deux écrivains ont omis de dire que c'est par la volonté des hommes, de certains hommes, qu'existent encore et se perpétuent ces reliques qu'ils reconnaissent enchanteresses et ravissantes. Leur récit n'en est pas moins un précieux témoignage, qui authentifie l'œuvre à espérer de la volonté réalisatrice de l'homme, c'est-à-dire une Forêt qui vit, se maintient et progresse par lui en plein accord avec les forces naturelles.

Car non moins infailliblement que la balle en caoutchouc qui s'est creusée sous la pression de la main tend à reprendre sa forme initiale dans la mesure et au rythme auquel s'atténue ou disparaît sur elle cette pression, la Forêt, devant une emprise de l'homme qui se desserre ou disparaît totalement, tend à reconquérir son aire d'occupation primitive naturelle, partiellement ou totalement.

Pierre Loti, pèlerin de l'île de Ceylan et des ruines d'Angkor, rapporte « que des opulentes capitales des Khmers et autres dynasties conquérantes, des somptueux palais des anciens maitres du monde asiatique il ne demeure plus que des ruines qui sommeillent sous la voûte des hautes futaies qui les enserrent de toutes parts et les disloquent chaque jour davantage.

« La sylve » ajoute l'écrivain, « est là si puissante qu'elle y semble éternelle et présente depuis le premier jour de la Création ».

Que l'on veuille bien songer que Angkor, la Cité merveilleuse, s'édifiait en terre cambodgienne, sensiblement à l'heure vieille d'à peine huit cents ans où

nos artisans médiévaux élevaient Notre Dame de Paris à la gloire du Dieu des Chrétiens.

Ainsi le temps de laisser s'écouler trente cinq générations d'humains, et parce qu'une grande grande débacle a chassé les occupants de ces hauts lieux, vers le XV^me^ Siècle, la Forêt naturelle, puissante et apparemment éternelle règne en maitresse incontestée sur les ruines des plus orgueilleuses constructions humaines.

Quel enseignement à méditer...

Cet enseignement — cri d'alarme — a été entendu et médité à l'échelle mondiale, et déjà au cours des trente dernières années écoulées il a provoqué, plus spécialement dans les pays où la crise était la plus aigüe, un vaste et impressionnant courant de travaux de restauration et de protection des sols avec mise en place de la Forêt partout où cette place lui était dûe. En Afrique du Nord sous l'impulsion et la direction des Forestiers métropolitains des résultats positifs et prometteurs ont déjà été enregistrés. Maroc et Tunisie devenus indépendants n'en ont point pour autant cessé de poursuivre sous la même direction cette œuvre salvatrice dont l'Algérie non moins bénéficiaire attend et espère la libre prochaine reprise.

Mais c'est surtout en U.R.S.S., sous le couvert d'une main d'œuvre nulle part aussi abondante, et aux U.S.A. à la faveur des possibilités financières quasi illimitées que sont menés les travaux les plus spectaculaires que l'on peut qualifier de « colossaux » à savoir : aux U.S.A. aménagement de la vallée du Tennesée ; en U.R.S.S., constitution de milliers de kilomètres d'épais rideaux d'arbres devant assurer la protection des cultures contre les vents glacés dévastateurs venant de l'Oural et de Sibérie.

Désormais, le mouvement est déclenché ; il ne s'arrêtera plus de longtemps ; c'est du moins ce qu'il faut souhaiter. C'est ainsi que dans notre propre département la Commission de l'Equipement de la région du Bas Rhône, soucieuse d'intégrer les Basses Cévennes dans son programme d'action a mis au point pour elles un programme de mise en valeur agro-sylvo-pastorale qui assurera la réimplantation de la forêt sur toutes les terres à vocation forestière nettement caractérisée.

*
**

La haute valeur de l'apport culturel de la Forêt

aux poètes, aux artistes, aux littérateurs, apport longuement souligné in limine nous autorise à penser, qu'à la faveur d'une compréhension plus approfondie du comportement de l'Arbre, l'homme pourrait réviser le sien et trouver là motif à renouveler son sens moral et philosophique.

Elevant nos pensées au niveau de cette sereine compréhension des choses comment ne pas remarquer et retenir les conformités physiques naturelles de l'Homme et de l'Arbre; pure conception de l'esprit, c'est vrai.

Comme l'homme, l'arbre présente des pieds ; ce sont ses racines ; un tronc qui supporte tous ses rameaux ; des bras, ce sont ses branches ramifiées ; enfin un cœur et un cerveau, ce sont ses feuilles qui commandent sa respiration et la circulation à travers ses fibres, artères et veines de la sève qui est le sang nourricier de ses tissus.

Comme l'homme, l'arbre nait, grandit, devient adulte puis sénile et meurt. Mais tandis que libre de toute attache avec le sol, l'Homme peut se déplacer autant pour fuir tout éventuel danger que pour aller à la recherche de sa nourriture, l'Arbre « cet éternel immuable d'Onésime Reclus », irrémédiablement fixé à la terre doit sur place subir son destin. Toute la philosophie du végétal tient dans ce tragique destin.

Souvenons-nous d'Œdipe et d'Antigone, de la fatalité gouvernant le Monde ancien, de l'Homme antique esclave du sort. L'Arbre est à la manière de cet homme antique un esclave du destin, un combattant silencieux qui ne peut bouger d'une ligne. Par là il a droit à notre pitié ; mais par là aussi il nous invite à associer à cette pitié ces trop nombreux être humains victimes eux aussi d'un sort injuste et impitoyable.

C'est que la nature n'est pas toujours Bonté.

« On me dit une mère et ne suis qu'une tombe », lui fait avouer Vigny dans sa Maison du Berger.

Cette considération stoïcienne des choses a dicté au poète et nous impose cette pensée pessimiste, mais d'un pessimisme singulièrement élevé, hérité de Virgile et de Lucrèce, que ce n'est pas ce qui est éternel qu'il faut aimer, mais ce qui passe, souffre et meurt. « J'aime la majesté des souffrances humaines » dira encore Vigny, à la froide Nature, dédaigneuse de l'Homme, cet humble passager de la Terre. Par ses souffrances propres auxquelles trop souvent s'ajoutent celles des muti-

lations irraisonnées des Hommes, l'Arbre a droit à notre amour et à notre protection.

L'Arbre est symbôle parfait de résignation, de force calme et bien posée, qualités que devrait s'efforcer de posséder, et ne possède guère communément l'Homme moderne.

Il est image de stabilité et nous sommes mobiles, inquiets et agités. Nous avons appris la vitesse et on ne voit pas trop quel parti heureux nous avons pu en tirer. L'Arbre est solidement enraciné dans sa terre nourricière. Barrès a le premier su dire que l'homme moderne s'arrachant d'un cœur léger à sa terre natale était « un déraciné » et qu'il risquait d'en mourir.

Par ses racines l'Arbre a une existence intérieure souterraine, aussi intense, aussi ramifiée que son existence aérienne. Pourquoi l'Homme se refuse-t-il à descendre en lui-même et à approfondir son être jusqu'à la rencontre de son mystère ?

Décidement, l'Homme devrait se préoccuper de ressembler à cet être beau, fort et sage qu'est l'Arbre et d'entendre son harmonieuse leçon ; Acquerra-t-il un jour dans ce monde de la vitesse et du changement un nouveau style de vie digne de ce nom, un nouvel équilibre ? Nous n'en somme hélas pas assurés.

Il n'est pas du tout certain, nous en a averti le Docteur Carrel, que l'être humain puisse s'adapter harmonieusement au milieu artificiel qu'il s'est lui-même construit. En attendant c'est un être à la recherche de ses racines, qui souffre bel et bien d'être un déraciné, et qui commence à redouter de perdre le contrôle du monde qu'il a inventé et d'être emporté par le torrent dont par ses progrès matériels déréglés il a ouvert les vannes.

« L'Homme a besoin d'un supplément d'âme » a dit Bergson, et l'Humanité n'aura pas trop de toutes les forces spirituelles sur lesquelles s'appuye la morale humaine pour poursuivre sa route que l'on pressent périlleuse.

L'Arbre, ce patriarche est un témoin génant et comme un muet reproche. Il est plus simple de l'abattre, c'est vrai ; mais il serait beaucoup mieux de le garder et d'en écouter la muette leçon, car il réalise cet équilibre des forces matérielles et spirituelles qui représente la sagesse.

Oui, l'homme moderne il faut le répéter, gagnerait à réapprendre le respect et l'amour de l'Arbre, et à

élever vers lui un regard prêt à s'en inspirer. Il y trouverait l'image et comme l'exemple de quelques unes des vertus qui lui manquent et qu'il recherche parfois avec un élan passionnel ; il comprendrait enfin ce qu'est la force équilibrée et généreuse.

L'Humanité a besoin, l'hiver de songer au retour des feuilles nouvelles ; cet optimisme lui ôte un peu de l'amertume de vivre et notre intelligence y reconnaît le flot de la vie.

Marcel Proust regardait avec tendresse les arbres du bois de Boulogne ; dans ses crises de nostalgie il avait un besoin aigu « de feuilles et de branches » ; sans aucun doute il eût bien davantage été torturé si sa souffrance ne s'était pas apaisée dans la présence de quelque ombre verte.

Le respect que nous éprouvons pour des troncs centenaires, notre sollicitude à l'égard des tiges jeunes et naines dans le sous-bois, qui nous dépasseront bientôt et vivront plus longtemps que nous, tout cela nous ramène au respect des vieillards et à la sollicitude envers les jeunes de nos foyers.

Ainsi elles ne nous mentent pas, elles ne trahissent pas leurs devoirs, ces élites intellectuelles et spirituelles qui ne cessent de nous prêcher l'amour et le culte de nos forêts mystiques et musicales, inspiratrices de prières et de poésie, cathédrales de verdure, conductrices des échanges entre le Ciel et la Terre, patries des merveilleux folklores, des sylvains, des dryades, des lutins et des fées qui peuplent les vieilles mythologies, les fables médiévales et les récits populaires.

***

L'Etre humain a tout à gagner et rien à perdre à comprendre la leçon que peut lui inspirer l'Arbre, et surtout à mettre enfin un terme définitif à ce conflit universel qui a trop longtemps séparé deux êtres créés pour vivre ensemble dans la plus parfaite harmonie, l'un protégeant l'autre.

Soyons donc l'ami compréhensif de l'Arbre. Par les multiples visages qu'il revêt autour de nous comment ne serait-il pas cher à nos cœurs et à nos esprits.

Arbre de la liberté, Arbre de nos berceaux, Arbre de nos cercueils et de nos tombes, Arbre mystérieux et terrible de la Science, Arbre symbolique de la Foi qui depuis deux mille ans inspire notre spiritualité et dont

on attend qu'il en arrête la régression, parce qu'un peuple dont le courant spirituel se tarirait aurait perdu son âme.

Parce qu'il faut croire que les choses humaines ne sont pas prêtes à s'arrêter ne perdons pas confiance, à l'heure où nous devons au contraire demeurer optimistes. « Faisons » disait Mistral « notre œuvre et notre chemin quand même, et regardons l'étoile ».

Quel bonheur serait celui de la Communauté Humaine si tous les Hommes de tous les pays, de toutes les races, unissant leur sensibilité devant l'universelle beauté de la Forêt et son enseignement voulaient bien apprendre à mieux se comprendre, à s'estimer réciproquement, et enfin à s'aimer vraiment dans le culte de l'Arbre.

Pour sauver le Monde, pour sauver l'Homme, sauvons l'Arbre.

A propos du DUC DE MORNY

par

M. le Bâtonnier des GUERROIS

Cette communication n'a pas pour but d'épiloguer longuement sur la naissance mystérieuse de Charles-Louis-Auguste-Joseph de MORNY, né le 19 Octobre 1811, suivant la déclaration faite à la Mairie du deuxième arrondissement par Claude-Martin GARDIEN, Médecin-accoucheur, demeurant à Paris, 137, rue Montmartre, de la naissance d'un enfant issu des œuvres de Louise-Emilie-Coralie FLEURY, épouse du sieur Auguste-Jean-Hyacinte de MORNY, propriétaire à St-Domingue. On notera simplement que plusieurs questions se posaient auxquelles il ne fut jamais répondu que par le silence.

1°) Quels étaient les parents de cet enfant ?

On ne peut dire qui était Coralie FLEURY, quant à de MORNY, Officier au service de la Prusse, il mourut à l'hôpital de Versailles, le 5 Avril 1814 à 7 h. du matin.

2°) Quelle fut sa destinée ?

L'enfant fut confié à Mme de SOUZA, sa grand-mère paternelle qui l'éleva et s'occupa de son éducation.

Il était, en réalité, le fils de la Reine Hortense de BEAUHARNAIS, épouse de Louis-Bonaparte, Roi de Hollande et du Général de FLAHAUT, aide-de-camp de l'Empereur.

Nous ne reviendrons pas sur ses débuts : entrant dans la carrière militaire, il eut une brillante conduite en Algérie. Atteint d'une effroyable dysenterie, il démissionna pour raison de santé en 1836.

Il est à noter que lors de cette dysenterie, il fut secouru par un autre Officier d'Afrique, le Commandant CHANGARNIER, futur Général, avec lequel il devait avoir plus tard des rapports moins amicaux.

Nous allons maintenant parler :

de l'homme du monde ;
du frère de l'Empereur ;
de l'homme d'Etat.

*
**

SOURCES. — Nous nous inspirerons, pour cela, de l'ouvrage de Frédéric LOLIEE (Frère d'Empereur) paru en 1909, de celui de M. BOULANGER « Le Duc de Morny » et spécialement en ce qui concerne le Coup d'Etat, des Mémoires du Comte de FALLOUX, tome II, de celles du Baron HAUSSMANN, tome I, et des souvenirs du Maréchal CANROBERT, tome I.

I. — L'HOMME DU MONDE

De 1836 à 1842, on perd sa trace. Il scintille au milieu des Dandys, cavalcadant sur le boulevard, portant des gilets noirs bordés d'un filet d'or et des chapeaux enfoncés « à la MORNY », se distinguant par des duels, des aventures et figurant à l'occasion dans des steeple-chase.

Il a deux amis : Fernand de MONTGUYON (que DAUDET a décrit dans le « Nabab » sous le nom de Marquis de Monpavon) et le comte d'ALTON-SHEE, ancien page de Charles X, l'un des fondateurs du Jockey-Club.

1°) L'HOMME A SUCCES. — Son amie de prédilection est la Comtesse LE HON, Ambassadrice de Belgique **« L'Ambassadrice aux cheveux d'or ».**

Fille d'un riche banquier de Bruxelles, MOSSELMAN, elle avait épousé le Comte Charles-Joseph LE HON, l'un des fondateurs de la Monarchie de Belgique et le représentant du Roi Léopold, auprès du Gouvernement Français.

La Cour de Louis-Philippe en fut éblouie, le Prince royal séduit. Elle régna sur un considérable salon politique, nettement Orléaniste durant toute la monarchie de Juillet.

Son hôtel, au rond-point des Champs-Elysées, au coin de l'Allée des Veuves (actuellement Avenue Montaigne) était très fréquenté. Dans sa loge à l'Opéra, se pressaient, aux soirs de premières, les personnalités parisiennes.

Quelle fut l'origine de cette liaison ? Cette origine

est peut-être délicate. Malgré la différence d'âge, la jeune Comtesse LE HON était en relations d'amitié avec la Duchesse de ST-LEU. C'était le moment de la tentative de Strasbourg. Il est question, dans les lettres des deux amies, d'une « certaine sœur Augustine ».

« Je l'ai pris Lieutenant, je l'ai laissé Ministre » dira à propos de MORNY, la Comtesse LE HON à la Fin de sa vie.

Elle le poussera vers les combinaisons financières et vers la politique.

Dès 1838, MORNY prend parti dans la querelle des sucres (Sucre de betterave et sucre colonial) établit une fabrique de sucre à BOURDON, près de Clermont-Ferrand, et devient Président du Syndicat des Fabricants des sucres de betterave.

2°) LE DEPUTE. — En 1842, il se présente à la Députation à Clermont-Ferrand, son ancienne ville de garnison.

Au cours d'une réunion électorale, un de ses concurrents l'interpelle : « Les Paysans seront pour vous. Que diable avez-vous pu leur promettre ? ».

— « Une éclipse pour le 10 Juillet et même deux si je compte la vôtre ».

Il eut un très gros succès.

Il fut élu en 1842 et 1846.

A la Chambre ce fut un député **insoucieusement ministériel.** Il fit une politique d'affaires et fut le plus jeune et le plus chauve des satisfaits. En 1847, il s'inquiète du Communisme, présente à Louis-Philippe, au cours d'une audience, certaines respectueuses remontrances.

Le vieux Roi sourit : « Jeune homme, lui dit-il, demeurez en repos, on tient la France au moyen des fonctionnaires publics ».

Il eut un moment difficile, lors de la chute de la monarchie de Juillet, et dut faire une vente publique de sa galerie de tableaux. Mais sa situation de Député était indéracinable en Auvergne. Il était élu à la Constituante et à la Législative député de Clermont, en même temps que ROUHER l'était de Riom.

II. — LE FRERE DE L'EMPEREUR

Il fut à la fois son frère et son collaborateur intime.

Au début, ils sympathisèrent peu. En 1849, MORNY demande une audience au Prince Président de la Répu-

blique. Pour celui-ci, il est le souvenir vivant de la défaillance de sa mère, mais ils seront rapprochés par leurs intérêts communs.

1o) AVANT LE 2 DECEMBRE. — Au début le Prince, dépourvu d'amis, n'en a qu'une poignée : PERSIGNY, LAITY, MOCQUARD.

Elu le 10 Décembre 1848, il voit arriver à lui des partisans, mais ce sont des jeunes gens sans expérience, aucun fonctionnaire, aucun militaire.

Il ne veut pas obéir aux Ministres : ODILON BARROT, DE FALLOUX, DE MALLEVILLE, il lui faut un associé intime, tenant tout de lui.

MORNY, dégouté de la situation, écrit, le 16 Mai 1849, à sa belle-mère, Mme DE FLAHAUT : **« il se prépare un choléra politique qui me paraît devoir être plus grave peut-être que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici ».**

La lutte éclate entre le Prince-Président et le Parlement Constituante puis Législative. On ne peut trouver aucune issue dans la Constitution dont le Président demande la révision.

Arrive la prise de Rome par les troupes du Général OUDINOT, puis la loi électorale restrictive du 30 Mai 1850.

Le Président défend le Suffrage Universel, l'œuvre de 1789. L'Armée de Paris est commandée par le Général CHANGARNIER, hostile au prince.

CANROBERT, commandant une brigade à Paris est présenté au Prince qu'il dépeint : « Une barre de fer peinte en roseau ».

Invité à dîner par CHANGARNIER, aux Tuileries, le Général est surpris par l'atmosphère hostile au Président qui règne en ce lieu. Il ne faut pas qu'il bouge ce Thomas DIAFOIRUS dit un des Officiers.

Le conflit existe également en ce qui concerne la liste civile. L'Assemblée refuse au Prince le chiffre de deux millions, autre refus en ce qui concerne la révision de la Constitution qui lui permettrait d'être réélu. Le temps passe, l'échéance approche.

2o) PREPARATIFS

Une revue a lieu au Camp de Satory. Les troupes crient « Vive l'Empereur ». Le Prince est considéré de plus en plus comme le protecteur du peuple contre les

aristocrates de l'Assemblée. MORNY pousse au Coup d'Etat. « C'est moi qui le ferai » dira-t-il.

Le spectacle présenté par l'Assemblée est de plus en plus lamentable : aucune majorité possible ne se dégage. Elle se trouve divisée entre les légitimistes, les orléanistes et les républicains.

Le coup d'Etat est dans l'air. Des allusions commencent à être faites à cette éventualité au Théâtre.

Le Prince constitue un nouveau ministère avec à la Guerre le Général de ST-ARNAUD. Monsieur de MAUPAS est nommé Préfet de Police. Le Général MAGNAN Gouverneur de Paris.

Les préparatifs sont poussés en vue de leur réalisation le 17 Novembre, mais ce jour-là, un renvoi intervient. **L'Assemblée est encore trop forte.**

Le rôle de MORNY est prépondérant : « Je crois pouvoir affirmer, dira-t-il, que sans moi le coup d'Etat n'aurait jamais eu lieu ».

3o) LE 2 DECEMBRE

Le soir du 1er Décembre, MORNY se trouve à l'Opéra. On joue « Les Châteaux de Barbe-Bleue ».

Deux vers du premier acte sont applaudis par le public qui y voit une allusion aux événements qui se préparent :

« Sans vergogne et sans souci
« Arrêtons-les tous ici ».

A l'entr'acte, MORNY s'entretient avec une de ses admiratrices, Mme LIADIERES. Elle lui parle du grand coup de balai dont il est paraît-il question. R. : C'est possible, en effet, de toute façon, je tâcherai de me mettre du côté du manche. Ce propos, peut-être apocryphe, est bien dans le ton de MORNY.

Au même moment, le Prince donne une soirée à l'Elysée. Au cours de cette soirée le baron HAUSSMANN Préfet de l'Yonne qui vient d'être nommé Préfet de la Gironde, est reçu par lui, et invité à se présenter de grand matin le lendemain chez le Ministre de l'Intérieur qui doit lui donner des instructions.

Le Ministre en question, M. DE THORIGNY, interrogé par son subordonné, ne comprend rien et ne paraît pas au courant de la situation, ce qui donne à réfléchir au Préfet.

A la fin de la soirée, le Prince se retire dans son cabinet, avec ses intimes: ST-AMAND, MAUPAS, MOC-

QUART, PERSIGNY, MORNY et ouvre un dossier dont la chemise porte comme en-tête : « Le Rubicon ». On met au point les dernière mesures : Nous y allons tous de notre peau conclut Louis-Napoléon.

Le lendemain, les mesures prescrites sont exécutées. L'Assemblée, empêchée de se réunir, est dispersée. Les députés susceptibles d'opposition sont arrêtés et amenés au Mont Valérien. Toutes les mesures sont prises pour entraver les résistances. Les tambours de la Garde Nationale sont crevés. Les cordes des cloches des Eglises coupées, les clochers occupés.

La résistance est stérile, un seul épisode sanglant, celui du Boulevard Bonnes-Nouvelles où la troupe surexcitée, tire sans commandement.

Les députés ne tardent pas, pour la plupart a être libérés et comme ils manifestent l'intention de rester prisonniers, on se contente de dételer les chevaux des omnibus qui les transportent.

Après le coup d'Etat, les félicitations affluent. GUIZOT lui-même dira dans une lettre, le 15 Décembre : **« La dictature lutte contre la Démagogie. Il n'y a pas à hésiter, il faut que la dictature triomphe ».**

III. — L'HOMME D'ETAT

Dans cette troisième partie, nous parlerons :

1°) du Ministre ;
2°) de l'Ambassadeur ;
3°) du Président du Corps législatif ;
4°) de l'homme aux affaires multiples.

1°) LE MINISTRE DE L'INTERIEUR. — Il ne le sera pas longtemps, du 2 Décembre 1851 au 22 Janvier 1852, date du décret de confiscation des biens des Princes d'Orléans.

Tout d'abord, ainsi que nous le disons plus haut, il a joué un rôle prépondérant dans le coup d'Etat.

Grâce à lui, on a évité la faute commise en 1830 et en 1848 :

— Opposer à l'émeute des postes isolés, des colonnes légères disséminées au milieu des barricades, composés de soldats mal ravitaillés, encerclés, qui ne tardaient pas à pactiser avec l'insurrection.

Désormais, on laisse les barricades s'établir, et le 4 Décembre seulement les troupes qui ne manquent de rien passent en force à l'attaque. L'insurrection sera

ainsi rapidement maitrisée à part quelques épisodes isolés comme celui de BAUDIN.

Après le coup d'Etat, la tâche de MORNY est particulièrement difficile. Il s'agit de rétablir l'ordre dans le pays, de rassurer Paris et la province, les villes et les campagnes, de ranimer le zèle des Préfets.

Il est particulièrement heureux dans le choix de ses formules : **« Tournez-vous, dit-il, en Janvier 1852, à ces « derniers, vers les hommes entourés de l'estime pu- « blique, plus soucieux des intérêts du Pays que des « luttes des partis, sympathiques aux souffrances des « classes laborieuses et s'étant acquis, par un bien- « faisant usage de leur fortune, une influence et une « considération méritées ».**

Il recommande aux fonctionnaires de s'occuper avec soin des intérêts de tous.

Le pire pour un préfet, à son avis, étaient la grossièreté et le manque de tact.

Un député disait : « Je ne sais comment s'y prend cet homme, il ne vous accorde rien et vous renvoie toujours content ».

Les choses changeront quand le Ministre sera PERSIGNY.

Après le succès, les courtisans affluent. Les vaincus se font des reproches mutuels, ainsi CHANGARNIER et DUVERGIER de HAURANNE. Les défections monarchistes se multiplient. BERRYER répondra à un de ces défaillants le jour du rétablissement de l'Empire qui lui disait : « Nous venons de faire le lit d'HENRI V. — Eh bien, ce lit ne manquera pas de paillasses ».

Le plébiscite a lieu. Dans le pays, il y aura 7 millions 439.216 Oui contre 640. 737 Non, 36.880 bulletins nuls, mais environ 1.500.000 abstentions.

A Paris, 132.981 Oui, 80.961 Non, 3.021 bulletins nuls mais 75.102 abstentions. A Nimes, les non seront en majorité.

Epuration répression, arrestations, il s'occupait de tout avec fermeté mais sans enthousiasme.

De même en ce qui concerne le nouveau régime de la Presse. La liberté est pratiquement supprimée par suite des nombreuses obligations imposées aux journaux.

D'autre part, MORNY a d'autres sujets de préoccupations : on l'envie, il porte ombrage à ses compagnons du coup d'Etat notamment à MAUPAS et PERSIGNY.

Ce dernier est dévoué corps et âme, depuis Strasbourg, à Louis-Bonaparte, mais lourd, gauche, il est en outre essentiellement maladroit.

Lors d'un dîner en Avril 1852, il annoncera au Comte de Nieuwercke, directeur général des Musées, son intention de transférer dans la grande galerie du Louvre les bureaux de son Ministère : « Il est indispensable, dira-t-il, de concentrer le pouvoir et de réunir les diverses administrations dans un centre commun qui devienne comme la grande caserne où le Gouvernement siègera avec tout son pouvoir ».

Objection de Nieuwercke : « Il faudra donc vendre nos chefs-d'œuvre. **Pourquoi pas, les Arts importent peu en face des grandes nécessités politiques ».**

Il a peut-être, disait MORNY, **sur toutes choses, le don de seconde vue, mais la première lui fait toujours défaut.**

Sa femme, la Duchesse de PERSIGNY, qu'il épousera sur le tard, est une demi-folle qui manifestera un goût très vif pour les secrétaires de son mari.

Le 22 Janvier 1852, deux décrets rendus malgré l'opposition de MORNY, contraignent les princes d'Orléans à vendre leurs biens en France, et les privent, au profit de l'Etat, des biens compris dans la donation du 8 Août 1830, faite par Louis-Philippe à ses enfants.

Ce sera, dira-t-on, **le premier vol de l'Aigle** impopulaire dans tous les partis. BERRYER s'honora, en plaidant, pour les princes spoliés.

MORNY, se rappelant ses anciennes et affectueuses relations avec eux. donnera sa démission. On ne fit rien pour le garder. D'où son amertume et sa lettre à son successeur PERSIGNY : « J'ai un habit de grand uniforme que je n'ai pas mis, ne pourriez-vous vous en arranger ? ».

2°) L'AMBASSADEUR

En 1856, il est nommé, par l'Empereur, Ambassadeur extraordinaire en Russie, pour le couronnement d'Alexandre II.

C'est en quelque sorte le début de l'alliance russe dont il est un des premiers partisans.

Se méfier de la Prusse et de l'Angleterre sera sa formule. « **Je redoute les Anglais comme le feu,** écrit-il, à WALEWSKI... et plus loin « **Avec les Anglais, c'est un mauvais calcul que la faiblesse ».**

Il veut renouer avec la Russie la tradition de Charles X et de La FERRONAYES et reprendre le rôle joué par celui-ci au côté de Nicolas Ier, en 1825, lors du complot des Décembristes.

Son Ambassade sera légendaire par sa somptuosité inouïe. Il partira entouré d'une nombreuse maison militaire et civile dont font partie le Duc de GRAMONT-CADEROUSSE et le Marquis de GALIFFET.

Le 7 Août 1856, il remet ses lettres de créance et est reçu à l'audience solennelle par l'Empereur et l'Impératrice.

Le 29 Août a lieu l'entrée officielle de l'Empereur à Moscou et quelques jours après, une immense revue.

Le 7 Septembre, se déroule la cérémonie du couronnement. Le carrosse et les équipages de l'Ambassadeur de France sont admirés.

Il fait de grands efforts auprès des deux empereurs et de leurs ministres des Affaires Etrangères : GORTCHAKOFF et WALEWSKI pour amorcer l'alliance.

Ce sera finalement un échec car Napoléon III ne veut pas mécontenter l'Angleterre. Plus tard, après 1870 l'idée s'imposera, mais **peut-être la guerre aurait-elle été évitée ?**

Mariage de MORNY : Il aima une jeune fille de l'entourage de la tsarine : blonde, très jolie, Sophie TROUBETSKOI, âgée de 18 ans.

On chuchotait que Nicolas Ier s'était beaucoup intéressé à la mère de Sophie, la princesse TROUBETSKOI et à l'enfant elle-même. Peut-être était-ce pour cela que le père avait été exilé au Caucase ?

Le mariage a lieu à St-Pétesbourg, le 7 Janvier 1857. Il amènera sa femme à Paris, au printemps de 1857, on la jugea divine. Il la trompa beaucoup tout en l'aimant profondément.

La Comtesse, plus tard Duchesse, méprisera la Cour des Tuileries et les femmes françaises. Elle gardera une originalité très fantaisiste et sera très peu maîtresse de maison.

Elle donnera à MORNY, quatre enfants : deux fils et deux filles.

Mais la nouvelle de ce mariage irritera profondément la Comtesse LE HON qui introduira, auprès de l'Empereur, une demande d'indemnité menaçant d'un procès, d'où l'intervention de ROUHER ennemi de l'Am-

bassadeur qui est aussitôt rappelé, l'Empereur ne voulant pas de scandale.

3°) LE PRESIDENT DU CORPS LEGISLATIF

Il le sera à deux reprises, avant et après son voyage en Russie. Il se montrera, dans ces fonctions, extrêmement habile sachant allier la courtoisie et la fermeté. Amadouant, à certains moments, « les Cinq » et spécialement Emile OLLIVIER par son attitude, italophile et antipapale, attitude opportuniste car en fait il était indifférent et **les questions religieuses ne l'intéressaient pas.**

Il sera, à l'origine des premières concessions de l' « Empire libéral », mais tant qu'il sera là, les concessions seront plutôt de forme et ne toucheront pas à la réalité du pouvoir impérial. En 1858, après l'attentat d'ORSINI, il parlera **« des laboratoires d'assassinat anglais ».**

4°) L'HOMME D'AFFAIRES

Toute sa vie MORNY s'est intéressé à des combinaisons financières. Au début, en particulier, à l'instigation de la Comtesse LE HON.

L'opposition a fini par présumer son intervention dans toute affaire un peu importante et spécialement à propos de la **question du Mexique.**

A l'origine, cette question sera celle des créances qu'avaient envers le Gouvernement de JUAREZ, trois nations intéressées France, Angleterre, Espagne (135, 85, 40 millions).

L'intervention est décidée, un débarquement a lieu et presque tout de suite intervient la **convention de LA SOLEDAD** qui amène le retrait de l'Angleterre et de l'Espagne. La France continue.

L'idée de Napoléon III (la plus grande pensée du règne, dira ROUHER) sera de constituer un « empire latin » capable de s'opposer aux Etats-Unis. Cette idée est reprise à l'heure actuelle par les partisans de « l'idée latine ».

Il y aura aussi la question des bons JECKER souscrits à un banquier israélite dont il s'agissait de faire recouvrer la créance. MORNY y aurait été intéressé dans la proportion de 30 % d'après une lettre datée du 8 Décembre 1869, trouvée dans le sac des Tuileries en 1870.

Mais cette lecture est-elle authentique, on peut en douter ainsi que de la réalité de la créance, MORNY

était trop fin pour s'engager à fond dans une affaire hasardeuse.

IV. — LA FIN DE MORNY

Il mène une vie surhumaine : affaires, plaisirs, fonctions politiques. On dirait aujourd'hui **brûler la chandelle par les deux bouts.** Il s'empoisonnait, d'autre part, avec les drogues de son médecin ; les perles du Docteur OLIFFE, le Docteur JENKINES du NABAB, pilules à base d'arsenic, stimulantes mais produisant une intoxication progressive. Il se couchait fort tard, se levait tôt pour travailler, ne dormait pour ainsi dire pas.

Il doit s'occuper de tout chez lui, sa femme n'étant pas maîtresse de maison ; il s'occupe aussi de chevaux, sera le fondateur de DEAUVILLE.

Finalement, au début de Mars 1865, un matin, un filet de sang apparaît sur son oreiller. Je suis perdu, dira-t-il. Dès le 17 Février, des inquiétudes s'étaient manifestées et une consultation avait eu lieu, réunissant les Docteurs TROUSSEAU, RICORD, VOILLEMIER, OLIFFE. Diagnostic incertain : bronchite ? influenza, foie non atteint; en réalité, c'était une pancréatite, mais cette maladie était alors inconnue et ne sera révélée que par les travaux de Claude BERNARD.

La désolation fut grande dans son entourage. Décrite par DAUDET, dans Robert HELMONT. Tous ceux qui vivaient des subsides du Duc se demandaient se qu'il allait advenir d'eux.

Une fois convaincu de la gravité de son état, MORNY demande à MONTGUYON de brûler ses lettres. Il faut, dit-il, que **je m'occupe de mon départ.**

Le 7 Mars, le mourant reçoit la visite de l'Empereur et de l'Impératrice.

« Adieu, dit MORNY, ne prenez pas vos idées dans le faubourg St-Germain », l'Empereur, sanglotant, songe, sans doute à leurs deux destinées.

Il avait auparavant fait ses adieux à sa femme et à ses quatre enfants. L'archevêque de Paris, Monseigneur DARBOY serait venu l'administrer et lui donner le viatique. Mais il y a discussion à ce sujet.

A ses amis, le duc avait dit : **« Comme cela vient vite »** et **« que dit-on de cela dans Paris » ?**

Il mourut vers une heure du matin.

On note jusqu'au bout, auprès de MORNY, la pré-

sence du Comte de FLAHAUT, qui assista ainsi aux derniers moment de son fils, comme il avait assisté aux derniers moments de TALLEYRAND, son père.

Le désespoir de la Duchesse fut immense et spectaculaire. Elle coupe ses cheveux pour les enfermer dans le cercueil entre les mains glacées du son mari.

Toutefois, quelques lettres, échappées à l'autodafé de MONTGUYON, la déçurent.

Elle se remariera deux ans après avec un grand seigneur espagnol, le duc de SERTO, qu'elle avait connu dans l'entourage de la Reine ISABELLE.

La liquidation de la succession fut délicate, les dettes payées, il ne resta que trois à quatre millions.

V. — CONCLUSION

Curieuse destinée que celle des quatre fils de la reine Hortense.

Le premier, héritier présomptif de Napoléon, mort en bas-âge.

Le second, mort au cours de l'insurrection des Romagnes.

Le troisième, enfin, MORNY, dont la vie aventureuse rappelle parfois celle de son aïeule, Mme de SOUZA.

C'est un personnage dynamique et au demeurant sympathique.

S'il eut vécu, peut-être la chute de l'Empire aurait-elle été évitée.

— —

Le Général
de Labédoyère
en 1815

par

M. Marcel FABRE

Charles, François, Huchet de Labédoyère, qui devait devenir l'un des plus brillants officiers de l'armée impériale, naquit à Paris en 1786. De bonne heure, il se sentit attiré vers l'état militaire. Il avait à peine vingt ans lorsqu'en 1806 il fut admis dans le corps des gendarmes d'ordonnance de la garde impériale où il obtint après un court stage, un brevet de lieutenant en second, grâce à la reine Hortense qui, sur la demande de Talleyrand, s'était intéressée à lui et l'avait recommandé au maréchal Kellermann chargé du commandement supérieur des compagnies de gendarmes d'ordonnance. L'année suivante, au cours de la campagne de Pologne, il fut vite parmi les braves dignes de la faveur de leurs chefs ce qui lui valut d'être choisi par le maréchal Lannes comme aide de camp. Promu capitaine en 1809, le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, le choisit comme officier d'ordonnance. En Espagne, à la bataille de Tudela, il se battit héroïquement malgré un grave blessure. Sa conduite au cours de la retraite de Russie lui valut, en 1813, à l'âge de vingt-sept ans, d'être promu au grade de colonel, commandant le 112me régiment de ligne qui faisait partie de la division Gérard. Il se couvrit de gloire dans la Saxe à Lutzen et à Bautzen où il fut blessé. En 1814, pendant la campagne de France

le général Gérard le proposa en ces termes élogieux pour le grade de général de brigade :

« Le colonel de Labédoyère est l'un des plus dignes d'être promu au grade de général. Il a toutes les qualités nécessaires pour commander une brigade avec distinction et communiquer à sa troupe l'élan et la bravoure dont il est lui-même animé. C'est pour le bien du service seul que je demande ce grade, car je n'ai connu le colonel de Labédoyère que sur le champ de bataille ». La défaite de l'armée impériale sous les murs de Paris suivie de l'abdication de l'Empereur empêchèrent que satisfaction fut donnée à cette proposition si flatteuse.

A la suite de la réorganisation de l'armée imposée par les Alliés, le 112me de ligne fut supprimé. Deux de ses bataillons furent versés dans le 7me régiment en garnison à Chambéry. Labédoyère demanda et obtint le commandement de cette unité dans les rangs de laquelle il retrouva beaucoup de ses anciens compagnons d'armes. Appartenant à une vieille famille royaliste, il avait épousé un an auparavant Georgine de Chastellux, petite-fille du marquis de Durfort-Civrac, qui avait été ambassadeur à Vienne et chargé de négocier le mariage du dauphin, le futur Louis XVI avec Marie-Antoinette. Il se rallia sincèrement aux Bourbons, mais il ne tarda pas à sentir son zèle faiblir et à se ranger dans le parti des mécontents que vexait la politique maladroite et taquine du ministère qui déconsidérait dans l'esprit public le gouvernement de Louis XVIII. Ce fut donc dans ces dispositions plutôt hostiles à la Restauration que, le 4 Mars 1815, il apprit la nouvelle du débarquement au golfe Juan, de Napoléon évadé de l'île d'Elbe et sa marche sur Paris par la route des Alpes à la tête de sa petite colonne de grenadiers, ralliant à sa cause les populations paysannes. Il approchait de Grenoble. A tout prix, il fallait lui barrer la route et s'emparer de sa personne. Labédoyère reçut de son chef, le général de Villiers, l'ordre de conduire son régiment dans cette ville pour renforcer sa garnison. Il était en proie à un trouble profond quand il se mit en route après avoir pris congé d'une famille amie à qui il avait confié ses sentiments ajoutant, tandis qu'il serrait les mains vers lui tendues»: « Dans huit jours, je serai fusillé ou maréchal d'Empire ». Phrase révélatrice d'une résolution déjà prise. Le 7 Mars, dans la matinée, il arrivait à Grenoble. Le général Marchand qui commandait la place posta le

7me régiment sur les remparts face à la route de La Mure par laquelle tout faisait présumer que Napoléon allait arriver.

Labédoyère sentait sa fidélité aux Bourbons de plus en plus ébranlée devant l'agitation de la populace, le flottement de la garnison et de la plupart de ses propres soldats. N'y tenant plus il tira son épée et s'écria : A moi, soldats du 7me ! A moi mes braves camarades ! Je vais vous montrer notre chemin. En avant ! Qui m'aime me suive ! ». Comme s'il n'attendait plus que cette exhortation, au roulement des tambours battant furieusement la charge, tout le régiment se rua hors de l'enceinte de la ville se rangeant en carré dans un champ en bordure de la route de Vizille. Alors Labédoyère se portant sur le front de son régiment tira de sa poche l'ancienne aigle du 112me qui avait été conservée en cachette et la brandit à bout de bras. Une immense acclamation de « Vive l'empereur ! » salua cet emblème qui avait guidé tant de braves sur d'illustres champs de bataille. L'émotion était intense. L'étoffe blanche du drapeau fut déchirée ; on arracha de sa hampe la pique fleur de lysée que remplaça l'aigle impériale dorée aux ailes déployées. Le général de Villiers accouru tenta vainement de persuader le jeune colonel de retourner à Grenoble avec ses hommes, invoquant le mot d'ordre général de l'armée royale : « Patrie et Roi » auquel Labédoyère, acclamé par ses soldat, répondit : « Patrie et Empereur ». Il entraîna son régiment, se portant à la rencontre de Napoléon, qu'il rejoignit à quatre lieues de Grenoble. L'Empereur vint à lui, le serra dans ses bras et lui remit la cocarde tricolore qu'il portait à son chapeau.

Cette défection du 7me de ligne détermina celle de toute la garnison de Grenoble. Le soir, à huit heures, aux acclamations de la foule, Napoléon et ses vieux grenadiers compagnons de son exil, faisaient leur entrée dans la ville tandis que les généraux Marchand, Devilliers et d'Agoult et leur état-major fuyaient en toute hâte sous la protection de deux ou trois cents soldats restés fidèles. La partie était gagnée pour Napoléon. Son équipée aventureuse se changeait en un triomphe qui alla sans cesse en grandissant et dont le colonel Labédoyère pouvait se flatter d'être l'un des principaux artisans. Le 20 Mars, Napoléon rentrait dans les Tuileries sur les talons de Louis XVIII qui venait de reprendre le chemin de l'exil. La récompense ne se fit

pas attendre pour Labédoyère. Elle fut magnifique. En quelques semaines, il fut promu général de brigade, puis général de division, nommé membre de la Chambre des pairs créée par l'Acte additionnel et fait comte de l'Empire. A Waterloo, il fut l'un des aides de camp de l'Empereur. Il se dépensa sans compter pour assurer l'exécution de ses ordres dans cette fatale journée et quitta l'un des derniers le champ de bataille.

En présence du malheur qui venait de s'abattre sur la dynastie impériale, il manifesta pour elle un indéfectible attachement. Le 22 Juin, Napoléon cédant aux instances de son entourage abdiqua mais en faveur de son fils sous la régence de sa mère l'impératrice Marie-Louise. La Chambre des représentants n'approuva pas cette abdication conditionnelle. Elle vota une motion tendant à l'abdication pure et simple et décrétant la création immédiate d'une Commission exécutive de cinq membres dont trois choisis dans son sein et deux dans la Chambre des pairs. Cette résolution fut immédiatement transmise à cette Assemblée où elle reçut un accueil favorable de la très grande majorité de ses membres. Elle allait être votée sans discussion quand on vit Labédoyère se dresser à son banc : « L'Empereur, dit-il, vient d'abdiquer, mais en faveur de son fils. En se retirant, il déclare par le fait une minorité ce qui appelle l'institution d'une régence. Qu'est-ce donc que cet autre gouvernement provisoire qu'on veut directement instituer sans mention aucune des droits du prince impérial, et en dehors de la condition expresse écrite par l'Empereur ? Souvenons-nous du passé et d'un passé tout récent. N'est-ce pas, il y a quinze mois, un gouvernement provisoire ainsi jeté comme un pont sur l'abîme, qui servit de passage à la rentrée des Bourbons ? Aurions-nous, cette fois encore, inutilement versé le sang français, et faudra-t-il revenir par la même voie sous le même joug ? Qu'on s'explique ; qu'on nous dire si c'est Napoléon II qu'on reconnaît, ou si c'est un nouveau gouvernement qu'il s'agit d'établir... L'acte suprême de Napoléon ne saurait être scindé ; si on ne reconnaît pas son fils, pour lequel il abdique, il n'a pas abdiqué. Du moins c'est mon opinion ». Ces paroles furent accueillies par un silence glacial. Diverses tendances s'étant manifestées sans qu'on puisse les concilier, la séance fut suspendue et renvoyée à 8 heures du soir.

A la reprise, on se trouva en présence de la même indécision et la Chambre semblait vouloir se pro-

noncer pour une neutralité prudente. C'est alors que devant toutes ces tergiversations, Labédoyère intervint à nouveau. A ces gens qui se disposaient à renier dans l'infortune celui à qui dans ses années de gloire ils avaient juré fidélité, sans souci de se compromettre davantage encore, il allait donner une grande leçon de courage civique. Dans ses SOUVENIRS CONTEMPORAINS, Villemain, présent à la séance, a laissé de lui ce portrait en cet instant pathétique : « Rarement on a vu, écrit-il, les traits d'une physionomie plus régulière et plus noble, altérée, bouleversée par une passion plus véhémente que celle qui agitait, en ce moment, le jeune général Labédoyère. A peine âgé de trente ans, sa taille élégante, ses mouvements faciles avaient toute la vivacité de la première jeunesse. Son front très découvert, presque dégarni de cheveux, était haut et pâle, mais chargé d'une sombre irritation et ses yeux bleus étincellaient de colère. On sentait une nature généreuse et douce, emportée par la douleur et troublée par la violence qu'elle se faisait à elle-même ».

« Laissez-moi redire d'abord, s'écria le général, ce que j'ai dit ce matin, et ce qui est plus vrai et plus indignement démenti, à chaque heure, à chaque minute de cette fatale journée. Napoléon a abdiqué pour son fils. Son abdication est une et indivisible. Si son fils n'est pas reconnu, n'est pas couronné, je dis que Napoléon n'a pas abdiqué ; sa déclaration est nulle, de toute nullité, comme est anéantie la condition qu'il y a mise... Je le sais, je le vois, les hommes qui rampaient à ses pieds, durant sa prospérité, vont s'élever contre son fils, enfant captif, privé d'un grand défenseur. Mais il en est d'autres qui resteront fidèles à tous deux. Il y a des hommes, dans les Chambres françaises, impatients de voir ici les ennemis qu'ils nommeront bientôt des alliées, des amis peut-être. Si ces hommes là rejettent Napoléon II, l'Empereur n'a plus qu'à tirer de nouveau l'épée, des cœurs généreux viendront à lui ; il sera entouré de ses braves guerriers qui, tout couverts de blessures, l'attendent encore avec le cri de « Vive l'Empereur ! ». Et quand vous verrez cela, n'accusez pas la guerre civile ; c'est vous qui l'aurez faite par vos parjures lenteurs ! Faudrait-il donc que le sang français n'ait de nouveau coulé que pour nous faire passer une seconde fois sous le joug étranger, que pour nous faire courber la tête sous un gouvernement avili par sa défaite et par sa victoire, et pour montrer à tous les yeux nos braves guerriers

abreuvés d'amertume et d'humiliations, punis de leurs sacrifices, de leurs blessures et de leur gloire. Napoléon en abdiquant sa puissance, pour sauver la patrie, a fait ce qu'il devait au pays, à lui-même. Mais la nation serait-elle digne de lui, si pour la seconde fois elle l'abandonnait dans les revers. Ne l'avons-nous pas abandonné une fois ? L'abandonnerons-nous encore ? Quoi ! il y a quelques jours à peine, à la face de l'Europe, devant la France assemblée, vous juriez de le défendre ! Où sont donc ces serments ? ».

Il s'arrêta un instant. Puis tournant ses regards irrités vers le banc où siégeait le maréchal Ney : «L'Empereur sera peut-être encore trahi, poursuivit-il, il y a peut-être de vils généraux qui, à ce moment même, projettent de l'abandonner. Qu'importe ? L'Empereur se doit à la Nation et peut tout avec elle. Il retrouvera, pour la défendre, des cœurs plus jeunes et qui ne s'engagent qu'une fois. Votez des lois qui déshonorent la trahison. Si le nom du traitre est maudit par la loi, sa maison rasée, sa famille proscrite, alors nous ne verrons plus de traitres, plus de ces lâches manœuvres qui ont amené la catastrophe dernière, et dont peut-être les complices, ou même les auteurs siégent ici...».

Des cris : « A l'ordre ! » jaillirent de tous les bancs de l'Assemblée. « Ecoutez-moi », répéta plusieurs fois Labédoyère. « Je n'écoute rien », réplique le comte de Valence. « Désavouez ce que vous avez dit ». « Jeune homme, ajouta le vieux maréchal Masséna, vous venez de vous oublier ». « Il se croit au corps de garde » dit le comte de Lameth. « Est-il donc décrété s'écria Labédoyère, qu'on n'entendra jamais dans cette enceinte que des voix serviles et basses ? ». Le tumulte redoubla de violence. Les cris « A l'ordre ! » recommencèrent. Alors Lacépéde qui présidait la séance prononça contre Labédoyère le rappel à l'ordre. En quittant la Chambre, il dit à un ami qui l'accompagnait : «Pour moi, mon sort n'est pas douteux. Si les Bourbons reviennent je serai fusillé le premier ».

Devant le refus des Chambres d'accepter son abdication en faveur de son fils, Napoléon s'inclina. Ayant abdiqué purement et simplement il quitta la Malmaison où il s'était retiré, s'engageant sur la voie douloureuse qui devait le mener à Saint-Hélène.

Le 8 Juillet, Louis XVIII rentrait dans Paris d'où Labédoyère bien convaincu qu'il n'avait aucun pardon à attendre du Roi, s'éloigna quatre jours après sur les instances de sa jeune femme, rejoignant l'armée de

la Loire ce dernier refuge des vieux soldats témoins attristés des jours glorieux de l'épopée impériale. Avant de se mettre en route, il avait pris congé de la reine Hortense qui l'honorait de son amitié. Comme elle lui marquait son étonnement de voir qu'il n'était pas encore parti pour se mettre à l'abri du ressentiment royal, il répondit : « Vous avez raison ; il ne faut pas me laisser prendre. On me condamnerait ; on me ferait grâce à cause de la famille de ma femme. Je ne veux pas de grâce d'eux. On va faire bien du mal à la France, mais ses défenseurs ne sont pas morts et je me retrouverai avec eux pour la délivrer ». A l'armée de la Loire, il retrouva son cousin, le général comte Flahaut et son ami le général Exelmans qui lui firent donner le titre de chef d'état-major du deuxième corps cantonné à Riom. Après s'être muni d'un passeport pour les Etats-Unis et d'une lettre de crédit de 55.000 francs sur Philadelphie signée du financier Ouvrard, il rejoignit ce poste.

Le 24 Juillet, le gouvernement promulgua une ordonnance royale dont l'article premier déclarait : « Les généraux et officiers qui ont trahi le Roi avant le 23 Mars, ou qui ont attaqué la France et le gouvernement à main armée, et ceux qui par violence se sont emparés du pouvoir seront arrêtés et traduits devant les Conseils de guerre compétents dans leurs divisions respectives, savoir... » suivait une liste de dix-huit noms. En tête se trouvait celui du maréchal Ney que suivait celui de Labédoyère. Le 29, le jeune général eut connaissance de cette ordonnance par les journaux. Il aurait pu facilement gagner un port de l'Atlantique et s'embarquer pour l'Amérique possédant pour cela tous les papiers nécessaires. Mais ne voulant pas s'expatrier sans avoir serré sur son cœur sa femme et son tout jeune fils, muni d'un passeport procuré par deux anciens soldats employés à la Sous-Préfecture de Riom, il prit la voiture publique de Paris où il parvint le 2 Août, de bon matin. Il se rendit chez une amie de sa famille, Mme de Foutry, rue du Faubourg Poissonnière afin de ne pas attirer sur lui l'attention en allant retrouver tout de suite sa femme dans son hôtel de la rue Tarane. Il ne pouvait se douter qu'il avait voyagé avec un officier de gendarmerie qui, l'ayant reconnu, l'avait pris en filature à la descente de la diligence et s'était empressé d'aller le dénoncer. Dans la soirée, il fut arrêté. Fouché, ministre de la police, aussitôt prévenu donna l'ordre à M. Decazes, préfet de police, de l'interroger, ce qu'il fit immédiatement.

Il ne lui posa pas moins de cent quatorze questions, s'efforçant d'obtenir des renseignements susceptibles de compromettre les généraux Flahaut, d'Erlon, Drouet, Lefebvre-Desnouettes, Lallemand, soupçonnés de tramer un complot. Il en fut pour sa peine. Loyalement Labédoyère refusa de répondre sur ce sujet. Le lendemain fut rendue une ordonnance le renvoyant devant le Conseil de guerre de Première Division militaire. La presse gouvernementale l'accabla d'injures le présentant comme un grand coupable indigne de toute piété car il avait donné un exemple qui avait été suivi, assurant ainsi le retour de Napoléon sur le trône.

Le 14 Août, le Conseil de guerre se réunit sous la présidence de l'adjudant général Berthier de Sauvigny. Le chef de bataillon Viotti remplissait les fonctions de rapporteur et le capitaine de gendarmerie Gaudriez, commissaire du Roi, soutenait l'accusation. Les débats de ce procès politique, le premier du nouveau régime, allaient se dérouler en marge de la Terreur blanche qui ensanglantait le Midi de la France et de la Terreur prussienne qui portait ses ravages dans les régions occupées entre la frontière de l'Est et la Loire. Ils s'ouvrirent dans une atmosphère imprégnée des passions malsaines qui dominaient l'opinion des milieux dirigeants. Au dehors de l'immeuble où siégeait le Conseil, étaient attroupés de nombreux soldats alliés. Tumultueusement ils se répandaient en injures et en menaces contre l'accusé. A l'intérieur, la salle d'audience avait été soigneusement composée. Assis ou debout se tenaient en nombre considérable des officiers anglais, prussiens, autrichiens, russes et belges. Derrière les juges étaient assis le prince royal de Prusse, le prince d'Orange, le prince royal de Wurtemberg et les ambassadeurs des puissances alliées. Enfin, venues là comme au spectacle, des femmes en toilette appartenant pour la plupart à la fine fleur de la société ultra-royaliste, de celles qui, le soir, dans le jardin des Tuileries, se répandaient en coquetteries avec les officiers alliés. Ainsi lorsque Labédoyère, en costume bourgeois, fit son entrée dans la salle, encadré de quatre gendarmes pour prendre place sur le siège des accusés, il se trouva en présence d'une foule nettement hostile.

Durant les débats, il devait faire preuve d'une attitude courageuse, calme et digne. Sans détours, sans faiblesse, avec fermeté, il répondit aux questions du président, avouant les faits que l'accusation lui repro-

chait, ne cherchant pas à atténuer ses responsabilités.

— Où avez-vous appris le débarquement de Bonaparte ?

— A Chambéry, où je reçus du général de ma brigade, le maréchal de camp Devilliers, l'ordre de me porter avec mon régiment à Grenoble.

— Où votre régiment fut-il placé à Grenoble ?

— Il bivaqua sur le rempart.

— Par quel ordre quitta-t-il son poste pour se porter sur la route par laquelle Bonaparte arrivait ?

— Par mon ordre.

— Quel cri proférâtes-vous en donnant l'ordre de se porter en avant ?

— Le cri de « Vive l'Empereur ! ».

— Quand avez-vous donné l'aigle à votre régiment ?

— A la sortie du faubourg de Grenoble. Cette aigle était conservée au régiment comme une relique. Au départ de Chambéry, je la fis mettre dans une caisse et placer dans une voiture. Quand je quittai Grenoble, le 7 Mars, je fis chercher ma voiture et y trouvant l'aigle, je la présentai aux troupes.

— Avez-vous déchiré votre cocarde blanche et pris la cocarde tricolore ?

— Non, je n'en avais pas.

— Le général Devilliers n'a-t-il pas couru après vous ? N'a-t-il pas employé la voix de l'autorité et de la persuasion pour vous ramener au devoir ?

— Oui, le général Devilliers me parla des suites que pouvait avoir ma démarche et des liens de famille qui devaient me retenir. Je lui répondis que les liens dont il me parlait m'étaient bien chers, que je savais que je les sacrifiais tous ; mais que je croyais devoir ce sacrifice à mon pays, à la patrie, qui doit l'emporter sur tout.

— N'avez-vous aucune révélation à faire ?

— Aucune.

Sur cette réponse prit fin l'interrogatoire et les dépositions des témoins commencèrent. On entendit les généraux Devilliers, Marchand, d'Agoult, d'Audru, Decroix, Randont dont les déclarations ne firent que rééditer ce que l'on savait déjà sur les événements de Grenoble dans la journée du 7 Mars et que Labédoyère

avait reconnu au cours de son interrogatoire par le préfet de police, le jour de son arrestation. En conclusion d'un sévère réquisitoire, le capitaine Gaudriez, commissaire du Roi demanda la peine de mort. Pour respecter la forme, un avocat d'office avait été désigné. Il n'eut pas à plaider, Labédoyère ayant manifesté le désir, auquel le président accéda, de présenter lui-même sa défense. Il n'essaya pas de se sauver comprenant bien que ce serait inutile. Il était résigné à son sort et ne craignait point la mort. Mais il avait à cœur d'expliquer les motifs de sa conduite à Grenoble à l'approche de l'Empereur retour d'exil, ce souverain que pendant dix ans il avait servi avec honneur et fidélité. Devant cette foule qui tournait vers lui des regards hostiles il voulait proclamer que son honneur restait sans tâche. Le président lui ayant donné la parole, il se leva :

« Si ma vie seule était en cause, dit-il d'une voix calme, mais ferme, je me bornerais à vous dire que celui qui a conduit quelquefois de braves gens à la mort, saura lui-même y marcher en brave homme, et je ne retarderais pas votre sentence. Mais on attaque mon honneur en même temps que l'on demande ma vie, et cet honneur n'appartient pas à moi seul : ma femme, modèle de toutes les vertus, un fils au berceau, ont droit de m'en demander compte ; je veux qu'ils puissent dire que malgré le coup qui va m'atteindre, l'honneur est intact. J'ai pu me tromper sur les véritables intérêts de la France ; de glorieux souvenirs, un ardent amour de la patrie, des illusions ont pu m'égarer ; mais la grandeur même des sacrifices que j'ai faits en rompant les liens les plus chers, prouve qu'il n'entrait dans ma conduite aucun motif d'intérêt personnel. Je ne nierai pas des faits notoires, mais je déclare que je n'ai trempé dans aucun complot qui aurait précédé le retour de Napoléon ; je dirai plus, ie crois pouvoir affirmer qu'il n'a point existé de conspiration pour le ramener de l'île d'Elbe ».

Après avoir exposé les circonstances de son arrivée à Chambéry où il avait pris le commandement du 7me régiment de ligne, il fit le tableau de l'opinion publique chancelante dans sa fidélité aux Bourbons et ajouta : « Si une voix peut avoir ce caractère solennel que prennent, dit-on, les accents les plus faibles à l'instant de la mort, les réflexions que je vais vous soumettre ne seront peut-être pas sans utilité pour mon pays. En 1814, la nation et l'armée avaient abandonné

Empereur Napoléon ; la famille des Bourbons fut accueillie avec enthousiasme. Comment cette disposition générale vint-elle à changer ? ».

Le président l'interrompit avec vivacité : « Accusé restez dans les faits de la cause. Vous êtes accusé d'un crime ; nous n'avons pas à nous occuper des motifs qui vous y ont porté; le Conseil n'a point à se prononcer sur des motifs : il ne peut y avoir pour lui de crime innocent ». Le défenseur d'office ayant alors protesté que la défense n'était pas libre, le président lui répliqua : « Que l'accusé se défende du crime qui lui est imputé, il est dans son droit, mais je ne souffrirai pas qu'il se livre à des discussions politiques, à des divagations inutiles ».

Labédoyère, bien que troublé par cet incident, reprit la parole : « Comment voulez-vous, dit-il, et son raisonnement procédait de la plus stricte logique, comment voulez-vous que je combatte des faits publics, des actions que j'avoue ? Ma seule défense est dans l'examen des causes politiques qui m'ont porté à la démarche dont je réponds devant vous. Vous ne voulez pas l'entendre ? Je n'insisterai pas. Je dirai seulement que je mourrai avec l'espoir que mon souvenir n'éveillera jamais un sentiment de haine ou de honte ; que mon fils, arrivé à l'âge de servir son pays, n'aura pas à rougir de son père, et que la patrie ne lui reprochera pas mon nom ».

Les débats furent alors déclarés clos et le Conseil se retira pour délibérer. Quand, au bout de deux heures, il reprit l'audience, ce fut pour rendre à l'unanimité un jugement déclarant Labédoyère coupable de trahison et de rébellion et le condamnant à la peine de mort. Sur les instances de sa femme et de sa mère, il se pourvut en révision contre cette sentence. La presse fut unanime à approuver la condamnation à l'exception de « L'Indépendant » qui publia un article en faveur du jeune général, ce qui le fit suspendre. Benjamin Constant adressa à Louis XVIII un mémoire dans lequel il sollicitait une commutation de peine : « Je crois, disait-il, qu'il est de l'intérêt du Roi, qu'une mitigation de la peine, une détention sévère dans un château fort, vaut mieux que le sang de ce jeune homme versé dans la plaine de Grenelle. Je pense que cet acte de clémence serait un gage de réconciliation avec notre malheureuse armée. Je pense que cette plaine de Grenelle n'ayant été rougie du sang d'aucun homme durant les trois mois de Bonaparte, il serait heureux

qu'elle ne le fut pas sous le Roi... Je sais qu'il faut dans le Roi une grande force pour résister aux reproches de faiblesse, mais la bonté aussi est une force. C'est celle de la Divinité : ce doit être celle du Roi ». Cet appel à la clémence royale resta sans réponse. Sans réponse également une supplique adressée à la duchesse d'Angoulème par Mme de Labédoyère. La malheureuse jeune femme — elle n'avait que dix-neuf ans — multiplia ses démarches auprès de M. Pasquier, ministre de la Justice et de Talleyrand, pour être admise à se jeter aux pieds du Roi, persuadée que ses efforts réussiraient à l'attendrir en considération des nombreuses preuves de dévouement de la famille Labédoyère, de la sienne surtout dont le zèle et la fidélité avaient été admirables pendant l'émigration. Tout cela en vain, le Roi ayant résolu de lui refuser toute audience. Elle eut alors recours à Mme de Krudner, l'amie de l'empereur de Russie Alexandre qui venait d'arriver à Paris, pour qu'elle lui demande de plaider sa cause auprès de Louis XVIII.

Le 18 Août, le Conseil de révision se réunit sous la présidence du maréchal de camp baron Deconchy. Un avocat, Me Mauguin, soutient au nom de Labédoyère, dix moyens de cassation du jugement du Conseil de guerre. Ils furent tous rejetés et la sentence de mort fut confirmée. Restait l'ultime démarche : le recours en grâce. Il fut immédiatement déposé entre les mains du ministre de la Justice qui en fit rapport au Conseil du Roi sans délai. Après une courte délibération, il fut rejeté. Le ministre de la guerre, Gouvion-Saint-Cyr, signa l'ordre d'exécution immédiate.

Instruite de cette décision, Mme de Labédoyère, affolée, se précipita aux Tuileries. Il était trois heures et demi de l'après-midi. Le Roi s'apprêtait à monter en voiture pour sa promenade quotidienne. Elle écarta la foule et tout en pleurs se jeta aux pieds du monarque implorant la grâce de son époux. Louis XVIII l'écarta d'un geste et répondit à ses supplications par un refus catégorique : « Madame, lui dit-il, fixant sur elle un regard sévère, je connais vos sentiments pour moi, ainsi que ceux de votre famille. Jamais il ne me fut plus douloureux de prononcer un refus ». Et il passa. On dut emporter la malheureuse évanouie. Quand le roi rentra de sa promenade vers quatre heures et demi, la mère de Labédoyère qui l'attendait près du vestibule du pavillon de Flore, essaya de l'approcher,

quand il descendit de voiture. Des gardes se précipitèrent et l'éloignèrent.

Cependant la femme du général ramenée chez elle, après avoir pris un court repos monta en voiture avec son jeune fils dans les bras et se fit conduire à la prison militaire de l'Abbaye, espérant arriver à temps pour revoir son mari et lui dire un suprême adieu. Elle arriva devant la porte de la prison comme le général en sortait encadré d'un fort détachement de gendarmes. Une scène déchirante se produisit. Mme de Labédoyère se précipita, écarta les gendarmes et se cramponna au cou de son mari avec toute l'énergie du désespoir. Il fallut l'en arracher de vive force. Labédoyère fit preuve en ce moment cruel d'un courage surhumain : maîtrisant son intense émotion, refoulant ses larmes, il eut la force de prendre sa femme évanouie dans ses bras, de la porter dans sa voiture et de déposer sur ses genoux son jeune enfant, puis, donnant à ces deux infortunés un suprême baiser d'adieu, il suivit les gendarmes.

Arrivé dans la plaine de Grenelle, lieu désigné pour l'exécution, le général s'entretint pendant quelques minutes avec l'abbé Durondel, son ancien précepteur qui l'accompagnait, puis il se plaça en face des fusilliers vétérans. Il refusa qu'on lui bande les yeux. Défaisant sa cravate, il l'offrit au sous-officier, commandant le peloton : « Je ne puis rien accepter, la loi le défend » lui fit observer le vieux soldat. Et comme Labédoyère insistait : « Je vous obéis, mon général, mais ce sera pour vous couvrir la figure après votre mort ». Puis, découvrant sa poitrine, le général se plaça presqu'à bout portant des fusils : « On ne peut m'envier le plaisir de commander encore une fois l'exercice à de braves camarades, dit-il. Mes amis, tirez et ne me manquez pas. ». Et d'une voix forte, il commanda : « En joue... Feu... ». Il tomba foudroyé. On vit alors l'abbé Durondel s'approcher et se pencher sur le cadavre. Il avait reçu de Mme Labédoyère la suprême mission de lui rapporter son portrait que son mari portait toujours sur sa poitrine depuis leur mariage et qu'il n'avait jamais quitté. Le prêtre le trouva, tout maculé de sang et s'acquitta de sa mission.

Les restes du général de Labédoyère reposent au cimetière du Père Lachaise au bord d'une allée qui porte son nom. Le monument qui a été élevé sur sa tombe après la Révolution de 1830, comprend un bas relief évoquant la scène fameuse du 7 Mars 1815 : la

rencontre près de Grenoble avec Napoléon revenant de l'Ile d'Elbe. Ce bas relief n'a pas été préservé des injures du temps. Il s'effrite lentement et le jour est proche où ses détails ne seront plus discernables.

Napoléon captif à Sainte-Hélène ne devait pas oublier celui qui était mort victime de sa fidélité à sa personne et à sa cause alors qu'elle était apparue désespérée. Lorsqu'il rédigea son testament, trois semaines avant sa mort, le 15 Avril 1821, il légua une somme de 100.000 francs « au fils du brave général Labédoyère ».

L'exécution de l'infortuné général fut accueillie avec satisfaction dans les milieux politiques. Le « Journal des Débats », la « Gazette de France », la « Quotidienne » y virent « un grand acte de justice » et Chateaubriand, président du collège électoral du Loiret présenta au roi une adresse dans laquelle on pouvait lire : «...Vous avez saisi ce glaive que le souverain du ciel a confié aux princes de la terre pour assurer le repos des peuples... Le moment était venu de suspendre le cours de votre inépuisable clémence... Votre sévérité paternelle est mise au premier rang de vos bienfaits... ». De Berlin où il était ambassadeur de France, le marquis de Vaudreuil écrivait à Talleyrand : « Cet acte de justice a produit un très bon effet dans l'opinion. La bonté du Roi commençait à être jugée sévèrement ». Mais le peuple, le bon peuple de France que pensait-il ? L'intérêt qu'il prit à une gravure en couleurs qui circula, distribuée par les professionnels de la littérature de colportage, fut révélateur de son opinion. Cette gravure était en forme de dyptique. Le premier volet représentait Napoléon remettant à la princesse de Hatzfeld pour la jeter au feu, la lettre accusatrice dont la disparition sauvait la vie de son mari nommé par décret impérial gouverneur de Berlin occupé par les Français après la victoire d'Iéna, qui avait écrit au Roi de Prusse, son souverain exilé, pour le renseigner sur les mouvements des troupes françaises poursuivant les débris de l'armée prussienne. Au dessous était écrit: « Acte tyrannique d'un usurpateur ». Sur le second volet, on voyait Mme de Labédoyère prosternée aux pieds de Louis XVIII qui la repooussait d'un geste brusque, tandis qu'à l'arrière plan était représentée l'exécution de son mari. Au-dessous on lisait : « Acte paternel de la légitimité ».

Comme s'il avait voulu accorder à la famille de Labédoyère, une compensation pour l'exécution du gé-

Labédoyère, une compensation pour l'exécution du gé-

néral, le roi nomma son frère Henri, officier dans les gardes du corps bien que ce jeune homme ne réunit aucune des conditions exigées et n'eut jamais servi dans l'armée. On comprend mal comment cet officier si étrangement promu accepta cette distinction. C'était en effet le prix du sang de son malheureux frère qu'il recevait car il est évident que si Charles n'eut pas été fusillé, Henri n'aurait pas été l'objet de cette faveur.

Quelques jours après l'exécution de son mari, Mme de Labédoyère reçut en réponse à sa démarche auprès de Mme de Krudner une étrange lettre de cette femme à l'esprit déréglé qui prétendait, sous l'influence des doctrines du théosophe et visionnaire Suédois Swendenborg, propager une religion nouvelle dont les principes lui étaient dictés par une « voix » mystérieuse dans laquelle elle croyait reconnaître celle de Jésus-Christ. Dans cette lettre, elle expliquait à la malheureuse veuve qu'elle n'avait pas reçu de sa « voix » l'autorisation de présenter sa requête à l'Empereur Alexandre mais qu'elle avait néanmoins demandé à celui-ci de prier pour le repos de l'âme du général, ce qu'il avait fait. La « voix » venait de lui apprendre que cette prière avait été pleinement exaucée et que le général après avoir passé quelques heures en purgatoire occupait maintenant une excellente place en paradis. Elle était satisfaite de pouvoir le lui affirmer, persuadée que c'était là le meilleur soulagement à sa douleur. Le grotesque venait ainsi se mêler bien inopportunément au drame. Mme de Labédoyère en fut cruellement ulcérée. Mais elle n'était pas au bout de son calvaire. Alors qu'elle fléchissait encore sous le poids de son immense chagrin, elle fut invitée par le fisc à payer les frais du procès de son mari. Dans la note qui lui fut adressée figurait l'article suivant : « Pour gratification aux douze soldats chargés de l'exécution, à raison de trois francs par homme, soit trente-six frs ». La malheureuse veuve dut ainsi payer les exécuteurs de son mari. La justice du Roi était décidément inaccessible à toute pitié.

Tout de même, que l'on sache, pendant la Terreur où tant d'innocentes victimes périrent sur l'échaufaud, on n'avait jamais songé à faire payer par leurs familles le salaire du bourreau.

POESIES

La Guirlande pour Elle

par

M. le Docteur BAILLET

Ancien Président

Notre amour fut léger comme une aile d'abeille,
Léger, comme à la nuit, un chant de rossignol.
Vous étiez une enfant, amie, et j'étais fol
De ce que votre voix chantait à mon oreille.

Comme en vendange, on mord le raisin à la treille
Pour que l'ivresse prête à l'âme son envol,
Nous avons épelé l'amour, sans fard ni khol,
Amour, flambeau divin de l'heure où tout sommeille!

« Vanité » dit le Saint. « Chimère » dit le Sage.
N'espérez triompher des atteintes de l'âge,
Vos corps se courberont avec le poids des jours ».

Que m'importe ! Puisqu'en tes yeux, je vois toujours
Le vert rayonnement de leur splendeur première,
Notre amour, plus léger, sera de la lumière.

*
**

Mon amour, j'ai conçu l'ambition fantasque
De circonscrire le monde au cercle de tes yeux,
Comme on voit, dans la nuit, au miroir d'une vasque
Tenir l'immensité scintillante des cieux.

Qu'importent les autans, qu'importe la bourrasque !
Quand ton regard est clair, mon ciel est radieux.
Pour me plaire, il n'est pas besoin de mettre un masque,
Le bonheur a l'impassibilité des dieux.

Je rêve que la vie, alors, est une extase
Ou nous glissons d'un vol égal et confiant
Dans le silence ému de nos lèvres sans phrases,

Et que le Temps suspend son geste familier
En regardant monter d'un œil indifférent
Le sable d'or qui coule au fond du sablier.

⁂

Là, nous fumes heureux, Mignonne, souviens-t-en.
C'était l'été. Rappelle-toi les longues heures
Ou nous vivions avec les halliers pour demeures
« Dans la forêt du charme et de l'enchantement ».

L'ombre qui nous fut douce et les feuilles qui meurent,
Les papillons qui ne folâtrent qu'un printemps,
S'en sont allés, flétris au souffle des autans
Et seuls, les souvenirs, en notre âme demeurent.

Oh ! Remettre les pas dans les pas effacés,
Sur les sentiers qu'hier nos pieds avaient tracés
Et retrouver partout l'illusion première

Qu'ainsi qu'une forêt d'Avril qui reverdit
Et chaque jour voit s'éveiller un nouveau nid,
Notre amour a gardé sa fraîcheur printanière !

⁂

LE PREUX

Il avait en secret fait affuter sa lame
Et réparer l'armet qu'avaient faussé les coups
Et dont la rouille avait déjà rongé les clous.
Lors, vint le dernier soir qu'il devait voir sa Dame.

Il lui dit tout : L'agression, la guerre infâme,
L'ennemi plus féroce encore que les loups,
Les massacres, les burgs détruits et le courroux
Que la soif de vengeance allumait dans son âme.

Puis il se tut ; l'amour étouffait sa pensée,
Le passé bouillonnait dans son âme oppressée.
Il regarda sa Dame et baisa ses cheveux.

Alors, domptant son cœur, elle sourit, sans dire
Un mot afin qu'il put emporter ce sourire
Qui la lui fit trouver si belle aux jours heureux.

⁂

Nous avons vu fleurir les roses amandiers
Que le premier rayon d'Avril caresse
Et les mauves iris avec les églantiers
Mêlés à l'or des cytises de Grèce,

Et quand, aux matins bleus de l'aube, les sentiers
Etaient jonchés de fleurs en neige épaisse
Nous n'osions avancer, de peur que nos souliers
Ne piétinent des rêves de jeunesse.

Plus tard, la fête finira : Le vent d'hiver
Au jardin dépouillé reprenant sa parure
Fera la branche noire et le sentier désert,

Tandis que notre amour, insoucieux du temps,
Devant tout ce qui passe, étant tout ce qui dure,
Ne connaîtra jamais que l'éternel printemps.

La mystérieuse origine

de

Christophe Colomb

par

M. l'Inspecteur LIGNIERES

Avant d'aborder un sujet aussi controversé, mais d'un intérêt palpitant, je voudrais transporter le lecteur, pour quelques instants, en Corse, et plus particulièrement à Calvi.

C'est un des coins les plus beaux de l'Ile de Beauté. On y jouit de points de vue d'une splendeur inégalée sous un ciel d'un bleu intense et devant une mer à l'azur encore plus profond. D'un côté le golfe immense avec sa plage et sa frange de pins en demi-cercle ; dans le lointain un cirque de montagnes dont les sommets sont encore ponctués de neige en Août... De l'autre côté, sur un éperon granitique, la haute ville cerclée de remparts massifs, face à la haute mer, dressée comme un défi porté contre quiconque voudrait s'emparer d'elle... Et sur cet éperon battu par les vents du large un groupe compact de vieilles maisons serrées autour d'une vieille église... Telle est la citadelle de Calvi : immuable, inchangée depuis des siècles, elle défend le port de pêche qui s'étend à ses pieds et domine, orgueilleuse, une baie admirable. Pénétrons ensemble dans la Citadelle.

Voici l'entrée, dominée par de hautes murailles. Au-dessus du porche une plaque de marbre dont l'inscription latine : « CIVITAS CALVI SEMPER FIDELIS », rap-

pelle la fidélité des Calvais à la cause génoise. Nous gravissons quelques vieilles rues bordées de pittoresques demeures et nous voici tout à coup devant une maison en ruines, dont les pans de mur encore debout se dressent face à la haute mer. Encore une plaque de marbre dont l'inscription est effacée par les embruns. Nous pouvons cependant y lire : « Ici est né en 1441 Christophe Colomb, immortalisé par la découverte du Nouveau Monde, alors que Calvi était sous la domination génoise ; mort à Valladolid le 20 Mai 1506 ».

C'est en découvrant cette plaque lors de mon premier séjour dans l'Ile de Beauté que j'ai appris la très ancienne tradition qui fait naître la grand navigateur à Calvi, dans cette maison de la rue del Filo (rue du Fil) où nous venons de déchiffrer une inscription qui rappelle son souvenir.

Et j'ai été amené tout naturellement à me pencher sur le problème de la naissance calvaise de Christophe Colomb.

Que faut-il en penser ? Peut-on logiquement la soutenir ? Cette thèse nous apporte-t-elle quelques clartés sur la mystérieuse origine de Christophe Colomb ? et lesquelles ?

Tels sont les problèmes que je voudrais élucider sachant très bien que dans l'état actuel de nos connaissances, il est à peu près impossible d'apporter des arguments probants, mais sachant aussi que la difficulté de l'entreprise en décuple l'intérêt.

LE MYSTERE DE L'ORIGINE DE CHRISTOPHE COLOMB

Car l'on sait qu'il y a un mystère autour de l'origine de Christophe Colomb, mystère qui s'étend d'ailleurs sur bien des points de sa vie.

Salvador de Madariaga, le dernier en date des biographes de Colomb écrit dans son livre magistral (Christophe Colomb chez Calman-Levy. Collection : Précurseurs de génie p. 28) :

« Où est-il né ? Quand est-il né ? Quel était son
« nom ? Où a-t-il étudié ? Où a-t-il voyagé ? Que
« savait-il ? Quel était son projet ? Jusqu'à quel point
« son projet était-il arrêté dans son esprit lorsqu'il le
« soumit au Roi du Portugal ? Et au Roi d'Espagne ?
« Autant de points sur lesquels, après quatre cents
« ans et quatre cents volumes de recherches, il reste
« toujours matière à doute et à discussion ».

L'on peut dire qu'une obscurité voulue — et voulue par Colomb lui-même — plane autour de tous ces points. Madariaga affirme en parlant de notre personnage que « comme la sèche, il secrète autour de lui un nuage d'encre qui couvre et cache sa vie. Et cette encre, multipliée par le labeur inlassable de ses biographes et critiques, n'a fait que rendre plus noir et plus opaque le mystère qui l'enveloppe » (idem p. 28).

Quant à Ramon Menéndez Pidal, dans une savante étude sur LA LANGUE DE CHRISTOPHE COLOMB à laquelle nous aurons recours, il affirme : « De même que le renard efface avec sa queue les traces de ses pas, de même Colomb voulut effacer sa jeunesse d'obscur cardeur et de marchand ».

Pourquoi cette obscurité ? Dans quel but secret ? Peut-être en donnerons-nous une explication satisfaisante. Elle nous fait comprendre en tout cas les nombreuses discussions qui se sont instaurées sur la patrie supposée de Colomb. Certains veulent voir en lui un Italien, d'autres un Portugais, d'autres un Espagnol (galicien ou catalan). On le fait naître enfin en Corse et même en France ; et l'historien César Cantù dans son HISTOIRE UNIVERSELLE n'énumère pas moins de quatorze villes qui ont voulu revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour.

La thèse de l'origine calvaise de Christophe Colomb semble pouvoir être étayée valablement. Elle éclaire bien des points obscurs de sa vie.

QUELLE FUT LA VIE DE COLOMB ANTÉRIEUREMENT A SA DECOUVERTE, ET A SES QUATRE VOYAGES

C'est à une recherche de paternité que nous nous livrons en quelque sorte. Il s'agit pour nous d'essayer de découvrir qui fut Colomb plutôt que de narrer sa merveilleuse aventure.

Lequel d'entre nous ne l'a présente à son esprit, avec tout ce que la fantaisie, l'imagination et la légende ont ajouté à la réalité.

Ne savons-nous pas les uns et les autres que le cardeur de laine génois, d'une famille de tisserands, s'adonne très jeune au commerce et à la navigation, que, de bonne heure, il visite Chio, Lisbonne, l'Angleterre et sans doute l'Islande (l'Ile de Thulé), qu'il se fixe au Portugal, s'y marie avec la fille d'un navigateur portugais (Felipa Moniz Perestrello), qu'il recueille pré-

cieusement les récits de découvertes des navigateurs, dresse des cartes marines, poursuit ses navigations (Guinée, Iles Madères, Ile de Porto-Santo...), qu'il forme le projet de découvrir par l'Ouest une île mystérieuse ANTILIA sur laquelle circulent de nombreuses légendes ; qu'il fait des propositions au roi du Portugal Jean II qui trouve exorbitantes ses prétentions (car il réclame la vice-royauté des terres découvertes et le dixième de leur produit).

Ne savons-nous pas aussi que Colomb, devenu veuf, mûrit son rève de découvertes, qu'il a la certitude d'arriver par l'ouest aux Indes et à la fabuleuse île de Cipangu (le Japon), qu'une erreur de Marco Polo a placée à 1.500 milles de la Côté asiatique et a donc rapproché d'autant des côtes européennes ?

Nous savons comment Colomb passe en Espagne en Janvier 1486 et comment, après avoir confié son fils au monastère de la Ràbida près de Palos, il s'emploie sans succès à obtenir à Cordoue une audience des souverains espagnols (Mai 1487). A la Ràbida, il se lie avec des marins éprouvés, comme Alonzo Pinzon, qui le confirment dans ses projets. Nous savons enfin comment Colomb, à force de persévérance et d'éloquence, réussit en 1492, à obtenir gain de cause auprès de la reine, l'année même où Grenade doit être conquise.

Et c'est alors les préparatifs anxieux et pleins d'espoir du premier voyage. Grâce aux frères Pinzon, on arme trois caravelles la SANTA MARIA, la PINTA et la NINA (respectivement de 34 m. 10, 17 m. 80 et 17 m. 10). Et l'on affronte l'aventure le 9 Septembre...

Et nous savons comment, après vingt cinq jours de voyage, une mutinerie éclate à bord et les promesses de Colomb et la découverte, au jour limite, d'un nouveau monde : l'Ile de Guanahami ou San Salvador, puis de Haïti que Colomb croit être Cypangu...

Et le retour glorieux de Colomb à Palos, le 15 Mars 1493, avec ses indiens, ses perroquets et ses échantillons d'or, et l'accueil triomphal des populations. Nous savons tout cela.

Les trois autres voyages de Colomb sont moins connus, mais on s'émerveille de ses nouvelles découvertes : La Guadeloupe, Porto-Rico de 1493 à 1496, le Vénézuéla de 1498 à 1500, l'Amérique centrale de 1502 à 1504.

Notre sensibilité s'émeut de le voir revenir, char-

gé de fers, à son troisième voyage, et de savoir que, s'il n'est pas mort dans la misère en 1506, du moins sa popularité déclina vite : on ne lui pardonnait pas d'avoir rapporté si peu d'or après avoir suscité tant d'espérances et tant de folles convoitises...

Oui, voilà bien, tout ce que nous savons — en gros — sur notre héros.

Oui — mais avant sa glorieuse aventure, comment a-t-il vécu ? Qu'a-t-il fait au juste ? d'où venait-il ? que peut-on savoir de ses origines ? Autant de questions délicates et embarrassantes pour le détail desquelles je renvoie au livre très documenté de M. Salvador de Madariaga. Je n'aborderai ici que quelques points qui me paraissent essentiels pour éclairer le débat, et d'abord celui de la langue de Christophe Colomb.

LA LANGUE DE CHRISTOPHE COLOMB

Il est hors de doute que la langue d'un homme est un élément précieux pour déceler son origine. Et c'est pourquoi, dans la question si controversée de l'origine de Christophe Colomb, on s'est beaucoup occupé de la langue dont il a fait usage.

J'utiliserai sur ce point les études des deux auteurs déjà cités : Salvador de Madariaga et Ramón Menendez Pidal.

Le premier fait dont on est certain, et qui ne manque pas de déconcerter, c'est que le Génois qu'on voit en Christophe Colomb, s'exprimait en langue castillane.

On le sait en particulier par les notes autographes inscrites en marge de son exemplaire de L'HISTOIRE NATURELLE de Pline, traduite du latin en italien. Colomb savait donc l'italien (nous verrons qu'il ne l'écrivait pas). Mais, lisant un livre italien, il l'annotait en Castillan.

C'est là, il faut en convenir, une énigme troublante!

De même, les lettres authentifiées entre Colomb et ses correspondants italiens sont rédigées en espagnol. Ce fait constitue évidemment un obstacle sérieux à la thèse de l'origine génoise. On a beau nous expliquer que le génois n'a jamais été et n'est pas encore de nos jours une langue écrite, mais une langue parlée (Gaston Broche nous l'affirme après bien d'autres dans sa thèse sur la REPUBLIQUE DE GENES), il

est bien évident que les Génois, hier comme aujourd'hui, usent d'une langue quand ils écrivent, et que cette langue n'est autre que l'italien.

Or, jamais Christophe Colomb n'a laissé d'écrits ou de notes dans la langue italienne, que pourtant il lisait et comprenait.

Fait déconcertant pour les tenants de la « thèse génoise », qui en donnent des explication confuses et embarrassées.

Bien mieux, nous savons que Colomb écrivait en espagnol avant d'arriver en Castille. Il a, en effet, copieusement annoté en Castillan L'HISTORIA RERUM UBIQUE GESTARUM du Pape Pie II, et l'une de ces notes permet de retrouver la date à laquelle elles furent écrites : 1481, c'est-à-dire quatre ans AU MOINS avant son arrivée en Castille.

Ce fait est quelque peu troublant pour ceux qui n'acceptent pas la thèse d'un Colomb espagnol. Menéndez Pidal, qui est du nombre, est donc obligé d'affirmer que Colomb, pendant les neuf années de son séjour au Portugal, — il avait de 25 à 30 ans — apprit le portugais parlé, mais non le portugais écrit (puisqu'on ne connaît rien d'écrit par Colomb en portugais), que par contre il apprit l'espagnol pour en user comme DE LA PREMIERE LANGUE QU'IL SUT ECRIRE.

Il étaye cette affirmation sur les nombreux « portugaisismes » de la langue colombienne, sur les imperfections de cette langue et l'attrait du courant « castillanisant » à la fin du XV^me^ siècle. Argumentation douteuse.

Que l'espagnol écrit par Colomb soit marqué, comme on le leur a reproché, par de nombreux « lusitanismes » et par quelques incorrections, nous n'y verrons rien que d'assez naturel. Mais cela n'explique pas son choix de l'Espagne comme patrie linguistique à l'exclusion de la langue de son pays soi-disant d'origine, l'Italie, ou de celle de son pays d'adoption, le Portugal.

Autre fait d'interprétation difficile. Colomb savait le latin. Où, quand, comment l'avait-il appris ?

Les investigateurs sérieux n'acceptent plus que ce soit à l'Université de Pavie. Menéndez Pidal suppose que ce fut à Gènes, alors qu'il faisait du commerce, qu'il put apprendre le latin commercial, le latin génois (genovisco) comme on l'appelait !

D'après Madariaga, les notes nombreuses et copieuses, rédigées en latin par Colomb prouvent qu'il connaissait assez bien cette langue. Il était d'ailleurs lecteur assidu de livres scientifiques, tous écrits en latin à cette époque. Certaines notes ne pouvant se situer qu'avant 1480, Colomb aurait donc appris le latin pendant la période aventureuse de ses courses en mer (comme pirate ou commerçant) alors qu'il devait être déjà brûlé d'ambition et qu'il portait en lui avec l'idée d'apprendre dans les livres des savants, son rêve de découvertes futures.

Le latin de Colomb est défectueux, mais il l'est, nous dit Madariaga, « à la façon castillane. Tous ses barbarismes sont des hispanismes ».

Pourquoi ? Nouvelle énigme.

Enfin, dernière difficulté à résoudre, Menéndez Pidal relève dans la langue de Colomb un certain nombre de formes archaïques qui étaient peu courantes à l'époque où il écrivait (1). Sans doute pourrait-on en relever d'autres.

Fait troublant. Comment expliquer cela ?

Nous pensons qu'aucune explication raisonnable ne peut être donnée de cet ensemble de faits en dehors de celle-ci : les COLOMB, installés à Gènes — ou en tout autre lieu — étaient des juifs espagnols, expulsés d'Espagne en une époque antérieure et restés fidèles à la langue de leur pays d'origine.

L'ORIGINE JUIVE ESPAGNOLE DE COLOMB

Oui : La thèse de l'origine juive espagnole de Colomb rend intelligibles toutes les difficultés dont nous avons parlé, et d'autres encore dont l'exposé nous aurait entraîné trop loin.

Par souci de brièveté, je ne m'étendrai pas sur les diverses formes du nom du découvreur de l'Amérique : COLOMBO, forme génoise ; COLOM, forme catalane ; COLON, forme castillane.

Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il y avait de nombreux juifs catalans du nom de Colom. (Il y en a encore aussi bien en Catalogne qu'à Majorque).

---

(1) Ex. lebar, lebase pour lievar, lievase = llevar, llevase.
truse = truxe, truje ; dise = dixe, dije ;
abaso = abaxo, abajo ; desar = dexar, dejar, diz, taz pour dicen, hacen.

C'est ainsi, nous dit Madariaga, qu'en 1479 « quatre ou cinq ans avant que Colomb se fixe en Espagne, un certain Andreu Colom, juif italien, était brûlé comme hérétique à Tarragone par l'Inquisition ... En 1461, alors que Christoforo Colombo (ou Colom) avait dix ans, l'Inquisition de Valence (institution plus vieille que l'Inquisition castillane) poursuivait un certain Thomé Colom et sa femme Léonor, leur fils Joan Colom et leur bru Aldonza pour avoir enterré la belle-mère de Thomé selon les rites juifs. C'étaient tous des CONVERSOS (néophytes). En 1489, alors que Colon négociait déjà avec le Roi et la Reine de Castille, André Colom, Blanca Colom et Francisca Colom, CONVERSOS, étaient condamnés par l'Inquisition de Saragosse pour avoir observé des rites juifs » (Madariaga).

Ces quelques exemples montrent que les Colom, (et des Colom Juifs) étaient très nombreux en Catalogne au XV^me^ siècle.

Le triste sort réservé par l'Inquisition aux malheureux dont nous venons de parler, nous expliquera sans doute le silence de Colomb sur ses origines juives. Silence voulu — et pour cause. Car la situation des Juifs en Espagne était aussi précaire sinon plus que dans les autres pays de la chrétienté.

LA SITUATION DES JUIFS EN ESPAGNE

Déjà, sous la domination wisigothique, les Juifs étaient traités cruellement et l'on peut dire que les conciles de Tolède, dans les canons qu'ils édictent, portent en germe la future inquisition.

Certes, les Juifs qui avaient aidé les arabes dans leur invasion et leur conquête de l'Espagne, jouirent de la considération et de l'estime des envahisseurs, et connurent quelques périodes de prospérité où ils brillèrent dans le commerce, les lettres, la médecine. Mais la haine contre la race judaïque ne tarde pas à renaître dès les premières victoires des rois chrétiens sur les musulmans.

Malgré l'aide que leur accordèrent quelques rois au cœur généreux (comme le grand Alphonse le Sage) qui en faisaient des médecins royaux, des administrateurs, des financiers..., ils eurent à subir la haine de beaucoup d'autres princes. On prit contre eux des ordonnances sévères ; on les obligea à vivre dans des

quartiers spéciaux, des ghettos ; on leur interdit certaines professions. Mais l'on ne put empêcher la vindicte populaire de s'exercer contre eux et ils subirent souvent de véritables massacres à l'occasion de crimes dont on les rendait responsables.

Telle était la situation des Juifs lorsque Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon montèrent conjointement sur le trône.

C'est alors qu'on demanda aux Souverains d'établir un tribunal, semblable à celui de l'ancienne Inquisition du Moyen Age, et chargé d'instruire toutes les affaires concernant les crimes contre la foi.

Malgré la répugnance de la reine, dont le cœur généreux se serait accommodé de procédés plus évangéliques, la Sainte Inquisition fut créée à Séville en 1480. Il en résulta d'innombrables arrestations, procès, condamnations au bûcher, à la prison perpétuelle, et à d'autres peine plus ou moins sévères. Ces persécutions eurent pour conséquences de nombreuses abjurations de Juifs convertis (conversos). Elles provoquèrent aussi la fuite de nombreux autres. Nous avons déjà dit combien de Colom catalans furent brûlés, poursuivis et condamnés par l'Inquisition soit avant, soit après l'entrée de Colomb en Espagne.

En 1483, Torquemada est nommé Grand Inquisiteur. Et tandis que l'on organisait le Conseil Suprême de l'Inquisition en Castille, vers 1484, l'installation du Tribunal du Saint Office se heurte en Aragon à de sérieuses difficultés. Les Aragonais, farouches partisans des libertés du royaume, vont même jusqu'à organiser un attentat contre l'Inquisiteur nouvellement nommé : Pedro de Arbues qui est assassiné. Mais le meurtre de l'Inquisiteur à Saragosse a des effets contraires à ceux qu'on escomptait. Une révolte populaire a lieu, et c'est aux cris de : « Au feu, les Juifs convertis, assassins de l'Inquisiteur », que le peuple parcourt les rues prêt à toutes les exactions contre les Juifs.

Ceci se passait le 15 Septembre 1485.

Or, c'est quelques mois plus tard que Colomb, ayant vu son projet repoussé par le roi de Portugal, quitte ce royaume et vient échouer avec son fils à la porte du couvent de la Ràbida près du port de Palos. Première étape qui le conduira l'année suivante à présenter ses projets de découverte aux Rois Catholiques.

Pouvait-il dire, sans danger, qu'il était juif, même

juif converti ? C'eût été courir de gros risques. C'eût été, en tout cas, une bien mauvaise façon de créer une atmosphère de confiance autour de sa personne et de ses projets.

L'on comprend dès lors que Colomb, qui ne manquait pas de sens pratique, bien au contraire, se soit gardé de révéler ses origines. Il convenait trop qu'il les cachât soigneusement : il ne manqua pas de le faire. Cela nous explique son insistance à se déclarer étranger au royaume et à se proclamer génois d'origine. Nous verrons qu'il pouvait légitimement le dire.

Mais il est des traits de race qui ne trompent pas malgré l'absence de preuves tangibles. Et nous allons en retrouver un chez Colomb, particulièrement caractéristique de la race juive.

Nous devrons pour cela rendre hommage à l'homme extraordinaire sans lequel peut-être Colomb n'eût jamais découvert l'Amérique.

MARCO POLO
INSPIRATEUR DE CHRISTOPHE COLOMB

Nous voulons parler de MARCO POLO, le plus grand explorateur de tous les temps.

On ne peut s'attarder à raconter ici sa prodigieuse aventure dont il fait le récit dans son LIVRE DES MERVEILLES ou DEVISEMENT DU MONDE.

Rappelons simplement que Marco Polo, en compagnie de son père et de son oncle, chevauche pendant trois ans et demi à travers la Mésopotamie, la Perse, le Thibet, pour pénétrer jusqu'à la cour de Koubilaï-Khan, près de Pékin. Le conquérant Mongol leur accorde sa confiance et en fait de grands personnages de sa cour.

Marco Polo restera dix-sept ans auprès du grand Khan, parcourant dans tous les sens ses immenses territoires dont il décrira les attraits inouïs.

Après un long voyage de retour à travers l'Archipel Malais, Ceylan et les Indes, Marco Polo nous laissa le récit de son merveilleux voyage.

Il nous y fait connaître, le premier, les fabuleuses splendeurs des pays qu'il a parcourus. Il en décrit les riches productions : fruits inconnus, épices convoitées

(girofle, poivre, gingembre) et surtout les richesses incalculables du sol : or, argent, pierres précieuses, charbon, pétrole, ambre, amiante. A cela s'ajoute la description colorée des palais et de la cour du Grand Khan dont la vie, d'un faste tout oriental étincelant de bijoux d'or, de perles et de pierreries, devait émerveiller les lecteurs du Livre de Marco Polo.

Voici d'ailleurs un exemple de ces fastueuses descriptions. Voici comment Marco Polo décrit l'île de Cinpingu ou Cipango. C'est le Japon, l'île fameuse où Christophe Colomb a toujours cherché à aborder par l'Ouest, croyant y trouver, sur la foi de Marco Polo « le fabuleux métal » du poète.

« Cinpingu, dit notre auteur, est une île qui est
« dans la haute mer, au levant, éloignée de la terre
« ferme de mille cinq cents mille. C'est une île très
« grandissime. Les habitants sont blancs et de belle
« manière. Ils sont idôlâtres et se gouvernent eux-
« mêmes. Et vous dis qu'ils ont tout d'or que c'est
« sans fin ; car ils le trouvent dans leurs îles. Peu de
« marchands s'y rendent parce que c'est trop loin de
« la terre ferme, et c'est pour cette raison que l'or y
« abonde outre mesure.

« Et vous conterai une grande merveille du palais
« du Seigneur de cette île. Sachez qu'il y a un grand
« palais qui est tout couvert d'or fin, comme nos
« églises sont couvertes de plomb, ce qui vaut tant
« qu'à peine le pourrait-on compter. Et encore tous
« les pavements du palais et des chambres sont tout
« d'or, en dalles épaisses de bien deux doigts, et
« les fenêtres sont aussi d'or fin, de sorte que ce pa-
« lais est de si démesurée richesse que nul ne le
« pourrait croire. On y trouve aussi beaucoup de
« pierres précieuses et beaucoup de poules rouges
« qui sont bonnes à manger.

« Et vous dis que l'on parla à Cublay-Khan de la
« grande richesse qui était en cette île ; et aussitôt
« il songea à la faire prendre... ».

Ne nous y trompons pas ; ce n'était pas pour les poules rouges... !

Nous laisserons Kubilay-Khan à son entreprise guerrière. Il eût pu se passer de l'entreprendre, car il était le plus riche des potentats d'Asie. Auprès de lui les rois de la chrétienté, particulièrement ceux d'Espagne et du Portugal, passés, présents ou à venir, étaient de bien pauvres sires !

Sans doute notre auteur exagérait-il dans ses descriptions ; plus d'une fois on le surprend en flagrant délit de délire imaginatif. Mais c'est précisément à cela que tient l'attrait — je dirai même la fascination —que Marco Polo exerça sur ses lecteurs et tout particulièrement sur le plus illustre d'entr'eux, sur Christophe Colomb qui, deux cents ans plus tard, fera son livre de chevet du « DEVISEMENT DU MONDE ».

Après la découverte de l'imprimerie, le livre eut de nombreuses impressions et son influence sur le monde savant fut grande.

Les partisans de Marin de Tyr avaient porté l'étendue du monde des 180° de Ptolémée à 225° ; ils allongeaient ainsi l'Asie vers l'Est. Le livre de Marco Polo apportait à leur thèse des arguments complémentaires. Les îles et les nouvelles terres (le Cathay, Cipango) décrites par Marco Polo sont portées pour la première fois sur quelques cartes de la fin du XV^me^ siècle. Et l'on commence alors à penser qu'il n'y a pas une si grande distance pour passer de ces terres aux côtes occidentales de la vieille Europe, et que l'Atlantique sépare de peu les deux continents.

Ces idées nouvelles séduisirent Colomb ; elles confirmaient tout ce que son séjour au Portugal, ses navigations antérieures et son mariage avec une fille de navigateur, lui avaient appris sur l'existence certaine de terres à l'Ouest de l'Europe. Ces terres n'étaient-elles pas celles décrites par l'infatigable voyageur Vénitien ? Colomb n'en doutait pas ; car Marco Polo eut une extraordinaire influence sur lui.

Tout comme Marco Polo était porteur d'un message du pape adressé au Grand Khan, Christophe Colomb sera, lui, porteur d'un message adressé par le roi d'Espagne au grand Seigneur des Indes.

Et surtout c'est fasciné par les richesses révélées par Marco Polo que Colomb tentera l'aventure.

On ne peut douter en effet que Christophe Colomb n'ait eu la hantise de l'or.

CHRISTOPHE COLOMB ET LA HANTISE DE L'OR

Il y a dans l'ARCHIVO GENERAL DE INDIAS, à Séville, l'exemplaire du Livre de Marco Polo, annoté par Christophe Colomb. Il s'agit pour être plus exact d'un résumé qu'en fait un certain Fr. Pipino : DE CONSUETUDINIBUS ET CONDITIONIBUS ORIENTALIUM RE-

GIONUM ; imprimé à Anvers en 1485. Christophe Colomb y a mis de sa main de nombreuses notes marginales (366). Presque toutes soulignent les passages où il est question d'or, d'argent, de perles, d'épices.

Il avait fait de même dans ses notes marginales d'un Pline l'Ancien que possède le même ARCHIVO GENERAL DE INDIAS, de Séville. « ORO Y PLATA », met-il en marge ; — ORO, PERLAS — TIERRA LLENA DE ORO Y PLATA — A DONDE HAY MUCHAS PERLAS ».

Cette hantise de l'or et des richesses, nous la retrouverons aussi dans les lettres écrites par Christophe Colomb pour narrer ses découvertes.

Voici par exemple la lettre qu'il adresse au grand argentier (escribano de ración, contador mayor) des Rois Catholiques (Luis de Santangel), lettre datée de sa caravelle en vue des Iles Canaries, dit-il, le 15 Février 1493, alors qu'il revient de sa grande aventure.

Christophe Colomb y raconte les découvertes de son premier voyage, décrit les diverses îles dont il a fait le tour et dont l'une est si grande qu'il pensait avoir découvert la terre ferme, la province de Cathay.

Il les décrit, rapportant même des renseignements extravagants sur des terres qu'il n'a pas vues, mais où les gens naissent, affirme-t-il gravement, avec une queue...

Il insiste à plusieurs reprises sur la fertilité du sol, sur les arbres, les fruits et surtout sur les mines d'or qu'il signale en grand nombre.

Toutes ces îles dont il a pris possession au nom des Rois Catholiques sont aussi riches en or que les terres un peu plus lointaines du Grand'Khan. Il y a là, dit-il, de « L'OR SANS COMPTE ». Les indiens qu'il emmène avec lui en donneront témoignage.

En conclusion, affirme-t-il : « Leurs Altesses peu-
« vent être assurées que je leur donnerai autant d'or
« qu'elles en auront besoin, pour peu qu'elles m'aident
« dans mon entreprise ; elles auront autant d'épices
« et de coton qu'elles le voudront, autant de résine
« de lentisque qu'elles ordonneront d'en charger, au-
« tant d'esclaves qu'elles voudront en prendre parmi
« les idolâtres, et de la rhubarbe, et de la canelle
« et mille autres choses de prix... ».

Notons en passant que le fait de mettre les esclaves au nombre des richesses à extraire des Indes, réduit considérablement la portée du désir exprimé un peu plus haut par Christophe Colomb de voir leurs A

tesses s'attacher à la conversion des Indiens « à notre Sainte Foi, chose à laquelle ils sont très disposés « affirme-t-il gratuitement.

Dans la lettre où Christophe Colomb raconte au Roi et à la Reine son troisième voyage, il n'insiste pas moins sur les richesses qu'on peut retirer des Indes.

Bien sûr, il fait tout d'abord le récit « technique » si l'on peut dire, de son voyage, et il décrit les peuplades qui vivent dans ces terres lointaines.

Mais cela même lui donne l'occasion de dire comment ces Indiens venaient à lui, à demi-nus, et portant au cou de nombreux bijoux d'or et certains, ayant à leurs bras, des bracelets de perles. Ceci, il le répète plusieurs fois. Il tente même de se procurer des perles, de savoir d'où les Indiens les retirent. Il essaie aussi de savoir où sont les mines d'or. Mais elles se trouvent, paraît-il, quelque part, vers le Couchant, dans des terres peuplées de cannibales. Aussi ne s'y rend-il pas.

Bien sûr encore, dans cette lettre, il expose sa conception de la forme et des dimensions de la terre. Et, s'appuyant sur l'autorité des géographes anciens ou modernes, il discourt sur le lieu que l'on peut attribuer au Paradis terrestre, et sur la découverte qu'il a faite d'un très grand fleuve aux eaux si puissantes qu'elles ne peuvent venir, affirme-t-il gravement que du Paradis terrestre, ou d'une terre sans limites...

Il convient donc, dit-il en conclusion, que leurs Altesses s'attachent à élucider un tel problème et poursuivent l'entreprise commencée. Peut-être n'at-elle pas donné le résultat financier attendu. Mais, si l'on n'a pas encore vu revenir des Indes des navires chargés d'or (NAVIOS CARGADOS DE ORO), du moins en est-il revenu de suffisants échantillons aussi bien d'or que d'autres choses de prix pour que l'on puisse affirmer qu'en PEU DE TEMPS on pourra retirer de l'affaire un grand profit.

Même son de cloche dans une lettre adressée par Christophe Colomb à une dame de la suite d'Isabelle la Catholique. On n'y relève pas moins de quinze allusions à l'or et aux perles.

Voici enfin la lettre qu'il écrit le 7 Juillet 1503 de l'Ile de la Jamaïque, aux Indes, aux Rois Catholiques et dans laquelle il leur rend compte des résultats de son quatrième voyage.

Dans cette lettre, le Vice-Roi et Amiral des Indes,

notifie à leurs Majestés très chrétiennes, et ici je cite textuellement : « tout ce qui est arrivé au cours de son voyage, et les terres, provinces, villes, fleuves et autres choses merveilleuses, et lieux où il y a des mines d'or en grande quantité et autres choses de grande richesse et prix ».

Est-il bien nécessaire de poursuivre la démonstration ? Evidemment non. Il ne fait aucun doute que Colomb fut envoûté, comme bien d'autres, par ce mirage doré qu'avait éveillé en lui le livre de Marco Polo. S'il y fut plus sensible que tout autre, ne faut-il pas voir là, je ne dirai pas une tare originelle, mais le caractère spécifique de la race juive à laquelle tout fait croire qu'il appartenait.

Et ceci expliquerait ses prétentions exorbitantes, ses exigences démesurées en ce qui concerne la part des bénéfices qu'il réclamait aux Rois Catholiques dans cette « AFFAIRE » de la découverte des Indes. Ceci expliquerait encore l'acharnement qu'il mit jusqu'à la fin de sa vie dans ses réclamations et ses marchandages avec le roi Ferdinand, aussi avaricieux et cupide que lui-même.

Nous sommes loin, décidément du Christophe Colomb claudélien qui tente sa grande aventure à la recherche des Indes et affronte les flots parce qu'il veut, dit Claudel, « rassembler la terre de Dieu » et « en faire une boule au pied de la Croix ».

En réalité les élans mystiques du héros sont loin d'expliquer à eux seuls sa folle entreprise.

En réalité, ce sont les fastueuses descriptions du livre de Marco Polo qui, par l'envoûtement qu'elles opèrent sur un homme de race juive, sensible aux considérations de fortune, provoquent la découverte du Nouveau Monde.

Et quand Christophe Colomb eut découvert tout ce fourmillement d'îles des Indes, savez«vous les armes qu'il se fit attribuer par les Rois Catholiques ? Les voici, en termes de blason.: « Des ondes de mer avec un continent et vingt-neuf îles d'OR, sur un fond d'azur cinq ancres d'OR, la pointe de l'écu enté d'OR ».

Ne voilà-t-il pas beaucoup d'or là-dedans ? Décidément notre héros justifiait bien les traits de son visage, dont plusieurs écrivains et particulièrement son fils Fernando nous ont fait la description ; large front, nez aquilin, petits yeux, etc..., et qui apparaissent comme nettement juifs aux yeux des éthnographes. Salvador

de Madariaga dit à ce sujet : « Le plus ancien portrait dont on peut raisonnablement supposer que l'auteur a directement observé Colomb, donne à celui-ci des caractéristiques généralement associées avec le type juif, notamment les cheveux, le nez, la lèvre inférieure et l'allure générale du visage ».

Nous avons parlé d'élans mystiques chez Colomb. Il en eut sans aucun doute ; ses nombreux historiens ont souligné les traits foncièrement religieux de sa nature.

« Il était dévôtement pieux, dit de lui Washington Irving ; la religion est mêlée à toutes ses pensées, à tous les actes de sa vie et elle brille dans ses écrits les plus secrets et les moins médités... Il se lançait dans toutes les grandes entreprises au nom de la Très Sainte Trinité... et il recevait les Saints Sacrements avant de s'embarquer... ».

Mais si Colomb est religieux, là encore on pourrait déceler des traits qui rappellent son origine juive.

Et tout d'abord, comme ceux de sa race, Colomb a le sens prophétique ; il a le sentiment d'avoir été l'élu du Seigneur pour une tâche bien définie qu'il doit accomplir envers et contre tout.

Il serait également facile de démontrer que sa religion émotive est « particulièrement imprégnée de l'Ancien Testament » (Madariaga).

Qui en douterait quand on sait que Colomb, après son troisième et malheureux voyage, écrivit une sorte d'Anthologie des Prophètes qui avaient prédit que Jérusalem serait délivrée par l'Espagne ? Après avoir rassemblé prophéties et textes divers, Colomb écrivit aux Souverains une lettre pour les presser de se lancer dans cette nouvelle croisade. La lettre parvint-elle aux Rois Catholiques ? On peut en douter. Ce qui est sûr, c'est que notre Colomb - Don Quichote, repris par son ardente soif de découvertes, repart pour l'aventure : et c'est son quatrième et dernier voyage.

Il y a donc chez Colomb, à côté d'un sens très net des réalités et d'un vif attachement aux biens de fortune, un sens prophétique non moins vif qui l'un et l'autre confirment son ascendance juive, mais dont nous pouvons dire aussi qu'ils confirment parfaitement son ascendance espagnole.

Le Colomb mystique est le deuxième volet du diptyque et s'accorde avec le Colomb intéressé, avide d'or (et de gloire), que nous avons montré. En lui seul

il réalise la synthèse que le génial Cervantès incarna dans les deux héros de son roman, personnages opposés mais complémentaires. Colomb réunit en lui les deux traits essentiels de la race espagnole tour à tour mystique et picaresque, idéaliste et réaliste à la fois.

LA THESE DE L'ORIGINE CALVAISE DE CHRISTOPHE COLOMB

Mais il est temps d'en arriver à la thèse de l'origine calvaise de Christophe Colomb, de voir si on peut la soutenir avec quelque apparence de raison. Peut-être nous donnera-t-elle la clef du mutisme qu'observa le grand navigateur au sujet du pays qui le vit naître.

Pour cette partie de notre exposé, nous puiserions dans un ouvrage, vieilli certes, mais où il y a beaucoup à retenir. Il a été écrit par un Corse, l'abbé Casanova, publié en 1890, et porte le titre suivant : « LA VERITE SUR LA PATRIE ET L'ORIGINE DE CHRISTOPHE COLOMB ».

Ses conclusions viendront renforcer notre thèse.

Si Colomb, comme nous l'avons vu en étudiant sa langue, ne pouvait être qu'espagnol d'origine et si par surcroît il était juif, l'on peut retrouver la date probable à laquelle sa famille quitta l'Espagne pour s'établir en Corse.

Il y eut en 1391, dans le centre de l'Espagne et en Catalogne, un terrible progrom contre les Juifs. «Au mois d'Août de cette année-là, lors de la Fête de Notre Dame des Neiges, on mit à sac le ghetto de Barcelone et ceux de plusieurs autres villes. Lors de ces troubles, de nombreux Juifs furent égorgés, et le baptême fut l'unique recours qui permit à beaucoup d'entre eux d'avoir la vie sauve. Rien qu'à Barcelone, onze mille furent baptisés. Le Roi Don Juan fit les plus grands efforts pour mettre un terme à cette tuerie et il donna l'ordre de rendre aux baptisés les biens dont on les avait dépouillés. Ces violences populaires indiquaient bien déjà le sort qui attendait la malheureuse race des Juifs » (Lafuente, p. 213, t. V).

Il y eut par ailleurs une autre rage exterminatrice qui sévit en 1454 contre les Juifs, et l'on sait que beaucoup d'entre eux se réfugièrent en Corse.

C'est donc probablement vers l'une ou l'autre de ces deux dates que la famille de Colomb vint en Corse.

En Corse ? Et pourquoi pas à Gènes ?

C'est que depuis des temps anciens Gènes était réfractaire à l'admission des Juifs ; dès le XIIme siècle on interdisait aux Juifs de résider dans la ville de Gènes plus de trois jours, interdiction qui durait encore en 1492 (The Yewish Encyclopedia, de New-York).

Il nous appartient maintenant de démontrer que, malgré la perte des documents essentiels, un faisceau de présomptions singulièrement troublantes éclairent d'un jour nouveau la naissance mystérieuse de Christophe Colomb.

Bien sûr, l'on ne peut produire l'acte de naissance à Calvi du grand navigateur, car toutes les archives antérieures au XVIme siècle ont disparu. N'oublions pas qu'au cours de son histoire, la citadelle de Calvi dut soutenir plusieurs sièges meurtriers et destructeurs.

Mais cette pièce essentielle dont la découverte clorait le débat, ne se retrouve pas davantage à Gènes et dans les autres lieux qui se réclament d'avoir vu naître Christophe Colomb. Quelles sont dont ces présomptions sur lesquelles nous nous appuyons ?

1) LA TRADITION LOCALE TOUT D'ABORD.

Car ce qu'on ne trouve pas ailleurs et que l'on a à Calvi, c'est l'existence d'une forte tradition locale qui y fait naître Colomb. Et nous savons que la tradition, comme on l'a dit « encore mieux que les textes écrits est la résultante des données réelles de l'Histoire, et que de toutes les preuves, elle est la plus forte » (Casanova, p. X).

Or, la tradition calvaise est très ancienne.

S'il y avait des Colombo à Gènes, et en d'autres lieux, il y en avait à Calvi et l'on en trouve déjà des traces dans des documents datant de 1530 et 1570.

De temps immémorial il y a eu dans cette ville une rue du nom de Colombo qui s'appelait au XVme siècle, rue DEL FILO, c'est-à-dire rue des cardeurs, des tisserands ; or, Domenico Colombo, père de l'Amiral, était cardeur de laine ou tisserand.

Cette rue s'appelait aussi CARUGGIO DEL FILO, puis CARUGGIO COLOMBO, comme on le constate dans les écrits anciens, sur le plan de la ville et sur la carte du génie militaire.

La tradition est confirmée dès le début du XVIIIme

siècle par le Père Denis de Corte dans son HISTOIRE DE LA CORSE.

Un peu plus tard, le général Paoli, qui fonda l'Ile Rousse pour ruiner l'importance de Calvi, disait en parlant de cette dernière : « LA CULLA DE COLOMBO E DIRAZZATA » Le berceau de Colomb a dégénéré.

Paoli n'ignorait donc pas la tradition.

Quant aux auteurs de L'ENCYCLOPEDIE DU XIXme SIECLE, ils affirmaient, en 1852, que « Colomb est né dans les Etats de la République de Gènes, selon la plupart des auteurs, et dans l'Ile de Corse, si l'on en croit quelques manuscrits récemment découverts ».

2) CALVI ET LES ETATS DE GENES

Notons tout de suite que les affirmations des auteurs de L'ENCYCLOPEDIE DU XIXme SIECLE ne sont pas contradictoires puisque Calvi faisait partie de la Commune de Gènes et que, en vertu de la convention de 1278, Christophe Colomb né à Calvi, était sujet de la République de Gènes, citoyen génois.

Tout comme l'apôtre Saint Paul, juif, né en Cilicie, était né romain et se déclarait romain : CIVIS ROMANUS SUM, de même Colomb né à Calvi, était né Génois et aurait pu déclarer : CIVIS GENOVENSIS SUM. Nous verrons plus loin qu'on a voulu en faire un habitant de Gènes, ce qui n'est pas la même chose.

3) LE TEMOIGNAGE DU FILS DE CHRISTOPHE COLOMB.

Le fils de Christophe Colomb, don Fernando, fut l'historien de son père. Il ne sait, ou ne veut dire, où celui-ci est né ; mais il récuse les villes de Ligurie qui ont été avancées comme lieu de naissance de son père et ne retient pas davantage le nom de Gènes.

« Comme les Apôtres, dit-il de son père, Dieu l'a appelé des mers et des fleuves, et non des tours et des palais ». Affirmation qui peut valablement s'appliquer à Calvi, promontoire au milieu des eaux de la mer auxquelles viennent se joindre, en formant des lagunes, celles des cours d'eau voisins.

4) CHRISTOPHE COLOMB ET LE COUVENT FRANCISCAIN DE LA BABIDA.

Christophe Colomb, quittant le Portugal pour l'Es-

pagne, se dirige vers la Ràbida où il est reçu et hébergé pendant de longs mois.

Au nombre des explications avancées pour expliquer le choix de ce lieu de refuge, il en est une nouvelle, assez curieuse : Le père franciscain Jean Pérez, qui le reçoit, « l'interrogea dans sa langue » rapporte le médecin Garcia Hernàndez. Or, il appert de certains documents que le Père Juan Pérez serait d'origine calvaise. Il accompagna Christophe Colomb dans plusieurs de ses voyages ; il vécut dans les Indes méridionales et il y mourut en 1532.

Ce Père franciscain, ami et compatriote de Christophe Colomb expliquerait, d'après l'abbé Casanova, le choix fait par le navigateur, de la Ràbida, comme lieu de refuge, et les longs séjours qu'il y fit.

5) UNE NOTE AUTOGRAPHE DE CHRISTOPHE COLOMB EN DIALECTE CORSE

Nous avons vu que Christophe Colomb n'a jamais rien écrit en italien bien qu'il lût et comprît cette langue. Madariaga affirme que la seule note citée parfois à cet égard (c'est-à-dire en langue italienne) «n'est qu'un comique galimatias, ragoût d'italien, castillan et portugais où les mots italiens ne sont même pas en majorité. Ce texte étrange — cinquante-sept mots en tout — est si extraordinaire que, s'il n'est pas apocryphe, il ne peut s'expliquer que comme le fruit d'un instant passager d'aberration mentale. Il s'agit de la 23me note inscrite en marge de son exemplaire de L'HISTOIRE NATURELLE DE PLINE ».

Rappelons que toutes les notes de ce livre italien — c'est une traduction — écrite par son lecteur que l'on dit italien, sont rédigées en castillan.

Nous avons voulu éclaircir le mystère de cette note.

N'ayant pu examiner lors d'un voyage à Séville, à la Biblioteca Capitular Colombin, Patio de los Naranjos, l'exemplaire de L'HISTOIRE NATURELLE de Pline, annoté par Colomb, nous avons obtenu une photocopie de la page qui nous intéresse ; et le Directeur de la Colombine nous a formellement assuré que les spécialistes s'accordent à attester le caractère autographe de la note 23me.

Cette note a été écrite par Colomb à propos d'un passage de Pline où ce dernier traite de l'origine et des vertus de l'ombre. Colomb note comme certain

qu'il y en avait dans les Indes et particulièrement à l'Ile de Ciprang « à laquelle, dit-il, il avait donné le nom de « Spagnola ». Cette note n'est pas rédigée en castillan seulement ; on y trouve des mots qui sont à la fois italiens et corses (ISOLA, par exemple) ou bien espagnols et corses (NEGRO, qui est essentiellement Calvais), mais on y trouve encore, et d'une manière indubitable plusieurs mots en pur dialecte corse. Comment expliquer cela si Colomb n'est pas Corse, ou tout au moins s'il n'a pas vécu dans l'Ile ?

6) CHRISTOPHE COLOMB ET LES CORSES.

Christophe Colomb a toujours été entouré de Corses et de Calvais. Dans son second voyage (1493-1496), il avait avec lui plusieurs religieux franciscains corses. Il avait des Calvais à bord des caravelles.

Les frères Minucci de Calvi furent nommés gouverneurs de Colonie fondées par Christophe Colomb dans son dernier voyage.

Au nombre des Corses marquants donnés par l'Ile à l'Espagne, on pourrait citer Michel-Ange Battaglini, général de la flotte espagnole, ainsi que le pilote royal Morgana, et le calvais Jean Vincentelli de Leca dont le fils « Jean Antoine Vincentelli de Leca, prêta, en l'année 1554, cinq millions au roi Philippe II, en lui demandant s'il les voulait en or ou en argent ». Cette famille s'était enrichie dans le Nouveau Continent.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Espagnols étaient nombreux en Corse et à Calvi. Ce n'étaient pas tous des Juifs persécutés.

C'est ainsi que, vers 1454, une série de troubles survenue à Majorque, provoquèrent dans la belle île « l'appauvrissement jusqu'à la famine et l'émigration de grandes masses de paysans en Corse et vers d'autres rivages voisins (HISTOIRE SPIRITUELLE DES ESPAGNES, par Carles Cardo, p. 87).

Ce qu'il y a de certain encore, c'est que cinquante ans après la découverte du Nouveau Monde, de très nombreux calvais étaient installés aux Antilles et en Amérique du Sud.

La plupart d'entre eux donnèrent aux notaires de Calvi pouvoir de recueillir leur succession. De très nombreux actes de ce genre sont à l'heure actuelle entre les mains de M. Battestini, Directeur des Etablissements Fives Lille à Paris, fils de Maître Battestini,

notaire à Calvi. Nous espérons que, de l'étude en cours de ces actes notariés, sortiront un certain nombre de conclusions favorables à la thèse de l'origine calvaise de Christophe Colomb.

Mais voici encore de nouvelles et troublantes indications recueillies dans l'ouvrage de l'abbé Casanova.

7) L'INSCRIPTION DE SAINT-DOMINIQUE. LES CHIENS CORSES.

« On a découvert, dit-il, à Saint-Dominique, une inscription en langue espagnole, écrite au temps de la découverte de cette île, appelée d'abord Hispaniola, sur une pierre brute. La voici : « Maudit soit le Corse qui m'a amené ici ».

Qui était ce Corse sinon Christophe Colomb ?

« L'auteur de cette inscription faisait probablement partie des trente-huit compagnons de l'Amiral qui, en l'année 1493, restèrent dans le fortin d'Hispaniola, après le premier retour de Colomb en Espagne et qui furent égorgés, brûlés ou noyés par le cacique Caonabo ».

Le fils même de Christophe Colomb, don Fernando, son historien, nous raconte que l'Amiral voulut se rendre maître de ce cacique, afin de venger ses compagnons. Il se mit en campagne avec un effectif de deux cents fantassins, de vingt chevaux et de vingt chiens de la Corse. « Les chiens Corses, dit l'historien, complétèrent la déroute par leurs aboiements et par leurs morsures ».

Comment s'expliquerait ce détail si Christophe Colomb n'avait été Corse et n'avait eu des Corses à bord de ses caravelles ?

8) CARACTERE APOCRYPHE DU MAJORAT DE 1498.

Un des testaments de Colomb, par lequel il institue le Majorat, en 1498, fait dire à Christophe Colomb « SIENDO YO NACIDO EN GENOVA » = étant né à Gènes... Or, tous les bons historiens ont démontré le caractère manifestement apocryphe de ce testament, sur lequel repose la thèse génoise. Nous renvoyons sur ce point à l'ouvrage de Madariaga. Ce document n'infirme donc en rien la thèse calvaise.

9) RAISON GRAVE QU'AVAIT COLOMB DE SE TAIRE SUR SON PAYS NATAL.

Nous avons vu que la plus élémentaire prudence interdisait à Colomb d'avouer son ascendance juive, alors qu'il arrivait en Espagne l'année même de l'assassinat de l'Inquisiteur Pedro de Arbuès et des troubles de Saragosse, au moment où en Catalogne, des gens de même nom que lui, peut-être des gens de famille, étaient persécutés par l'Inquisition. Eh bien ! des raisons du même ordre lui ordonnaient aussi de ne pas faire connaître son pays d'origine : Calvi. Et voici pourquoi.

« En 1420, Alphonse, roi d'Aragon, avait voulu établir sa domination en Corse. Il ne put s'emparer de la ville de Bonifacio, qu'il assiégea pendant plusieurs mois comme il avait réussi à s'emparer de celle de Calvi à laquelle les Génois n'avaient envoyé aucun renfort.

« Forcé de rentrer en Espagne, Alphonse exigea des Calvais douze otages des premières familles, et laissa dans la place une garnison de trois cents hommes.

« Deux mois après son départ, les Calvais, toujours fidèles à Gènes leur métropole, se levèrent comme un seul homme ; les pères des otages furent les premiers à prendre les armes, et les soldats aragonais furent tous massacrés.

« Alphonse, roi d'Aragon, se vengea en faisant couper la tête à onze des otages calvais. Il n'épargna qu'un enfant de quatre ans » (1) (Casanova, p. 94).

De telles horreurs indiquent le caractère acharné de la lutte qui mit aux prises Calvais et Aragonais. Cette lutte se poursuivit pendant des décades, avec de nouveaux épisodes en 1435, 1442, 1459, 1477.

« En 1435, c'est contre le roi d'Aragon que Jacques de Calvi concourait à la délivrance de Gaète ;

« En 1442, c'est encore contre le roi d'Aragon que combattit à Naples, Antoine de Calvi.

« En 1459, c'est encore contre le roi d'Aragon qu'était organisée l'expédition de Naples (Christophe Colomb ne fit-il pas là ses premières armes ?).

« Enfin, même en 1477, c'était aux vaisseaux du roi d'Aragon que Jean-Baptiste Calvi avait mission de

---

(1) Libro Rosso del l'Università de Calvi.

donner chasse, dans les eaux de la Méditerranée » (Casanova, p. 172-173).

On le voit : après de tels antécédents historiques, revendiquer le titre de Calvais eût été pour Christophe Colomb et les siens une très grave imprudence. C'eût été à tout le moins une insigne maladresse et cela n'aurait certainement pas incité le roi Ferdinand d'Aragon à consentir une aide au grand aventurier.

Aussi bien celui-ci se contente-t-il de dire qu'il est ETRANGER. Et prudemment, il dissimule ses origines taisant, nous l'avons dit, comme le renard qui efface la trace de ses pas avec sa queue ; ou comme la sèche qui répand un flot d'encre noire autour d'elle...

***

Au terme d'une étude dont nous ne nous dissimulons pas les lacunes, il est légitime de nous demander si nous avons apporté quelque clarté au débat.

Nous n'avons apporté aucune preuve péremptoire, mais un faisceau de présomptions qui ne laissent pas d'être troublantes.

Cet étranger qui n'écrit qu'en espagnol avant même d'arriver en Espagne, qui mène une existence aventureuse en divers pays, montrant en cela une faculté d'adaptation typiquement juive, qui, au Portugal, est patronné par le médecin juif du roi, dont la cause est plaidée en Espagne auprès des Rois Catholiques par des Juifs convertis puissants (1), ce personnage que l'or attire et que l'aventure tente, même l'aventure mystique, ce navigateur, APPELE par Dieu, nous dit son fils, DES MERS ET DES FLEUVES, et qui ne peut-être qu'un fils de la Méditerranée.

Comment ne pas croire, après tout ce que nous avons rapporté de son origine calvaise, qu'il est réellement né face à la mer, dans la vieille citadelle battue par les flots ?

S'il n'était pas Corse d'origine, puisque nous le pensons issu d'une famille espagnole dans l'Ile pour fuir les tourmentes du sol natal, il le devint par sa naissance.

Et nous aimons imaginer son enfance calvaise.

---

(1) Doza, évêque de Palencia, Cabrera, premier chambellan du Roi, Luis de Santagel, ministre des Finances de Ferdinand d'Aragon

Nous le voyons tantôt sur les quais du port, en train d'écouter les récits des marins qui reviennent de leurs courses lointaines, tantôt sur les remparts s'emplissant les yeux de l'immense étendue bleue, tantôt sur les bâteaux où il fait son rude apprentissage marin.

Et quand les rayons du soleil couchant empourprent les maisons de la haute ville, par delà les murs de la Citadelle, il nous plaît d'imaginer qu'il y eut, voici cinq cents ans, un jeune garçon qui, les yeux fixés sur un vaste horizon, vers l'Ouest, suivant déjà un rêve intérieur, inexprimé sans doute, mais que le temps préciserait, embellirait impérieusement pour le conduire un jour à sa merveilleuse aventure.

Vous dites que tout cela est le fruit de mon imagination ? et que la réalité fut peut-être moins belle ?

Peut-être en effet ! Chi lo sa ?

Mais, s'il en était ainsi, je m'attacherais plus encore à mon rêve, car ce rêve dépasserait étrangement la réalité et il aurait raison sur elle !

Promenade à Djemila

par

M.M. HUTTER et CABOUAT

L'AFRIQUE ROMAINE

Au moment où Cuicul, qui fut baptisé Djemila (la Belle) lorsque ses ruines réapparurent, entre dans l'histoire, c'est-à-dire en l'an 96 après J.-C., qu'elle était l'organisation de l'Afrique Romaine ?

La domination romaine s'étendait, à l'Est, à partir du désert de sable qui sépare la Tripolitaine de la Cyrénaïque ; au Sud, elle avait pour frontière une ligne assez instable qui dans sa direction générale Est-Ouesst passait au Sud de Gabès, Gafsa, Tébessa, longeait l'Aurès, le Djébel Touggourt, les monts du Hodna, la vallée du Chélif, passait près d'Orléansville, Perregaux en se rapprochant de la côte jusqu'à Tanger. Le pays romain descendait ensuite le long de la côte du Maroc jusqu'à Sala avec quelques villes à l'intérieur dans les principales vallées.

L'Afrique .Romaine était alors divisée en quatre provinces :

— l'Afrique Proconsulaire avec pour capitale Carthage
— la Numidie, avec pour capitale Cirta
— la Maurétanie Césarienne; avec pour capitale Iolcaesarea, devenue Province romaine en 40 de notre Ere, après la mort de Ptolémée

— la Maurétanie Tingitane avec Tanger (Tangi) pour capitale.

Une seule Légion, la Légion IIIme Augusta, dont le siège définitif fut Lambèse, résidait en Numidie. Cette Légion, d'un effectif de 5.500 hommes, détachait à Carthage une cohorte de 500 hommes pour servir d'escorte au Proconsul qui disposait aussi d'une cohorte de même importance envoyée de Rome pour lui servir de force de police. L'Afrique Proconsulaire dépendant du Sénat ne devait pas, en effet, posséder de forces militaires proprement dites.

La Numidie, dépendant directement de l'Empereur, était administrée par un Propréteur résidant à Cirta qui, en plus de la IIIme Légion, disposait de Corps auxiliaires à pieds et à cheval d'un effectif à peu près égal.

La Maurétanie Caésarienne et la Maurétanie Tingitane administrées également sous le contrôle de l'Empereur chacune par un propréteur, n'avaient pas de garnison Légionnaire, mais seulement des troupes auxiliaires d'un effectif de 15.000 hommes environ.

Pour assurer la sécurité de ses provinces africaines, Rome ne disposait donc, au total, que de 27.000 hommes environ. Aussi avait-elle pensé à établir un limès, une frontière matérialisée par un fossé continu soutenu par des fortins tout le long du Territoire dont elle s'efforçait d'assurer la sécurité. Les traces de cette œuvre gigantesque qui va de l'Atlantique aux limites de la Tripolitaine, sont révélées peu à peu par la photographie aérienne.

Le voyageur en arrivant en vue de Djemila est surpris par l'aspect d'un paysage dans lequel il ne s'attend pas à trouver une Cité Romaine.

L'antique bourgade Berbère que fut probablement Cuicul, se trouve, en effet, sur un éperon rocheux, sensiblement triangulaire, dominé au Sud, par des collines peu élevées, ses côtés sont formés par les ruisseaux du Guergour à l'Ouest, et du Bétame, à l'Est, dont les ravins se rejoignent pour former l'angle Nord de ce triangle.

La ville est à 850 mètres d'altitude et son horizon est fermé au Nord par une ligne de sommets, les Monts Babor, de 2.000 mètres environ et d'un aspect passablement sinistre en raison de leur teinte noiratre coupée ça et là de failles plus claires de calcaire.

Les collines que l'on traverse pour arriver à Cuicul ne présentent plus aucune trace des vergers et des plantations d'oliviers dont la présence a été cependant attestée par les ruines de moulins à huile et les restes de stocks de noyaux d'olives.

Dans ces collines, des sources furent aisèment captées dicté par sa proximité de la frontière de la Maubesoin.

Le choix de l'emplacement de Cuicul paraît avoir été dicté par sa proximité de la frontière de la Maurétanie Caesarienne et le désir de surveiller la voie de communication qui aboutissait au port d'Igilgili, le Djidjeli actuel.

Cette situation un peu écartée et qui devint encore plus isolée après les bouleversements et soulèvements successifs dont cette région fut le théâtre, fit que la ville se dépeupla peu à peu et fut probablement abandonnée après un dernier pillage. De la poussière de ses ruines, qui leur servit de linceul pendant tant de siècles, a pu ainsi réapparaître à la vie de Djemila, l'image martyrisée de ce qui fut Cuicul.

Les villes dont un emplacement plus privilégié a pu assurer la pérennité à travers les révolutions politiques, ne gardent plus des civilisations passées que des vestiges épars quand ils ne sont pas entièrement recouverts par de nouvelles cités.

Cherchel, par exemple, qui fut la grande Iol-Caesarea, Capitale en 25 av. J.C. de Juba II, puis de son fils Ptolemée, si florissante au début de notre ère, ne montre plus que des lambeaux de ses anciennes richesses. Il en est de même de Tipaza, sa voisine. Icosium, sous Alger, ne vit plus que dans quelques débris de colonnes et de stèles. La liste serait trop longue à établir et nous éloignerait trop de Djemila.

Même Lambèse, l'ancienne Lambaesis, qui n'est pas très loin d'elle et qui fut longtemps le Siège de la IIIme Légion Augusta, ne laisse voir que quelques grandioses vestiges de son passé.

Des fouilles nouvelles y sont actuellement entreprises.

Fondée en Numidie, en même temps que la colonie de Sitifis (Sétif), en Maurétanie, vers 96 après J.-C., c'est-à-dire quelques années plus tôt que Timgad, Cuicul eut la même origine militaire.

Son plan général épousa d'abord la forme d'un triangle, forme que lui imposait son emplacement entre les deux vallons du Guergour et du Bétame, puis, au fur et à mesure que la cité de Cuicul s'enrichissait, ses quartiers s'étendirent vers le Sud en profitant de l'élargissement du plateau.

Le Forum, centre de la cité primitive, était entouré des édifices religieux et administratifs habituels : le Capitole avec une statue colossale de Jupiter, la Curie Municipale, les Termes du Capitole, et, longeant le Cardo Maximus, le Marché de Cosinius, une Basilique Civile et un temple des Vénus Génitrix.

Le Capitole qui bordait le Forum au Nord, était construit au moyen de blocs énormes d'un poids tel que les architectes romains firent murer certaines voûtes de son soubassement pour leur permettre de résister à leur pression.

Au pied de l'escalier monumental du Temple se trouvait l'autel des sacrifices. Sur l'un des côtés de cet autel on peut voir une représentation de ces sacrifices : un prêtre est figuré au moment où il va assommer un taureau maintenu par une forte corde fixée au sol par un anneau. Et, en effet, à la distance voulue, on retrouve dans le dallage l'emplacement très net de cet anneau.

Un peuple de statues honorant les Empereurs de Rome ou leur génie entourait le Forum. Quelques socles épars et les marques restées sur le dallage en sont les seuls vestiges.

Le marché de Cosinius qui s'ouvre sur le Cardo Maximus n'est pas sans élégance. Cosinius Primus, avec l'appui de son Frère, le fit élever à ses frais et en fit don à la Ville pour commémorer son élection au Flaminat.

Une large plaque de marbre formant un assez haut lambris porte la dédicace du marché offert par Cosinius Primus « sua pecunia ». On voit à sa partie supérieure l'emplacement des crochets qui servait à suspendre probablement les poids étalons et, peut-être aussi, des balances.

Une table de pierre, qui semble avoir été placée primitivement près de la Basilique Judiciaire voisine, est creusée de récipients servant à mesurer différentes denrées : blé, orge, vin, etc... en vue du règlement en nature des impôts dûs par les contribuables. Sur un côté de cette table, figure également en relief une cou-

dée type de 52 cm. environ. Il est curieux de noter qu'il s'agit là de la coudée royale égyptienne, car la coudée romaine était de 443 m/m.

Il semble qu'après l'effort financier représenté par ce marché décoré avec goût, Cosinius ait prétendu obtenir du Sénat Cuiculitain une manifestation de reconnaissance et demandé le vote de statues pour son frère et pour lui.

Le Sénat émit bien le vote demandé, mais dut estimer, ce faisant, avoir suffisamment prouvé sa bonne volonté sans aller cependant jusqu'à en faire supporter les frais aux finances municipales. En effet, le socles des dites statues que l'on peut voir de chaque côté de l'entrée du Marché sur le Cardo Maximus, porte bien que les statues des Cosinius ont été érigées conformément au vote du Sénat, mais «sua pecunia» dit Cosinius.

C'est non loin de ces monuments que se trouvaient la plupart des riches demeures dont les mosaïques ornent le Musée de Djemila. Notamment les maisons d'Europe, d'Amphitrite, de l'Ane et de Castorius.

Après un léger coude, le Cardo Maximus franchissant la porte Sud de l'enceinte primitive qui datait du IIme siècle, arrive au nouveau Forum, dit Forum des Sévères, aménagé au IIIme siècle lorsque les quartiers du Nord et du Sud furent englobés dans une seule cité.

Ce grand Forum devenu le centre de Cuicul, fut entouré de monuments remarquables dont le plus imposant est, au Sud-Est, le Temple de la Famille Septimienne. Ses colonnades encadrant son large escalier évoquent l'art religieux d'une grande époque.

Auprès de ce Temple sont les ruines d'une Basilique Civile du IVme siècle.

A l'Ouest du Forum, l'Arc de Caracalla dresse sa silhouette majustueuse à côté d'une fontaine et d'un vaste Marché aux étoffes accompagné de latrines publiques.

En suivant le Cardo Maximus, on pénètre avec son prolongement dans la partie la plus récente de la ville. C'est là que se trouvent les restes magnifiques des grands Termes. Cet édifice comportait tous les perfectionnements auxquels l'art de l'hydrothérapie avait donné naissances. Les parois couvertes de plaque de marbre et chauffées intérieurement, les statues dévcr-

sant l'eau dans les piscines, les riches mosaïques, dont les débris ont été recueillis donnent une haute idée du raffinement apporté à cet élément de la vie cuiculitaine qui par d'autres côtés devait, malgré tout, rester assez primitive.

C'est également dans ce quartier, et plus spécialement dans sa partie Ouest que se trouvent les restes de monuments chrétiens les plus importants.

Ce ne sont que ruines de chapelles et de Basiliques édifiées et réédifiées en grande partie à l'aide de matériaux de remploi provenant de maisons ou de Temples. Et cependant au milieu de ces ruines, on a pu reconstituer presque entièrement un Baptistère de l'Eglise Primitive.

Ce Baptistère est composé d'une chambre circulaire voûtée au centre de laquelle est la cuve lustrale sous un dais monolithe supporté par quatre colonnes. Autour de cette pièce est un déambulatoire également voûté, muni de niches et de petites consoles qui devaient servir aux fidèles, les premières pour entreposer leurs vêtements, les secondes pour y placer de petites lampes.

Avant l'entrée du Baptistère et entre ce monument et la Basilique proche, se trouvait une piscine d'eau courante pour permettre aux candidats au baptême de procéder à des ablutions préalables.

Comme la cuve du Baptistère ne possède pas d'adduction d'eau, l'eau du baptême devait être apportée par les prêtres et cela explique les soins corporels auxquels les catéchumènes devaient se soumettre avant d'y pénétrer. Après le baptême, le néophite devait probablement être revêtu de vêtements appropriés signes de pureté et de renaissance morale.

Naturellement, Cuicul avait un théâtre. Ce dernier construit à flanc de côteau à l'est de la ville, était relié par un large chemin au Forum des Sévères. Ce théâtre, l'un des mieux conservés parmi les théâtres antiques africains, pouvait contenir 3.000 spectateurs. Sa restauration partielle permet d'avoir une idée précise de son organisation.

Quels étaient donc les hommes qui édifièrent cette cité et vécurent dans le cadre que nous venons de parcourir si rapidement ?

Les vétérans qui peuplèrent dès sa fondation la

nouvelle colonie, quoique d'origines très différentes, y apportèrent les mœurs romaines.

« Ces provinciaux, écrit Mlle Allais, avaient reçu profondément l'empreinte latine. Ils étaient devenus citoyens romains et avaient pris un nom latin, le plus souvent celui de l'Empereur régnant : ainsi de nombreux Cuiculitains s'appelaient Titus Flavius parce qu'ils avaient reçu le droit de cité des Empereurs Flaviens ».

C'est ainsi qu'un de ces premiers colons se nommait Titus Flavius Breucus et était originaire des pays danubiens.

La nouvelle cité était organisée en commune romaine ; elle possédait un Conseil Municipal (Sénatus ou Ordo Decurionum) et des magistrats élus chaque année (Questeurs, Ediles, Duumvirs) pour assurer la gestion des affaires de la Respublica Cuiculitanorum. Une Milice composée de jeunes gens en état de porter les armes était dirigée par un Préfectus Juventutis.

Les Magistrats remplissaient aussi des fonctions sacerdotales, Pontificat, Augurat, et le personnage le plus important de la cité était le Flamine du culte impérial.

Les habitants de Cuicul adoraient les grands dieux du Panthéon romain, Jupiter, optimus, maximus, omnipotens, Esculape, Mercure, Pluton, Cérès, Diane, Vénus. Mars était « le Génie de la Colonie », Patron de la ville. Le culte d'Hercule et de Bacchus se répandit à l'époque des Sévères. Tellus et Saturne étaient adorés comme divinités agrestes, mais Saturne était aussi adoré comme le protecteur des vivants et des morts, devant assurer à ses fidèles une vie future heureuse. Il faut aussi signaler le culte de Cybèle et de Sérapis. Enfin, de nombreux autels furent dédiés à des abstractions divinisées : le génie du peuple, le génie du sénat, la victoire, la fortune, la foi publique, la piété, ou la virtus d'un Empereur.

La Basilique Civile, à la fois Palais de Justice et Bourse du Commerce, fut offerte à la Cité, au début du règne de Marc Aurèle, par C. Julius Crescens Didius Crescentius, Flamine perpétuel qui, en exécution des dernières volontés de son Père adoptif, C. Julius Crescens, éleva aussi un arc monumental sur la voie du Théâtre. Le même Crescens orna aussi le Forum de statues qui lui coûtèrent 30.000 sesterces. Ce fut un des plus généreux bienfaiteurs de la commune. Cres-

cens, entré par adoption dans la famille des Julii Crescentes, était originaire de Cirta.

D'autres magistrats Cuiculitains de la même époque étaient également originaires de Cirta : L. Claudius Honoratus, qui dédia un éxèdre au génie du peuple, L. Pompeius Novellus, maître des augures, qui en 147 éleva sur le Forum une statue de Marc Aurèle César, conformément aux dernières volontés de son frère, C. Cassius Fortunatus, duumvir et augure, qui fit placer au Forum une statue de Mercure. D'autres venaient de Carthage, comme Q. Rutilius Saterninus, qui consacra une statue à Jupiter et L. Cosinius Primus, qui fit édifier le marché qui porte encore son nom.

Il est curieux de noter que les principaux bienfaiteurs de la ville au IIme Siècle appartenaient à des familles étrangères.

Quelques-uns de ces riches bourgeois s'élevèrent dans la hiérarchie sociale du monde romain. Ainsi : L. Claudius Honoratus, Didius Crescentius et le fils de ce dernier, furent admis par les Empereurs dans l'Ordre Equestre.

Au cours du IIme siècle, la population de la colonie s'augmenta de Berbères attirés par les avantages de la vie citadine. On relève leur cognomina, Barsa, Gududia, Gudulus, etc... et aussi des cognomina latins pouvant être la transcription de noms puniques tels que Crescens, Félix, Fortunatus, Honoratus, etc... Parmi les stèles funéraires se trouvent quelques épitaphes de Numides centenaires.

On a peu ou pas de renseignements sur la classe moyenne composée de petits agriculteurs et de commerçants, principalement.

Sous Caracalla, la ville s'accroît par la jonction des quartiers Nord et des quartiers Sud entre lesquels est aménagé le nouveau Forum et le Temple de la Gens Septimia. Mais les citoyens riches ne construisent plus de monuments publics. Ils se contentent d'ériger des statues à la dynastie régnante.

La famille des Gargilli est alors l'une des plus en vue. Un Gargilius Praetorianus est un juriste réputé ; un Gargilius Quietus, flamine perpétuel, érige une statue à Mars « Génie de la Colonie » ; une Gargilia Marciana, épouse d'un magistrat, mérité que son mari et son fils lui élèvent une statue sur le Forum Capitolin.

L'ascension des familles riches vers les classes dirigeantes se poursuit : les deux fils de Gargilius Quiétus

et les deux fils de Gargilia Marciana sont faits chevaliers romains. Un Julius Silvanus est Procurateur Impérial.

Le clarissime Tib. Claudius Subatianus Proculus, d'abord chevalier, entre dans la classe sénatoriale et revient dans sa Numidie natale comme Gouverneur de la Province. Il est même désigné pour le Consulat aux applaudissements de ses concitoyens.

Sous les Sévères, Cuicul a atteint son apogée.

A la mort de Sévère Alexandre, en 235, commence dans l'Empire une longue crise politique et économique qui arrêta brusquement l'essor de l'Afrique romaine.

Trois ans plus tard, en 238, la dissolution de la IIIme Légion par Gordien III, qui entendait venger ainsi son grand-père vaincu par elle, priva le pays de toute protection pendant quinze ans. Les nouvelles qui parvenaient du reste de l'Empire, invasions, compétitions pour le pouvoir entre les armées romaines, misère due aux mauvaises récoltes, tout favorisait l'insurrection.

En 253 puis en 258, les Bavares du Babor et des Kabyles envahissent la Numidie, puis sont rejetés en Maurétanie où ils sont finalement écrasés. Trente ans plus tard, de nouveaux troubles surgissent, mais aucun texte relatif à ces événements ne fait allusion à Cuicul. Cependant, Cuicul a soutenu les Prétendants africains et exprimé son dévouement aux Gordiens par de nombreusess dédicaces.

Au début du IVme siècle, Cuicul paraît de même avoir pris parti pour Domitius Alexander proclamé à Carthage en 308 et aucune inscription n'honore Maxence qui avait réprimé la révolte d'Alexander en incendiant Carthage et Cirta.

Ces troubles, des années de mauvaises récoltes ont appauvri Cuicul. On n'y bâtit plus et l'aspect des inscriptions révèle la décadence des techniques.

Cependant Diocletien fait un effort pour enrayer la décadence de l'Empire et provoque une sorte de renaissance.

De grands travaux d'adduction d'eau sont alors entrepris à Cuicul. Avec l'aide financière du sénateur rutilius Saturninus, le Gouverneur P. Ceionius Caecina Albinus, en 367, fait construire le Marché aux étoffes (Basilica vestaria).

Cuicul, qui dès 256 possédait un évêque chrétien, Pudentius, voit s'élever des églises chrétiennes dues à la générosité privée. Mais la violente persécution de Diocletien en 303 304 n'épargna pas la communauté chrétienne de Cuicul. C'est sans doute à ce moment-là que moururent les neuf martyrs dont les noms sont gravés sur des dalles qui furent placées ensuite dans des églises.

Lorsque Constantin eut accordé, de 311 à 313, aux Communautés chrétiennes le droit de posséder des biens, plusieurs églises se batirent à Cuicul et s'établirent dans les faubourgs Sud loin des Temples où les cultes anciens continuaient à être rendus.

Cependant, certains de ces cultes tombaient en désuétude et c'est ainsi que la dédicace du Temple de Tellus put être utilisée dans la construction de la principale église qui couronna la colline Sud. Le pavement de cette Eglise fut financé par de grands personnages dont quatre appartenaient à l'ordre sénatorial, deux autres avaient le titre de vir honestissimus, et un septième était sacerdotalis, c'est-à-dire, prêtre du culte impérial, fonction devenue purement civile puisqu'elle pouvaient être exercée par un chrétien.

C'est vers cette époque que dut être construit le Baptistère qui a pu être presque entièrement reconstitué.

Un évêque de Cuicul, Elpidophorus, assistait en 348, au concile de Carthage alors que catholiques et donatistes s'affrontaient dans des luttes souvent sanglantes.

En 411, un nouveau concile tenu à Carthage vit le triomphe de Saint-Augustin et la condamnation définitive du Donatisme. L'unité chrétienne ainsi rétablie permit à l'évêque Cuiculitain, Cresconius d'ouvrir à ses fidèles, rassemblés en une communauté unique, une nouvelle cathédrale construite sur la colline Sud, à côté de celle du IV^{me} siècle mais beaucoup plus vaste.

Il semble que la population de la ville et des environs était ralliée au Christianisme et Cuicul était devenu un centre de pèlerinage très fréquenté.

C'est alors, en 430, que les Vandales apparurent en Afrique et que l'ère de dévastations commença. En 534, Justinien, empereur de Byzance envoya des troupes commandées par Bélisaire et l'Afrique redevint pour peu de temps impériale. Mais Byzance succombe à son tour sous la puissance arabe.

Quand en 698, Carthage tombe aux mains des Musulmans, la période antique pour l'Afrique est définitivement close.

La période proprement romaine de l'Afrique du Nord a donc duré quatre siècles, de 40 à 430. De ces quatres siècles de domination romaine, les deux premiers furent les plus brillants qu'ait connu l'Afrique du Nord.

Quoiqu'il ne soit pas toujours facile de situer dans le temps les déprédations qui firent de Cuicul une ville morte, on peut, par les remplois de matériaux dans les différents quartiers, concevoir un vague tableau des phases successives de la désagrégation d'un grand empire et c'est là pour le chercheur un vaste champ de travail.

L'érudite directrice des fouilles de Cuicul, Mlle Yvonne Allais, à qui j'ai emprunté la substance même de cette causerie, ne saurait être assez remerciée de l'amabilité avec laquelle elle prodigue inlassablement les leçons résultant de ses recherches à des visiteurs parfois profanes.

A sa voix, les âmes légères de ces turbulents Cuiculitains semblent se glisser parmi les ruines de leur cité et lui rendre une vie passagère.

COMPTE-RENDU
DES TRAVAUX DE
L'ACADEMIE DE NIMES
PENDANT L'ANNÉE 1955

par
Maître LACOMBE
Secrétaire perpétuel

A l'Académie de Nimes, nous n'avons pas — je veux dire pas encore — la Télévision. Nul plus que moi ne déplore, à cette heure, cette facheuse lacune ; puisque je suis chargé de vous montrer l'activité de mes confrères. Cependant je me rassure en observant que vous pouvez voir, comme on dit aujourd'hui, en direct et sur cette estrade, l'Académie ou tout au moins ses membres. Cette vue animera un peu le film que j'ai à vous présenter et qui est la Joie de vivre à la rue Dorée.

Quelqu'un a dit, je crois que c'est Alain, si ma mémoire ne me trompe pas : « L'histoire est l'opium des intellectuels. Je ne sais pas à quel point nous sommes intellectuels». Je ne sais pas à quel point nous sommes l'histoire ni ne nous assoupit ni ne nous éloigne de la réalité. Elle est la toile de fond sur laquelle notre rideau se lève très souvent. Le premier tableau que je vous propose — vous m'en excuserez — n'est pas tout à fait moderne bien que cependant il laisse voir, au premier plan une vedette célèbre. Il s'agit d'Aspasie qui ne devait pas manquer de charme puisqu'elle a séduit Péricles. Notre savant confrère M. Robert, Professeur de Littérature Grecque en Sorbonne a été discret sur la vie sentimentale de cette étrange femme,

dont nous n'avons aperçu les traits que grâce à un portrait qui se trouve au Musée d'Oxford et qui la représente en déesse ce qui est évidemment flatteur et aussi, qui l'eut cru, d'après les écrits de Platon. Etablissant une rigoureuse chronologie notre confrère a précisé quel avait été en 445 avant Jésus-Christ le rôle d'Aspasie durant la guerre du Péloponèse et ne l'a pas exemptée d'être responsable de la guerre, de la guerre de Samos bien entendu. Il reste que son influence fut prépondérante dans le domaine intellectuel puisqu'elle introduisit, en Grêce, les doctrines issues de l'Inde.

Abandonnant ces lointains nous progressons, avec M. l'Inspecteur Général Paganelli, jusqu'au IVme siècle de notre ère. C'est de l'Apostasie de Julien que notre éminent confrère nous entretint. Julien, philosophe et homme d'action qui tenta la restauration du paganisme alors qu'il n'était ni païen, ni chrétien mais avant tout Hellène. C'est ce qui a intéressé le parfait helléniste qu'est M. Paganelli. Julien fut l'inventeur d'une théorie qui semble à la fois renaître en notre temps se heurter aux mêmes insuccès : la théorie de la coexistence. L'histoire conserve le souvenir de cet empereur qui ayant échoué dans sa tentative, mourut à 32 ans, en tête de ses troupes sur les bords de l'Euphrate.

En face de ce soldat, c'est un autre chef de guerre que M. l'Inspecteur Lignières nous présente et plus proche de nous : le Cid ! A ce nom, les souvenirs classiques s'émeuvent et se groupent. Sans doute est-ce un personnage littéraire, mais il y a plus, nous dit notre confrère, il y a aussi le personnage historique et le personnage légendaire. Le Cid de l'histoire était castillan et l'âme de son pays palpitait selon l'expression même de M. Lignières, palpitait dans son âme. Courageux, il apparaît aussi cruel, brutal et ses victoires lui valent son titre de Campeador. Exilé par le roi Alphonse, il a une vie pleine d'aventures, épouse Chimène qui ne vous en déplaise était veuve et d'un âge certain ce qui signifie un certain âge. Le Cid mourut loin d'elle et inconsolable, elle conserva son corps embaumé et ne consentit que deux ans après, à l'inhumation dans la Cathédrale de Burgos. Quittons l'histoire pour la légende. Ce fut au début du XIIIme siècle que le Cid et Chimène y entrèrent avec le « Poème du Cid » et les Romances. Les voilà installés dans la littérature espagnole qui pour notre confrère n'a pas de secrets. Corneille va les y chercher et après

lieu les Romantiques, les Parnassiens et c'est à travers eux que rayonne son prestige.

Restons encore un instant au Moyen-Age avec un ouvrage posthume de François de Ramel « Les Vallées des Papes d'Avignon ». Là est, retracé le rôle historique joué par les Papes d'Avignon dans une action défensive contre les Routiers dans les Vallées du Gardon et de la Cèze.

Si la terre impose sa puissance dans les luttes nationales, elle l'impose aussi dans les luttes entre particuliers. C'est ce que nous fit si j'ose dire, toucher du doigt M. Barnouin dont l'expérience et la science juridiques pouvaient seules nous guider dans les méandres d'un procès très curieux entre les habitants d'un village voisin de Nimes « Sauzet » et sieur de Lamond devenu seigneur du lieu par son mariage avec Jaquette de Pradés. Commencée en 1745 à propos du droit de chasse cette affaire ne devait se clore qu'en 1790, ce qui prouve que la justice, depuis longtemps marche du même pas. La procédure finit bien en 1790 mais en réalité c'est la Révolution qui impose cette fin.

Faut-il croire que les urbains sont plus calmes que les ruraux ? c'est ce que laisserait à penser la communication que nous fit M. le Colonel de Balincourt reconstituant l'historique d'une « Maison de Nimes et de ses propriétaires successifs depuis Henri IV jusqu'à M. Coty ». Cette maison, vous la connaissez à l'angle du Boulevard Gambetta et de la rue des Lombards. Comme il se doit à Nimes, elle a des origines romaines et son emplacement actuel n'a pas varié depuis le XIII^me^ s. Cependant, les précisions ne sont possibles qu'à partir du XVI^me^. Tour à Tour, Pierre Fouquier, Anne de Béranger, Daniel de Guiraud l'occupèrent, mais c'est surtout de la famille de Genas que nous parle le Colonel de Balincourt et qui grâce à des lettres inédites donne d'intéressants détails sur les temps révolutionnaires.

De la Révolution à Louis Philippe, il n'y a pas beaucoup de marge et nous la comblons pour écouter Mlle Lavondès sur les influences féminines sur la carrière de Guizot. Cet allustre nimois, et qui fut notre confrère, n'a jamais été populaire, c'est sans aucun doute à son honneur. Même à Nimes et peut-être devrais-je dire surtout à Nimes, la passion politique peut-elle s'effacer pour laisser la postérité juger cet homme d'Etat qui a fait autant l'histoire qu'il l'a écrite. Cette sérénité, à l'Académie, il était certain de la trouver.

Mlle Lavondès dont l'étude était circonscrite par le titre qu'elle lui avait donné nous parla d'abord de l'influence de Mme Guizot, mère dont le mari fut guillotiné sous la Révolution, ensuite de Pauline de Meulan, d'Elisa. Installé au Val Richer, Guizot va instaurer une longue correspondance avec notre compatriote : Laure de Gasparin. En la lisant et la commentant, Mlle Lavondès trouve l'occasion de retracer les événements de la vie politique de Guizot.

Puisque nous avons été ramenés à Nimes, restons-y avec M. Hubert-Rouger qui, après avoir longtemps administré notre ville, en est devenu l'historien. Avec lui, nous avons examiné « les travaux utilitaires de la Municipalité Blanchard ». Blanchard et Hubert-Rouger, deux maires divisés certes par les opinions politiques, mais unis par le même culte, disons mieux, par l'amour de Nimes. C'est sous la Municipalité Blanchard qu'eurent lieu l'ouverture de la rue de la Banque, la construction du passage Guérin le dégagement de la porte d'Auguste, l'aménagement de La Fontaine et du Mont Duplan. Nous apprenons l'historique du Lycée des garçons, l'érection des statues d'Adrien et de Reboul et pour montrer la largeur de vues de notre confrère, citons le portrait qu'il fait de Blanchard : « Quelque soit, dit-il, le jugement que purent porter sur le Maire royaliste ceux que heurtaient sa Foi militante, l'élévation de son caractère et une indiscutable bienséance, lui valurent le respect de tous ». Mais ce ne sont pas seulement les aménagements matériels de la Cité qu'étudie notre historien mais aussi les mouvements de la vie intellectuelle nimoise entre 1872 et 1880. Période particulièrement brillante avec des architectes comme Revoil, des prélats comme le futur cardinal de Cabrières, des membres de l'Académie : Lenthéric, Julles Salles, le Pasteur Ariste Viguié, des avocats comme Penchinat, de Castelnau. Pourquoi ne pas mentionner ici qu'en 1876, notre Compagnie se voit, en Sorbonne devant les délégués de toutes les Sociétés savantes de France, décerner le Prix. Il y a en outre les découvertes archéologiques, les travaux du Comité de l'Art Chrétien. Bigot, les Primadié de Font Segugne, Dono Adriano, égérie du poète de Maillane représentent le mouvement félibréen ; Germer Durand, Gaston Darboux, la Science et tout se fond dans la musique, tant au Conservatoire que dans les concerts publics très suivis.

De la Musique, passons, si vous le voulez bien,

aux Beaux-Arts. Sa science et son expérience d'architecte distingué, M. Huc était qualifié pour parler de la peinture moderne. Après Cézane, Renouard et Gauguin, les Symbolistes apportent les tendances vers la décoration, estiment l'image exacte et réaliste périmées ce fut alors le succès un peu étonnant des Cubistes; Braque et Picasso interprétant la nature à leur manière ne peignent que leur propre sentiment. Bien éloigné de ces théories celui dont nous parle M. le Bâtonnier Bosc : Léonard. Ce n'est pas à cet auditoire que j'apprendrai l'étendue et la multiplicité de la littérature et l'exégèse consacrées au Vinci. De ces recherches Me Bosc n'ignore pas une ligne et tout ce qui gravite autour de cette figure le passionne. Il enrichit ces connaissances par son sens artistique. Parlant du Vinci, ne nous disait-il pas : « Plus on l'étudie, plus on le creuse et plus il apparaît attachant». Le Centre National de la Recherche scientifique a organisé un colloque international consacré à Léonard : Canadiens, Anglais, Français, Israéliens, Italiens, Américains, Belges, Hollandais ont étudié en lui l'homme de science. Un congrès international, réuni au Val de Lure a encore apporté de nouveaux aperçus.

M'est-il permis de faire figurer M. Gibelin parmi les critiques d'art ? Pourquoi pas ? Savant professeur : il sait tout. Ses travaux philosophiques, ses traductions de Kant, de Hegel et de bien d'autres, lui ont acquis une réputation universelle et d'ailleurs justifiée. Et cependant si je le place à côté des critiques d'art c'est porce qu'il m'en fournit lui même l'occasion. C'est avec plaisir que nous l'avons entendu deviser sur le Cheval de Bonaparte. Il ne s'agissait pas de l'animal que l'Empereur montait sur les champs de bataille mais du cheval qui fut le symbole de sa gloire en figurant sur le fameux tableau de David, celui qu'évoquèrent les poètes : Victor Hugo et Auguste Barbier dans la fameuse pièce des Iambes : La Cavale. A côté de l'histoire de la philosophie d'Hégel, M. Gibelin étudie le théâtre français d'après Henri Heine en 1830 soulignant les changements survenus pour des raisons qui tiennent à la fois à la politique et aux bouleversements sociaux.

Sortons du théâtre par le côté jardin et nous y trouverons le personnage littéraire qui a eu cette année un regain de popularité. C'est M. de Florian. Aux hommages rendus à l'occasion de son bi-centenaire, l'Académie avait des raisons toutes particulières de s'associer. Elles ne pouvait plus heureusement le faire

qu'en priant M. le Bâtonnier des Guerrois de la représenter aux fêtes de Sauve. L'exceptionnelle science historique qu'il possède nous assurait que la figure de fabuliste, de Méridional, de l'homme de bien apparaitrait dans tous son éclat. Et en effet, sous la parole de notre ancien président et grâce à son goût littéraire Florian fut fort applaudi. En écho, rue Dorée, un parallèle fut tenté entre nos deux illustres compatriotes Rivarol et Florian.

Le nom de celui qui fit triompher la langue française à Berlin orientèrent nos réflexions sur ce vocable, en honneur aujourd'hui : le Bilinguisme autour duquel une discussion s'institua, à l'issue de laquelle adversaires et partisans restèrent sur leurs positions.

Voulez-vous connaître le sort de notre langue en Afrique ? C'est M. le Commandant Chailley, membre non-résident qui nous posa la question après une mission officielle en A.O.F. Il nous apprit qu'il s'agissait d'y introduire un langage à grande diffusion et adapté à l'âme des noirs. On a choisi le français élémentaire pour l'éducation de base. Pour le définir un centre d'études à enregistré cent soixante trois conversations, décompté deux cent treize mille mots ; on en a identifié huit mille différents, ainsi fut fixé le vocabulaire avec mille cent vingt-cinq mots lexicaux et deux cent quarante-huit grammaticaux. On a lancé sur place les premières expériences qui ont permis de constater les incontestables succès de cette éducation de base ce qui est tout à l'honneur des Pionniers. Après avoir fait, grâce au Commandant Chailley, une véritable expédition en Afrique, M. Livet nous en fit goûter une autre, mais sous Terre et en France. Ce géologue éminent a si longtemps et si souvent plongé dans les galeries de nos mines gardoises ; il y a circulé en ingénieur sans cesser de sentir en artiste les spectacles dramatiques qui se déroulent sous nos pieds et qui racontent l'histoire du passé terrestre dans des décors de montagnes aux entrailles déchirées, au déferlement d'écluses souterraines insoupçonnées, aux tumultes des éléments en rupture d'équilibre. M. Livet a exploré encore d'autres galeries aussi ténébreuses. Je veux parler des salles obscures où reposent, rue Dorée, les milliers de livres, brochures et archives de l'Académie de Nimes. Là aussi, il y a des richesses insoupçonnées. Par un labeur patient, obstiné, M. Livet les a mises à jour et en ordre. Désormais, elles sont à portée de la main des chercheurs. Qu'il en soit ici publiquement remercié.

Nos remerciements vont aussi à M. Hutter et au Docteur Baillet. Ils ont rajeuni et embelli notre salle de séances et ce par le truchement d'un beau livre dû à ces deux confrères et que vous connaissez ou devez connaître : Nimes et ses antiquités. Le souvenir de cette restauration sera perpétué par la médaille d'argent qui a été décerné à MM. Hutter et Baillet. Ai-je réussi à vous faire entendre l'harmonie qui se dégage de nos séances de quinzaine? Non! il manque une note à cette symphonie. Il manque le coup d'archet du chef, je veux dire de notre Président. En fait de virtuosité verbale, tout le monde s'accorde pour reconnaître en M. le Bâtonnier de Montaut-Manse, un maître prestigieux.

Lorsqu'en fin de séance, solidement installé au fauteuil, il guette la péroraison de l'orateur du jour, il prend à son tour la parole, c'est une nouvelle discussion qui s'allume, brillante et qui comme toutes les flammes à ses dangers et ses lueurs. De sorte que comme au feu d'artifice, à la fin de la séance, il y a le bouquet.

La Leçon du Victory

par

M. le Docteur BAILLET

Revenant cet été de Cornouailles, je ne pouvais pas ne pas m'arrêter à Portsmouth, le premier port militaire de la Grande Bretagne. A vrai dire, la ville n'a aucun intérêt, la dernière guerre y a creusé des vides qui sont loin d'être comblés et la plage voisine de Southsea n'offre pas les séductions des grandes plages mondaines de Blackpool dans l'Ouest, de Torquay ou de Brighton dans le Sud. Mais il y a le Victory, le vaisseau de haut bord sur lequel Nelson remporta la victoire de Trafalgar et conquit dans le même temps la gloire suprême et l'éternité.

Les Anglais viennent de célébrer le 21 Octobre 1955, le 150me anniversaire de la bataille de Trafalgar qui leur assura définitivement la maîtrise des mers. Les témoignages de la Nation en l'honneur du grand Amiral ne manquent guère, à commencer par la Colonne Monumentale de Londres qui domine Trafalgar Square et que surmonte la statue de Nelson. Mais rien cependant n'est aussi émouvant que le soin pieux que l'on a apporté pour conserver le vaisseau sur lequel Nelson avait arboré sa marque dans cette journée fameuse. Grâce à une souscription nationale, ce vaisseau a été remis dans l'état où il se trouvait en 1805 et cette reconstitution dans les plus petits détails a l'avantage de pouvoir se rendre compte, mieux que dans les livres ou sur les maquettes de musée, de ce qu'était une flotte de guerre à la fin du XVIIIme siècle. Car, cette période que l'on a appelée l'âge d'or de la Marine de bois a atteint son apogée à cette époque, avant de disparaître complètement un demi siècle plus

tard avec l'entrée en scène des bateaux, à vapeur et des coques métalliques.

Une fois franchie la porte de l'arsenal de Portsmouth, on se trouve en présence du bateau célèbre; c'est le seul spécimen existant actuellement des flottes de haut bord de ce temps. Il en existait un second, un vaisseau français capturé à Trafalgar dont les Anglais firent don à la France, il y a quelques années. Mais l'état de ce vaisseau était tel que le Ministère de la Marine renonça à le conserver. La coque mangée par les tarets et les chirons était dans un tel état que la conservation en eut été impossible et la flottabilité compromise. On renonça, pour des raisons financières, à le mettre à terre et comme c'était un bateau qui avait combattu devant l'ennemi, on lui fit l'honneur de le couler pavillon haut au large de Cherbourg.

Le Victory était resté mouillé dans la rade de Portsmouth jusqu'en 1922. Pour le sauver, on le mit en cale sèche à cette époque et on effectua les réparations nécessaires pour qu'il se présentât au visiteur, comme il était lorsqu'il appareilla en 1805, battant pavillon de l'Amiral Nelson.

Dans la cale sèche où il se trouve, il repose sur sa quille épontillé sur chaque bord par de nombreux étais. Le bord de la cale est entouré de canons de siège de l'époque.

Le niveau du quai est un peu au-dessus de la ligne de flottaison, mais la coque avec ses bandes noires et jaunes de l'avant à l'arrière et surtout la mâture avec ses agrès, sans les voiles naturellement, font une impression grandiose.

Et pourtant, qu'est-ce que ce vaisseau de haut bord à côté de nos modernes bâtiments de guerre ou nos grands courriers, ces géants des mers. Il a 75 mètres de long alors que notre Normandie en avait 314 de l'étrave à l'étambot. La « Santa Maria » de Christophe Colomb faisait 40 m.

Il jauge un peu plus de 2.000 tonnes contre les 79.000 tonnes du Normandie et les 40.000 des Jean Bart. Mais la mâture avec les vergues des huniers, ses plateformes, ses haubans, ses cordages et les nombreux pavillons qui flottent sur les drisses a véritablement une fière allure.

Le grand mât a 70 mètres de haut au-dessus du pont. Il porte le pavillon du bateau amiral, la Croix Rouge de Saint Georges.

Le mât de misaine a 60 mètres et le mât d'Artimon 50. L'Union Jack flotte sur le beaupré et le pavillon de la Marine de guerre, pavillon blanc avec l'Union Jack, à la poupe.

C'est un vaisseau de première ligne, c'est-à-dire à trois ponts qui laissent voir par les sabords levés la gueule de leurs canons.

Il n'y avait à l'époque qu'un seul vaisseau plus grand, le vaisseau amiral espagnol de Trafalgar « La Santissima Trinitad » avec ses quatre ponts et ses cent trente canons contre cent sur le Victory.

On se trouve d'emblée en présence de l'étrave sous le beaupré. La figure de proue n'est pas celle d'origine, mais celle, comme nous le dirons, qui fut sculptée en 1803 quand le Victory devint le bateau amiral de Nelson. C'est le blason doré avec la couronne royale portée par deux amours. Une devise puritaine court sur le ruban qui l'entoure « Shame to him who evil thinks », « Honte à celui qui a de mouvaises pensées » avec au-dessous « God is my right. Dieu est mon droit ». A remarquer que l'ordre de la Jarretière porte « Dieu et mon Droit » « et » étant conjonction et non verbe.

La devise du Victory est donc plus près du « Gott mit uns » des Allemands. Est-ce un rapport des origines hanovriennes de la dynastie qui régnait alors sur l'Angleterre ?

De chaque côté de l'étrave, deux écubiers laissent passer de volumineuses aussières de 20 cm. de diamètre pour la tenue des ancres de 4 tonnes. On ne connaissait pas encore l'usage des chaînes.

La coque est en chêne anglais et a 60 cm. d'épaisseur. Elle est doublée de cuivre sous la flottaison.

En 1941, une bombe allemande de 500 livres tomba dans le dock entre la paroi et la coque qui fut déchirée à babord. Il s'en fallut de peu pour que le Victory ne fut détruit par l'incendie qui s'y déclara.

La poupe est le domaine des officiers. Aussi est-elle la partie la plus luxueuse, la plus ornée du bâtiment. A cette époque d'ailleurs on ne concevait pas que l'utilité put se suffire à elle-même et se passer de décoration. La nécessité ne croyait pas devoir se dispenser de la beauté.

Vauban plaçant une échauguette sur les glacis d'un fort faisait œuvre d'architecte et non pas de

maçon. Le Soleil Royal sur lequel Trouville avait hissé sa marque est resté célèbre dans les annales de ces ornementations somptueuses. Colbert n'avait-il pas à cette époque nommé le marseillais Pierre Puget, Directeur des décorations navales du port de Toulon ?

La poupe du Victory avec ses balustres dorés et ses trois étages de sabords entourés de sculptures dorées, est couronnée d'un écusson aux armes du Prince de Galles, une couronne surmontée d'un panache de trois plumes d'autruche. Au sommet se dressent les trois lanternes de poupes, dorées à petits correaux bombés, la plus grande au milieu indiquant le bateau amiral.

On entre par la coupée à tribord sous un linteau de bois scupté doré supporté par deux consoles.

Dès l'entrée on est sévèrement amariné, car la hauteur de l'ouverture vous oblige à baisser la tête. « Mind your head » prévient charitablement un écriteau. On pense à ce géant de près de 2 mètres que fut le commodore Hardy qui commandait le Victory, sous l'amiral Nelson à Trafalgar et qui ne pouvait redresser sa taille dans les batteries et les coursives. La Marine exige de ces humilités. On ne peut hausser sa taille qu'à condition, comme Nelson, de ne mesurer qu'1 m. 65.

On est reçu par une escouade de « Marines » qui serviront de guides. On monte alors directement sur le pont, entre les deux gaillards et la visite commence.

Le pont reflète cette ordonnance méticuleuse qui est une des traditions de la marine. Rien n'y est à la traîne, ni à l'abandon et parmi les apparaux de tous ordres, les espars, les embarcations ou les glènes de filin, tout révèle l'ordre qui naît de chaque chose mis à sa place.

Le gaillard d'avant est armé de deux caronades qui crachent des boulets de 34 kgs (68 livres) ou trois cents balles de mitraille. C'est la caronade de babord qui ouvrit le feu à Trafalgar sur le Bucentaure de Villeneuve.

Sur le pont du gaillard, on a reproduit les embarcations, telles qu'elles figuraient dans l'armement de 1805 : la chaloupe de l'amiral à quatorze avirons, la baleinières des officiers à sept dames creusées dans la fargue et sans tolets et les deux chaloupes de l'équipage. Au moment de l'action, ces embarcations étaient mises à la mer à la fois pour leur éviter d'ê-

tre détruites et, en cas de besoin, se trouver le long du bord pour assurer l'évacuation du navire.

Les mâts se dressent entre leurs haubans. La base est entourée d'un rang de piques utilisables pour la défense en cas d'invasion de l'ennemi.

La hune au-dessus des basses voiles est une plateforme à 25 mètres de hauteur au-dessus du pont où pouvaient se tenir quarante hommes armés de mousquets qui, lorsque les coques arrivaient en contact à l'abordage, tiraient sur les hommes de pont de l'ennemi occupés à la manœuvre. Cette tactique était surtout utilisée en France mais n'était pas du goût de Nelson. Il craignait que la déflagration des mousquets ne mît le feu à la voilure. C'est pourtant une balle tirée de la hune de misaine du « Redoutable » qui le blessa mortellement alors qu'il sortait de sa cabine sur le pont.

Une plaque de cuivre marque l'endroit, devant le gaillard d'arrière, où il tomba.

Au milieu du pont se trouve le beffroi avec la cloche qui piquait l'heure de demi-heure en demi-heure. Le temps était compté au moyen d'un sablier qu'un matelot retournait deux fois par heure et la correction était faite tous les jours par le maître d'équipage au moyen du chronomètre du bord.

La cloche du bord fut brisée à Trafalgar et a été remplacée par celle de l' « Africa » de la division de Nelson.

La poupe est surélevée par ce qu'on appelait jadis le château et qui est le gaillard d'arrière ou plus communément la dunette. C'est là que se tenait l'officier de quart. C'est de là que Nelson dirigeait la bataille et donna l'ordre avant d'ouvrir le feu de hisser le fameux signal :

«England expects that every man will do his duty».

Il avait dit England « hope », mais le mot n'était pas dans le code maritime, pas plus que le mot « duty » qu'on dût épeler avec quatre pavillons. Le signal répété de bateau en bateau recouvrit la flotte anglaise d'étamines multicolores comme si l'on avait hissé le grand pavois.

En avant sont pendus une rangée de seaux de cuir cerclés de cuivre pour lutter contre l'incendie. Les ustensiles en fer galvanisé n'existaient pas encore.

Au pied de la dunette l'habitacle contient deux compas de l'époque de Trafalgar, avec un fanal à mèche pour la nuit et, derrière, la roue du gouvernail. La manœuvre du gouvernail exigeait quatre hommes. Mais à Trafalgar, la roue ayant été détruite dès le début, il fallut manœuvrer avec le cabestan de fortune qui se trouve dans le deuxième entrepont, ce qui exigeait quarante hommes, pour virer sur les aussières frappées sur le safran du gouvernail.

Sous la dunette se trouvaient les appartements du commandant du bord, le Commodore Hardy. Le mobilier a été reconstitué tel qu'il était à la bataille. Il en est de même à l'étage au-dessous pour les appartements de l'Amiral. Lorsqu'on ramena le corps de Nelson en Angleterre, embaumé dans l'alcool, le salon fut transformé en chapelle funèbre. On l'a reconstitué tel qu'il était avant la bataille avec sa salle à manger, sa cabine, son lit pliant qu'il utilisait au mouillage et sa couchette pour le séjour à la mer, entourée des broderies qui lui avaient été offertes par Lady Hamilton. Les originaux sont au Musée de la Marine de Greenwich, mais les copies sont suffisantes pour exalter l'imagination.

Des appartements de l'Amiral on entre dans l'entrepont ou première batterie avec ses trente-deux canons de 12 livres (6 kgs) montrant leurs gueules sous les mantelets relevés des sabords.

L'armement des pièces dans toutes les batteries est au complet. Les pièces sont sur des affûts en bois à roues pleines, maintenues en position par un jeu de poulies et de filins qui en limitent le recul.

Les canons se chargent par la gueule et un râtelier porte les écouvillons, les refouloirs et les ringards nécessaires pour la charge et le nettoyage de l'âme du canon. La mise à feu se fait par une mèche à briquet. Les boulets sont rangés dans une rigole. Le service des deux canons opposés exigait quinze hommes et au moins vingt minutes. Les Anglais tiraient mieux que les Français et ne mettaient qu'un quart d'heure entre deux bordées. Sur un équipage de huit cent cinquante hommes, il y avait donc deux cent vingt-cinq canonniers par entrepont, soit en tout six cent soixante et quinze hommes, le reste étant réservé à la manœuvre et aux services. On imagine l'enfer que devait constituer la batterie au fort du combat avec le bruit, la fumée et les cris.

Il y a au-dessous deux autres batteries du même genre dont l'armement va en augmentant de puissance : trente canons de 24 (12 kgs) dans le deuxième entrepont et trente de 32 (16 kgs) pour le troisième entrepont, presque au ras de l'eau. La portée ne dépasse guère 2 kms mais peut percer un bordage de 1 mètre d'épaisseur.

Le plancher du troisième entrepont n'a pas été refait. C'est le seul que foulèrent les combattants de Trafalgar.

Quant aux canons il en reste à peine une dizaine qui tirèrent à Trafalgar. Les autres proviennent d'autres bâtiments de la flotte.

Les batteries sont encombrées d'apparaux ce qui diminue singulièrement la surface utilisable. Entre chaque canon, se trouve la table pour les repas de l'équipage qu'on repliait la nuit pour crocher les hamacs.

Au milieu du deuxième entrepont se trouve le cabestan de charge manœuvré par quatorze barres où se cramponnaient cent quarante hommes. Il servait à toutes les manœuvres de levage, ravitaillement, embarcations, etc...

Pour stimuler l'effort, les matelots chantaient en scandant leurs paroles. Mais il y avait aussi le chat à neuf queues pendu à permanence à côté du cabestan.

A l'arrière, sous les appartements de l'amiral, se trouve le carré des officiers avec leurs cabines.

Dans le troisième entrepont se trouvent les volumineuses aussières des ancres et le cabestan de mouillage. Ces aussières qui ont 60 cm. de circonférence ne pourraient s'enrouler sur le cabestan ; on avait alors recours à un cable sans fin enroulé sur cinq spires autour du cabestan avec deux rouleaux de rappel : c'est ce qu'on appelait le messager. Les mousses fixaient provisoirement l'aussière sur le messager par des garcettes, comme font les pêcheurs méditerranéens lorsqu'ils tirent le bouillet.

Quand en 1811, les chaînes feront leur apparition, cette manœuvre si importante, puisque de la tenue des ancres dépend souvent la sécurité du bateau, sera considérablement facilitée. Mais à cette époque tous les apparaux étaient en bois. On montre les pompes utilisées pour vider la cale et qui sont des troncs d'ormes évidés.

On descend enfin dans la cale avec ses multiples

soutes, ses magasins à provisions et sa réserve de poudre.

Comme nous sommes sous la flottaison, le vaigrage est accessible partout pour pouvoir en réparer les fissures ou les voies d'eau causées par la canonnade.

A l'arrière, se trouve le poste de secours, comme aujourd'hui sous le pont cuirassé, avec la cabine du médecin, ses appareils et sa salle d'opération. Le mobilier qui fut celui du docteur Beathy, chirurgien du bord qui recueillit le dernier souffle de l'amiral, est d'origine, avec son instrumentation complète qui était celle que l'on utilisait encore au début du siècle, avant l'invention de la seringue pour injections parentérales par Pravaz et les nécessités de l'asepsie moderne. Pour éviter que le sang éclaboussant les parois n'impressionnât les blessés, la cabine était peinte en rouge.

Mais ce qui donne à cette cale sa grandeur funèbre, c'est la place où fut transporté Nelson blessé et où il rendit le dernier soupir entre le commandant Hardy et son médecin Beathy. C'était autrefois le poste des midships qui sont toujours, comme chacun sait, les plus mal logés à bord. La lumière ne pénétrant pas, des fanaux dont on a réglé l'éclairage électrique donnent une clarté médiocre et diffuse comme autrefois les lampes à mèches.

Le morceau de pont sur lequel Nelson tomba a été encastré dans le plancher et une couronne d'immortelles est renouvelée à chaque anniversaire. Un tableau fait d'après des renseignements recueillis de la bouche des témoins par le peintre Davis qui prit passage à bord du Victory dans son retour en Angleterre, évoque le dernier acte du drame. C'est là qu'avant de mourir, Nelson apprit la défaite de la flotte combinée de Villeneuve et Gravina et la reddition de dix-sept vaisseaux. Il murmura : « Dieu merci, j'ai fait mon devoir » et sa dernière pensée fut pour Lady Hamilton et sa fille Horatia dont il confia le destin à l'Angleterre. On sait ce qu'il en advint : la fière Angleterre ne lui ménagea pas les honneurs posthumes, mais la pudibonde Albion ignora celle qu'il aima.

Cette visite du vieux bateau-musée est cependant captivante à plus d'un égard.

Si je suis entré dans quelques détails techniques c'est qu'ils permettent de se rendre compte de ce que

devait être la vie à bord, des hommes de mer de cette époque, pendant la navigation.

La peinture a représenté cent et cent fois des scènes de bataille, navires tirant leur bordée dans la fumée, bateaux dématés entourés d'épaves où se cramponnent des hommes, tout cela est extrêmement spectaculaire. Mais le grand ennemi du marin, comme avait coutume de répéter un de mes anciens commandants, c'est la mer elle-même.

Malgré les immenses progrès accomplis dans la technique navale, qu'on songe aux fatigues de l'équipage par tangage et roulis et au danger de la navigation. La tempête qui fit rage, au lendemain de Trafalgar, décima ce qui restait de la flotte, plus sévèrement que ne l'eut fait un autre combat : cinq bateaux firent côte et se brisèrent. Quand on pense à ces croisières démesurément longues, sous toutes les latitudes, quand les vivres s'altèrent et que l'eau doit être rationnée, quand on imagine les longs jours d'attente pour bloquer un port, la manœuvre des voiles quand le vent fraîchit soudainement et qu'on évoque l'équipage confiné dans les fonds, tous sabords fermés dans le désordre des apparaux projetés sur les parois par le roulis, on comprend que pour des marins aguerris la guerre n'est pas la plus redoutable des épreuves.

La discipline était dure, c'était une nécessité. Le commandant doit être suivant la formule, le seul maître à bord après Dieu. Dans la marine à voiles, on pendait facilement pour l'exemple les récalcitrants à la corne de la Grand'Vergue, en présence de l'équipage.

Il y avait les fers qui vous reléguaient au fond de la cale et les demi-fers qui permettaient d'utiliser partiellement le condamné à des travaux pénibles. Il y avait les coups de garcette et chez les Anglais le chat à neuf queues.

Sans doute les équipages n'étaient pas recrutés parmi les enfants de chœur. Hommes de sac et de corde, beaucoup avaient tâté de la flibuste et les dangers courus sur les mers leur avaient durci l'âme comme ils avaient tanné leur peau.

Et c'est la gloire de Nelson d'avoir inspiré à ses équipages un respect où entrait plus de vénération que de crainte, ce que n'avait pu faire Villeneuve, et c'est pourquoi vingt-sept vaisseaux Anglais eurent raison des

trente-trois vaisseaux de la flotte combinée Franco-Espagnole.

Avant et après Trafalgar, le Victory eut une histoire qu'il est intéressant de connaître. Suivant la tradition de la marine, il n'était pas le premier du nom, mais le cinquième.

Le premier lancé en 1559, était un vaisseau de 800 tonneaux battant pavillon de l'Amiral Hawkins et qui fit partie de la flotte de Drake.

Drake, qui préfigure Nelson, sauva une première fois l'Angleterre de l'invasion de la plus grande force navale de l'époque: l'Invincible Armada. On raconte que Drake faisait une partie de boules sur l'esplanade de Plymouth, le fameux promontoire du Hoe qui domine la rade, quand on vint lui apprendre que la flotte espagnole était en vue. Il tint à continuer sa partie avant de donner l'ordre d'appareillage et cet exemple de sang-froid flegmatique a été reproduit sur un des bas-reliefs en bronze de la statue que l'Angleterre reconnaissante lui éleva à Exeter, son pays natal. Heureusement, dans la nuit la tempête fit rage et la flotte espagnole fut dispersée. Bon nombre de navires firent côte et les vaisseaux de Drake détruisirent et pourchassèrent le lendemain ceux que la mer avait épargnés. C'était en Juillet 1588. Un des galions de Philippe II alla jusqu'en Ecosse où il coula dans le chenal de l'ile de Mull où des travaux en cours essoyent actuellement d'en retirer l'or de la cargaison.

Le deuxième Victory lancé en 1620 arbora en cinquante ans de navigation la marque de neuf amiraux.

Le troisième fut lancé en 1675 et le quatrième lancé en 1737 sombra corps et biens dans la Manche en 1744.

Le Victory de Nelson avait été construit en 1759. Il fut le premier d'une série de douze vaisseaux de ligne dont la construction avait été décidée en 1758 par les ministres de Georges II. Malgré son aversion personnelle, le roi avait été dans l'obligation d'accepter Pitt, le futur Lord Chatham, comme premier ministre et celui-ci avait tout de suite réalisé que pour la grandeur de l'Empire Britannique, il fallait posséder la maitrise de la mer. La guerre de Sept ans était commencée depuis trois ans et les débuts avaient été cruels pour l'Angleterre. La flotte de la Galissonnière avait réussi à débarquer à Minorque le Maréchal de Richelieu et Port Mahon avait capitulé. Nous y ga-

gnions la maîtrise de la Méditerranée d'où les Anglais étaient chassés et nous occupions la Corse.

Le coup avait été rude pour les Anglais. N'avaient-ils pas été jusqu'à fusiller l'Amiral Byng, le vaincu de Minorque.

Mais ils ne tardèrent pas à obtenir leur revanche et l'année 1759 fut une année faste pour leurs armées de terre et de mer.

Notre flotte sortant de la Méditerranée se heurta à la flotte anglaise au large du Cap Saint-Vincent, naguère illustré par la victoire de Tourville soixante ans avant et fut contrainte à se réfugier dans le port portugais de Lagos où elle fut incendiée.

Notre flotte de Brest acculée de la même façon dans la rade de Quiberon subissait le même sort.

L'Angleterre avait conquis la maîtrise des mers et nous prenait nos colonies. Sur terre, pendant cette même année 1759, les troupes anglaises s'emparaient de Québec par surprise, de Surat dans l'Inde et battaient notre armée à Minden en Westphalie.

Comment dès lors de pas donner le nom de Victoire, « Victory », à ce beau trois ponts qui faisait l'orgueil des chantiers de Chatham sur la Tamise. En réalité, le traité de Paris s'annonçait glorieux pour l'Angleterre. Aucune flotte, ni espagnole, ni hollandaise, ni française ne pouvait menacer les flottes anglaises. Aussi le Victory ne fut mis à l'eau qu'en 1765 et devait rester treize ans au mouillage, dans la Medway. C'est là qu'un jeune aspirant de 12 ans que la vocation maritime avait poussé à s'embarquer pour la première fois sur le Raisonnable que commandait son oncle, le vit en 1771 en rejoignant son bord. Il s'appelait Horace Nelson.

Sept ans plus tard la France chercha à reprendre sa revanche en soutenant contre l'Angleterre les colonies américaines révoltées. Grâce à Choiseul, elle avait pu reconstituer sa flotte.

Le Victory, battant pavillon de l'Amiral Keppel à la tête de trente vaisseaux de haut bord, rencontra au large d'Ouessant la flotte française de d'Orvillers égale en nombre. Suivant la tactique en usage alors, les deux flottes défilèrent en ligne parallèle, l'une babord amures, l'autre tribord amures. On se canonna de part et d'autre toute la journée et le combat cessa faute de munitions sans qu'il y eut ni vainqueur ni vaincu. Le Victory rentré à Portsmouth subit une transforma-

tion importante pour l'époque. On munit ses basses œuvres d'un doublage de cuivre. Devenu bateau amiral il resta dans l'inaction jusqu'en 1782 où, avec l'Amiral Howe, il coopéra à la délivrance et au ravitaillement de Gibraltar que les Franco-Espagnols assiégeaient. C'est depuis cette époque que le fameux rocher à forme de lion couché qui veille aux portes de la Méditerranée est considéré comme imprenable.

Le traité de Versailles de 1783 mit fin à la guerre d'Amérique et la paix toujours fragile régna sur le monde. Le Victory regagna Porstmouth et fut désarmé.

Mais la lutte recommença bientôt. Le canon de Valmy réveilla le léopard anglais dans sa tanière. Toulon s'étant révolté contre la Convention appela, par on ne sait quelle aberration, la flotte anglaise à son secours.

L'Amiral Hood hissant sa marque sur le Victory réarmé, appareilla pour la Méditerranée avec une flotte de vingt-et-un vaisseaux auxquels se joignaient dans la rade de Toulon, dix-sept vaisseaux espagnols. Le blocus était complet et les troupes de Dugommier qui assiégeaient la ville n'auraient pu la reprendre sous le canon des flottes ancrées dans la rade si un jeune capitaine d'artillerie n'avait pour la première fois manifesté son génie militaire. Bonaparte s'emparant des batteries de Tamaris en face de Toulon, notamment de cette fameuse batterie des «Hommes sans peur» qui existe encore, prit la flotte anglaise à revers et la força à quitter la rade, rendant ainsi Toulon à la France et sauvant la flotte française réfugiée dans l'arsenal

Hood reprenant la mer se vengea sur la Corse où l'appelait Paoli et mit le siège devant Calvi. On débarqua hommes et canons de l'escadre, notamment un contingent sous les ordres du capitaine Nelson qui commandait alors l'Agamemnon, vaisseau de soixante-quatre canons. On sait que c'est devant Calvi que dans un bombardement qui faisait voler les rochers en éclats Nelson perdit la vision de l'œil droit.

Après la campagne, le Victory regagna Portsmouth pour être radoubé et rallia de nouveau la Méditerranée pour entreprendre ces interminables croisières de blocus qui dureront dix ans et où l'Angleterre forgera cette armée navale aguerrie et redoutable qui triomphera définitivement à Trafalgar.

La flotte de Toulon, débaptisée pour sa trahison et qu'on appelait alors Port-La-Montagne, essaya de sor-

tir, mais sans cohésion. Quelques-uns de ses bateaux avaient été pris à parti et mis à mal par l'Agamemnon que commandait toujours Nelson. Elle rencontra la flotte anglaise en Juillet 1795 au large d'Hyères. Heureusement l'Amiral Hotham avec le Victory ne fut pas à la hauteur des circonstances et les escadres, après avoir tiré leur bordée, s'égaillèrent sauf l'Agamemnon dont le commandant, désobéissant déjà aux ordres du chef, s'empara du « Ça ira ».

Deux ans après, en 1797, le Victory battant pavillon de l'Amiral Jervis, avait deux capitaines qu'on devait retrouver réunis plus tard dans la même apothéose : Collingwood et Nelson.

Rencontrant la flotte espagnole au Cap Saint-Vincent, Jervis leur enleva quatre vaisseaux. Pourtant la flotte espagnole était plus nombreuse : vingt-six vaisseaux contre dix-sept et surtout plus forte. Elle comptait notamment le vaisseau le plus formidable de l'époque. « La Santissima Trinidad » de cent quarante canons et quatre ponts que l'on retrouvera à Trafalgar où son action ne sera pas plus efficace.

Il est vrai qu'à Saint-Vincent, les Anglais inauguraient une tactique que Nelson fera sienne et perfectionnera encore.

Jusqu'alors le combat se faisait en ligne de file, les deux escadres défilant parallèlement ainsi qu'une figure de ballet, comme au combat d'Ouessant dont nous avons parlé. On comptait surtout sur l'efficacité du canon pour démater l'adversaire et le priver de la possibilité de manœuvre, trouer la coque et couler le navire ou y semer l'incendie. Ce n'est que lorsque l'ennemi dématé et rendu inoffensif après l'épuisement de ses munitions n'avait plus de moyens de défense qu'on se lançait à l'abordage.

C'est l'Amiral Anglais Rodney qui aux Antilles employa une tactique plus efficace, renouvelée de notre Surcouf, consistant à couper en deux ou trois la ligne de bataille ennemie et l'ayant ainsi démantelée en assaillir et poursuivre les tronçons séparément.

A la fin de cette année 1797, le Victory retournait à l'arsenal de Chatham pour y être désarmé. Il semblait que sa carrière héroïque fût désormais finie. Il est de fait qu'au mouillage on l'utilisa comme on utilise d'ordinaire ces vétérans qui ne peuvent plus courir les mers, comme casernes, comme pontons, comme prison ou comme magasin. Le Victory devint même ba-

teau hôpital et on y entreposa les prisonniers de guerre pris à la mer et logés dans les pontons de sinistre mémoire.

En 1801 cependant, l'étoile de Bonaparte commençait à inquiéter l'Angleterre. Malgré les victoires, les pertes navales s'accumulaient. L'Amirauté décida de remettre sur cale le Victory pour qu'il fut réparé, radoubé et enfin réarmé. Cela dura deux ans. En réalité on le refondit complètement de la proue à la poupe. La figure de proue elle-même fut changée et c'est elle qui existe maintenant. Quant à la poupe elle fut transformée : les balcons, les fameux « jardins » comme on disait alors furent supprimés et remplacés par la paroi vitrée à trois étages sur laquelle donnent de haut en bas les appartements du Commandant, de l'Amiral et des officiers. Le Victory redevint vaisseau amiral et réappareilla en 1803 pour la Méditerranée, battant cette fois pavillon de l'Amiral Nelson devenu Lord Nelson après la victoire d'Aboukir. Et les croisières de blocus entre Gibraltar et Malte recommencèrent. Pourtant le blocus n'empêcha pas Villeneuve, promu par Napoléon grand amiral de la flotte, de sortir de Toulon, de franchir le détroit de Gibraltar et de courir aux Antilles où Nelson enfin prévenu le suivit, sans pouvoir le rattraper. Villeneuve arrivé le 14 Mai à Fort-de-France repart pour l'Europe le 9 Juin, tandis que Nelson qui n'est arrivé que le 4 Juin en repart le 13 Juin. Pendant ce temps, Napoléon fait mettre la dernière main à la flotille de Boulogne qui doit assurer le transport de ses troupes pour envahir l'Angleterre. Le Victory rentre en Angleterre en attendant les événements, pendant que les croisières anglaises bloquent nos flottes à Brest et à Rochefort et contraignent Villeneuve à se réfugier à Cadix. C'est le 15 Septembre 1805 que, sur le désir de Nelson de prendre le commandement de la flotte qui bloquait Cadix, le Victory appareilla cap au Sud.

Le 19 Octobre enfin, Villeneuve, pressé par Napoléon qui, outré de son inaction, lui envoyait un remplaçant, se risque à sortir de Cadix, accompagné de la flotte espagnole de l'Amiral Gravina et ce fut Trafalgar, cette journée tragique du 21 Octobre qui vit la ruine définitive de nos espérances navales. On connait par le menu les détails de la bataille. La flotte combinée Franco-Espagnole, forte de trente-trois vaisseaux fit d'abord cap au Sud, puis faisant demi-tour remonta vers Cadix. Nelson ayant divisé son escadre en

deux lignes parallèles, l'une commandée par Collingwood, sur le Royal Sovereign, l'autre par lui-même arborant sa marque sur le Victory, vint vent arrière, coupa la ligne Franco-Espagnole au centre suivant la tactique de Rodney.

Le Victory mit le cap sur le Bucentaure de Villeneuve qu'il doubla par l'arrière et se rabattit sur le Redoutable de soixante et quatorze canons seulement. Mais celui-ci se défendit âprement avant de couler bas à la nuit. C'est de la hune du Redoutable qu'une balle atteignit Nelson qui mourut dans l'apothéose de la victoire.

Au petit jour par grosse mer, on remorqua à Gibraltar, comme un ponton sans gouvernail, ayant perdu ses mâts de missaine et d'artimon et les huniers de son grand mât, le vaisseau amiral vainqueur portant dans le carré transformé en chapelle, la dépouille de l'amiral. On put faire quelques réparations sommaires et le 3 Novembre par ses propres moyens, le Victory blessé appareillait pour l'Angleterre. Il arriva le 4 Décembre à Spite-head où l'on compléta les réparations pour pouvoir remonter la Tamise jusqu'à Sheerness. Le corps de Nelson fut débarqué et conduit à la Cathédrale Saint-Paul à Londres pour y être inhumé en attendant d'être transféré à Westminster. Reconduit à l'arsenal de Chatham, le vaisseau glorieux fut de nouveau réparé et on put le réarmer en 1808.

Il navigua encore pendant cinq ans, ramenant de la Corogne en 1809 l'armée du Général Moore qui défendait l'Espagne contre les troupes de Napoléon et que le Général Soult contraignit à se rembarquer. Il parut encore dans la Baltique. Enfin en 1812, il regagna définitivement son port d'attache à Portsmouth. Réparé il eut pu reprendre la mer, mais la bataille de Waterloo avait enlevé toute inquiétude aux Anglais.

Il resta dès lors mouillé dans le port de Portsmouth, témoin des gloires passées et ancêtre des flottes modernes. Il fut utilisé de 1824 à 1889 pour les besoins du Commandant du grand port de guerre. On y tenait des conseils de guerre et des réunions navales. En 1922, on s'aperçut qu'il commençait à faire eau, les parasites ayant rongé la coque. On le mit alors dans le dock nº 2 de l'arsenal qu'une muraille transforma en cale sèche.

Dès lors, l'amirauté décida de lui rendre l'appo-

rence qu'il avait à la bataille de Trafalgar et d'en faire un véritable musée naval.

Les travaux durèrent jusqu'en 1928 et c'est le 17 Juillet 1928 que Georges V l'inaugura. Telle est l'histoire du plus célèbre des vaisseaux.

Pour cruels que soient les souvenirs qui s'attachent pour un Français au rappel des événements, la visite en demeure extrêmement émouvante et à plus d'un titre.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour les hommes qui combattirent et souffrirent pour leur pays sur ce pont, dans ces entreponts, dans ces agrés comme on s'incline avec respect dans un cimetière militaire ou sur un champ de bataille. Puis l'admiration fait place non seulement à la pitié pour ceux qui tombèrent, et moururent en héros comme leur chef, mais de révolte aussi contre cette loi du sang vieille comme l'humanité et qui veut que la bataille soit « l'ultima ratio » des peuples au cours de l'histoire.

D'un point de vue plus pratique, il est intéressant de se rendre compte des conditions dans lesquelles vivaient à cette époque ces marins qui furent les pionniers des terres nouvelles et des mers lointaines. On évoque les longues navigations, la monotonie des jours entre le ciel et l'eau avec la menace toujours latente des éléments déchaînés.

L' « Aes Triplex » du poète latin surgit dans la mémoire que complète l' « Oceano Nox » :

« O combien de marins, combien de capitaines
qui sont partis joyeux pour des courses lointaines »

Et puis on ne peut pas ne pas admirer à quel degré de perfection la technique navale était arrivée à cette fin du XVIII^{me} siècle qui fut l'apogée de la marine à voiles avec laquelle les modèles réduits des musées et l'iconographie nous ont familiarisés. On évoque ces flottes majestueuses évoluant dans les rades, ces appareillages savants où l'homme, complice des vents, dompte les éléments pour assouvir sa volonté de puissance, et ces retours triomphants qui font rêver l'enfant amoureux de cartes et d'estampes, questionnant avec fièvre :

« Dites qu'avez-vous vu ?
Nous avons vu des astres
et des flots, nous avons vu des sables aussi.
La gloire du soleil sur la mer violette
La gloire des cités dans le soleil couchant !».

Et puis dans les flancs de ce navire qui n'est qu'un temple en l'honneur de l'homme de cœur et de l'héroïque marin que fut Nelson on cherche à concevoir ce qu'est, à travers ce chef, l'éthique des gens de mer de tous les temps : le courage sans doute dans la lutte contre les éléments comme dans la guerre contre l'ennemi, mais aussi la fidélité aux traditions, l'obéissance qui est une nécessité vitale à bord, le caractère où le sang froid domine ; la patience que l'ennui n'arrive pas à ronger et par dessus tout cette vertu suprême que Nelson posséda à un très haut degré, l'art de se faire aimer. Isolés dans la coque fragile, à la merci des tempêtes et des écueils, l'équipage et l'état-major sont solidaires et si la hiérarchie de l'autorité demeure toujours nécessaire, la sensation de partager les mêmes dangers à risque égal noue entre tous ces hommes livrés au même destin des liens d'une qualité particulière et combien plus tenace que tout ce que peut évoquer l'altruisme dans la société terrestre. « Mon navire est une troupe de frères » « A band of brothers » écrivait Nelson, joignant comme dit Farrère, « à l'inflexible rigueur du chef suprême tout ce qu'on pouvait y ajouter d'intelligente sollicitude et de sage et prudente bonté ».

Et puis on pense aux conclusions amères que nous valut à nous Français le désastre de Trafalgar et tout a été dit sur la précarité des victoires continentales quand on n'a pas la maîtrise des mers. Austerlitz n'a pas effacé Trafalgar, mais Trafalgar annonce Waterloo.

Enfin et surtout, on admire un pays qui entretient avec une telle piété le culte de ses gloires. Le Victory est pour tous les visiteurs quelle que soit leur nationalité une leçon de patriotisme.

Tous les marins de l'Empire, des jeunes midships aux officiers les plus galonnés s'inclinent en passant devant l' « Union Jack » qui flotte à la proue et à la poupe dominés à la pomme du grand mât par le pavillon de Saint-Georges de l'Amiral.

Mieux que les arcs de triomphe ou les colonnes votives qui ne célèbrent que la gloire d'un héros, le Victory symbolise la fidélité de tout un peuple à ses traditions nationales.

Il est plus qu'un mémorial, mieux qu'un monument si artistique puisse-t-il être, élevé en souvenir d'une grande action ou d'un grand homme. Son architecture

est l'aboutissant d'une tradition qui remonte au commencement des âges quand l'homme prit pour la première fois contact avec la mer. Il signifie que la patrie plonge ses racines au moins dans le passé. Ce n'est pas la génération de Georges II qu'il exalte, pas plus que la sagesse de Pitt. Il exprime la solidarité d'un peuple avec son histoire à travers les variations des mœurs et les vicissitudes de l'organisation politique. Il dit la contingence des régimes qui se sont succédés et la perennité d'un idéal social qui demeure, pour lequel il est digne de vivre et glorieux de mourir.

Telle est la leçon du Victory.

COMPTE-RENDU
DES TRAVAUX DE
L'ACADÉMIE DE NIMES
PENDANT L'ANNÉE 1957

par
M^lle LAVONDES

M. le Président,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

En 1957, notre Académie a témoigné d'une grande activité dans tous les domaines de l'esprit, mais avant d'en donner le compte-rendu, voulez-vous me permettre de rendre hommage à nos disparus. Nous avons eu la tristesse de perdre M. le Gouverneur Antonin qui a été longtemps notre trésorier, homme de grande valeur, il parlait si peu que nous nous représentions mal tout ce qu'il avait fait d'efficace dans sa vie et combien il avait su faire aimer notre pays par les populations chez lesquelles il avait été envoyé. Et M. le Bâtonnier de Montaut-Manse qui occupait cette place, il y a un an et faisait le compte-rendu de nos travaux avec tant d'esprit que tous les auditeurs en étaient charmés, vient d'être enlevé par des complications de cette maladie des poumons qu'il avait rapporté de la guerre de 1914. Nous savons quelle place il a tenu au Barreau, à l'Académie, dans les organisations félibréennes, dans toute la vie de notre cité.

Nous avons aussi travaillé en mémoire d'un autre disparu, Philippe Fauré-Frémiet qui nous avait également apporté beaucoup. M^me Fauré-Frémiet a fondé un prix exceptionnel qui devait être attribué à un

conte, c'était un genre que son mari, aimait fort. Nous avons reçu quelques manuscrits. Le prix a été attribué à deux contes qui répondaient particulièrement bien aux désirs de la fondatrice. Les lauréates sont Mlle Catherine Fabre avec « Les fleurs sauvages ne se transplantent pas » et Mme Marc Manoel, pour le « Chien vert ».

Nous avons commencé l'année 1957, en entendant M. le Chanoine Bruyère nous parler de la Bête du Gévaudan et plus tard de la Bête des Cévennes, c'est-à-dire probablement de gros loups sanguinaires qui ravageaient ces régions. Depuis le conte du Petit Chaperon Rouge, suivi de tant d'autres on sait quelle place les loups ont tenu dans notre folklore et dans l'histoire de nos campagnes et leurs terreurs. Si la Bête du Gévaudan poursuivait le troupeau, c'était pour croquer le berger. En trois ans, de 1764 à 1767, elle tua et dévora en partie, trente quatre personnes, en blessa quarante. Les malheureux blessés s'étaient battus avec courage, à coups de pierres, car ces bergers ne possédaient pas d'autre arme. Un petit garçon de 12 ans reçut du Roi 300 livres, car, en se battant ainsi il avait sauvé quatre petits garçons et deux petites filles, attaqués par la bête.

On fit venir un détachement de cinquante-sept dragons commandés par M. Duhamel ; l'un des officiers poursuivit l'animal avec son sabre, mais celui-ci sauta par dessus un mur : c'était extraordinaire de voir sa souplesse pour franchir un obstacle ou pour se perdre dans les fourrés quand il était poursuivi, ou sa faculté, lorsqu'il avait disparu avec une charge de plombs dans la peau, de revenir plus tard, complètement guéri. Le Roi offrit 500 livres (environ 3 millions de francs) à qui le tuerait et l'Evêque de Mende ajouta 1.000 livres. Le Roi envoya son lieutenant des Chasses, Antoine de Beauterne. Il tua un loup de forte taille, l'apporta à Versailles et obtint une pension de 1.000 livres (on voit qu'il est bon de vivre près du soleil). Mais les meurtres continuaient, il y avait eu deux loups. Trois cents chasseurs s'étaient réunis sous la conduite du marquis d'Apcher. L'un d'eux, Jean Chastel, d'un coup de fusil, étendit la bête morte. Il l'apporta également à Versailles, mais le loup avait été déjà tué ; officiellement il ne devait plus exister ; on lui refusa toute récompense.

Quarante ans plus tard, il y eut une autre bête : le Bête des Cévennes, — nous dit M. le Chanoine Bruyère, dans une autre communication, — qui exerça

ses ravages dans les Basses Cévennes et dans l'Uzège. Les bonnes gens se demandaient si cette bête énorme n'était pas le loup garou, ou si elle n'arrivait pas d'Espagne où elle aurait pris le goût de la chair humaine sur les champs de bataille. Bien qu'elle tuât aussi des enfants et qu'elle fît presqu'autant de victimes que l'autre puisqu'elle dévora une soixantaine de victimes, on parla d'elle beaucoup moins. Absorbé par les guerres de Napoléon, on l'ignora complètement à Paris. La dernière victime fut une petite fille de dix ans, dont le frère âgé de trois ans avait péri quatre ans plus tôt de même manière. Pendant huit années, les battues furent organisées souvent par l'abbé Meyrueis, curé de Gravière, mais elles ne donnèrent aucun résultat, sinon la destruction de plusieurs loups, mais non de celui que l'on cherchait. Il dut mourir de mort naturelle car tout à coup, les meurtres cessèrent et on n'entendit plus parler de lui.

En Février, M. Brond, Président du Tribunal de Privas, membre non résidant, nous invite à assister à un dernier tour de magie de Balzac. Balzac ressuscité entraine M. Brand et ses confrères nimois parmi les personnages de cet Univers que forme son œuvre ; il nous entraîne chez le Comte et la Comtesse de Mortsauf, à Clochegourde, à Saumur et à Tours, face à l'avare M. Grandet et au curé, puis à Paris, nous rencontrons le Père Goriot, Vautrin, Rastignac, César Biroteaux, bien d'autres encore, portraits animés, colorés, faits de mille touches comme une peinture de l'art impressionniste, et ce fut pour l'Académie une joie d'assister à cette résurrection.

En Février encore, M. le Comte de Régis présente l'étude historique faite par M. le Marquis de Lordat et parue en une jolie plaquette sur le chateau de la Tour. Le château comprend une partie ancienne dominée par la Tour massive qu'y avaient construite les Templiers, lorsqu'ils avaient fondé là une Commanderie. Dans cette partie habitait la famille de Chabaud Latour, au moment de la Terreur. Une autre partie a été construite par Antoine de Chabaud Latour, vers 1800 en style Directoire. On y remarque un fort bel escalier Directoire que les beaux arts ont inscrit sur l'Inventaire des Monuments historiques.

Le baron de Larcy, grand-père du marquis de Lordat a acheté le château de Chabaud Latour, il a installé dans la grande salle du premier transformée en bibliothèque une magnifique cheminée qu'avait fait

sculpter le deuxième duc de Montmorency dans une salle du château qui à Beaucaire devait recevoir les Etats du Languedoc et dont M. de Larcy avait hérité.

M. le Conseiller Barnouin nous fait une communication d'un grand intérêt archéologique sur les bornes 9 et 10 de la Voie Domitienne, ainsi nommée en souvenir du général Domitius Abenobarbus. Elle était parallèle au littoral méditerranéen. De mille pas en mille pas s'élevaient sur la route des bornes ou colonnes milliaires cylindriques ou quadrangulaires. Certaines datent de la République et sont dépourvues d'inscriptions. D'autres datent d'Auguste (placées en 3 avant J.-C., de Tibère ; 32, 33 après J.-C. d'Antonin ; 145 après J.-C.).

M. Aurès, ingénieur des Ponts et Chaussées et membre de notre Académie au siècle dernier a écrit un ouvrage important sur ce sujet, en mesurant la distance entre deux bornes milliaires, il a voulu connaître le longueur du mille romain, il a trouvé 1474 m.

La numération des bornes partait primitivement de Narbonne à cause de l'importance de cette ville, plus tard c'est de Nimes que partait cette numération, ce qui prouvait combien notre ville avait gagné la place qu'elle tenait. La colonne qui se trouve à la Porte d'Auguste portait le numéro 0, il y avait deux 1, l'un sur la route de Beaucaire, l'autre à Saint-Césaire.

Aurès comptait quarante quatre milliaires plus ou moins bien conservés, dont une douzaine dans nos musées épigraphiques. Certains sont encore en place en particulier les bornes 9 et 10 qui se trouvent entre le Mas de Théraube et Beaucaire. Ce reste de deux milliaires sur place et qui se suivent est probablement unique au monde. L'un d'eux a été utilisé longtemps par le roi des Wisigoths comme borne entre les diocèses d'Arles et de Nimes puis a servi longtemps sous le nom de Peira di Novi comme limite entre les communes de Redessan et de Jonquière. L'une est encore debout sur la route ancienne, l'autre est couchée dans un champ où il est à craindre qu'elle n'ait à souffrir de quelques déprédations. M. Barnouin a écrit au Conservateur des Ponts et Chaussées qui n'a pas répondu, mais il a remis l'affaire entre les mains de M. Lassalle, Conservateur des Musées, espérons que celui-ci pourra la faire dresser et la protéger de la destruction.

M. le Colonel de Balincourt nous parle de la marquise de Païva, plus cavalièrement appelée la Païva et célèbre dans le monde ou plutôt dans le demi monde

du second empire. Elle était née légalemennt à Moscou en 1826 d'un pauvre brocanteur juif mais plus probablement en 1819 et ailleurs, elle avait épousé un pauvre client de son père légal, le tailleur français Villaing dont elle eut un fils.

Etant fort belle, elle se fit enlever sans peine par un riche marchand moscovite et une suite d'aventures l'amenèrent à Vienne et à Paris où elle cotoya quelque temps la misère. Puis elle vécut avec le musicien Herz, vit chez lui musiciens et écrivains et acquit ainsi un brillant vernis mondain. Quand Herz partit pour l'Amérique, elle se rendit en Angleterre, y eut beaucoup de succès et revint avec une fort belle fortune et elle eut l'habileté de proposer le mariage à un noble Portugais tout à fait décavé mais de belle prestance. En effet, Villaing, venu à Paris avec son fils venait de mourir fort opportunément.

Les nouveaux époux ouvrent un luxueux hôtel place Saint-Georges et offrent des fêtes magnifiques. On y voit beaucoup d'hommes en vue, mais aucune femme de la société. Au bout de deux ans, la Païva signifie son congé à son mari, car elle a fait la connaissance d'un autre protecteur, le richissime comte allemand Henkel de Donnersmark, possesseur d'immenses domaines et de mines qui lui procuraient des revenus princiers. Il a dix ou douze ans de moins qu'elle, c'est elle qui formera au monde et à la vie parisienne cet homme grand fort qui a bien le type du hobereau de l'Est, au demeurant fort intelligent.

Le couple, possédant d'énormes revenus fait bâtir un somptueux palais portant le numéro 25 des Champs Elysées, architectes de talent, peintres sont convoqués. Lorsque le Palais sera terminé, une foule assistera aux fêtes admirant les escaliers d'onyx, les tentures de soie brodés, les rideaux de dentelles. On rencontre là, Emile de Girardin, Théophile Gauthier, Emile Augier, les Goncourt, mais toujours pas une femme du monde Donnersmark fait don à la Païva d'un domaine à Pontchartrain et celle-ci y fait régner le même luxe.

Mais voici la guerre de 70, le couple part pour Veudeck, Donnersmark est d'ailleurs bien vite nommé sous-préfet de Sarreguemines et puis préfet de Metz, quand on parle de faire la paix, il affirme que les Français peuvent très bien payer huit ou dix milliards, les conseillers de l'Empereur parlent de trois milliards, on prend une moyenne. Mais Donnersmark est un hom-

me influent, Bismark l'envoie à Paris après l'avoir dûment marié. La Païva devenu comtesse de Donnersmark revient donc, les deux époux sont tout étonnés d'y être fort mal reçus. Gambetta vient pourtant chez elle, mais beaucoup de ses anciens visiteurs abandonnent le 25 des Champs-Elysées. Un soir, à l'Opéra, la Païva, toujours parée avec un luxe insolent, se fait copieusement siffler. Les Donnersmark repartent pour l'Allemagne.

En 1914, Donnersmark affirmait à l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin que la France devrait payer cette fois trente milliards. Il fallut déchanter. La défaite, l'abdication de Guillaume II furent autant d'effondrements, Donnersmark meurt à quatre-vingt-six ans. Après la mort de la Païva, il s'était remarié avec une Russe d'excellente famille qui lui avait donné deux fils.

Plus tard, après la signature du Traité de Versailles, M. de Balincourt s'est trouvé, comme membre d'une Commission interalliée formée principalement de militaires sur les domaines des Donnersmark. Il a l'occasion de voir les deux fils de Donnersmark dont l'aîné devenu prince perd complètement la vue. Ils ont une fortune, une influence énormes. Et, situation paradoxale lorsqu'une insurrection polonaise menace les biens et la vie des Allemands, c'est la Commission interalliée qui doit maintenir l'ordre et par conséquent les protéger et donner aux Polonais des conseils de sagesse. Aussi comme cette action a été efficace, M. de Balincourt est reçu par le prince, par la princesse douairière et la jeune princesse. Ainsi il est poussé à s'intéresser au passé peu banal de cette famille.

Le 15 Mars, l'orateur du jour ayant été obligé de partir subitement pour Paris, M. le Professeur Gibelin eut l'amabilité de donner, une communication improvisée sur Henri Heine. Il parle des origines juives du poète, de son enthousiasme pour Napoléon, stimulé par les propos et les jeux des baguettes du tambour Legrand. Accusé d'être révolutionnaire, Heine se réfugia à Paris où il donna différents ouvrages dont certains Lieder. Il contesta l'exactitude des jugements de Mme de Stael dans son livre « Der l'Allemagne ». Il fut atteint de paralysie et mourut misérablement.

M. le Bâtonnier Fabre fait une communication sur la trahison du général de Bourmont. Après le retour de Napoléon de l'Ile d'Elbe. Le 15 Juin 1816, trois jours avant Waterloo, le général de Gaine de Bourmont, ancien chef vendéen admis sur la recommandation de

Junot dans l'armée impériale, passa à l'ennemi. Il vit le Colonel Schutter et lui fit connaître l'importance des troupes françaises, la direction de leur attaque, puis il alla rejoindre Louis XVIII à Gand.

Sous la restauration, Bourmont fut comblé de faveurs par Louis XVIII et par Charles X qui en fit un Ministre de la Guerre, puis le Chef du corps expéditionnaire qui devait s'emparer d'Alger, mais on n'oublia jamais sa conduite à Waterloo. A son retour d'Alger où il avait brillamment conduit les opérations et où son fils avait été tué, on fit de violentes manifestations contre lui. Il fut déchu de la nationalité française pour avoir accepté sans autorisation un commandement dans l'armée portugaise et mourut oublié en Maine et Loire.

En Avril, M. Enjoubert nous parle d'un grand magistrat provençal, Pierre Raffélis, seigneur de Roquesante, Conseiller au Parlement d'Aix appelé par une lettre du roi à faire partie d'une Chambre de Justice qui devait juger l'Intendant Fouquet. Peiné de quitter sa femme et ses enfants, le conseiller les assura qu'il serait bientôt de retour.

Une sorte de terreur régnait dans le pays, on ne parlait que de maleversations et de dilapidations, tous, les gens de finance produisaient leurs comptes et plusieurs étaient arrêtés. Fouquet avait mené très grand train ; on lui reprochait ses magnifiques réceptions et sa vaisselle d'or. Certains l'aimaient à cause de sa générosité et d'autres le détestaient, en particulier Colbert et celui-ci montât le roi contre lui et comptait obtenir une condamnation à mort. Or, parmi les juges qu'on avait réunis à Paris, on se rendit compte qu'un certain nombre, voulant faire plaisir au roi adoptaient toutes les thèses de l'accusation, mais que d'autres, en particulier Lefebvre d'Ormesson et Roquesante étudiaient personnellement le dossier et se faisaient une opinion différente. On tâchait de gagner ceux-ci par des promesses de faveur.

Au bout de deux ans et demi, le jour vint où chacun devait donner son opinion, certains étaient tellement montés contre Fouquet que Colbert crut à la condamnation à mort, on dit même qu'il fit préparer l'échafaud. M. d'Ormesson opina le premier, il conclut au bannissement perpétuel, les quatre conseillers suivants réclamaient énergiquement la peine de mort, la situation était sérieuse. Roquesante se lève, étudie le dossier avec beaucoup de pondération et de sagesse. Fouquet a commis des fautes, d'autres en ont commis

en même temps que lui, et dit-il s'appuyant sur des faits, ces fautes sont moins graves qu'on ne dit, il entraîne l'adhésion des magistrats qui le suivent, au moment du vote, il y a 9 voix pour la mort et 13 pour le bannissement perpétuel. Comme l'opinion avait évolué en faveur de l'intendant ce fut une explosion de la joie populaire. Mais le roi, excité par Colbert voulut punir un magistrat trop indépendant, comme Roquesante s'apprêtait à rentrer chez lui, il reçut l'ordre de se rendre en exil à Quimper.

Mme de Roquesante attendait son mari avec impatience, elle fut frappée au cœur lorsqu'elle reçut cette nouvelle. Elle laissa ses enfants à une parente, partit pour Paris, vit des courtisans influents et même le roi. Elle savait si bien parler qu'elle obtint de celui-ci la libération de son mari. Roquesante se hâta d'accourir, espérant reprendre dans sa propriété près d'Aix, une vie paisible et heureuse, hélas sa femme s'était usée pendant les années d'attente, et avait fait un gros effort pendant son voyage à Paris. Elle mourut. Roquesante se consacra à ses enfants, reçut des visites du château de Grignan, car Mme de Sévigné, amie de Fouquet avait une grande admiration pour lui, et des invitations de Mme de Grignan à séjourner chez elle. D'ailleurs il était entouré par tous de beaucoup de respect à cause de sa courageuse attitude.

M. le Marquis de Lordat dont les ancêtres dans l'Ariège, ont été mêlés au mouvement cathare, et qui met en état près de Nimes une ancienne Commanderie des Templiers cherche les rapports qui s'établirent entre l'hérésie cathare et l'ordre chevaleresque des Templiers et ne peuvent être niés. La doctrine cathare était venue d'Orient, de Perse vers 225 après J.-C. Elle reconnaissait dans la vie, la lutte du bien contre le mal, mais avec la conviction que le bien l'emporterait sur le mal et que l'enfer est inutile.

L'ordre des Templiers avait été créé par un ami de Godefroy de Bouillon, Hugues de Payns en 1125. Ses membres devaient assurer la sécurité des pèlerins qui débarquaient à Saint-Jean d'Acre. Ils établirent aussi de nombreuses commanderies dans le Midi de la France, et le long de la frontière pyrénéenne. Ils avaient certaines idées communes avec les Cathares, ce serait une longue étude de les délimiter, mais ce qui était certain c'est que c'étaient des méridionaux, et dans cette lutte entre le Nord et le Midi, ils prirent franche-

ment le parti du Midi, refusant de se joindre à Simon de Montfort lorsqu'il leur demanda leur aide.

La célèbre Esclarmonède, sœur du Comte de Foix, pendant une régence qu'elle exerça pendant que son frère était captif et son neveu, mineur, fit construire sur un pic qui paraissait inexpugnable, le célèbre château de Montségur où elle s'enferma ensuite ; quand ont vit que Montfort multipliait ses assauts, on pensa à mettre en sûreté, le fameux trésor des Cathares qu'un roi Wisigoth avait rapporté, disait-on de Jérusalem. La pièce la plus précieuse était le St-Graal qui a inspiré le Parsifal de Wagner, c'était une coupe taillée dans d'immenses émeraudes d'Arabie et contenant disait-on, des gouttes du sang du Christ. Douze templiers en avaient la garde. Des hommes chargés de convoyer le précieux dépôt descendirent liés dans des couvertures au bout de cables, quand ils furent en sûreté, une grande flamme allumée en un point choisi vint avertir les assiégés, que leur expédition avait réussi, et quelque temps plus tard un plus grand bûcher était allumé au château du Montségur au moment où entrait Simon de Montfort, bûcher où se jetèrent Esclarmonède et tous les Cathares qui avaient voulu rester avec elle. Une partie du trésor alla au château de Lordat où il fut distribué aux malheureux, une autre fut enfermée dans des grottes, où des centaines de chevaliers cathares se réfugièrent. Le sénéchal de Toulouse fit murer l'entrée de la grotte. Deux cents ans plus tard, Henri IV voulant percer leur mystère, fit sauter ce mur, et l'on vit les chevaliers, protégés contre la corruption par une couche de terre fine et brillante qui les transformaient en sortes de stalactites. Henri IV les fit inhumer dignement.

La dernière partie du trésor avec le St-Graal fut remis aux Templiers. En 1247, le Grand Maître des Templiers envoya cet objet précieux au roi d'Angleterre petit-fils d'Eléonore d'Aquitaine qui était une initiée.

M. et Mme de Lordat eurent l'amabilité d'inviter l'Académie à aller les voir au château de la Tour, c'était une perspective qui nous charmait, grâce à un certain nombre de voitures proposées par des membres de l'Académie, la Compagnie fut transportée dans les magnifiques ombrages et les fleurs, oasis après la nudité des garrigues. On visita la partie ancienne dominée par la Tour des Templiers, qui était la demeure d'été des Chabaud Latour au moment de la Révolution. Dans la grande salle du premier, M. de

Lordat a fait une très belle bibliothèque, au second établi, ses archives familiales fort riches. En montant par l'escalier en colimaçon on a une belle vue sur la vallée du Gardon. A droite, le château Directoire flanqué de deux pavillons avec lesquels on communique maintenant par des passages cloués. C'est là que dans la salle à manger, on nous offrit un fort aimable goûter, et dans le salon, nous vîmes des souvenirs de Suzanne Chabaud de Latour.

En Mai, M. le Docteur Max Vincent nous parle d'un naturaliste du XVIIIme siècle, Poivre, né à Lyon, en 1719. Certaines vies réelles sont plus remplies d'aventures que beaucoup de romans. Il avait d'abord été missionnaire. Il partit pour la Chine, muni d'une lettre de recommandation qui paraissait lui préparer un bon accueil, et au contraire, il fut mis en prison. Il en profita pour apprendre le Chinois et obtint ainsi la protection du roi de Canton. En 1742, il partait pour la France, voulant revoir sa famille, son vaisseau fut attaqué par les Anglais et un obus lui emporta le poignet, puis il devint prisonnier à Batavia, s'initia à la culture des épices qu'il voulut introduire dans les îles françaises, mais les Hollandais travaillaient à ruiner des cultures qui pouvaient concurrencer leur production. Un jardinier révéla plus tard qu'il avait été chargé d'arroser ses plantations avec de l'eau bouillante. Au cours de ses voyages, Poivre fut en rapport avec Bernardin de Saint-Pierre.

L'Académie a entendu sous le titre : Un amour d'automne, M. le Docteur Baillet, à propos du centenaire d'Alfred de Musset, nous parler de la rencontre de Musset avec Louise Collet. Leurs rapports ne durèrent que six mois. Celle-ci, née à Révoil, en 1810, était venue à Nimes, sa sœur ayant épousé un officier d'artillerie ; elle épousa un musicien de talent, Raymond Collet, né à Uzès, qu'elle délaissa. Elle retourna à Paris où elle fut en relation avec Chateaubriand, Victor Hugo, Cousin ; elle n'était pas dépourvue de talent.

M. Raoul Stéphan parle de romans historiques ayant pour cadre le territoire cévenol, ceux de Louis Figier, de Pierre Devoluy, ceux de Sabine Malplat qui présentent un vif intérêt.

Fin Juin, nous avons eu l'honneur de recevoir M. le nouveau Préfet, qui occupe sa place de Président d'honneur. On lui fait un petit exposé du passé de l'Académie en nommant ses membres les plus illustres,

et celui-ci répond comment depuis son arrivée dans le département, son attention avait été attirée par cette vénérable Académie, ses travaux, son rayonnement. Il donne la parole à M. le Bâtonnier Bosc qui parle de l'extraordinaire aventure de la Marquise d'Urfé, Casanova, venant pour la seconde fois à Paris, la persuade qu'il est un cabaliste et peut transformer une femme en homme, à condition qu'elle lui verse comme don aux planètes, des pierres précieuses. Cette grande dame, demi folle, comprend enfin qu'elle a été victime d'un escroc.

En Septembre, nous avons eu le plaisir de recevoir l'Académie racinienne, nous avons évoqué le souvenir de M. le Professeur Broche et M. Dubu, Secrétaire général a fait une communication sur Julie Capeille.

En Octobre, M. Enjoubert nous parle de Romé de Villeneuve. Il était arrivé à la Cour de Béranger, Comte de Provence inconnu, mais s'était rapidement imposé. En 1243, il avait signé avec la ville de Marseille un traité terminant le conflit qui opposait celle-ci au Comte de Provence. Béranger avait quatre filles, Romé voulait pour elles quatre rois, Marguerite devint reine de France en épousant Saint-Louis ; Eléonore avait épousé Henri III d'Angleterre. Comme il préparait le mariage de Sanche, Romé sentit qu'il était critiqué et jalousé : il montra ses comptes, Béranger fut ébloui par le résultat de cet examen, par la prospérité du Comté de Provence. En 1244, Sanche, la troisième fille épousait Richard de Cornouaille qui devint le roi de Rome. Béranger était mort, grâce à Romée avec l'aide de Blanche de Castille, Béatrice épouse le frère de Saint-Louis. Romé n'était plus utile, reprenant le bâton de pèlerin qu'il avait en arrivant, il alla se retirer dans le monastère des Arcs. Un demi siècle plus tard, Dante le rangeait parmi les conducteurs d'hommes.

M. le Bâtonnier Bosc a fait une communication sur l'œuvre littéraire de Léonard de Vinci. L'étude des carnets de Léonard de Vinci qu'il n'a jamais eu le temps de publier, est très attachante. On les trouve éparpillés à la Nationale, la Laurentienne, ses fables mettent en scène des animaux ou des plantes, la plus belle est celle de la pierre qui roule. Léonard de Vinci paraît avoir pensé à un roman. Son génie est si riche et si varié que par son étude on découvre toujours des aspects nouveaux et intéressants.

M. le Bâtonnier Fabre a fait une communication

sur le vrai Cyrano de Bergerac et sur la chronologie fantaisiste d'Edmond Rostand à son sujet.

Cyrano de Bergerac n'est pas de Bergerac, ce qui aurait fait de lui un Gascon ; c'était un Parisien, Bergerac était un fief de l'Ile de France. Cet auteur assez extraordinaire fut vite oublié, pourtant ses œuvres parurent en 1676. C'était un précurseur, il avait écrit un voyage dans la lune. Charles Nodier, Théophile Gautier s'intéressèrent à cette œuvre. Soudain, il ressuscite à la Porte Saint-Martin, en 1897. M. Fabre met en lumière certaines anachronismes pourtant la pièce est excellente.

M. de Joly, en nous faisant connaître les principaux faits de l'année spéléologique, nous convie à un voyage souterrain, au trou Berger dans le Vercors, où des explorateurs ont séjourné sept jours, dans les Pyrénées à la grotte Saint-Martin où l'E.D.F. espère trouver 250 millions de kw, dans la Lozère, les Nimois ont exploré la grotte de Tabarisa, en Vaucluse, le groupe de Carpentras a déjà fait le nettoyage du fond de Rabassa, au bord de la Nesque. M. de Joly parle d'une maladie des spéléologues et des victimes de leur dévouement à cet esprit de recherche scientifique.

M. le Bâtonnier Bosc fait une évocation poétique du cyprès, l'arbre de Provence, d'Italie, de Grèce : « Partout où l'on te retrouve, tu soulignes et consacre des terres illustres ».

Enfin, M. le Docteur Baillet nous parle de la planète découverte à Nimes, il y a exactement cent ans, le 24 Janvier 1858 et qui nous appartient puisqu'on l'appelle Némausa. Benjamin Valz, astronome, membre de notre Académie au siècle dernier avait établi un laboratoire rue de l'Agau. Il fut nommé ensuite à l'observatoire de Marseille, et c'est un disciple auquel il avait laissé son observatoire qui découvrit la planète.

M. le Professeur Nadal qui nous a fait une très intéressante communication sur cette planète va vous en parler, nous sommes ainsi en pleine actualité, tous les jeunes aujourd'hui veulent aller dans la lune. Je ne sais quel effet cela aura sur l'équilibre des esprits. A vrai dire, le sort de la petite passagère canine du second Spoutnik ne me paraît pas très rassurant.

Les jeunes pensent que toutes les difficultés seront surmontées. Ne restons pas trop loin de la jeunesse. En tout cas si vient jamais le temps des villégiatures interplanétaires, Némausa sera beaucoup mieux que la lune puisqu'elle sera notre domaine propre.

Les amours de Lamartine

par

M. ENJOUBERT

En 1816, la ville d'Aix, qu'on n'appelait pas encore Aix-les-Bains, était une petite ville modeste et tranquille dont la seule parure était un beau lac, bleu, lambeau du ciel tombé entre des collines vertes.

C'est en Septembre de cette année-là, qu'on vit arriver un jeune homme de haute taille, la chevelure fièrement rejetée en arrière, l'œil vif et brillant d'intelligence, et, cependant, rêveur et doux. Il avait vingt six ans et il s'appelait Alphonse de Lamartine.

Originaire de Mâcon, il résidait à Milly et appartenait à une famille noble, autrefois très fortunée. Cette fortune avait été divisée entre trois frères et trois sœurs. Le plus jeune était le seul dans toute la lignée qui continuât le nom de Lamartine. On comprend ainsi combien il était entouré de tendresses.

Le jeune Alphonse avait été enfermé dans une pension à Lyon où il fit des études très quelconques jusqu'à sa quatorzième année.

Au cours d'une visite à Mâcon, il se trouve en présence d'une jeune danseuse de quinze ans ; on l'appelle la Sylphide. Le solitaire s'éprend naturellement de la Sylphide. Ils causèrent, un jour, très innocemment, lorsque la mère de la jeune fille, survenant, sépare les causeurs par un soufflet.

— Mais, je veux l'épouser... Epousez-la !

Le père de Lamartine jugea qu'on ne fait pas épou

ser une sylphide de quinze ans par une jeune homme de vingt ans, sans profession.

Pour le guérir de cet amour, il l'envoie en Italie. Ce mot magique d'Italie commence à le distraire ; quand il a franchi les Alpes il est à moitié consolé. Pendant ce temps la sylphide l'a deviné et en a épousé un autre.

En Italie, Florence et Rome l'enchantent et le saisissent. Puis il va à Naples. Et là un M. de Chavannes l'accueille comme un enfant et l'installe dans la manufacture qu'il dirige.

Or, dans cette manufacture travaillait la fille d'un pécheur de Procida, nommée Graziella. Lamartine la rencontra plusieurs fois. Ils se parlèrent et ils y trouvèrent tant de charme qu'ils recommencèrent souvent. Et ils en vinrent à penser qu'ils se parleraient encore mieux s'ils quittaient la manufacture. Ils s'échappèrent donc tous les deux et allèrent simplement constituer un petit ménage à la Margellina. Là, la jeune fille se fit travailleuse en corail et lui l'aidait. Le bon M. de Chavannes s'en inquiéta. Il écrivit à la famille : « Vous ne voulez pas que votre fils finisse en pécheur de Procida ! Rappelez-le ». La famille écrit. Elle supplie, elle ordonne. Puis, un jour, une voiture s'arrête à la porte du petit ménage. C'est M. de Virieu qui vient le chercher. Graziella, éplorée, pousse des cris de désespoir. « Ne te désole pas, dit Lamartine, je reviendrai ».

Quand Lamartine est rentré à Mâcon, qu'a-t-il rapporté qu'il ne possédât déjà ? Qu'a-t-il dû à l'Italie ? Qui donc enseigne l'émotion, le pathétique ?

On n'a ces sentiments que lorsqu'on a souffert et l'on n'a vraiment souffert que quand on a aimé et que l'on a éprouvé les tourments et les tortures d'un sentiment brisé.

Alors, il écrivit une élégie divine :

« Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger
Il est, près du sentier, sous la haie odorante
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger
La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété.
Quelquefois seulement le passant arrêté

Lisant l'âge et la date en écartant les herbes
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir
Dit: «Elle avait seize ans, c'est bientôt pour mourir».

Mais une femme l'attendait !

Dans la maison d'un docteur située à l'extrémité d'Aix où il allait se loger, se trouvait une jeune dame de trente deux ans, nommée Julie Charles.

Grande, svelte, brune, les yeux verts ; dans son langage, le petit accent de la créole. Elle était d'une séduction troublante. Elle était mariée à un homme savant, distingué, mais qui avait un défaut : trente sept ans de plus qu'elle. On l'avait envoyée à Aix pour essayer de lui rendre des forces, et pour soigner sa poitrine fatiguée.

Cette jeune femme avait un petit carnet sur lequel elle notait ses dépenses. Et, un jour, sur ce carnet, Lamartine écrivit ces mots : « Ils se rencontrèrent et ils s'aimèrent ».

L'amour est le plus sublime des sentiments mais, pour cela, il faut qu'il soit fidèle, il faut qu'il soit un commencement auquel on ne conçoive pas de fin et que le temps ne le ride pas.

Peu après leur première rencontre, dans une promenade à demi nocturne, ils échangèrent leur premier aveu, et ce furent les béatitudes de la passion.

Le lac, surtout, fut leur confident et ils vinrent écouter « le bruit de ses bords, par les bords répétés ».

Un soir, lorsque la séparation fut proche, ils commencèrent à sentir l'étreinte du déchirement fatal et ce furent alors les célèbres strophes :

O temps suspens ton vol, et vous heures propices,
Suspendez votre cours
Laissez nous savourer les rapides délices
Du plus beaux de nos jours...

Mais le moment vint où il fallut quitter le lac, la maison, la vallée. Ce fut un écroulement effroyable. Elle ne pouvait plus vivre sans lui et il lui était interdit de vivre avec lui. Elle en serait morte si peu après l'avoir quittée il n'était accouru à Paris. Quand le printemps fut revenu, ils se retrouvèrent à Saint-Cloud et les beaux jours d'Aix recommencèrent. Mais la santé

de Julie déclinait et elle lui ordonna de partir. Elle lui remit un carnet sur lequel elle écrivit : « Je serai à jamais près de toi ». De cruelles souffrances l'avaient assaillie et on la crut perdue.

Cependant, elle surmonta cette crise. En l'annonçant elle-même à Lamartine, elle lui dit qu'elle ne serait plus la Julie de la passion... Lamartine, dans cette lettre, ne lut qu'une chose, c'est qu'elle était sauvée et il nota sur son carnet : « J'apprends le rétablissement de Julie. Jour d'espérance et de joie ». Maintenant, l'heure décisive et créatrice de la vie du poète avait sonné. Jusque là il avait parlé de l'amour sans le connaître. Maintenant, il en avait éprouvé les délices et les tourments. Maintenant sa main posée sur les cordes de la lyre encore muettes était celle de la douleur.

Il se recueille, il se retire à Milly, lisant et relisant les sonnets de Pétrarque. Et, rejetant les vers qu'il avaient dédiés à de quelconques jeunes filles, il s'élève sur les sommets de l'idéal et nous en rapporte des chants mélodieux.

Dans la dernière partie de sa vie, Lamartine a été le plus magnifique des poètes. Il l'a été dans ses confidences, dans ses récits de Graziella et de Julie dans le Lac, dans Jocelyn. Il l'a même été dans ses discours politiques. Il a laissé une œuvre considérable.

Voilà esquissée à très grands traits une grande vie. Sa fin fut triste et navrante. Il était devenu pauvre et n'avait plus de moyens d'existence.

Mais une richesse lui fut conservée : une tendresse féminine. Une épouse d'une haute bonté et une nièce en qui revivait une fille qui lui avait été ravie en sa fleur.

Il travailla. Il travailla tant qu'il put mais quand, après avoir vu passer tant de gens et tant de choses, il arriva à l'heure où les ombres commencèrent à voiler dans ses yeux la douce lumière du jour, il attendit dans un silence impénétrable le moment d'aller ailleurs... le moment d'aller, dans un monde nouveau, voir renaître une aube nouvelle.

Les Astéroïdes

Centenaire de la découverte de la Planète Némausa

par
M. André NADAL

Monsieur le Préfet,
Monseigneur,
Mesdames, Messieurs,

Dans la nuit du 24 au 25 Janvier 1858, un amateur d'astronomie **Laurent,** collaborateur de l'astronome nimois **Benjamin Valz** découvrait à Nimes une petite planète. Valz en fut le parrain et en hommage à sa ville natale lui donna le nom de **Némausa.**

Nous allons essayer de montrer la place qu'occupe Némausa dans la grande famille céleste à laquelle elle appartient.

Les progrès incroyables réalisés en Astronomie stellaire dans notre vingtième siècle par l'application notamment de l'analyse spectrale aux étoiles et aux nébuleuses, aux fameuses galaxies ainsi que les recherches audacieuses et grandioses sur l'étendue, la composition, l'extension et l'expansion de l'Univers ont fait quelque peu négliger l'étude du système solaire, ce groupement auquel nous appartenons : planètes et satellites, comètes, petites planètes, bolides et étoiles filantes gravitant tous comme la Terre sur laquelle nous sommes autour d'une étoile, notre étoile : le Soleil.

Notre propos, cela va de soi, ne doit concerner les galaxies lointaines, ni les étoiles, ni même les planètes qui portent les noms des grands dieux de l'Olympe mais ces **petites planètes** appelées encore **astéroïdes** et dont fait partie Némausa.

Nous savons que, la Terre mise à part, les cinq premières grandes planètes étaient connues depuis la plus haute Antiquité : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Il ne fallait que des yeux pour les voir, et un peu d'attention pour reconnaître leurs mouvements propres. Pendant des millénaires on a cru que ces planètes étaient les seules ; en leur ajoutant le Soleil et la Lune on avait les sept astres dont les noms ont servi à désigner les jours de la semaine. Il a fallu attendre le XVIIIme siècle pour découvrir la septième planète : **Uranus ;** le XIXme siècle, la huitième : **Neptune** ; enfin le XXme siècle, la neuvième : **Pluton.**

— Quant aux Astéroïdes, nous ne les connaissons que depuis le début même du siècle dernier, rappelons sans plus tarder la genèse de leur découverte.

La distribution des planètes principales dans l'ordre des distances croissantes au Soleil semble présenter une certaine régularité.

Quand on compare entre elles ces distances on constate qu'elles obéissent à une loi improprement appelée **loi de Bode,** improprement, disons-nous parce que Bode n'en est nullement l'auteur et que de plus il n'est pas certain que ce soit une loi au sens propre du terme.

La dite loi fut aperçue dès 1741 par l'Allemand Wolf, elle fut reprise un peu plus tard et améliorée par le Professeur Titius de Wittemberg et enfin publiée en 1778 par Bode alors Directeur de l'Observatoire de Berlin. Bode en fut un si ardent propagandiste qu'il finit par attacher son nom à la loi.

La **loi de Titius-Bode** s'établit comme suit :

Prenons la série des nombres 0, 3, 6, 12 en doublant chaque fois le nombre à partir de 3, nous avons la suite :

0, 3, 6, 12, 24, 48, 96.

En ajoutant 4 à chacun de ces nombres nous obtenons la série dite de Bode :

4, 7, 10, 16, 28, 52, 100.

Or, le rapport de ces nombres entre eux est très sensiblement le même que celui qui existe entre les distances des planètes au Soleil en attribuant à la distance de la Terre le nombre 10 :

Mercure 4 — Vénus 7 — la Terre 10 — Mars 16 — ? 28 — Jupiter 52 — Saturne 100.

Aucune planète correspondait au nombre 28 entre Mars et Jupiter, c'était là le mystère de la loi.

Cet accord surprenant, exception faite pour le nombre 28, fut renforcé encore, trois ans après la publication de la loi, lorsque la découverte due au hasard d'Uranus par Herschel en 1781 permit d'en prolonger la continuité : Uranus se trouvant à la distance 192 bien voisine de la distance 196 de la série de Titius-Bode. La découverte d'Uranus fut dont **un triomphe pour la loi.**

Mais alors la série semblait rester en défaut sur un point, le nombre 28 ne correspondait à aucun astre, aussi c'est sans hésitation que l'on conclut à **l'existence d'une planète entre Mars et Jupiter** ayant jusqu'à cette époque échappé à l'investigation et il se forma à la fin de XVIII^me^ siècle un Comité d'astronomes pour explorer minutieusement le zodiaque dans le but de rencontrer la planète.

Le président de ce comité était l'illustre astronome hongrois le **Baron de Zach,** qui quoiqu'étranger à notre pays avait droit de cité dans la ville de Nimes même, il fut en effet le premier à déterminer la position géographique de Nimes par des observations astronomiques.

Le Baron de Zach fut accueilli à Nimes par **Tédenat,** le savant mathématicien, qui l'invita à faire ses observations sur la terrasse de l'ancien Lycée. Il fit hommage à l'Académie de Nimes de ses tables abrégées et portatives du Soleil et de la Lune qui renferment des méthodes au moyen desquelles on peut directement et sans recourir aux épactes, déterminer les oppositions et les conjonctions qui donnent lieu aux éclipses. Donc sous la direction de Zach, la bande bien délimitée du Ciel de 8 à 9° de part et d'autre de l'écliptique : le zodiaque, fut méthodiquement scrutée afin de trouver la planète inconnue répondant au nombre 28, nombre qu'on a l'habitude d'appeler la **lacune** de la série de Bode.

Disons qu'en plus de cette mystérieuse lacune qui incitait à la recherche de la planète, il y avait vieille de deux siècles la fameuse phrase de Képler que l'on trouve dans son « Mystérium cosmographicum » de 1596: « Je suis assez hardi pour placer une nouvelle planète entre Mars et Jupiter ».

— Eh bien ! ce n'est pourtant pas la phrase de Képler, ni le désir de combler la lacune 28 de la série de Titius-Bode qui firent trouver la planète mais le **pur hasard.**

Le travail systématique dirigé par le Baron de Zach n'avait encore donné aucun résultat lorsque **l'Abbé Piazzi,** astronome à Palerme et qui ne faisait nullement partie du Comité des Chercheurs remarqua le 1er Janvier 1801, premier jour du XIXme siècle,, dans la Constellation du Taureau une petite étoile qu'il n'avait jamais vue et qui le lendemain avait changé de place. Assimilé tout d'abord à une petite comète comme ce fut le cas pour Uranus au moment de sa découverte, l'astre en question ne tarda pas à être considéré pour ce qu'il était vraiment: **une nouvelle planète.** Bode fanatique de sa loi fut le premier à annoncer que c'était bien la planète cherchée. Piazzi, Directeur de l'Observatoire de Palerme lui donna le nom de **Cérès** qui était une divinité protectrice de la Sicile.

C'est le grand mathématicien allemand **Gauss** qui, à l'âge de vingt-quatre ans, calcula les éléments de Cérès : ascension droite, déclinaison, etc...

La distance moyenne de la planète au Soleil déterminée alors fut 27,6, elle comblait d'une façon étonnante la lacune 28 de la série de Titius-Bode. C'était **le second triomphe de la loi,** le premier ayant été comme nous l'avons vu la découverte d'Uranus par William Herschel vingt ans avant. Le diamètre de Cérès qui a pu être mesuré directement a dans les 700 kilomètres. C'est le premier astéroïde trouvé et c'est aussi le plus grand.

Pendant l'année qui suivit celle de la découverte de Cérès l'astronome et médecin allemand **Olbers** trouva une seconde petite planète du haut de son observatoire installé sur un vieux rempart de Brême. C'est en observant Cérès, la planète de Piazzi, dans la constellation de la Vierge, qu'Olbers remarqua une étoile de septième grandeur qu'il n'avait pas vue la veille ; il suivit cet astre et en l'espace de deux heures, il constata un déplacement sensible. Le monde savant fit un très mauvais accueil à la nouvelle planète, elle était plus génante qu'intéressante puisque la lacune 28 était comblée déjà par Cérès ; on la regarda tout d'abord, bien entendu, comme une comète, c'était un refuge tout trouvé, mais il fallut vite se rendre à l'évidence et Olbers appela sa planète **Pallas** qui a dans les 500 kilomètres de diamètre et dont la distance moyenne au Soleil déterminée alors fut 27,7 si près du nombre 28 de la lacune.

Le 1er Mars 1804, **Harding** trouva la troisième planète **Junon** à l'observatoire de Lilienthal près de Brê-

me. Junon a un diamètre de 300 kilomètres environ.

— Enfin en 1807, **Olbers** encore, trouva la quatrième planète qu'il appela **Vesta.** Bien qu'un peu plus petite que Cérès, Vesta est la plus brillante des petites planètes, c'est la seule qui au moment de ses oppositions favorables devient visible à l'œil nu, on croit pouvoir lui assigner une rotation de six heures environ autour de son axe.

Les orbites des planètes découvertes : Cérès, Pallas, Junon et Vesta se trouvaient toutes quatre comprises entre les orbites de Mars et de Jupiter répondant au nombre 28 de la série de Titius-Bode. La lacune était donc comblée non par une planète unique de quelque importance mais par un groupe de petites planètes tournant autour du Soleil en quatre ans environ.

Il a fallu ensuite attendre quarante ans que des progrès fussent réalisés dans les appareils d'optique et que l'on fût en possession de cartes célestes très précises pour que l'astronome amateur **Hencke** découvrît en 1845 la cinquième planète **Astrée** et deux ans plus tard, la sixième **Hébé.** Le découvreur d'Astrée et d'Hébé ne doit pas être confondu avec son homonyme **Encke** autre astronome allemand dont une célèbre comète porte le nom.

Notons que la découverte de **Neptune** en 1846 par **Le Verrier** se place exactement entre les deux découvertes d'Astrée et d'Hébé. La loi de Bode servit au départ à Le Verrier dans la découverte de Neptune dont nous nous permettons de retracer brièvement l'historique.

Les perturbations de la marche d'Uranus causées par les actions de Jupiter et de Saturne ne suffisaient pas à expliquer ses écarts par rapport aux lois de Képler. **Adams** en Angleterre et **Le Verrier** en France attribuèrent cette anomalie à l'action perturbatrice d'une planète inconnue, encore plus éloignée du Soleil qu'Uranus et dont ils se proposèrent de déterminer l'orbite et la masse de manière à ramener l'accord entre la théorie d'Uranus et les observations. Après de longs et pénibles calculs d'une année entière, à la fin du mois d'Août de 1846 Le Verrier fit savoir que la planète hypothétique devait se trouver à 5° à l'est de l'étoile δ du Capricorne. La France ne disposait pas d'une lunette assez puissante pour observer l'astre. Le Verrier écrivit à Galle, Directeur de l'Observatoire de Berlin. Le jour de la réception de la lettre,

Galle pointait le soir même son instrument dans la direction exacte du Ciel fixée par Le Verrier. Neptune était au bout de la lunette.

La découverte de Neptune par le seul calcul est le succès le plus spectaculaire du problème des perturbations, une des plus grandes découvertes de tous les temps, une date mémorable dans l'Histoire de l'Astronomie.

« Monsieur Le Verrier, écrivait Arago a aperçu le nouvel astre sans avoir eu besoin de jeter un seul regard vers le Ciel. Il l'a vu au bout de sa plume ; il a déterminé par la seule puissance du calcul la place et la grandeur d'un corps situé bien au delà des limites de notre système planétaire ».

Le Verrier n'a jamais eu l'occasion, ni la joie de voir sa planète et il devait mourir aveugle.

Signalons qu'une dizaine d'années avant la découverte de Neptune, **Benjamin Valz** avait lui aussi pressenti l'existence de cette planète. En 1835, Valz envoyait à l'Académie des Sciences dont il était Membre Correspondant un mémoire relatif à « l'existence probable d'une planète au delà d'Uranus et qui se manifesterait par des **perturbations dans la marche de la comète de Halley** ».

Ce qui est intéressant à noter c'est que l'anomalie invoquée par Valz pour soupçonner l'existence d'une planète au-delà d'Uranus était tout autre que celle de Le Verrier puisqu'il s'agissait des perturbations dans la marche de la comète de Halley et non dans la marche d'Uranus.

Benjamin Valz né à Nimes le 27 Mai 1787 était un des petits-fils du nimois **Pierre Baux** médecin, météorologiste et collaborateur de Réaumur

La famille de Valz était de religion protestante ; son père, sous la Révolution, quoique républicain fut accusé de modérantisme et condamné à monter sur l'échafaud, ce fut une des dernières victimes de la Terreur. Sa mère éplorée, plongée dans la douleur eut à se charger de son éducation, le milieu familial devait être plutôt austère, cela se conçoit sans peine, et propre à développer chez l'enfant les facultés d'observation, de raisonnement, de réflexion.

A l'âge de treize ans le jeune Valz est placé dans un pensionnat de Lyon où pendant deux années il fait

de très bonnes études et remporte le premier prix de mathématiques.

De Lyon il retourne à Nimes et entre à l'**Ecole Centrale** qui vient de s'ouvrir. On sait qu'en 1795 la Convention avait décrété la création de ces **Ecoles Centrales** pour remplacer les **Collèges Royaux**; l'enseignement dispensé correspondait assez à celui de certaines sections de notre enseignement secondaire, les sciences avaient le pas sur les lettres, la durée des études était de six ans.

Les Ecoles Centrales eurent une longévité d'une dizaine d'années seulement; en 1805 elles étaient toutes remplacées par les **Lycées** créés sous l'Empire par la loi du 1er Mai 1802.

L'Ecole Centrale de Nimes était réputée pour ses professeurs dont deux étaient hors pair à savoir l'érudit écrivain **Alexandre Vincens** et le savant mathématicien **Gergonne**.

Valz y fit des études brillantes notamment en mathématiques. A dix-huit ans, à la fin de la classe terminale, il quitta l'Ecole Centrale l'année même où celle-ci se fondit dans le Lycée en 1805.

Sa mère n'avait sans doute pas su reconnaître en lui, comme il aurait fallu, sa vocation scientifique, puisqu'elle le plaça comme commis dans une maison de commerce de Nimes, en vue d'un apprentissage dans les affaires.

Benjamin Valz fut, il faut le croire, assez peu zélé dans son travail car au bout de quelques mois à peine on lui fit comprendre qu'il serait plus à son aise dans un emploi répondant mieux à ses goûts, à son penchant naturel. Rien n'était plus vrai.

Le commerce délaissé il se livra alors jour et nuit à ses observations, à ses calculs, à ses recherches scientifiques.

L'Astronomie l'attira tout particulièrement, presque exclusivement, bien que nous nous devons d'indiquer que pendant la première partie de sa carrière, Valz exerça quelque peu le métier d'**ingénieur**. Quatre ans durant il fit en effet exécuter une partie du canal d'Arles; il fut aussi le rapporteur de la Commission chargée de faire le jaugeage de la Source de la Fontaine dans son état de plus grand étiage, cela à la suite d'une grande sécheresse d'été quand les services compétents cherchaient à obtenir l'eau nécessaire à la

population de Nimes par une captation des eaux souterraines et un aménagement plus efficient de la source. Valz présenta également un projet remarquable de dérivation près du Pont de Ners des eaux du Gardon pour la ville de Nimes, il avait prévu une percée de galerie de treize kilomètres ; le Conseil Municipal enthousiaste lui accorda un prix pour son projet, toutefois après de nombreuses délibérations il recula finalement devant la dépense.

Revenons à Benjamin Valz dans son penchant irrésistible pour la contemplation et l'étude du ciel.

Valz, ancien élève du grand géomètre **Gergonne** à l'Ecole Centrale de Nimes s'adonna très vite à l'astronomie, en particulier à l'étude des Comètes.

Il suivit sans aucun instrument les comètes de 1807 et de 1811 et détermina leur marche par de simples configurations géométriques. C'était l'époque où aux terreurs superstitieuses des temps anciens avait succédé la crainte réfléchie d'une rencontre de notre planète et d'une comète.

Valz s'occupa particulièrement du retour périodique de la comète d'Encke ; il inventa alors pour l'observation des comètes, un micromètre à système réticulaire spécial ayant l'avantage de se passer de l'éclairage des fils, ce fut le « réticule Valz ». Il succéda en 1819 à Tédenat à l'Académie du Gard. Il avait fait construire un **observatoire** au cinquième étage de sa maison qui existe encore à l'angle de la rue Nationale et de la rue des Lombards, c'est là qu'il passa une vingtaine d'années à étudier le cours des astres. Il était chargé du cours d'astronomie au Collège de Nimes avant d'être nommé à la chaire d'astronomie à Montpellier en 1835. Il devint ensuite Directeur de l'Observatoire de Marseille où il continua ses travaux sur Neptune et s'occupa surtout de la recherche des petites planètes. Il resta à la tête de cet établissement jusqu'en 1861, année où il se retira en sa propriété de Bon Secours, dans la banlieue de Marseille, il y mourait en 1867 à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait recommandé à sa fille, Mme Alphonse Dumas qui a pieusement déféré à son désir de donner à la Bibliothèque de Nimes, tous ses ouvrages scientifiques au nombre de près de douze mille. Il y a à la Bibliothèque Séguier une salle Benjamin Valz.

A l'Observatoire de Marseille, Valz avait engagé son disciple, un amateur d'astronomie **Chacornac** à commencer un atlas écliptique qui lui servirait à dé-

couvrir les **astéroïdes.** C'est à ce moment là, à partir du milieu du siècle, tout de suite après la découverte de Neptune que les astéroïdes allaient être trouvés à un rythme accéléré.

En 1852, de Gasparis et Chacornac avaient découvert séparément la vingtième petite planète qui fut appelée **Massalia** en l'honneur de Marseille et l'année suivante Chacornac, le collaborateur de Valz, trouva sa deuxième petite planète (il devait en trouver deux autres par la suite), c'était la vingt-cinquième du catalogue, elle fut appelée **Phocéa** en l'honneur de Marseille pour la seconde fois.

Que Nîmes ne soit pas jalouse de la grande cité, sa voisine, qui a deux planètes à son effigie, elle n'en a qu'une à la sienne, mais elle est très belle comme nous allons le voir.

Vers la même époque, en effet, **Laurent,** un autre disciple de Benjamin Valz trouva à Nimes la petite planète **Némausa,** la cinquante-et-unième du catalogue. Laurent la découvrit en 1858 dans la nuit du 24 au 25 Janvier du haut de l'**Observatoire de Valz.** Il est assez difficile de dire quel est le diamètre de Némausa, on n'a pu faire sur elle n'étant pas suffisamment grande, des **mesures directes, trigonométriques,** comme pour Cérès, Pallas, Junon ou Vesta, mais des **mesures photométriques** moins précises. Cependant il est tout à fait raisonnable de penser qu'il doit être de l'ordre d'une cinquantaine de kilomètres.

La distance moyenne de Némausa au Soleil est 24 assez près du nombre 28 de la série de Titius-Bode. Son excentricité est faible, c'est dire qu'elle décrit une ellipse qui ne s'éloigne pas beaucoup du cercle ; elle tourne autour du Soleil en 1329 jours, son inclinaison sur l'écliptique est de 10° seulement alors que l'inclinaison de certains astéroïdes est de l'ordre de 30, 40 et même 50 degrés.

Laurent et Valz n'avaient certainement pas trouvé d'emblée les éléments exacts de Némausa puisque le grand savant et astronome français **Babinet** crut devoir écrire dans une revue scientifique un article sous une forme ironique, vexatoire, prenant à partie les astronomes nimois.

« La planète Némausa, écrivait Babinet, n'a pas tenu ce qu'elle promettait ou du moins tout ce que promettait en son nom Monsieur Valz, son parrain. L'orbite de Monsieur Valz s'est trouvée ne plus res-

sembler à l'orbite rélle, qu'une flêche ne ressemble à un melon. On m'a prévenu après l'événement de ne pas être trop confiant ; mais le vin était tiré, il fallait le boire, ou plutôt il était bu, il fallait le digérer malgré sa mauvaise qualité.

Donc désormais,

A Monsieur Valz ainsi qu'à l'astre de Laurent;
Je ne me firai plus qu'avec un bon garant ».

Il est fort possible que les premiers calculs de l'orbite de Némausa donnés par Valz, établis sur des observations peu nombreuses et espacées de quelques jours seulement fussent entachés d'erreurs. Nous accordons volontiers que pour l'orbite de Valz, Babinet devait avoir raison, mais il n'en reste pas moins que son article aurait gagné à être un peu plus charitable. Valz et Laurent à leur tour auraient pu complimenter Babinet pour son image de « la flèche et du melon » et pour ses deux vers de « mauvaise qualité ».

Dans la seconde moitié du XIX^me^ siècle on continua à trouver les petites planètes toujours de la même manière avec une **lunette** ou un **télescope** et des **cartes du ciel,** c'était la **méthode dite visuelle ;** elle consistait essentiellement à reviser des cartes célestes très minutieusement jusqu'à ce qu'on rencontrât un point brillant n'y figurant pas et que par la suite on voyait changer de position par rapport aux étoiles. Inutile d'insister pour comprendre la patience, la persévérance que devait faire montre l'observateur, et pourtant cette méthode fut la seule employée pendant presque tout le XIX^me^ siècle, pendant quatre-vingt-dix ans de 1801 à 1891 où trois cents petites planètes furent ainsi trouvées.

A partir de 1892, une méthode toute nouvelle, toute différente fut utilisée : **la méthode photographique** ; elle fut inaugurée par l'astronome **Max Wolf** à l'observatoire de Heidelberg par la découverte de la 323^me^ petite planète : **Brucia.**

Grâce à ce procédé rapide et sûr on obtient très vite la carte complète d'une région du Ciel sans omission aucune, si riche soit-elle en étoiles. Si une petite planète se trouve dans le champ embrassé, elle décèle sa présence par **une petite traînée** résultant de son déplacement pendant la pose plus ou moins longue, alors que les étoiles, vu la distance énorme qui nous sépare d'elles conservent sur le cliché l'aspect de points parfaits.

— Un autre procédé moderne employé qui est une variante du précédent consiste à examiner **au stéréoscope** deux clichés d'une même région pris à quelque intervalle, à l'aide chaque fois d'une pose assez courte. **Toutes les étoiles** étant donné leurs distances se voient sur **un plan unique,** tandis que le moindre déplacement de l'astéroïde détermine un changement de position de son image sur l'un et l'autre des clichés, et ce décalage provoque par **effet parallactique** ou **sensation de relief** sa **vision en avant** des étoiles : ainsi l'astéroïde est-il immédiatement repéré.

Nous sommes loin de la méthode du XIX^me^ siècle qui fit découvrir **Cérès** et **Némausa** et nous comprenons aisément que le catalogue ait pu s'enrichir considérablement, quinze cents astéroïdes en un demi-siècle contre trois cents en un siècle, cela est d'autant plus remarquable que les plus gros, les plus beaux astéroïdes étaient déjà trouvés quand les méthodes photographiques commencèrent à être employées au XIX^e^ siècle finissant.

Dans l'ensemble les orbites des petites planètes sont plus inclinées sur l'écliptique et plus allongées que celle des planètes, c'est grâce à cet allongement que l'une d'elles, une des plus célèbres **Eros** est parfois plus proche de la Terre que n'en sont jamais Mars ou Vénus. Eros fut découvert en 1898 et porte le N° 433 du catalogue.

Pour trouver la distance de la Terre au Soleil qui est en moyenne de cent cinquante millions de kilomètres on utilisait au XIX^me^ siècle le passage de Vénus devant le Soleil ; Eros remplit au XX^me^ siècle, le même rôle que Vénus mais avec beaucoup plus d'efficacité, se trouvant à certains moments favorables à moins d'une vingtaine de millions de kilomètres de la Terre. Citons le mot plaisant de **Lœwy,** Directeur de l'Observatoire de Paris qui en 1900 au Congrès Astrophotographique International dit à ses confrères assemblés, au sujet de la mesure de la distance de la Terre au Soleil : « Vénus ne vous a pas réussi ? Eh bien ! Prenez donc Eros ».

— **Max Wolf** qui inaugura la méthode photographique à l'observatoire de Heidelberg découvrit à lui seul de 1892 à 1926 216 astéroïdes.

Charlois à l'observatoire de Nice en trouva 99 en dix-sept ans.

Pour baptiser ces innombrables petites planètes on a commencé, comme nous avons vu, par les noms my-

thologiques, toutes les déesses d'abord : Pallas, Vesta, Astrée, Hébé, Iris etc..., puis les neuf muses, les trois Grâces, les nymphes Calypso, Echo, de simples mortelles Nausikaa, Antigone, des noms de pays ou de villes, patrie du découvreur ou lieu de la découverte : Massalia, Phocéa, Lutétia, Tolosa, Némausa. Un astronome wagnérien a placé dans le ciel Isolde, Brunehild, d'autres des noms féminins favoris ou aimés : Eléonore, Désirée, Mireille, Carmen, il y a même une Mimi et une Nénette !

On ne sait rien de bien précis sur l'atmosphère des petites planètes, il y a de grandes chances toutefois quand l'atmosphère existe qu'elle soit très raréfiée car vu la petitesse de leur masse il est assez difficile de supposer qu'elles aient pu retenir autour d'elles une enveloppe gazeuse, il s'en suit que l'eau doit être absente à leur surface et partant toute espèce de vie.

Les variations de lumière des Astéroïdes sont très régulières, elles durent le même temps et se retrouvent toujours après le même parcours dans l'espace, ces corps ont pendant ce temps tourné sur leur axe. Ces variations de lumière signifient que les plus petits de ces corps peuvent être d'énormes blocs rocheux et non des globes comme le sont les autres.

Parmi les petites planètes trouvées dans notre siècle, certaines présentent de remarquables particularités qui les mettent à part du reste, leurs distances au Soleil les placent en dehors de l'anneau général, anneau dans lequel d'ailleurs les astéroïdes sont loin d'être répartis d'une façon uniforme.

Ainsi un groupe de petites planètes se trouve à la même distance du Soleil que Jupiter. On leur a donné des noms tirés de l'Iliade : Achille, Patrocle, Hector, Agamomnon, Ulysse, Priam. Ces planètes dites **«troyennes»** sont fort intéressantes au point de vue de la mécanique céleste, elles ont apporté une confirmation éclatante à la théorie des perturbations. D'autres astéroïdes à caractéristiques extrêmes, aux singularités marquées, véritables francs-tireurs, méritent d'être cités. C'est tout d'abord **Hidalgo** découvert le 31 Octobre 1920 qui au périhélie est un peu au delà de la distance de l'orbite de Mars et à l'aphélie atteint presque celle de Saturne. Pour Hidalgo la superficie du disque solaire et par suite la clarté qu'il répand paraîtraient varier dans la proportion de 1 à 50.

C'est ensuite **Amor** et **Apollon** trouvés en 1932, **Adonis** en 1936 qui se rapprochent de la Terre beau-

coup plus qu'Eros. Adonis présente une très forte excentricité; au périhélie elle est presque aussi près du Soleil que Mercure, le 7 Février 1936 Adonis est passé à deux millions de kilomètres seulement de la Terre. En cela le record cependant appartient à **Hermès** découvert le 28 Octobre 1937 par **Reinmuth** alors que l'astre passait très près de nous à 700.000 kilomètres et dont l'orbite très excentrique coupe presque celle de la Terre de telle façon qu'il peut s'en rapprocher à une distance égale à celle de la Lune! **Hermès** mesure au plus **un kilomètre de diamètre.** C'est certainement la petite planète la plus captivante, mais aussi pour nous la plus inquiétante, car comme Apollon et Adonis, elle doit être soumise à de nombreuses perturbations de la Terre ou de Vénus.

Il est certain que si la petite planète **Hermès** devait un jour rencontrer la Terre, elle en ferait les frais, la Terre l'emporterait avec elle dans l'espace, mais nul ne peut dire ce que seraient pour les habitants de notre globe les conséquences d'une telle collision. L'arrêt brusque d'une masse de milliards de tonnes évoluant à une vitesse de plusieurs kilomètres à la seconde produirait une quantité de chaleur inimaginable ; ce serait, à coup sûr, une insigne catastrophe tout au moins autour du point d'impact. Un grand espoir toutefois, la probabilité d'une telle rencontre sans être nulle est infime, d'ailleurs avant sa découverte en 1937, Hermès n'existait pas moins et cela depuis des milliards d'années et rien n'est arrivé.

Alors que notre esprit soit donc rassuré.

La dernière petite planète trouvée digne d'être signalée est **Icare ;** elle fut découverte le 26 Juin 1949 à l'Observatoire du Mont Palomar en Amérique où se trouve le plus grand télescope du monde. Icare a un diamètre comparable à celui d'Hermès, de l'ordre d'un kilomètre. De toutes les petites planètes connues Icare est celle qui a la plus grande excentricité, **c'est la seule** qui pénètre à **l'intérieur de l'orbite de Mercure,** c'est donc la planète connue qui s'approche le plus du Soleil, elle porte bien son nom.

L'origine des Astéroïdes est inconnue.

Ils ne sont certainement pas les débris d'une ancienne planète détruite par de violents cataclysmes internes comme l'a avancé **Olbers** l'astronome allemand qui trouva Pallas et Vesta, car l'ingénieuse explication d'Olbers se heurte de nos jours à d'insurmontables difficultés mathématiques et de plus la planète

unique originelle aurait été de bien minime importance car **Stroobant,** ancien Directeur de l'Observatoire d'Uccle pense avec d'autres que la masse de tous les astéroïdes réunis atteindrait à peine le centième de la masse de Mercure, certains attribuent toutefois à cette masse un ordre de grandeur de celle de la Lune.

Une hypothèse opposée par le fait à celle d'Olbers consiste à voir dans **l'anneau des astéroïdes** quelque chose de semblable aux célèbres anneaux nébuleux de l'hypothèse de Laplace destinés à former un jour une planète par agglomération en un point de tous les constituants.

Une troisième hypothèse consisterait à penser d'après l'allure offerte par les orbites de divers astéroïdes aux singularités curieuses qu'ils pourraient n'être autre chose que les **noyaux d'anciennes comètes.**

Enfin, une théorie très en vue actuellement est celle de **Weizsacker,** elle a été émise en 1945. La voici résumée : toutes les étoiles, en particulier notre Soleil au terme de leur formation pourraient créer un système planétaire d'après un processus tel, que la masse gazeuse environnant l'étoile prendrait finalement la forme d'un disque mince dont le plan coïnciderait avec l'équateur de l'étoile, ce disque se dissiperait en général dans l'espace, mais pourrait quelquefois donner naissance à des planètes. Ainsi la formation des petites planètes d'après la théorie de Weizsacker se rattacherait à celle du système solaire et aurait par conséquent une signification cosmogonique.

La théorie de Weizsacker expliquerait en même temps la **série de Titius-Bode ;** la non concordance satisfaisante de la série pour les deux dernières planètes trouvées Nepture et Pluton fait que la plupart des astronomes la considèrent depuis de nombreuses années non comme une loi scientifique, mais comme **une règle purement mnémonique** pour retenir les distances au Soleil des planètes les plus proches. Weizsacker remet tout en question et veut voir dans la **loi de Titius-Bode, une véritable loi,** un vestige du processus physique qui a présidé à la formation des planètes.

Les choses en sont là à l'heure actuelle. Nous sommes bien obligés de nous faire modestes et d'admettre que l'origine des Astéroïdes, de ces proches parents, demeure aussi obscure que l'origine des comètes et des planètes et aussi que celle des étoiles de ces :

« Tout puissants Etrangers, inévitables Astres » de l'invocation de la Jeune Parque de Paul Valéry.

D'après certaines considérations théoriques, **Stroobant** estime que le nombre des Astéroïdes est prodigieux, il pourrait être compris entre cinquante mille et cent mille, il y aurait dans cette grande famille depuis de magnifiques petites planètes jusqu'à des débris informes.

La **planète Némausa** avec son numéro 51 de découverte et ses cinquante kilomètres de diamètre ce qui donne 100.000 fois le volume d'Hermès ou d'Icare, **la Némausa céleste** fait comme on le voit bonne figure ; en terme de bibliophilie on dirait qu'elle appartient au tirage de tête de l'édition originale.

Aussi prenant en considération un vœu émis par l'Académie de Nimes, la Ville de Nimes a-t-elle décidé de célébrer le centenaire de la découverte de **Némausa** ainsi que la mémoire de **l'astronome nimois Benjamin Valz** et celle de son disciple **Laurent** en apposant une plaque commémorative sur la maison de l'Observatoire Benjamin Valz, 32, rue Nationale au croisement de cette rue et de la rue des Lombards.

Une cité qui a son nom au firmament, se devait de faire ce geste, cité privilégiée où son climat, sa pure atmosphère et son ciel invitent à l'admiration et à l'étonnement.

« Et nous avons les nuits plus belles que vos jours». écrivait d'Uzès le jeune Racine.

L'étude des astres ne peut être séparée de leur contemplation et de leur mystère.

Savants et poètes se rejoignent.

Si depuis la plus haute Antiquité, depuis Thèbes, Tyr et Babylone des savants se sont consacrés à l'Astronomie, depuis la plus haute Antiquité aussi, depuis Homère, les grands poètes ont chanté la beauté de la voûte étoilée, nos poètes du Moyen Age et de la Renaissance, nos poètes classiques, romantiques, parnassiens, symbolistes et jusqu'à nos contemporains **Paul Eluard** et **Supervielle, Paul Claudei** dans les cinq grandes Odes et le cantique de Mésa de Partage de Midi, **Paul Valéry** enfin, dont nous aimerions en termi

nant citer le tercet du sonnet Féerie, vers d'une rare résonance intérieure invoquant la splendeur troublante du ciel constellé.

Quel cœur pourrait souffrir l'inexorable charme
De la nuit éclatante au firmament fatal
Sans tirer de soi-même un cri pur comme une arme ?

LE CENTENAIRE
des « Amoureuses »
d'ALPHONSE DAUDET

par
M. le Chanoine BRUYERE

L'Académie de Nimes se proposait de célébrer, en 1940, le centenaire de la naissance d'Alphonse Daudet. On ne sait que trop quels événements s'opposèrent alors à cette célébration.

L'année 1958 a connu un autre centenaire, celui de la publication de sa première œuvre imprimée, un recueil de poésies, intitulé : **Les Amoureuses.**

Il serait surprenant que notre Compagnie dont Daudet accepta, en 1892, d'être membre non résidant, le laissât s'écouler sans rappeler dans quelles conditions **Les Amoureuses** virent le jour et quelles pièces principales les constituent.

Et tout d'abord précisons qu'il existe trois éditions des **Amoureuses :** celle de Juillet 1858, une deuxième qui est de 1863, et le troisième parue en 1872 ; ces deux dernières comprenant des œuvres nouvelles d'une assez longue étendue.

C'est de la première édition seule que nous nous occuperons.

Quand elle parut, Daudet était depuis un peu plus de huit mois à Paris.

Né à Nimes, le 13 Mai 1840, il quitta notre vIlle, au printemps de 1849, pour Lyon, où son père espérait mieux réussir qu'à Nimes dans les affaires. Il n'en fut rien, et sa déchéance alla en s'accentuant. Aussi, en

Avril 1857, une place de maître d'études au Collège d'Alès ayant été offerte à Alphonse, sur le point de se présenter au baccalauréat, les parents de Daudet furent heureux de profiter de cette chance.

Le séjour d'Alphonse en Alès dura du 1er Mai à fin Octobre 1857, soit six mois à peine, coupés d'un peu plus d'un mois et demi de vacances, du 10 Août, date de la distribution des prix, au 1er Octobre.

Ce que fut l'existence de Daudet dans la capitale des Cévennes, le roman **Le Petit Chose** l'a décrit avec brio, une émotion, une habileté et une élégance de style, dignes d'admiration. Nous ne pouvons dire avec exactitude dans tous les détails. Il est vrai que le livre a pour sous titre : **Le roman d'un enfant.**

A l'historien d'y déméler la part du vrai et de l'imagination (1).

En fin Octobre, Daudet quitta Alès pour des raisons qui vraisemblablement ne sont pas aussi honorables que celles qu'il a exposées dans son **Petit Chose.**

Il ne pouvait retourner à Lyon reprendre ses études afin de se présenter à l'examen du baccalauréat, la situation de sa famille, d'ailleurs dispersée ne le lui permettant pas : son père désormais courtier en vins sur les routes de France et sa mère et sa jeune sœur Anna, réfugiées à Nimes chez une de leur sœur et tante du côté maternel, Zoé Agathe Reynaud, épouse Vernez.

Alphonse alla d'abord à Nimes les voir. Il se rendit aussi à la rue Jeanne d'Arc, chez son cousin paternel, Louis, dont les affaires dans le commerce des soies avaient si bien prospéré qu'il possédait trois chevaux dans son écurie. Non seulement alors il lui prêta ou donna de l'argent pour se rendre à Paris, mais encore plus tard Alphonse pendant ses années de bohême lui en emprunta.

C'est en effet à Paris où depuis près d'un an résidait déjà son frère, Ernest, qui l'y appelait, qu'Alphonse était décidé d'aller tenter la carrière des Lettres.

Dans le **Petit Chose** il nous a décrit son voyage de près de deux jours en wagon de troisième classe.

« C'était dans les derniers jours de Février (erreur,

---

1) C'est ce que nous avons essayé de faire dans notre travail : *La Jeunesse d'Alphonse Daudet* (Nimes, Lyon Alès) in 16 de p.p. Nouvelles Editions Latines — Paris

c'était le 30 et le 31 Octobre) il faisait encore (disons déjà) froid au dehors, un ciel gris, le vent, le grésil, de longues rangées de vignes mortes ; au dedans des matelots ivres qui chantaient, de gros paysans, de petites vieilles avec leurs cabas, des enfants, des puces, des nourrices, tout l'attirail du wagon des pauvres avec son odeur de pipe, d'eau de vie, de saucisse à l'ail et de paille moisie. Je crois y être encore ».

En partant il s'était installé dans un coin, mais un infirmier militaire lui prit sa place sans qu'Alphonse osât protester.

« Comme je n'avais pas d'argent, continue-t-il, ni de provisions je ne mangeai rien de toute la route... Le diable c'est qu'autour de moi on mangeait beaucoup dans le wagon. J'avais sous mes jambes un grand coquin de panier très lourd, d'où mon voisin tirait à tout moment des charcuteries variées qu'il partageait avec sa dame. Le voisinage de ce panier me rendit très malheureux surtout le second jour ». Heureusement, un matelot lui offrit à boire un peu d'eau de vie.

Mais c'est surtout du froid que souffrit le Petit Chose. Il n'avait pas des souliers, mais des escarpins en caoutchouc, et quand vint la nuit, et que tout le monde dormait, il prenait doucement ses pieds entre ses mains pour essayer de les réchauffer.

Enfin, dans la nuit du second jour, c'était le 1er Novembre, il arriva à Paris où son frère Ernest l'attendait à la gare.

« Je le vois encore, a écrit celui-ci, exténué de fatigue et de besoin, mourant de froid, enveloppé dans un vieux pardessus, usé, défraîchi, démodé ; et, pour donner à son équipement une physionomie tout à fait originale, chaussé, sur ses bas de coton bleu, de socques en caoutchouc ».

Heureusement Ernest ne tarda pas à le conduire chez un tailleur originaire de Lyon, qui connaissait leur famille et qui leur faisant confiance confectionna pour Alphonse un habit, grâce auquel il pourrait décemment paraître dans les milieux littéraires où son frère se proposait de l'introduire. Selon d'autres, cet habit plus tard, fut acheté d'occasion.

C'est chez Ernest qu'Alphonse, à son arrivée à Paris alla loger. Ernest habitait, rue de Tournon, une maison meublée, vaste caserne d'étudiants, désignée, sous le nom prétentieux de Grand Hôtel du Sénat. Il y avait loué, au cinquième étage, une misérable petite chambre

en mansarde, à raison de 15 frs par mois. Une couchette en fer, une mauvaise commode servant de table de toilette, un secrétaire, deux chaises, un poêle de faïence tout ébréché, un lambeau de tapis sur les carreaux rouges, tel était l'ameublement. De la croisée, on ne voyait que toits, lucarnes, cheminées et les tours rondes de Saint-Sulpice.

Installé dans cette mansarde, Alphonse allait s'y trouver seul toute la journée. Ernest, en effet, partait, le matin, pour son journal, le **Spectateur,** feuille orléaniste, où, sur la recommandation d'Armand de Pontmartin, il avait été engagé comme rédacteur, dès le second jour de son arrivée à Paris, à raison de 100 frs par mois. Bientôt, le 15 Janvier 1858, après l'attentat d'Orsini, le journal fut supprimé, mais Ernest passa à **l'Union,** avec des appointements, il est vrai, diminués.

En même temps il écrivait les Mémoires d'un vieux gentilhomme des Chambres de Charles X, dont il était devenu le secrétaire.

Pour ce qui est d'Alphonse il copiait pour 40 frs par mois des manuscrits pour une agence qui trouvait que ce n'était jamais assez lisible. A défaut de manuscrits, il établissait des bandes pour un pharmacien.

Ces différentes sources de revenus étaient à la rigueur suffisantes. Mais lorsque, quelques mois après, Ernest quitta Paris pour aller à Blois remplacer provisoirement le rédacteur en chef de la **France Centrale,** Alphonse resta seul ; et alors commença pour lui, jusqu'au moment où il fut remarqué par le duc de Morny, au printemps de 1860, une période de grande incertitude pécuniaire. Il n'eut pour vivre que les travaux d'écriture dont nous avons parlé auxquels s'ajoutèrent des articles à **Paris Journal,** puis au **Figaro** et au **Monde Illustré,** payés à raison de 10 ou 15 centimes la ligne.

C'est alors qu'Alphonse connut la misère, parfois même la faim, et souvent en hiver le froid. Cette vie de bohême dura pour lui près de un an et demi.

Dans les premières semaines de son séjour à Paris, Alphonse, à part son frère, ne connaissait personne. « Myope et maladroit, a-t-il écrit, d'une timidité farouche, j'allais, aussitôt sorti de ma chambre, autour de l'Odéon, sous les galeries, heureux à la fois et effrayé d'y coudoyer des hommes de lettres ».

Cette solitude dura peu. Il eut bientôt des camarades dans le quartier latin.

Tout d'abord ils se recrutèrent dans le milieu de la bohême artistique et littéraire. Puis, avec son frère, Alphonse fréquenta le salon d'un des conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal, Eugène Loudun, qui une fois par semaine, réunissait quelques amis du monde des Lettres et des Arts. Entre ces hommes, tous plus âgés, les deux frères étaient des enfants, Alphonse surtout, que son visage presque imberbe faisait paraître plus jeune qu'il n'était.

Dans d'autres salons, féminins ceux-là, Alphonse récitait quelques-unes des pièces qui devaient constituer le recueil des **Amoureuses, les Prunes,** en particulier ; et les belles dames présentes raffolaient de sa bonne, grâce, de sa chaude voix de Méridional et de sa séduisante beauté.

Lorsqu'il était dans sa chambre, il lisait et composait. «La littérature, a-t-il écrit dans **Trente ans de Paris,** était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai mon temps dans mon grenier à faire des vers, ébauches de drames, petits poèmes, comédies-proverbes ».

Les conditions dans lesquelles il travailla ce premier hiver de son séjour à Paris, étaient on ne peut plus pénibles. «Je me vois dans ma mansarde, en hiver, avec du givre aux vitres, et une cheminée à la prussienne sans feu. Assis devant une petite table de bois blanc, j'aligne des vers, les jambes enveloppées d'une couverture de voyage ».

Composer ne suffisait pas naturellement à Alphonse. Il avait l'ambition légitime de faire éditer au moins quelques-uns de ses vers.

Mais comment trouver un éditeur ?

Les magnats de l'édition à qui il s'adressa par l'intermédiaire de leurs employés ne daignèrent pas répondre à ses demandes.

Enfin, a déclaré Daudet «l'éditeur que j'avais vainement cherché se trouva tout à coup sous ma main, le libraire Tardieu, au 13 de la rue de Tournon, à ma porte. Il était lui-même homme de lettres et quelques-unes de ses œuvres avaient eu du succès, compositions de l'ordre sentimental, écrites d'une encre de couleur rose. Je fis sa connaissance par hasard, un beau soir que je flânais près de notre hôtel et qu'il était venu s'asseoir sur le devant de son magasin. Il édita mes **Amoureuses** ».

On a dit que c'est à titre d'auteur que Daudet fit éditer son recueil. Avec quel argent l'aurait-il fait, lui

dont nous connaissons la peine à vivre ? Tardieu courut les risques de l'édition. Il ne vit pas là une question de gain mais agit par sympathie pour le jeune débutant.

Le livre — la plaquette plutôt — du format petit in 16 comportait en tout 64 pages, dont 54 de texte pour les 21 pièces dont il se composait. Il fut tiré à 500 exemplaires, plus 50 de service de presse. En Juillet, il était fini d'imprimer. Sur le prix de chaque exemplaire fixé a un franc, l'auteur devait recevoir dix centimes.

Comment la critique accueillit-elle le recueil ?

La **Revue des Deux Mondes,** la première à en parler, porta sur elle un court jugement dédaigneux. Le **Moniteur,** avec Edouard Thierry fut plus sympathique. « **Les Amoureuses,** écrivit-il, sont un bijou, un charmant petit livre. Alfred de Musset est mort ; il a laissé sur Octave Feuillet un de ses dons ; il a laissé l'autre sur Alphonse Daudet : à l'un la prose, à l'autre la poésie, la poésie douce et refaite à la mesure d'une âme de vingt ans ».

Dans son **Année littéraire et dramatique** pour 1858, Vapereau ne se contenta pas d'un vague éloge ; il examina consciencieusement et en détail l'œuvre de Daudet, et voici ce qu'il en dit :

« Si le titre des **Amoureuses** par M. A. Daudet nous révèle un poète du genre anacréontique, gracieux, rêveur, un peu ironique, il n'aura pas menti. Ce petit volume est une suite de petits poèmes, ballades, de virelais ou de rondeaux, dont quelques-uns ont la perfection que le genre comporte». Puis, il citait deux pièces : **Trois jours de vendanges,** et **Les Prunes.** «Idée et langage, sentiment et forme tout cela est gracieux ».

Et ce furent là les seuls jugements portés par les critiques littéraires.

Le public lettré accueillit sans ferveur les **Amoureuses**. Au bout d'un mois, huit exemplaires seulement en avaient été vendus.. Et, lorsque, en 1863, pour une nouvelle édition refondue et augmentée du livre, chez le même éditeur, Tardieu, Daudet dut racheter les exemplaires qui restaient de la première.

Le titre avait cependant de quoi piquer la curiosité. S'agissait-il de personnes ou bien de poésies dont le thême principal était l'amour sous différentes formes ? C'est ce dernier sens qui était le bon. Et si le substantif **Poésies** n'accompagnait pas cet adjectif, Daudet ne faisait que se conformer à un exemple donné par d'autres

poètes : d'Aubigné avec ses **Tragiques,** Hugo ses **Orientales,** Jean Reboul ses **Traditionnelles.** Ces dernières avaient paru six mois plus tôt. La presse de Paris s'en était occupée, et il n'est pas impossible que Daudet les ait connues et peut-être lues.

Les **Amoureuses** portaient une dédicace mystérieuse A Marie R.

M. Bornecque (2) a affirmé qu'il s'agissait à la fois de Marie Rieu, la maîtresse de Daudet — ce qui est indiscutable — et — ce qui est inexact — d'une Marie Reynaud, qui aurait été sa cousine et avec qui, enfant, il aurait joué à la Vignasse, la demeure des Reynaud, les ancêtres de la mère d'Alphonse, et sur les bords de la rivière l'Ardèche, qui coule à proximité.

Or, aucun témoignage n'existe en faveur d'un voyage ou d'un séjour d'Alphonse au domaine de ses grands parents maternels. Cette absence de documents est d'autant plus probante que, depuis 1845, date de la mort d'Antoine Reynaud, le père d'Adeline, laquelle d'ailleurs était née à Nimes, et non à la Vignasse, des questions d'intérêt avaient brouillé les familles Reynaud et Daudet.

Si Alphonse n'est jamais allé à la Vignasse avant la publication des **Amoureuses,** peut-on dire qu'il s'y soit rendu, pendant l'été de 1860, avec son frère Ernest ? Celui-ci était, alors à Privas, directeur du journal, **l'Echo de l'Ardèche,** et il nous a appris, dans **Mon frère et moi** (p. 212) qu'ayant reçu la visite d'Alphonse, ensemble ils firent de longues excursions dans les montagnes. Il ne dit pas cependant qu'ils virent la Vignasse.

En tout cas, Ernest, plus tard, y alla. En effet, la dernière descendante de la famille Reynaud a déclaré, en 1949, à M. l'abbé André, aumônier du Collège de Privas, qui s'occupait de la généalogie des Reynaud, et qui m'a documenté sur cette famille, qu'elle se rappelait qu'Ernest était venu à la Vignasse, vers 1878, et qu'on lui disait : cousin.

Ce voyage inspira à Ernest un conte, paru dans le Soleil illustré du 10 Mai 1878 et des semaines suivantes, et reproduit dans la Revue du Vivarais d'Avril Juin 1942 (p.p. 127-144). Il y est question d'un Arsène Reynaud vivant à la Vignasse, en 1813 avec sa fille Marie, âgée

---

2) *Les années d'apprentissage d'Alphonse Daudet p. 157*

de 18 ans et qui alors abrita dans sa maison un réfractaire, le fils d'un ami de Lyon.

Ce conte n'a, pour ce qui est d'Arsène Reynaud, le cousin germain d'Alphonse et de sa fille, aucun fondement historique. En 1813, Arsène n'était pas encore né : il vit le jour deux ans plus tard, en 1815. La Marie qui aurait été sa fille a donc été créée de toutes pièces ; de même la Marie Reynaud de l'âge d'Alphonse.

Nous avons fait faire des recherches dans les registres de l'Etat-civil d'Auriolles, commune sur le territoire de laquelle se trouve la Vignasse. Elles nous ont appris qu'il n'y a pas eu de naissance dans la famille Reynaud, de 1817 à 1851. Et cette dernière est celle d'un garçon, Eugène Léopold, qui fut le dernier représentant mâle des Reynaud.

Alphonse a bien eu une cousine pour qui il a éprouvé des sentiments tendres, avec qui enfant, il avait joué, mais à Nimes à la maison natale du Grand Cours, cousine dont il fut séparé par son séjour à Lyon, et qu'il revit avec plaisir, ou plutôt ne fit qu'entrevoir, lorsque, surveillant en Alès, il eut l'occasion d'aller à Nimes en Juillet 1857.

« Elle m'est apparue, lit-on dans une lettre adressée d'Alès, le 20 Juillet à son cousin, Louis Daudet, comme une vision, vision charmante, mais rapide et fugitive. Espérons que, dans quelque temps, je pourrai atteindre ce cher fantôme ».

Cette cousine, dont la mère était Zoé Agathe Reynaud, sœur d'Adeline, épouse Vermez s'appelait Marie, et était née en 1839. Elle épousa, le 24 Août 1861, Ernest, le frère d'Alphonse. Celui-ci n'alla pas à Nimes assister à son mariage. Pour quelle raison ? Peut-être par dépit joloux.

La vraie Marie R. était donc Marie Rieu, un modèle d'artiste, aux mœurs légères, surnommée le «monstre vert» parce qu'elle s'adonnait volontiers à l'absinthe, la fée verte, et que Daudet, très peu de temps après son arrivée à Paris, avait rencontré à la Brasserie de la rue des Martyrs, rendez-vous de la bohême littéraire. Tout de suite ils s'aimèrent passionnément d'un amour qui, chez Marie, avait le caractère d'une frénésie sexuelle. Leur liaison, quoique entrecoupée de scènes de jalousie et de séparations momentanées dura jusqu'à la mort de Marie peu de temps avant le mariage d'Alphonse en 1867. Il finit par la prendre chez lui, quand Ernest retenu en province par sa situation de journaliste

n'était pas là ; puis, plus tard, pendant plus ou moins de temps, il s'installa chez elle.

Le recueil des **Amoureuses** contenait, avons-nous dit, 21 pièces de coractères divers.

Les premières, celles qu'il avait apportées de Lyon, d'Alès et de Nimes, sont imprégnées d'esprit chrétien. Ne fallait-il pas, dès le début, effaroucher un public neuf ?

Ce sont : Aux petits enfants, écrits en 1855 pour la naissance d'un de ses cousins, Louis Montégut, un petit fils de Zoé Agathe Vermez.

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés
...Lorsque sur vos chauds oreillers
En souriant vous sommeillez
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
« Dors, beau petit
Je veille ».

C'est la voix de l'ange gardien
Dormez, dormez, ne craignez rien
Rêvez ! sous ses ailes de neige
Le beau jaloux
Vous berce, et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés
Au paradis d'où vous venez
Un léger fil d'or vous rattache
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tâche.

.....

Autre pièce : **Le Croup,** dans laquelle la terrible maladie est donnée comme un legs d'Hérode, massacreur des petits enfants de Bethléem.

La Vierge à la Crêche, peut être inspirée des Evangiles apocryphes, nous montre l'Enfant Jésus bercé par sa mère et malgré les supplications de celle-ci, s'obstinant à ne pas s'endormir.

Et Marie alors, le regard voilé
Pencha sur son fils un front désolé
« Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre mère pleure, ô mon bel ami... »
Des larmes coulaient de ses yeux; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

Une larme de Sainte Femme traite un sujet touchant, mais est d'une facture faible. Cette larme tombée sur les pieds saignants du Christ, cloué sur la Croix, fut prise par l'Ange de la pitié et

...Soudain
Devint une splendide étoile
La plus belle de tout l'Eden.

A ce groupe nous pouvons rattacher une courte pièce adressée à Augustin Largent, en réponse à quelques vers où celui-ci caractérisait le talent de Daudet : il est abeille et papillon.

Augustin Largent était un jeune étudiant fréquentant le cercle de l'Arsenal où Alphonse l'avait connu. De caractère sérieux et profondément religieux il aurait voulu affermir la foi bien chancelante d'Alphonse et le ramener à la pratique religieuse. Il l'adressa au P. Félix, le prédicateur de Notre Dame, que Daudet vit, mais aux avis duquel il ne se conforma pas.

Il est, disait de lui Daudet
Fin comme un oiseau mouche
Mais qui ferait de jolis vers ;
Il est chaste : un mot de travers
Le fait rougir et l'effarouche.
Savant comme un bénédictin
Cœur d'enfant et cœur de poète
On lui sait plus d'un tête à tête
Avec Pline et Saint Augustin.
Mieux qu'un autre, il pourrait prétendre
Au cloître, au missel, à la croix
S'il n'avait, à ce que je crois,
L'œil trop vif et le cœur trop tendre !

Malgré ces derniers doutes formulés par Daudet, c'est, en effet, vers la vie religieuse qu'Augustin Largent se tourna. Il entra dans la Congrégation de l'Ora-

toire et devint professeur de littérature française à l'Institut catholique de Paris.

D'un genre purement fantaisiste est la pièce : **Les Bottines :**

Moitié chevreau, moitié satin
Quand elles courent par la chambre
Clic ! clac !
Il faut voir de quel air mutin
Leur fine semelle se cambre
Clic ! clac !

Sous de minces boucles d'argent
Toujours trottant, jamais oisives,
Clic ! clac !
Elles ont l'air intelligent
De deux petites souris vives
.....

Maintenant dire où j'ai connu
Ces merveilles de miniature
Clic ! clac !
Le premier chroniqueur venu
Vous en contera l'aventure
Clic ! clac !

Mais la pièce se termine sur une note triste :

Je vous avouerai cependant
Que souventes fois il m'arrive
Clic ! clac !
De verser en les regardant
Une grosse larme furtive
Clic ! clac !

Je songe que tout doit finir,
Même un poème d'humoriste
Clic ! clac !
Et qu'un jour prochain peut venir
Où je serai bien seul, bien triste
Clic ! clac !

Voici encore deux pièces qui ont un caractère personnel : l'une, **la Perle des Vallons,** peu connue, parce qu'elle n'a pas été conservée dans les éditions de 1863 et de 1873 **des Amoureuses ;** l'autre, au contraire, **Les Prunes** récitée avec succès dans les salons de Paris et devenue populaire au point que, dans certains milieux, on qualifiait Alphonse Daudet : le Daudet des Prunes.

La Perle des Vallons fut composée pendant le séjour qu'Alphonse, en vacances, fit à Lasalle, dans les derniers jours du mois d'Août 1857, chez un de ses cousins paternels por alliance, M. Gébelin, qui avait épousé Marie-Antoinette Daudet, la fille de Claude, le frère de Vincent et qui possédait dans cette bourgade, surnommée la Suisse du Gard, une usine et deux maisoons avec jardins et vergers.

C'est le portrait de trois cousines d'Alphonse, que cache, comme trois fleurs, le vallon de Lasalle.

Quelque part, dans le creux d'un vallon ignorée
(La perle des vallons, soit dit en parenthèse)
Je sais un nid charmant, adorable, adoré
Où trois amours d'oiseaux vont et viennent à l'aise!
Les noms de ces oiseaux il faut que je les taise
Pourtant, tout bas, bien bas, mesdames j'avouerai...

Que si je dis oiseau, c'est une périphrase
Pour exprimer la grâce et la légèreté,
Les oiseaux dont je parle ont des robes de gaze
De soie et de satin, pour l'hiver, pour l'été
Structure éblouissante, édifice enchanté
Dont le goût féminin le plus pur est la base.

Bref, oiseaux ou lutins, séraphins ou péris
Ce bienheureux vallon renferme trois modèles
Trois idéals charmants, de l'artiste chéris
Trois figures d'archange, oh! bien fraîches, bien belles
Que je vais retracer sous mes crayons fidèles
Et qu'on reconnaîtra comme je les décris.

La gracieuse miss, et fraîche et rose et blanche
La gracieuse miss apparaît tout d'abord
Son cou, vrai cou de cygne, incline à terre et penche
Sous un front couronné de longues tresses d'or...
O miss, ô jeune miss, on suit plus d'un trésor
Caché sous vos grands airs de lis et de pervenche.

Vient ensuite, modèle de grâce et de goût
Notre prima dona, vrai gosier de fauvette !
Des lèvres de corail, des yeux à rendre fou ;
Tu le sais mieux qu'un autre, ô mon pauvre poète !
Bref, un type charmant de Milanaise en fête
Mais un type de mère et d'épouse avant tout.

Enfin, taille superbe et drapée en chlamyde
C'est un autre idéal, c'est une autre beauté !
Un de ces vieux débris de la race numide
Sur la Gaule du Sud autrefois transplanté
Vrai type d'Amazone, oh oui, si la bonté
Ne se lisait au fond de ce regard humide.

Et ce val bienheureux, qui, dans ses creux profonds
Cache, comme trois fleurs, la miss aux cheveux blonds
La dona de Milan, la belle Provençale
Ce val, ce val d'amour, on le nomme Lasalle.
Oh ! dites, n'est-ce pas la perle des vallons ?

Grâce à des renseignements qui nous ont été fournis par un petit fils de Louis Daudet, celui-ci le cousin d'Alphonse, nous avons pu identifier et la miss aux cheveux blonds (Marie, épouse Gébelin) et la dona de Milan (Octovie Ambroy) épouse Louis Daudet et la belle Provençale (Joséphine, qui épousa l'année suivante 1858, Louis Bourdel).

Si **La Perle des Vallons** disparut des éditions suivantes des **Amoureuses**, la raison paraît en avoir été une brouille survenue entre Alphonse et son cousin Louis, due comme celle de Vincent et des Reynaud, à des questions d'intérêt.

Et voici la fameuse poésie :

LES PRUNES

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes
Je vous le dirai doucement
Si vous voulez savoir comment
L'amour vient toujours en dormant
Chez les bruns comme chez les brunes
En quelques mots voici comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine
Nous nous aimions sans y songer
Mon oncle avait un grand verger
Les oiseaux venaient y manger
Le printemps faisait leur cuisine
Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine.

Un matin nous nous promenions
Dans le verger avec Mariette
Tout gentils, tout frais, tout mignons
Un matin nous nous promenions.
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette
Un matin nous nous promenions
Dans le verger avec Mariette.

De tous côtés d'ici de là
Les oiseaux chantaient dans les branches
En si bémol, en ut, en la
De tous côtés, d'ici, de là.
Les prés en habit de gala
Etaient pleins de fleurettes blanches
De tous côtés, de ci, de là
Les oiseaux chantaient dans les branches.

Fraîche sous son petit bonnet
Belle à ravir et point coquette
Ma cousine se démenait
Fraîche sous son petit bonnet
Elle sautait, allait, venait
Comme un volant sur la raquette
Fraîche sous son petit bonnet
Belle à ravir et point coquette.

Arrivée au fond du verger
Ma cousine lorgne les prunes
Et la gourmande en veut manger
Arrivée au fond du verger
L'arbre est bas, sans se déranger
Elle en fait tomber quelques unes
Arrivée au fond du verger
Ma cousine lorgne les prunes.

Elle en prend une, elle la mord,
Et me l'offrant : « Tiens » me dit-elle,
Mon pauvre cœur battait si fort
Elle en prend une, elle la mord.
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des pointes de dentelle...
Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens », me dit-elle

Ce fut tout, mais ce fut assez
Ce seul fruit, disait bien des choses
(Si j'avais su ce que je sais !...)
Ce fut tout, mais ce fut assez
Je mordis, comme vous pensez
Sur la trace des lèvres roses
Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses.

Oui, mesdames, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes
N'allez pas l'entendre autrement ;
Oui, mesdames, voilà comment.
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes
Le comprenaient différemment
Ma foi, tant pis, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

Si grâce à une lettre écrite par Alphonse à ses cousines, en fin Septembre 1857, il a été possible de les identifier, et de connaître à quel moment la **Perle des Vallons** a été composée, la genèse de la pièce **Les Prunes** demeure dans une certaine obscurité que nous n'avons pu éclairer.

Qui était la Mariette que Daudet appelle sa cousine ? Assurément pas une Marie Reynaud qui, redisons-le, n'a pas existé, et par suite, la pièce n'a pas été composée à la Vignasse. Restent deux autres Marie, l'une, l'épouse de M. Gébelin, mais elle était de 11 ans plus âgée qu'Alphonse et son caractère d'épouse ne pouvait permettre à celui-ci de s'exprimer sur elle comme il l'a fait. L'autre Marie Vermez à peu près du même âge qu'Alphonse était, nous le savons, admirée par celui-ci. Mais dans quel verger l'aurait-il rencontrée ? Si c'est à Lasalle, où, en effet, les pruniers abondent, nous ne savons pas si Marie Vermez s'y était rendue pendant les vacances de 1857.

Incertitude semblable pour ce qui est de l' « oncle » possesseur du verger. Peut être Daudet a-t-il donné ce titre de parenté à M. Henri Gibelin qui n'était que son cousin par alliance. Peut-être aussi l' « oncle » des **Prunes** est-il pure création de Daudet.

Quoi qu'il en soit, la poésie dut à son auteur d'avoir pu sortir de la vie de bohême qu'il menait à Paris depuis près d'une année et demie.

En effet, au cours d'une soirée donnée, au début de 1860 aux Tuileries ou à Saint-Cloud, les **Prunes** fu-

rent récitées devant l'impératrice Eugénie. Elle fut charmée por ce petit poème, et demanda à le réentendre. Puis elle appela le duc de Morny, et le pria de chercher à savoir qui en était l'auteur, et dans quelle situction il se trouvait. Morny obéit, et fut bientôt capable d'annoncer que c'était un jeune Méridional qui vivait dans une grande misère dans une mansarde.

L'impératrice exprima le désir que l'on fit quelque chose en faveur d'un jeune homme si plein de talent.

Daudet fut mandé au Corps législatif par le duc qui en était le président, et se vit offrir une place de secrétaire attaché à son cabinet, fonction qu'il commença à remplir dès Octobre de cette année.

Désormais Daudet passait de la plus sombre vie de bohême dans laquelle il est probable qu'il aurait sombré à une vie dont les moyens normaux d'existence lui étaient assurés.

Ajoutons que notre poète conserva sa place jusqu'à la mort du duc de Morny, en 1865, date à laquelle il donna sa démission.

Il y a encore dans les **Amoureuses** une pièce qui n'entre guère dans la note du livre et même qui y fait tache. C'est celle intitulée **Le 1er Mai 1857, Mort d'Alfred de Musset.** Daudet s'y livre à une vive critique doublée d'ironie de l'auteur des **Nuits.**

Il est presque toujours triste, horriblement triste
Sans savoir ce qu'il veut, sans savoir ce qu'il a
Il pleure pour un rien, pour ceci, pour cela
Aujourd'hui c'est le temps, demain c'est une mouche
Un rossignol qui fausse, un papillon qui louche...
Il est triste sans cause, il souffre sans douleur...

Quelle injustice que ce jugement sur Musset ! Oui, il a souvent été le poète de la fantaisie ; mais comment méconnaître la sincérité et la profondeur de ses douleurs de cœur dues aux causes que l'on connait et si pathétiquement exprimées dans les **Nuits.**

Et Daudet continue :
Ce qu'il veut, il n'en sait rien lui-même...
Il voit un vide immense et s'use à le combler
Jusqu'au jour où sentant que son âme est atteinte
Il meure de dégoût, de tristesse et d'absinthe !

L'absinthe ! Mais Daudet lui-même, élève au Ly-

cée Ampère à Lyon et surveillant au Collège d'Alès n'ovait-il pas un goût immodéré pour cette boisson ?

Quelque indulgent que l'on soit pour l'auteur des **Amoureuses** on ne peut s'empêcher de penser qu'il était prétentieux de sa part, lui, âgé d'à peine dix huit ans, de juger ainsi sans appel son aîné, un de nos plus grands poètes.

Notre confrère, M. le Docteur Baillet, a écrit sur ce sujet, dans un organe local de presse, quelques lignes pertinentes qu'il nous faut citer :

« Daudet n'était pas capable de comprendre Musset. Et c'est parce que son âge, l'âge des jeunes, est sans pitié, qu'il n'a retenu de celui-ci que sa triste fin ».

Et M. le Docteur Baillet de conclure :

« On peut s'étonner que Daudet, homme de goût, n'ait pas supprimé dans les éditions ultérieures des **Amoureuses,** une pièce qui n'ajoute rien, bien au contraire, à l'inspiration pleine de charme de son juvénile recueil ».

Voici enfin les pièces qui correspondent mieux au titre du livre parce que l'amour ou l'amourette en sont le thème. Certaines traitent ces sentiments avec légèreté, cynisme presque.

Dans **l'Ange et les Amoureux,** le bon Ange de ceux-ci leur conseille d'abriter leur rendez-vous à l'ombre de ses chastes ailes : « Aimez comme moi qui suis pur comme elles ».

Mais, tandis qu'il parlait, hélas !
Ce pauvre Ange n'y voyait pas
Derrière !

A Clairette

.....
Voyons, si j'avais dans quelque retraite
Le nid que je rêve et que j'ai cherché
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette)
On aime bien mieux quand on est caché
Si j'avais un nid dans quelque retraite ?

.....
Eh bien ! cher amour, la nature est prête
Le nid vous attend... Comment ! Vous riez ?
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette)
C'était pour savoir ce que vous diriez.

A Célimène

Je ne vous aime pas, ô blonde Célimène
Et si vous l'avez cru quelque temps, apprenez
Que nous ne sommes point de ces gens que l'on mène
Avec une lisière ou par le bout du nez ;
Je ne vous aime pas... depuis une semaine,
Et je ne sais pourquoi vous vous en étonnez.

.....
Je ne vous aime pas, c'est dit ; je vous déteste
Je vous crains comme on craint l'enfer de peur du feu
Comme on craint le typhus, le choléra, la peste
Je vous hais à la mort, Madame; mais, mon Dieu !
Expliquez-moi pourquoi je pleure, quand je reste
Deux jours sans vous parler et sans vous voir un peu.
Ou nous nous trompons fort ou ces trois derniers

vers n'ont pas un caractère impersonnel mais traduisent la nature des rapports qui à certaines heures existaient entre Daudet et Marie Rieu.

Ne pensait-il pas encore à celle-ci lorsque, dans **Autre amoureuse,** il écrivait :

Lorsque je vivais loin de vous
Toujours triste, toujours en larmes,
Pour mon cœur malade et jaloux
Le sommeil seul avait des charmes
Maintenant que tu m'appartiens
Il ne m'est plus qu'une torture
Le sommeil cher aux jours anciens.

Lorsque je dormais loin de vous
Dans un rêve toujours le même
Je vous voyais à mes genoux
Me dire chaque nuit : « Je t'aime ! »
Maintenant que tu m'appartiens
Dans tes bras chaque nuit je rêve
Que tu pars, qu'un méchant t'enlève
Et que je meurs quand tu reviens.

Quels sous-entendus n'y a-t-il pas dans la pièce **Les Cerisiers ?**

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez
Mignonne, sous les cerisiers ?
.....
Voyez, je me souviens (et n'en soyez pas surprise)
Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez

Vous reposiez (pourquoi rougir ?) vous reposiez..
Je vous pris pour une cerise ;
C'était la faute aux cerisiers.

Mais, et nous terminerons par elle, la pièce la plus impertinente est celle qui a pour titre **La Croyance,** titre changé dans les éditions suivantes par celui, moins moqueur et plus exact, de **Fanfaronnade** :

Je n'ai plus ni foi ni croyance !
Il n'est pas de fruit défendu
Que ma dent n'ait un peu mordu
Sur le vieil arbre de science :
Je n'ai plus ni foi ni croyance !

Mon cœur est vieux ; il a mûri
Dans la pensée et dans l'étude ;
Il n'est pas de vieille habitude
Dont je ne l'aie enfin guéri.
Mon cœur est vieux, il a mûri.

Les grands sentiments me font rire ;
Mais comme c'est très bien porté
J'en ai quelques uns de côté
Pour les jours où je veux écrire
Des vers de sentiment... pour rire.

Quand un ami me saute au cou
Je porte la main à la poche :
Si c'est mon parent le plus proche,
J'ai toujours peur d'un mauvais coup
Quand ce parent me saute au cou.

Veut-on savoir ce que je pense
De l'amour chaste et du devoir ?
Pour le premier... allez y voir ;
Quant à l'autre, je me dispense
De vous dire ce que j'en pense.

C'est moi qui me suis interdit
Toute croyance par système,
Et, voyez ! je ne crois pas même
Un seul mot de ce que j'ai dit.

Quel qualificatif donner à ces pirouettes ? Gaminerie : c'est le seul qui leur convienne ; mais gaminerie d'un esprit devenu sceptique, et, en dépit des deux derniers vers de sa pièce, répudiant les sentiments délicats qui avaient inspiré les premiers morceaux de son recueil.

Malgré le peu d'étendue du recueil des **Amoureuses** il comporte un vaste choix de sujets et leur contraste : la religion et sa moquerie, l'amour et l'amourette, la nature et le boudoir, le rire et les larmes. Leur jeune auteur s'y montre à la fois sentimental et cynique, naïf et hardi, candide et pervers.

On a dit que les petits poèmes, les ballades, les virolcis et les rondeaux qui composent les **Amoureuses,** et dont quelques uns ont la perfection de facture que leur genre comporte, ne signifient pas grand'chose. «Cela vole sans se poser nulle part, a écrit un critique, cela rossignole et miroite. Mais qu'est-ce que signifie un colibri, si ce n'est qu'il est joli à regarder ? ».

Nous sommes plutôt incliné à penser que la plupart des pièces des **Amoureuses** sont surtout précieuses parce qu'elles nous renseignent sur l'état d'âme de leur auteur à l'âge de dix-huit ans.

D'une formation religieuse qu'il n'a pas complètement répudiée, puisqu'il a conservé les vers qui en témoignent, le doute a mordu son esprit et la passion de la chair s'est emparée définitivement de son cœur.

Poète tendant au scepticisme et sensuel avec rafinement ; poète aussi sachant manier élégamment le vers et au courant des ressources de la prosodie malgré son jeune âge, tel nous apparaît Daudet, en 1858.

Ce n'est cependant pas comme poète que son nom à passé à la postérité, mais comme écrivain en prose de contes délicats et de romans où se reflètent les mœurs de la société sa contemporaine.

Hommage au Cyprès

par

M. le Bâtonnier BOSC

Au sommet de la colline, tu dresses sur le ciel l'élégance de ta fine silhouette Cyprès.

Avec la troupe de tes frères, tu dessines un feston sinueux le long de sa pente, Cyprès.

Sévèrement aligné des deux côtés de la porte rustique, ton frère et toi, semblez les Dieux termes, gardiens de la propriété.

Sur les collines de Fiescole, tu reportes notre esprit au Contes de Boccace détournant l'esprit des florentins de la peste et de ses terreurs.

Sur les routes de Grèce, tu ne laisses jamais oublier au voyageur que son pas foule la terre des Dieux.

Et, sans toi, le paysage auquel tu donnes son caractère ne serait pas ce qu'il est.

Cyprès de Provence, Cyprès d'Italie, Cyprès de Grêce, je veux vous rendre l'hommage que je vous dois car nul arbre comme vous ne donne à la campagne, provençale, italienne, ou grecque, son aspect d'élégance et, plus que tout autre, vous en faites une œuvre d'art.

Et combien, suivant le sol où vous naquîtes, vous différez et changez d'aspect.

Cyprès de Provence, au pied duquel on se plait à imaginer la farandole ardente et ingénue des Chattes, au son grêle du galoubet et à la basse profonde du tambourin, parmi l'odeur du thym et de la menthe poivrée.

Cyprès de Provence, dont l'homme a su domestiquer l'orgueil. Ta svelteſse s'élargit et s'épaissit pour former le mur végétal à l'abri duquel croit le maïs ou fleurit un champ d'œillets.

J'aime à te voir, allié fidèle de l'homme arrêter la marche folle et impétueuse du mistral.

Robuste et vigoureux cyprès provençal, ta pointe se fait moins aigue, tu deviens plus trappu, parfois quelques branches échappent au sévère alignement de ton fuseau et tu prends l'aspect rustique et débonnaire d'un paysan de chez nous.

Cyprès d'Italie, avec quel battement de cœur je te vois pour la première fois pointer à l'horizon, sentinelle qui m'annonce que ma voiture a cessé de rouler sur un sol français, pour fouler une terre débordante de beauté.

Cyprès d'Italie qui te mêles intimement à l'art italien, qui peut-être sans toi ne serait pas ce qu'il est!

C'est toi qui accompagne le joyeux cortège des Médicis et de leur Cour, venus au temps de l'Empereur Paléologue.

C'est toi qui ombrage les trois silhouettes charmantes des trois sœurs de Laurent, si crânement plantées sur leur cheval et la tête couronnée d'un chapel de fleurs.

Comme c'est toi qui accompagne Laurent lui-même, encore tout jeune et amoureux de la vie.

Au milieu des valets de chiens, des fauconniers, tandis que parade un jeune Seigneur avec un Guépard sur la coupe de son coursier, Cyprès tu rappelles à ces graves personnages, venus anxieusement de Constantinople chercher un appui contre le Turc, qu'ils sont à Florence et que, si ceux qui les accueillent sont chrétiens, ils n'en sont pas moins lecteurs assidus de Platon et émules de sa philoſophie.

Et quand l'Ange Gabriel s'agenouille humblement devant Marie pleine de grâces, Cyprès, le paysage qu'a peint la main divine de Léonard nous montre encore ta silhouette fine et élancée, fermant l'horizon.

Et toi, Cyprès de Grèce, cyprès qui as eu le bonheur de croître dans la terre des Dieux immortels, que dirai-je de toi !

Tu sais bien l'émotion religieuse que j'éprouvai à la première apparition du Partheon et à voir, derrière le Temple incomparable, une couronne de cyprès

Au premier plan, l'Erechtione et les robustes vierges qui portent sur leurs têtes l'enfant singulier d'Athena, Erechthée.

Puis, ie Temple devant lequel tout homme, digne de ce nom, a rêvé.

Enfin, couronnant le paysage, un peu éloigné comle respect l'exige, toi, encore toi, toujours toi.

Partout on te retrouve et ta silhouette semble souligner et consacrer toutes ces terres illustres.

Que ce soit au Ceramique, à Daphni, à Delphes, à Corinthe, à Nauplie, à Olympie, lieux illustres et consacrés ou dans le moindre village de l'Attique, à Marcopoulo d'Oropos, dans le plus petit et obscur sanctuaire, à l'Eglise de Skripou, ta forme se lie étroitement à nos souvenirs. La Grèce et toi, cyprès êtes inséparables.

Et, sur cette terre divine, il semble que tu aies revêtu ton aspect définitif.

Moins massif que tes frères de Provence, plus svelte encore que tes fils d'Italie, tu n'es plus qu'un fuseau aérien, qui monte vers le ciel comme une fumée, un fuseau ou les Parques filent le lin de notre destinée.

Ta chasteté enveloppe ton tronc du vêtement de tes feuilles ou ta nudité transparaît à peine et se laisse deviner, comme se devine le corps d'une vierge à travers les plis rigoureux et chastes du chiton.

Ainsi, veux-tu, cyprès être signe de la souveraine de ces lieux. Et lorsque la nuit vient éteindre les ombres violettes des montagne, l'oiseau d'Athena, la mystérieuse chouette qui connaît le secret des choses, s'envole de son vol ouaté et se pose sur ta cîme. Et son grave huhulement vient prêcher aux hommes le dédain des voluptés frivoles et que seul compte le respect de soi-même et la pureté de la pensée.

Cyprès, c'est de tout cela que je veux te louer toi qui enseignes aux hommes du Midi que rien n'est éternel, que tout passe comme un songe, mais que, si la vie doit être grave et sérieuse, il n'est pas nécessaire quelle soit triste et morose car l'homme peut et doit accepter son destin en souriant.

Si les peuples du Midi épris de soleil et accoutumés à la stridence des cigales ont le cyprès, ceux du Nord, plus austères et plus taciturnes n'ont que l'If, le triste hôte des tombeaux.

Car tu n'es pas triste, toi, cyprès. Ton enseignement suprême ne s'impose pas par la contrainte, mais se laisse découvrir et le trouver est la récompense de l'avoir cherché.

Cet enseignement, je l'ai dit dans d'autres circonstances, mais dans ces quelques pages, imparfaites et indignes de toi, il faut bien que je le redise.

Au temps lointain de mon enfance, il était un jeu qui me plaisait fort. Cueillir un de tes fruits, âpres et rugueux qui ne sauraient étancher la soif de quiconque et le couper en deux avec un couteau effilé, pour voir, dans le petit visage ainsi révélé, grimacer une minuscule tête de mort.

Ainsi Saint-Jérome, sur la noble esquisse de Léonard n'a pas besoin, pour songer à la fin de toutes choses, du crâne grimaçant qui repose sur sa table rustique, dans la toile magnifique du Caravage.

Il y suffit d'un cyprès, qui enclot tout le mystère de la vie, qui enseigne que si l'homme doit songer à ses fins dernières, il ne doit point transformer cette méditation en délectation morose mais au contraire, à dissimuler dans un coin secret de son esprit et que, si tout aboutit au néant, il faut aborder au sombre rivage avec sérénité.

Cyprès, merci pour ton enseignement ultime, merci de conserver chez nous, à travers l'Italie, un peu de la sagesse de la Grèce et comme un écho de sa sereine philosophie.

Et puisses-tu, puisse la chouette d'Athéna aller dire à la déesse à laquelle mon indignité ne saurait s'adresser directement, si mon modeste hommage, par sa sincérité, n'est pas trop indigne de ce qui t'est dû.

Séance Publique de l'Académie

le 16 Mai 1959

Dans le cadre des cérémonies pour la célébration du centenaire de la Publication de Mireille de Frédéric Mistral, l'Académie a tenu une séance publique en l'honneur des membres du Félibrige venus à Nimes pour célébrer la Saint-Estelle, à 18 heures dans les salons de l'Hôtel-de-Ville.

M. Seston, président a salué toutes les personnalités présentes : M. André Chamson, représentant l'Académie Française, M. le Conseiller Stromberg de l'Ambassade de Suède, M. Rostaing Capoulié du Félibrige, M. le reprrrsentaént des Socis étrangers, M. le représentant du Préfet, M. le Maire-Sénateur Tailhades, un groupe de « Mireille » élues par divers pays étrangers. Dans un brillant discours M. Seston rappelle l'histoire des relations entre l'Académie et le Félibrige, relations qui n'ont pas été sans rencontrer quelques difficultés au début, puis n'ont cessé par la suite de se faire plus suivies et plus cordiales. Il a rappelé les travaux sur ce sujet par son éminent prédécesseur M. Terrin, de M. Bernard Latzarus. S'inspirant des récentes études de M. le Chanoine Bruyère l'orateur rappelle la part prise par le poète Nimois Reboul dans le lancement du grand poème Mistralien. N'est-ce pas lui qui a présenté Mistral à Lamartine ? Il ne faut pas oublier l'intervention d'un autre Nimois Adolphe Dumas. Avant de donner la parole à M. André Chamson, M. Seston exprime la gratitude de l'Académie au représentant de l'Académie française qui se souvient que l'Académie de Nimes est la modeste mais aînée de ses filles.

M. André Chamson prend ensuite la parole. Il rappelle qu'il n'a pu encore prendre séance dans la Compagnie ; qui lui a fait l'honneur de le nommer membre

non-résidant. Il s'en excuse en promettant d'y venir spécialement pour son remerciement. Il rappelle les origines de l'Académie de Nimes et qui l'unissent particulièrement à l'Académie française. Il évoque le souvenir d'un jour de Mars 1859 où Mistral fut, ici même couronné par Reboul, l'accueil fait au jeune poète par le Père d'Alzon au collège de l'Assomption. Reboul avait dit Souviens-toi que c'est un bon paroissien de St-Paul qui te couronne. M. Chamson dit qu'il est heureux lui, un descendant des camisards cévenols, de rappeler ces souvenirs qui font foi de la persistance de sentiments communs de l'idée chrétienne comme aimait à la rappeler Bernard de Montaut-Manse dont M. Chamson tient à évoquer ici le souvenir.

Le parole est ensuite donnée à M. Rostaing, Professeur à la Faculté d'Aix et Capoulié du Félibrige. Il prononce son discours en provençal en rapprochant ce qui a trait à Nimes dans l'œuvre mistralienne et notamment cette proclamation :

Au froun de la Tour Magne
Lou san Signau es fa

M. Rostaing souligne ensuite l'importance de la langue dans la destinée et l'indépendance des peuples et des races.

M. Stromberg, conseiller d'ambassade de Suède rappelle pourquoi et comment fut décerné à Mistral, le Prix Nobel et qui permit au grand au grand poète de fonder un des plus beaux musées folkloriques du monde : Le Muséon Arlaten.

Après les remerciements qu'adresse M. Seston aux personnalités, aux organisateurs et à tous les assistants, la séance est levé.

Séance du 31 Janvier 1960

M. le Chanoine Bruyère donne lecture de sa communication sur le sujet suivant : A propos du Centenaire de Mireille : Jean Reboul et Frédéric Mistral.

Nimes se doit pour de nombreuses raisons de célébrer ce centenaire. La principale est la part importante prise par le poète nimois dans la révélation à Lamartine du poème de Mireille, révélation grâce à laquelle Lamartine écrivit le XL^me^ Entretien de son Cours de Littérature qui assura le succès du poème.

C'est en 1851, après sa sortie de la Faculté de droit d'Aix-en-Provence, que Mistral conçut le projet d'écrire sa Mireille, dont le thème était l'amour contrarié d'un jeune vannier et de la fille non moins jeune d'un riche masier, et dont les différents épisodes lui permirent de décrire les paysages, les mœurs et les coutumes de la Provence.

Il l'écrivit dans sa langue natale, le provençal, qu'avec quelques amis il s'était proposé d'épurer et de remettre en honneur. Réunis à Font Ségugne, en 1854, ils fondèrent le Félibrige, et décidèrent de publier chaque chaque année un Armana Prouvençau.

Jean Reboul était alors, pour ses talents poétiques la dignité de sa vie, la fidélité à ses convictions, le maître écouté et vénéré dont on recherchait les encouragements.

Mistral, de trente quatre ans plus jeune que lui, le connaissait depuis 1852. Mireille était sur le point d'être terminée lorsque Reboul écrivit au poète maillanais en Mars 1858 pour lui demander où en était son poème. Quelques mois après, en Août, Mistral prit la résolution d'aller à Paris, en vue d'obtenir pour son poème la préface d'un gros « catas » du monde des lettres.

Par une coïncidence curieuse, Reboul se trouvait aussi alors dans la capitale, mais Mistral ignorant l'adresse de Reboul ne put le rencontrer, sans quoi c'est lui, Reboul qui l'aurait présenté à Lamartine, dont Mistral désirait l'appui.

Ce soin revînt à un écrivain provençal, Adolphe Dumas fixé à Paris, et qui, chargé de mission dans le Midi de la France, avait vu Mistral à Maillane, et avait été conquis par l'audition de quelques passages de **Mireille.**

Lamartine les reçut, et leur déclara que Reboul lui avait déjà fait le plus grand éloge de Mistral.

Enfin, le 21 Février 1859, Mireille parut en Avignon, et, Reboul, après l'avoir lue, écrivit à son auteur : « Vous avez fait une œuvre qui ne mourra point. C'est une poésie à réveiller les morts... ».

Mistral sentait bien que pour mieux faire connaître son livre, une visite à Paris s'imposait. Mais avant de s'y rendre, il connut à Nimes un éclatant triomphe.

Par l'intermédiaire de Jean Reboul, les conférences de Saint Vincent de Paul l'invitèrent, lui, ainsi que Roumanille et Aubanel, à une séance de charité à l'Hôtel-de-Ville, le 12 Mars, au cours de laquelle, il lut la Ferrado, tirée de Mireille, et chanta la chanson de Magali. Le couronnement du poète maillinais par Reboul suscita des applaudissements unanimes du public de choix qui remplissait la salle.

Le lendemain, la Ville de Nimes offrit aux trois félibres un banquet au Collège de l'Assomption, fondé et dirigé par le Père d'Alzon, assisté de l'Abbé, futur Cardinal de Cabrières. A l'heure des toasts, Reboul se leva et dit : « Je bois à Mireille, le plus beau miroir où la Provence se soit jamais mirée. Mistral, tu vas à Paris. Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre ! N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as fait Mireille, et que c'est ce qui te fait grand... ».

Mistral était à Paris le 16 Mars. Il y vit Lamartine qui lui lut le long Entretien enthousiaste consacré à Mireille. Dans une lettre à Reboul il le qualifia de « mon cher protecteur », et le remercia d'avoir été un de ses répondants auprès de Lamartine, tandis qu'il l'assurait que le toast du banquet de l'Assomption serait toute sa vie devant ses yeux et dans son cœur.

C'est pendant le séjour de Mistral à Paris qu'il entra en relations avec Alphonse Daudet, début d'une vive amitié qui dura jusqu'à la mort de celui-ci.

Fidèle au conseil de Reboul qui fut aussi celui de Lamartine, Mistral, poussé par un sûr instinct, quitta Paris et revint à Maillane, où il passa le reste de sa vie.

En conclusion, M. le Chanoine Bruyère regrette que le rôle joué par Reboul dans la genèse de Mireille, dont plusieurs lettres font foi, n'ai pas été plus reconnu par Mistral dans ses Mémoires et Récits, écrits vers la fin de sa vie, en 1906. Et, de ce silence relatif, il donne plusieurs essais d'explication.

UNE ETUDE SPECIALE

des rayons cosmiques et émanations radioactives

Dr E.-A. SMITH
Directeur de Recherche et Consultant
Laboratoires Internationaux
de Recherche et Institutions Alliées
North Bergen, New Jersey U.S.A.

Dans le présent article, un compte rendu est donné sur les résultats actuels d'une investigation nouvelle récemment entreprise pour déterminer si le taux d'usure d'une ou de plusieurs substances radioactives serait altéré en plaçant chacune d'elles sous terre à de grandes profondeurs à l'abri des rayons extérieurs.

Dans les déjà anciennes et fameuses expériences effectuées par Drs A. Gockel et E.-A. Smith en 1906 sous une montagne suisse dans les Alpes, et plus tard par Drs Elster et Geitel, chaque équipe mesurait l'activité des minerais d'uranium déposés dans une mine à une profondeur de 1550 pieds et ne trouvait aucun changement dans les émanations. Dans les expériences encore plus récentes entreprises par Drs Piccard et Stahel, ces derniers observèrent aussi aucun changement dans l'activité de l'uranium alors placé dans le Tunnel du Simplon en Suisse pendant une période de deux mois à une profondeur de 6750 pieds.

D'autres physiciens depuis lors n'ont aussi trouvé que des résultats négatifs sauf Drs E. Fermi, H. Perrin

et A. Dauvillier qui pensent que tous les éléments radioactifs sont capables d'absorber les émanations extérieures ainsi que les ultra-pénétrantes radiations cosmiques, qui passent inabsorbées à travers les éléments non radioactifs.

Dans quelques unes des expériences antérieurement conduites par Dr Smith et ses collaborateurs à de grandes profondeurs dans les mines de l'Afrique Centrale, Idaho, Iowa, New-York et Utah, ils obtinrent des résultats négatifs dans trois cas seulement, tandis que dans d'autres expériences dans des mines d'or les mesures montrèrent un changement dans l'activité des émanations du radium, solarium et actinium d'environ 2,5 à 3 % dans l'activité restante de l'émanation. Cette différence était presque du même ordre de l'erreur expérimentale anciennement observée avec les instruments standard de jadis.

NOUVELLES EXPERIENCES AU FOND D'UNE MINE DE ZINC

Dans les récentes études, la substance radioactive : le polonium fut choisi et placé au fond de la mine de zinc où son activité fut mesurée avec des électromètres spécialement fabriqués, les compteurs de scintillation et un automatique ultraionscope. Les résultats obtenus furent alors comparés avec des mesures préalables, lesquelles furent faites pendant que la substance était étudiée sur le carreau de la mine de zinc.

Les résultats furent enregistrés et réenregistrés à différents niveaux pour être sûr que les lectures étaient correctes et qu'aucune erreur d'expérience n'était possible, la mine était propice pour nos instruments délicats.

Le Polonium a une demi-vie relativement courte et une transformation non complexe. Ce spécimen fut placé à 1250 pieds au-dessous de l'entrée de la mine de la Southwestern Zinc Mining Co dans le Missouri.

Dans nos premiers efforts pour déterminer avec un degré raisonnable de précision en valeur d'eau douce ou de plomb l'absorption des rayons ultra gamma d'origine cosmique à cette profondeur riche en minerai de zinc, nous choisîmes d'abord la vieille formule de Klein-Nishina. Cependant, à cause d'une différence théorique trouvée dans cette formule, nous introduisî-

mes nos propres équations pour ce type de radiations et certaines sont maintenant adoptées par quelques savants distingués. Une des nouvelles équations qui s'accorde avec nos dernières expériences où nous employons les compteurs de scintillation et un enregistreur délicat d'ions est comme suit :

$$I = Io \int_{o}^{\infty} \frac{e^{-\mu H x}}{x^2} dx \qquad \text{où } I = Io\ e^{-\mu H}$$

pour l'intensité I en fonction de l'intensité Io en dehors de la région de l'absorption atmosphérique, μ est le coefficient d'absorption et H l'altitude au sommet de l'atmosphère verticalement au-dessus de l'endroit où l'expérience est conduite. La quantité NZLp/A où Z est le nombre atomique, p indique la densité, A est le poids atomique, L est le nombre d'atomes par atome-gamme, m est la masse de l'électron, e est la charge sur l'électron et N indique le nombre d'électrons par cm^3 qui produisent la dispersion. Nous trouvons alors

$$\alpha = \frac{h\nu}{m c^2}$$

ou ν représente la fréquence de la radiation extérieure et α sont les rayons alpha.

Il est connu cependant, pour une fréquence donnée que l'absorption dépend du nombre d'électrons de l'atome qui produisent la dispersion. En employant la vieille équation de Klein-Nishina, le rapport de μ pour le plomb pur à celui obtenu pour le zinc se trouve être 2,7 pour n'importe quelle fréquence donnée. Pour 1250 pieds de minerai de zinc il serait absorbé autant de rayons cosmiques que pour 402 pieds de plomb ou son équivalent de 4.256 pieds d'eau douce, semblable en cela à ce qui fut trouvé antérieurement au Groenland et dans l'Inde. D'après l'estimation du Professeur Millikan pour une élévation de 15000 pieds, il affirme qu'il faut environ 68 mètres d'eau pour absorber de l'Univers physique la totalité de ses rayons cosmiques, tandis que nous avons trouvé avec des instruments délicats pour une élévation de 23257 pieds, que 270 mètres d'eau douce absorbe la presque totalité des

rayons secondaires des confins de l'Univers de sorte qu'en considération de l'évidence ci-dessus, il n'y aurait pas de rayons cosmiques ou solaires appréciables à une profondeur de 1250 pieds dans la mine de zinc. Cette supposition est maintenant appuyée par les découvertes des Savants de la Recherche de la Marine des Etats-Unis.

Les très récentes méthodes furent employées par nous pour mesurer l'activité de l'élément, le polonium, il fut d'abord détecté avec une chambre d'ionisation et un électromètre délicat et ensuite avec l'ultraionscope relié en tendem avec les compteurs de scintillation, laquelle disposition de détection est la source de mesure la plus sûre maintenant utilisée pour les émanations de longueur d'onde de haute fréquence.

Le polonium et autres spécimens radioactifs suspendus à l'intérieur et au sommet de la chambre sphérique d ionisation où une différence de potentiel de 330 volts entre le polonium et une assiette d'argent massif placée horizontalement était fournie par un groupe de batteries reliées aux instruments et à la chambre d'ionisation. Cette assiette d'argent à la partie basse de la chambre d'ionisation était installée dans une position horizontale et reliée à une tige de fibre perpendiculaire pénétrant dans l'électromètre principal. Le potentiel de l'assiette de l'électromètre était obtenu en employant une partie du potentiel maintenu sur la résistance megohm dans le circuit. La chambre d'ionisation était supportée par des pieds en métal sous lesquels étaient placées des assiettes en fibre attachées à de lourds blocs de soufre, pendant que la chambre elle-même était isolée par une assiette de caoutchouc dur.

La chambre d'ionisation avait six pouces de diamètre, la distance intérieure entre le spécimen suspendu de polonium au sommet et l'assiette d'argent au-dessous, était plus grande que l'étendue dans l'air des particules alpha. La charge formée sur l'assiette basse (argent) était neutralisée en ajustant le potentiel du condensateur par des quantités connues à travers un autre groupe de batteries et une petite résistance entre la tige de fibre et le circuit d'argent de l'électromètre. En conséquence, pendant qu'on faisait les lectures, la tige de fibre et l'assiette d'argent à laquelle elle était attachée, étaient toujours maintenues au même potentiel que la boite de l'électromètre, de sorte

que la plus légère possibilité de fuite était considérablement réduite au minimum.

L'appareil complet était enfermé dans deux étuis séparés et monté sur une petite plate-forme, il pouvait être transporté commodément et mis dans n'importe quel emplacement. L'appareil était imperméable à l'air et contenait les agents de dessiccation nécessaire ou des substances chimiques. Un seul étui contenait la chambre d'ionisation, les condensateurs et les tubes et le principal électromètre, tandis que le second étui contenait les batteries et résistances avec d'autres instruments délicats, lesquels étaient protégés contre l'humidité et les effets magnétiques. Les lectures des instruments et leurs corrections nécessaires pouvaient être faites sans ouvrir l'étui. Les deux étuis étaient faits de dix-huit feuilles minces de plomb, de fibre et de planches. Les fils isolants reliant les deux étuis étaient montés sur de petits blocs de soufre installés dans les parois de chaque étui afin d'assurer une parfaite isolation

RESULTATS EXPERIMENTAUX

Au commencement de notre investigation dans le Missouri, l'activité du polonium déposé par procédé électrochimique sur l'assiette d'argent était mesurée au sommet de la mine de zinc et plus tard à une profondeur de 1250 pieds au-dessous du sol. Le courant d'ionisation produit dans la chambre d'ionisation variait seulement entre les valeurs de $9{,}6 \times 10^{-11}$, ampères et $9{,}7 \times 10^{-11}$ ampères durant la période entière des mesures.

Ainsi nous décidions qu'il n'y avait aucun effet de radiation cosmique sur la désintégration du polonium, tout au plus un pour cent. Cependant nous observâmes vraiment que l'ionisation naturelle passant à travers la chambre d'ionisation au fond de la mine était d'environ $6{,}5 \times 10^{-13}$ ampères, ce qui fut vérifié plusieurs fois. Nous conclûmes que ce courant qui était faible devrait être dû à l'activité naturelle du minerai de zinc lui-même et non à l'ionisation produite par le polonium.

Dans les expériences antérieures sous l'eau, il fut reconnu par le Professeur Gockel et Dr Smith ensemble alors en Suisse et vingt ans plus tard par Dr E. von Regener en Allemagne, qu'un simple rayon ultra gamma de haute fréquence est capable de produire $5{,}5 \times 10^{6}$ ions et puisque le Professeur Millikan

et Dr Smith ont tous deux trouvé que ces puissants rayons pénétrants produisent 1,4 ions par cm^3/sec dans l'air au niveau de la mer, nous devrions avoir environ $1,4/5,5 \times 10^6$ rayons cosmiques absorbés par cm^3 par seconde dans l'air. D'autre part ceci signifierait que $1,5 \times 10^{-4}$ rayons cosmiques sont absorbés par seconde par gramme de matière absorbante de sorte que les 10^{-11} grammes de polonium adhérant à l'assiette d'argent devrait absorber $1,5 \times 10^{-15}$ rayons cosmiques par seconde. Par conséquent à la suite d'un certain nombre de découvertes expérimentales, il s'en suivrait qu'un rayon cosmique serait absorbé par un simple atome de polonium dans environ 10^{15} secondes ou environ 2×10^7 années.

— Une telle condition rendrait probablement inopérante, par action anticipée, n'importe quelle tentative pour mesurer la modification en activité, si nous affirmons que l'absorption d'un simple rayon cosmique doit être associée à la désintégration d'un simple atome.

En accord avec la discussion ci-dessus il semble n'y avoir aucune explication plausible pour les réactions de certaines émanations radioactives ordinaires sauf les seules émanations de l'élément solarium qui ont une particulière action pénétrante jusqu'aux plus lointains rayons cosmiques. C'est par conséquent nécessaire de considérer les possibilités d'un autre point de vue, quant à l'activité des pénétrants rayons cosmiques que le minutieux mécanisme décrit. Nous considérerons un postulat récemment avancé par Dr Smith à une conférence avec le feu Professeur A. Einstein sur les résultats qu'on obtiendrait de la supposition que le rayon cosmique est regardé comme une particule matérielle prépondérante qui en passant par le noyau d'un atome doit s'approcher d'assez près pour produire la désintégration nécessaire de l'atome. En calculant le nombre d'atomes de polonium sur l'assiette d'argent, nous trouverons que le nombre total par centimètre carré est d'environ 1×10^{10} et en conséquence, la distance entre les atomes sera de l'ordre de 1×10^{-5}cm.

D'après les observations électromicroscopiques et les calculs de hautes mathématiques, un rayon cosmique agissant comme un corpuscule devrait s'approcher plus près que cette distance ou environ 700 diamètres atomiques afin de produire la rupture de l'atome de polonium. Par conséquent, c'est notre croyance

que cette condition est celle du seul impact du rayon cosmique en passant à travers l'assiette d'argent.

Nous nous mettrons maintenant à calculer le nombre de rayons cosmiques par seconde qui au niveau de la mer passeraient à travers le polonium et l'assiette d'argent. Les indications sont d'après la physique nucléaire récemment esquissée par un groupe de physiciens des Laboratoires de Recherche de la Marine des Etats-Unis et aussi par l'Université de Chicago que les rayons cosmiques sont engendrés selon le principe dualiste dans l'espace extérieur, et leurs découvertes maintenant appuient beaucoup de nos rapports académiques antérieurs sur nos découvertes depuis 1906. Cependant pour la discussion présente faisons que N (R) indique le nombre de rayons cosmiques engendrés dans un volume unité par seconde entre R et R + dR et $N(R)\ R^2 \sin\vartheta\ d\vartheta\ d\varphi\ dR$ (coordonnés sphériques) sera le nombre de rayons cosmiques de longueur d'onde ultra gamma produits par seconde dans l'élément polaire de volume d V dans les confins de l'espace. R est la distance déterminée à partir d'un élément d S d'une surface qui enferme un volume V d'air au niveau de la mer.

L'angle ϑ est déterminé par référence à la position verticale. Maintenant pour la somme totale d'énergie tombant sur d S par seconde due aux rayons nous ayant leur origine en d V nous avons comme suit :

$$\frac{k\ dS\ \cos\psi}{4\pi R^2}\ N(R)\ e^{-(\mu H/\cos\vartheta)}\ R^2 \sin\vartheta\ d\vartheta\ d\varphi\ dR$$

où k est l'énergie d'un seul rayon cosmique et ψ représente l'angle déterminé que la normale à d S fait avec la distance R. La hauteur de l'atmosphère terrestre est indiquée par H et pour notre cas l'atmosphère est considérée comme étant partout uniforme en densité. Nous avons décidé de négliger l'absorption que les rayons ultra gamma pourraient subir avant d'entrer dans la basse atmosphère.

Pour déterminer la somme d'énergie dE qui serait absorbée en V écrivons :

$$dE = \sum \frac{\mu L\ k\ dS\ \cos\psi}{4\pi} N(R) \sin\vartheta\ e^{-(\mu H/\cos\vartheta)}\ d\vartheta\ d\varphi\ dR$$

où la somme condensée Σ est prise à l'égard de tous les éléments de la surface dS sur une moitié de l'aire de la surface donnée mentionnée.

Pour être plus particulier nous nous référons à cette partie de la surface sur laquelle l'énergie est incidente. Ainsi L représente la distance traversée par ces rayons mous quand ils passent à travers le volume V. Puisqu'il ne peut y avcir aucune grande altération de l'angle δ pendant la sommation, nous poserons d'après les manifestations observées, que l'angle est constant et ainsi nous trouvons :

$$dE = \frac{\mu k V}{4\pi} N(R) \sin\delta \, e^{-(\mu H/\cos\delta)} \, d\delta \, d\varphi \, dR$$

Nous prendrons maintenant comme accordé que toute l'énergie du rayon cosmique est convertie en énergie d'ionisation. Le nombre d'ions dQ produits par l'absorption de l'énergie de rayons ultra gamma pour atteindre la somme dE sera $dQ = K\,dE$ où $K = 1/Ue$ la somme au dénominateur U_e étant le montant de l'énergie nécessaire pour ioniser un seul ion comme cela a été déterminé par nous dans les investigations antérieures. Nous sommes ainsi à même ici d'obtenir le nombre total d'ions q formés par seconde par cm^3 en V comme suit

$$(1) \quad q = \frac{\mu k K}{4\pi} \iiint N(R) \sin\delta \, e^{-(\mu H/\cos\delta)} \, d\vartheta \, d\varphi \, dR$$

Dans l'équation précédente on voit que l'intégration est prise sur une partie de la région externe de l'atmosphère terrestre où les rayons cosmiques sont plus intenses comme il fut antérieurement enregistré par des électromètres de ballon de haute altitude jusqu'à 26,5 miles, ou au-dessus de l'espace pour lequel l'angle δ varie de zéro à $\pi/2$ et φ de zéro à 2π et R entre les valeurs de R, et l'∞. Lo fonction N (R) a été considérée comme devant atteindre zéro à l'infini quand

$\int_{R_1}^{\infty}$ N (R) d R est fini, ainsi étant en accord avec

nos discussions préalables appuyées par les mesures et contrôlées mathématiquement. Nous trouvons maintenant que le nombre de rayons cosmiques d n pénétrant à travers ds, un élément d'une surface plane ou horizontale est :

$$dn = \frac{ds}{4\pi} \iiint N(R) \cos\delta \; e^{-(\mu H/\cos\delta)} \; d\delta \; d\varphi \; d R$$

Dans cette équation nous avons substitué cos δ à cos ψ puisque δ et ψ sont maintenant égaux. Dans l'équation suivante nous obtenons pour S le nombre de rayons cosmiques de haute fréquence par seconde, par cm^2 passant à travers la surface horizontale, ainsi :

$$S = \frac{dn}{ds} = \frac{1}{4\pi} \iiint N(R) \cos\delta \sin\delta \; e^{-(\mu H/\cos\delta)} \; d\delta \; d\varphi \; d R$$

Conformément aux résultats obtenus dans les équations (1) et (2) nous trouvons maintenant par intégration

$$S = \frac{q}{\mu k K} \frac{\int_1^{\infty} \frac{e^{-\mu H x}}{x^3} dx}{\int_1^{\infty} \frac{e^{-\mu H x}}{x^2} dx}$$

où $x = \sec\delta$ et k K donne le nombre d'ions qu'un rayon cosmique est capable de produire. Il est par conséquent égal à $5{,}5 \times 10^6$ pour un rayon cosmique ayant

une somme d'énergie correspondante à un coefficient d'absorption d'environ 1×10^{-6} par cm d'air.

Pour la valeur déterminée de μ nous obtenons

$$\int_1^\infty \frac{e^{-\mu H x}}{x^2} dx = 0,137 \quad \text{et} \quad \int_1^\infty \frac{e^{-\mu H x}}{x^3} dx = 0,104$$

où H égale 10,6 mètres pour l'équivalent d'eau de l'atmosphère terrestre mesuré au niveau de la mer. Nous savons déjà que q pour l'air est 1,4 ions et en employant ces valeurs, S sera égal à environ 0,2 rayon cosmique par cm^2 par seconde. Cette valeur cependant est sujette à changement dans les régions supérieures de l'Inde et au niveau de la mer près de l'équateur et autour du Groenland comme nous l'avons autrefois décrit dans certains de nos rapports.

— Puisque la surface de l'assiette d'argent que nous avons employée dans notre récente expérience est légèrement plus de 10 cm^2 on voit que deux rayons cosmiques sont promptement capables de passer à travers elle par seconde sans aucune difficulté. Nous savons aussi qu'il y avait approximativement 3.000 atomes de polonium actif se désintégrant chaque seconde. Si chaque rayon cosmique frappant le spécimen était suffisamment capable d'être la cause de la désintégration d'un seul atome, indépendamment du fait qu'il pourrait être nécessaire pour le rayon cosmique d'approcher d'une certaine distance du noyau de l'atome de polonium, alors il serait possible que le nombre total de rayons cosmiques communiqueraient aussi moins d'un dizième d'un pour cent de l'activité du polonium.

En considération de l'évidence expérimentale réremment acquise, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il y avait seulement un léger effet cosmique sur le taux de désintégration pour certaines des études entreprises dans l'une et l'autre des mines de zinc examinées.

A notre avis nous pensons que les récentes expériences exécutées dans les mines de zinc idaho et Missouri sont très importantes, vu la qualité des minerais de zinc qui à une profondeur de 1250 pieds agissent comme un bon bouclier à nos instruments sensibles.

Etant donné nos instruments de haute précision, les nouvelles données montrent que certaines particules de

rayons cosmiques voyagent à une très grande vitesse à travers l'atmosphère jusqu'aux rivières et lacs. La concentration ionique résultante par les rayons mous a été rapportée à l'échelle représentée par des courbes d'ionisation qui furent préparées pour convenir aux conditions actuelles des observations et mesures antérieures dans leurs emplacements respectifs.

Les records des ballons de sondage de haute altitude avec électromètres et les données obtenues avec de lourds électroscopes plombés, les compteurs de scintillation et les ultra-ionscopes submergés dans l'eau montrent un grand contraste entre le niveau de la mer et les altitudes atteignant plus de 19 miles. Les lectures les plus élevées que nous avons enregistrées furent 1004 ions à une altitude de 93000 pieds et 1121,3 ions à 102004 pieds au-dessus de l'Inde pendant l'Aurore Boréale du 21 Août et du 29 Septembre 1930. Cela et nos dernières recherches soutiennent nos discussions que quelques radiations viennent du soleil alors que les rayons de très courte longueur d'onde de la classe des ultra gamma viennent de distances loin au delà du système solaire.

Ces découvertes sont maintenant en accord avec les données des investigations des rayons cosmiques des Laboratoires de Recherche de la Marine des Etats-Unis, de l'Université de Chicago, de Colombia University, de la Société Royale Grecque d'Astronomie, de l'Académie des Sciences de l'Argentine et de la Commission de l'Energie Atomique des Etats-Unis ; cela aussi fut mentionné récemment dans les rapports techniques de la « Associated Press » qui commenta les découvertes de ce vaste monde des investigations des rayons cosmiques.

Les nouvelles données enregistrées appuient de plus les découvertes sur les rayons cosmiques et les recherches radioactives des Laboratoires Continentaux de Recherche et les Laboratoires Internationaux de Recherche et montrent que certains types de ces rayons mous continus de l'espace extérieur sont responsables d'évolution. Une comparaison des données intéressantes obtenues dans les diverses mines et à haute altitude avec de nouvelles données qui sont maintenant en train d'être recueillies de l'évidence même dans une profonde mine d'or de South Dakota, montrera quelque importante information dans un prochain article technique. On s'attend à révéler un contraste saisissant entre les rayons cosmiques des régions éloignées de l'es-

pace froid, les rayons solaires et les émanations des éléments radioactifs étudiés depuis le niveau de la mer jusqu'aux hautes altitudes.

En conclusion, Dr Smith assure de sa profonde estime le Professeur S. Voutzinas et Dr A. Einstein pour leurs suggestions de grande valeur dans les supputations mathématiques récemment faites dans ce travail, et les Professeurs H. Coutard, Allen E. Smith et M. E. Steinbach pour leur coopération avec un groupe de physiciens, leur contribution pendant ces expériences. Des remerciements particuliers sont adressés aussi à R. A. Smith, Dr W. J. Beman et Dr A. J. Molyneux pour leur assistance dans les instruments et les éléments radioactifs.

La traduction française de cette étude est dûe à

M. André NADAL.

Compte-Rendu des travaux de l'Académie en 1959

par

M. SESTON

Mesdames, Messieurs,

Une vieille dame, douairière aimable mais sérieuse, un peu repliée sur elle-même, gardienne inexorable de traditions vénérables mais peut-être un peu désuètes — telle est sans doute l'image que se font bien des gens de notre Académie. Et, de fait,, dans son salon de la rue Dorée, cette douairière reçoit à son jour, le vendredi deux fois par mois — mais, seuls sont admis en principe dans ce salon, des hôtes choisis par elle, les membres de l'Académie, résidants, non résidants et correspondants. Toutefois il n'est pas interdit aux Académiciens d'inviter des amis. Ainsi la porte du salon est-elle un peu entr'ouverte. Il serait peut-être souhaitable qu'elle le fût davantage. Il se dit en effet bien des choses intéressantes sous notre lustre, et qui mériteraient une diffusion plus large et surtout plus rapide, sans que le public cultivé soit obligé d'attendre la publication, tous les dix ans ou presque, des Mémoires de l'Académie. Vous pourrez vous en rendre compte par l'énumération (un peu sèche, je m'en excuse) des communications qui ont rempli et animé nos seize séances ordinaires de 1959.

La légende et l'histoire, la littérature générale ou occitane, Nimes et le terroir gardois ont occupé nos séances du vendredi. Il faut leur ajouter deux communications d'actualité scientifique et une de philosophie anecdotique.

Dans cette revue de nos travaux, nous allons descendre le cours des temps. Dans le domaine de la légende, M. le Professeur Fernand Robert, de La Sorbonne, membre non-résidant qui nous fait chaque année l'honneur de venir, avec l'érudition précise d'un des premiers hellénistes français de notre temps, mais aussi avec une chaleur et une clarté verbales capables d'avoir raison de toutes les ignorances, a fait revivre le mythe d'Œdipe et en a engagé les éléments primitifs, enfouis sous les apports successifs de l'imagination populaire ou de l'interprétation savante.

A la limite des temps historiques, M. Hutter a commenté les découvertes faites par l'archéologue égyptien Gonéion sur l'emplacement du site inexploré de la « Pyramide enseveli » de Sakkarah ; tragique aventure, puisqu'elle se termina par la mort du savant, qui se jeta dans le Nil, par désespoir d'être arraché à ses recherches par l'avancement que lui accordait son gouverenment.

— Un peu plus près de nous, mais encore bien loin sur les chemins de l'histoire, M. le Docteur Baillet, commantant les vestiges laissés par la civilisation étrusque dans le pays Toscan, a montré toute l'importance de ce peuple, prédecesseur de Rome dans la domination de l'Italie. Vous avez d'ailleurs pu apprécier cette belle communication, puisque M. le Docteur Baillet a bien voulu, l'automne dernier, la redonner au lycée de garçons, sous l'égide de l'Association Guillaume-Budé.

— Avec M. Sablou, nous quittons les terres lointaines pour revenir dans notre région, mais au moyen âge. Notre confrère a étudié pour nous la voie Régordane, qui reliait Nimes à la région de Clermont, en Auvergne. Son nom, que son étymologie permet de rattacher du latin « gurges » (gourg, gouffre), désignait une forêt près des Portes (dans le Gard) et maints lieux dits jusqu'à la haute vallée de l'Allier, pays de torrrents pleins de gourgs et de gorges. Ce n'est que peu à peu que la route a pris le nom de la région desservie par elle.

— C'est encore le moyen-âge qui attiré l'attention de M. le Bâtonnier Lacombe ; à son tour, ceelui-ci a dirigé la nôtre sur la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, fondée par le pape Innocent VI, qui y est enseveli. Cette communicationétait d'autant plus d'actualité que l'Etat a commencé la restauration de l'Abbaye. Ainsi sont promises aux historiens et aux artistes, dans un avenir prochain, de passionnantes observations.

— Notre XVIIIme a été abordé par M. Enjoubert. Analysant la correspondance du marquis de Mirabeau et de son frère le bailli, notre confrère a enrichi nos connaissances sur ce gentilhomme, à qui son libéralisme valut le titre de « auricus homos », et qui fut le père du grand tribun.

— M. le Bâtonnier des Guerrois, lui, a toujours eu une prédilection pour le XIXme siècle et l'histoire récente. Cette année sa curiosité s'est portée sur le roi Victor-Emmanuel III d'Italie. Ce souverain, par souci de rester dans la stricte ligne constitutionnelle, n'eut pas la force de prendre à deux reprises (à l'avènement de Mussolini et au cours de la dernière guerre) les mesures énergiques qui auraient peu grandement modifier le cours de l'histoire de l'Italie et, par contre coup, celui de l'Europe.

Passons maintenant aux communications sur la littérature. Elles ont occupé six de nos séances.

— M. le Docteur Baillet a évoqué la figure de Georges Courteline, à l'occasion du centenaire de sa naissance en 1858. « Boubouroche » et « La Conversion d'Alceste » sont les œuvres les plus assurées de durer ; elles permettront de survivre à un auteur qui a remis en honneur la gaieté au théâtre et qui a souvent fait preuve d'une « vis comica » digne de Molière.

— Notre regretté confrère, M. le Chanoine Bruyère, pour qui la vie et l'œuvre d'Alphonse Daudet n'avaient pas de secret a analysé le premier ouvrage de cet écrivain, les Amoureuses paru (il y a cent ans) en 1858. C'est un recueil de vers d'un jeune homme de 18 ans, des poèmes d'une facture habile, mais d'inspiration fort diverses où la religion et sa moquerie, l'amour et les amourettes, la nature et le boudoir, les rires et les larmes sont curieusement mêlées. Daudet devait écrire plus tard des œuvre plus profitables à sa gloire.

— Un écrivain peu connu parce qu'il dédaigna la gloire, qui passa sa vie à Troyes en Champagne où il était né en 1817, mais dont le nom, à lui seul était un Sésame capable de lui ouvrir les portes de l'Académie, puisqu'il s'appelait Charles des Guerrois, a fait l'objet d'une communication très fouillée de Mme Martin-Guis. Nous avons appris sur lui bien des choses : qu'il fut le secrétaire et longtemps l'ami de Sainte-Beuve, que ses ouvrages (prose ou vers) sont tout imprégnés de parfum virgilien, chantent les horizons enso-

leillés, les vallons ombreux et « les épis frisonnant sous un vent de surprise ». Son œuvre est restée en grande partie inédite.

— Mlle Lavondès nous a fait le récit de la vie de Selma Lagerlöf, l'auteur suédois de la Saga de Gesta Berling. Nous l'avons suivie dans son enfance heureuse à la résidence familiale de Morbacka, puis, dans les vicissitudes d'une vie souvent attristée par des infirmités, mais puisant dans le travail et la méditation les éléments d'œuvres très prenantes, qui lui ont valu le prix Nobel de Littérature.

— Vous ne vous étonnerez pas que l'année du centenaire de Mireille ait inspiré à certains de nos confrères des études sur Mistral. M. le Chanoine Bruyère a retracé les relations de Mistral et du poète nimois Jean Reboul. Ce fut notre compatriote qui révèla à Lamartine la valeur hors de pair de Mireille et, par les sages conseils qu'il donna à Mistral, contribua à lui faire prendre la décision de ne pas abandonner la Provence.

— M. l'Inspecteur Lignières nous a conté l'histoire des relations de Mistral et des Catalans. Commencée dans l'enthousiasme, la collaboration de Mistral et des Catalans se refroidit un peu larque le mouvement Catalan prit un aspect nettement séparatiste vis-à-vis de l'Espagne, mais des rapports étroits, bénéfiques pour les Catalans comme pour les Provençaux continuèrent sous l'égide de l'idée latine et firent sentir aux uns et aux autres « la nécessité d'un idéal plus élargi de fraternité occitane ».

— Nimes et le pays gardois ont eu, bien sûr, eux aussi leur place dans nos séances. M. Gibelin nous a fait faire le tour de ville à Nimes en 1880 : vieilles rues four à chaux de la place Balore, ouvriers en taïole, resquilleurs du théâtre, cafés Peloux, Tortoni, hôtel du petit Saint-Jean, personnages en vue d'une époque heureuse — choses et gens marquées de traits pittoresques et bien personnels, tels qu'on n'ent voit plus dans l'uniformité que nous vaut une civilisation technique et nivelleuse.

— M. le Chanoine Bruyère, parlant aussi de Nimes, a dessé devanrt nous les figures curieuses de quelques voyageurs anglais qui ont visité notre ville au XVIII^me^ siècle: John Breval, sir Vraschall, Philip Thickness, sir Cradock, l'écrivain Arthur Young, tous furent fortement impressionnés par nos monuments et chacun

d'eux, suivant son temparément, se plut à souligner les traits marquants de notre bonne ville, depuis son protestantisme jusqu'à l'amabilité hospitalière de jolies nimoises.

— Sortons de Nimes pour nous rendre à Parignargues. M. Noé, membre correspondant, rappelle le souvenir de Louis Bousquet, qui naquit dans ce joli village de notre banlieue. Louis Bousquet est l'auteur de la célèbre chanson « La Madelon ». La Madelon fut composée à Paris en 1913 d'après des souvenirs de service militaire rapportés d'Algérie par son auteur. Vous savez quel succès elle eut auprès des soldats de 1914.

— M. le Bâtonnier Fabre, lui, nous a entraînés à Uzès. Il a glané dans les archives de notre voisine, maintes anecdotes sur les choses et gens du vieil Uzès, anecdotes fort plaisantes comme les Comptes de cuisine du couvent des Cordeliers au XVI^me^ siècle, le trop galant coiffeur de la duchesse d'Uzès ou le massacre des chats d'Uzès en 1775 — éléments de la petite histoire qui délassent des événements de la grande.

— Toutes les communications que je viens de citer ont trait au passé. L'actualité nous a valu deux passionnants exposés. L'une de M. le Conservateur Flaugères sur les inondations de 1958 dans le Gard, leurs causes et les moyens de les prévenir. Cette causerie, marquée du sceau de la compétence et de la science de son auteur, mériterait d'être largement diffusée dans toute la région gardoise.

— M. André Nadal, de son côté, a abordé le prtoblème posé par les « soucoupes volantes ». Je ne vous en dirai rien : vous allez en entendre l'essentiel dans quelques instants.

— J'en aurai terminé avec l'énumération des sujets traités dans nos séances ordinaires, en citant la communication de M. Etienne Velay, intitulée : « Le mot de la fin ». Il s'agit des dernières paroles prononcées devant la mort par quelques personnages cilèbres, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Charlotte Corday, en passant par Montaigu et Léonard de Vinci. De la diversité de ces propos tenus à l'approche de l'heure dernière, on peut, emble-t-il conclure qu'ils sont le dernier reflet de la façon dont leurs auteurs ont conçu et conduit leur vie.

— Rappellerai-je maintenant la participation de notre Compagnie aux fêtes du centenaire de Mireille ?

Grâce à la bienvellance de la Municipalité, l'Académie a reçu solennellement à l'Hôtel-de-Ville les personnalités marquantes et les dirigeants de Félibrige : le représentant de l'Ambassadeur de Suède, M. André Chamson, de l'Académie Française, M. le Capoulié Rostaing et bien d'autres. Je n'insiste pas : cette séance, qui avait attiré un nombreux public, est certainement présente à votre souvenir.

Que vous dire de plus sur notre Compagnie ? Elle a été durement frappée en 1959 par la mort de deux des plus anciens de ses membres : M. Marcel Coulon en Janvier, M. le Bâtonnier Jean Bosc, en Octobre. Par contre elle a eu le plaisir d'accueillir deux nouveaux confrères, M. le Parteur Barde, qui a succédé à M. Hubert-Rouger et M. André Nadal, qui a pris la place de M. Marcel Coulon.

Excusez, Mesdames et Messieurs, la sécheresse et la monotonie de cet exposé. Il est traditionnel ; mais il était aussi nécessaire, pour que vous ayez le sentiment que, dans la semi-claustration de son hôtel de la rue Dorée, la vieille dame de 278 ans ne s'endort pas dans son fauteuil, qu'elle est bien vivante et ne demanderait pas mieux que de se manifester devant un plus large public, si le pouvoir ou l'occasion lui en étaient donnés, car elle aurait toujours quelque chose d'intéressant à dire au public cultivé de notre bonne ville de Nimes.

Allocution

par
M. PAGANELLI
Inspecteur Général Honoraire

Mesdames, Messieurs,

Que dire, que faire, lorsque la plus vénérable de nos Académies provinciales, — et non la moins prisée, — au renouvellement rituel du Bureau, vous prie de vous asseoir dans le fauteuil vacant de son Président ?

Obéir, remercier, se féliciter de cet honneur et de cette charge qui, bien que constituant une promotion à l'ancienneté, — en l'espèce, une ancienneté majeure, si je puis dire, — n'en offrent pas moins une distinction digne d'envie et comme un stimulant de jeunesse. Pour mon humble part, j'en accepterais volontiers l'augure.

Monsieur le Président sortant, mon ami Henry Seston, vous présentera, dans quelques instants, la synthèse de curiosités aussi variées que fécondes, de recherches aussi approfondies que personnelles, de communications aussi objectives qu'élégantes, — bref, l'évocation d'un labeur continu, modeste, désintéressé, marqué, — on doit le déclarer, — marqué au coin des méthodes les plus modernes et les plus antiques ; unissant, dans son domaine, la science la plus sûre à l'humanisme le plus délicat.

Mais ce que Monsieur Seston ne dira pas, c'est l'affabilité courtoise, le dévouement constant, l'autorité simple que ses confrères ont goûtés avec reconnaissance ; c'est sa manière généreuse et réservée, — son style fait de mouvement mesuré et d'ordre discret. Je retrouverai, après lui, les mêmes collaborateurs, qui secondent et éclairent, si bien, le Président dans ses fonctions, — et M. le Bâtonnier Lacombe, notre secrétaire perpétuel et M. le Bâtonnier des Guerrois ; M. le

Conservateur des Eaux et Forêts, Flaugères et M. l'Ingénieur des Mines, Livet. Je me réjouis, aussi, de pouvoir compter sur M. l'Inspecteur d'Académie Lignières, élu Vice-Président.

Je prends la liberté de les unir tous, publiquement, dans la même confiance et la même amitié confraternelle.

Mesdames, Messieurs,

Quelle vieille chose, n'est-ce pas ? qu'une Académie ! et certains penseront quelle institution surannée et quel puéril esprit d'imitation ! Passe encore pour la grande, mais les autres... Erreur ! la grande se défend toute seule ; et les autres... également... toutes proportions respectées. « Institution », déclare une page officielle et récente, « Institution d'une Cité, encore plus que d'une ville, foyer régional de liberté et de probité intellectuelle, l'Académie de Nimes est une de ces fondations savantes qui, en France et à l'étranger, offrent aux yeux de l'esprit non seulement le noble reflet d'une tradition et d'un idéal mais le véritable rayonnement d'une âme ». Tél est, en effet, Mesdames et Messieurs, notre idéal. En fait, et que l'on ne nous taxe pas de superbe, nous nous efforçons de n'être ni un Conservatoire ni un Cercle ; que l'on nous prît pour Salon, nous serions satisfaits, — un salon d'honnêtes gens, cultivés sans mandarinat ; distingués, sans prétention ni préciosité ; réservés, sans égoïsme ; indulgents, sans scepticisme ; de bonnes manières, sans être mondains ; une sorte de Rotary supérieur, sans banquets (que les Rotariens me pardonnent !) et qui, par cooptation, choisit ses membres et les rassemble dans une même foi, — lucide, volontaire, — dans un même amour de la civilisation et de la culture, — un amour et une foi, sûrs d'œux-mêmes, mais qui ne vont plus, sans une pointe d'inquiétude.

A vous, Mesdames, à vous, Messieurs qui, par votre présence, manifestez que nous nous comprenons et à qui j'adresse un respectueux, un amical merci, je ne peux mieux exprimer cette inquiétude, « devant les dieux que nous perdons », qu'en me référant à l'un des Douze poèmes de Paul Valéry, — poèmes inédits jusqu'ici et ranimés par la grâce magistrale de cet autre Méditerranéen, qui a nom Octave Nadal. A regret et pour conclure, j'évoquerai seulement ces derniers

vers où, — pressentant le déclin des Cygnes harmonieux et des penseurs les plus divins...

— « Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite » —
Le Poète, hélas ! en note déjà l'adieu !
« Déjà le Cygne cède, et dans la nuit sonore
S'envolera demain.
Le parfum de Platon lentement s'évapore
Du souvenir humain ».

Les Soucoupes volantes

par

M. André NADAL

Monseigneur,
Monsieur le Maire,
Mesdames, Messieurs,

Les soucoupes volantes existent-elles vraiment ? Telle est la question que se posent encore un très grand nombre de personnes. Les controverses plus passionnées que scientifiques suscitées depuis une douzaine d'années doivent être oubliées afin d'examiner le problème sous son vrai jour.

Sans autre préambule, nous allons rappeler tout d'abord brièvement l'origine du phénomène soucoupe.

— L'affaire la plus étrange de notre époque disent à l'unisson les auteurs français ou étrangers, les romanciers des soucoupes volantes, l'affaire la plus étrange débute le 24 Juin 1947 lorsque l'homme d'affaires **Kenneth Arnold** pose son avion personnel sur l'aérodrome de Yakima près de Washington, il est sur le coup d'une intense émotion, il vient d'apercevoir il y a à peine vingt minutes **neuf disques argentés,** évoluant à quelque 2.000 kms à l'heure. Pour ces disques, vu leur forme, Kenneth Arnold invente l'expression de **« flying saucers » « soucoupes volantes ».**

Six mois plus tard, le 7 Janvier 1948 dans le Kentucky a lieu le premier drame. Au-dessus de la base américaine de Godman, le capitaine Mantell qui totalise plus de 3.000 heures de vol se lance à la poursuite d'un **disque gigantesque.** Par radio, Mantell à trois heures de l'après-midi en fait la description : « Je me rapproche de l'objet pour avoir une bonne vision. Il est

exactement au-dessus de moi, en face, et marche à une vitesse à peu près moitié de la mienne. Il semble métallique et sa taille est effrayante, au moins 150 mètres de diamètre. Je vais grimper pour me rapprocher ». Puis, quelques minutes après on entend encore la voix de Mantell : « L'objet monte. Il a pris de la vitesse et marche aussi vite que moi c'est-à-dire à 600 kms à l'heure. Je vais grimper jusqu'à 7.000 mètres et si je ne le rattrape pas j'abandonne la chasse ».

Ce fut le dernier message de Mantell à la tour de Godman Base.

Quelques minutes plus tard, un appel de la tour ne reçut aucune réponse. Aussitôt le colonel ordonna aux deux autres chasseurs de rechercher leur capitaine. L'un d'eux monta à onze mille mètres, vola jusqu'à 160 kms vers le sud et ne trouva rien. Mantell avait disparu et la soucoupe aussi.

Les recherches à terre furent malheureusement positives, il fut établi que quelques minutes après que Mantell eut annoncé son intention d'approcher l'objet, son avion se disloqua dans l'air. On ne sut jamais pourquoi. On retrouva les débris éparpillés.

Ainsi s'était terminée la première chasse à la soucoupe volante par la mort du chasseur. Plusieurs suppositions ont été faites sur la mort de Mantell, entre autres l'asphyxie ; quant à la soucoupe il est à présent admis avec le Professeur américain Menzel, Directeur de l'Observatoire de Harvard, qu'elle n'était purement et simplement qu'un **faux-soleil** causé par les cristaux de glace d'un cirrus situé plus haut que Mantell ne pouvait jamais monter.

Je rappelle rapidement comment est causé ce phénomène naturel : **le faux-soleil.**

Certains nuages notamment les cirrus, sont composés de fins cristaux de glace qui dans l'air calme tombent doucement, tous orientés de la même façon. S'ils sont plans, la face plane est verticale, s'ils sont en forme d'aiguille, l'aiguille est aussi verticale, de telle façon que la résistance de l'air est minimum. Les rayons solaires sont refractés en traversant les cristaux de glace qui ont des faces et ces faces forment prisme ; les différentes directions de réfraction donnent naissance à une très belle figure : **le halo.**

Entourant le soleil il y a deux cercles, le halo intérieur et le halo extérieur, à la différence de l'arc-en-ciel toujours placé du côté opposé au soleil, le halo

a le soleil à son centre. Passant par le soleil et parallèle à l'horizon il y a souvent une bande lumineuse blanche appelée le cercle parhélique où se trouvent un certain nombre d'images du soleil, accumulations de lumière, connues sous le nom de **parhélies ou faux-soleils.** Les deux plus brillantes sont situées à l'intersection du halo intérieur et du cercle parhélique. D'autres images secondaires portant différents noms peuvent composer aussi quelquefois le halo. Néanmoins le phénomène est très rarement complet, on ne voit le plus souvent qu'un parhélie ou faux-soleil. Eh bien ! les observations des soucoupes volantes dues à la vue d'un élément du halo solaire sont nombreuses, toutefois l'illusion due à l'observation d'un faux-soleil promise à la célébrité est bien celle qui a provoqué certainement la mort du capitaine Mantell.

Un des principaux arguments de ceux qui nient l'existence des soucoupes est que les astronomes n'en ont jamais vues. Présenté de cette façon, je crois l'argument de peu de poids, car le phénomène « soucoupe volante » rapporté par ses témoins, ne se déroule pas dans le ciel des astronomes, mais dans celui des météorologistes, des aviateurs, des promeneurs. Ce qui est grave pour le problème des soucoupes, ce n'est pas que les astronomes n'en aient jamais vues, mais qu'ils n'aient jamais voulu accorder à ce problème une seule minute de leur temps.

Cependant, un astronome et non des moindres a fait le récit de ce qu'il a vu un soir d'été et que l'on peut classer sous la rubrique « soucoupe ».

Cet astronome est **Clyde Tombaugh** qui en 1930 **découvrit Pluton,** la neuvième planète du système solaire. Son témoignage, cela va de soi, fut une des pièces maîtresses du dossier américain « soucoupes ».

« J'aperçus, dit Clyde Tombaugh, l'objet à 11 heures environ dans la nuit du 20 Août 1948, alors que j'étais dans la cour arrière de ma maison à Las Cruces New Mexico. Je regardais par hasard au zénith admirant le beau ciel transparent d'étoiles, quand soudain je découvris un groupe géométrique de **rectangles lumineux** de teinte vert bleuté pâle.

Ma femme et sa mère étaient assises dans la cour avec moi et elles le virent aussi. Le groupe circulait en direction sud-sud-est puis les rectangles séparés s'amenuisèrent et le champ de vol devint plus restreint. Puis tout s'estompa et disparut à 35° environ au-des-

sus de l'horizon. Le temps total de visibilité fut de trois secondes environ. J'étais trop abasourdi pour compter ces **rectangles lumineux** ou pour retenir d'autres particularités auxquelles j'ai pensé par la suite. Il n'y avait aucun son. J'ai scruté durant des milliers d'heures le ciel nocturne mais je ne vis jamais un spectacle aussi étrange que celui-ci. Les rectangles lumineux étaient de faible luminosité et si la pleine lune avait été dans le ciel, je suis certain qu'ils n'auraient pas été visibles. Clyde Tombaugh ajoutait : je ne crois pas qu'une autre planète dans le système solaire en dehors de la Terre possède les conditions nécessaires pour maintenir une vie normale, il peut y avoir des planètes « favorables » gravitant autour d'autres étoiles mais qui sont infiniment plus éloignées de nous. Je ne sais si les soucoupes volantes existent, si elles sont extra-terrestres ou non, aussi suis-je neutre en la question ! ».

Officiellement le phénomène resta inexpliqué et classé sous le nom général de : **mystérieux objet céleste,** en abrégé M O C. Je reviendrai un peu plus loin avec une explication fort pertinente de **Menzel** sur la vision de **Clyde Tombaugh.**

Inutile de dire que je laisse délibérément de côté, les centaines d'observations de soucoupes d'intérêt tout à fait secondaire qui n'ont pas résisté longtemps à une explication afin de pouvoir mettre en valeur que les cas les plus typiques soit par la qualité des témoins et des témoignages soit par les difficultés réelles, véritables qu'ils opposent à une explication rationnelle.

Disons dès maintenant que les **avions** et même les **oiseaux de proie** éclairés dans de certaines conditions par les rayons du soleil couchant ont été très souvent pris pour des soucoupes.

Les **météores,** en particulier les **étoiles filantes** sont responsables d'un certain nombre de méprises. On sait que la Terre est constamment bombardée par de tout petits cailloux, des grains de poussière de quelques centigrammes ou grammes appelés très improprement **étoiles filantes** qui pénètrent dans la haute atmosphère à une vitesse relative comprise entre 10 et 70 kms à la seconde.

La vitesse même de l'étoile filante est d'environ 40 kms à la seconde ; la vitesse de la Terre sur son orbite étant de 30 kms si l'étoile filante va dans le sens opposé à celui de la Terre les vitesses s'ajoutent 40 et 30 donnent 70 kms, dans le cas contraire qui est beau-

coup plus rare, les vitesses se retranchent 40 — 30 = 10 kms, dans ce cas l'étoile filante décrit le ciel très lentement.

D'après l'astronome anglais Newcomb, il pénètre chaque jour dans l'atmosphère terrestre un milliard d'étoiles filantes.

Ces particules échauffent tellement l'air que celui-ci devient lumineux et conducteur sur leur passage, mais elles s'usent rapidement et la plupart d'entre elles s'évanouissent dans l'air avant d'atteindre le sol. Elles sont ainsi brillantes à une altitude d'une centaine de kilomètres. Parfois la Terre traverse des courants de météores ce qui donne l'impression de véritable pluie d'étoiles filantes, paraissant toutes provenir, par un effet de perspective, d'un même point du ciel: le radiant.

Ajoutons que l'air étant conducteur de l'électricité sur leur passage, il devient capable de réfléchir temporairement les ondes radio-électriques ce qui permet la détection des météores au radar.

On a ainsi découvert ces derniers temps l'existence d'importantes pluies d'étoiles filantes diurnes, impossibles à voir évidemment dans la lumière du jour, mais mises en évidence grâce au radar.

Aimé Michel dans son livre «Lueurs sur les Soucoupes volantes» cite que le 6 Avril 1948 à White-Sands on a vu un objet à l'altitude de 100 kms se déplaçant à 28.000 kms à l'heure, c'est-à-dire à 7 ou 8 kms à la seconde, c'était suivant toute probabilité une étoile filante très, très lente et faisant vraiment illusion. Le 29 Avril 1950 près de Washington ont été vues plusieurs soucoupes se suivant rapidement, il s'agissait sans aucun doute d'une observation se rapportant à la pluie d'étoiles filantes d'Avril : les lyrides.

Ont été également pris pour des soucoupes les **ballons** lancés par des stations de **météorologie** ainsi que les **ballons sondes lumineux.**

Un grand nombre d'observations de soucoupes peuvent être attribuées à des **phénomènes de mirages** qui sont dus comme on sait aux inégalités de température qui peuvent provoquer des inégalités de densité dans l'atmosphère, lesquelles entraînent à leur tour la réfraction des rayons lumineux.

L'observation d'**Arnold Kenneth,** le père des **«soucoupes volantes»,** le 24 Juin 1947 est à coup sûr due à un mirage. Les **neuf disques brillants** que voyait Ar-

nold Kenneth voyageant dans son avion personnel se détachaient sur la neige des montagnes. « Ils étaient plats, dit-il, comme une poêle à frire et tellement lisses qu'ils réfléchissaient le soleil comme un miroir ». Il s'agissait vraisemblablement de **mirages,** de **réflexion des rayons solaires sur des tourbillons d'air.**

Le principe essentiel de beaucoup d'explications du Professeur Menzel, Directeur de l'Observatoire de Harvard est fondé sur la différence des **indices** de réfraction des couches d'air horizontales qui forment l'atmosphère.

Ce qu'on appelle la « **soucoupe suiveuse** » n'est rien d'autre d'après lui que l'objet, l'avion par exemple, mais vu à deux endroits différents en raison des deux chemins que les rayons de lumière ont pu parcourir pour atteindre notre œil. J'insiste un peu.

Nous avons tous connu, pour la première fois sur les bancs du collège, l'expérience de la pièce de monnaie qui placée au fond d'une cuvette pleine d'eau est vue relevée et semble ainsi se trouver à un endroit où elle n'est pas. Dans cette expérience il y a **une** pièce de monnaie et on n'en voit **qu'une.** L'expérience que je vais à présent signaler dérive de la précédente bien qu'étant un peu moins simple, elle est surtout moins connue, un enfant peut la réaliser : dans la cuvette pleine d'eau avec au fond la pièce de monnaie on enfonce dans l'eau en le maintenant incliné un verre vide à fond bien plat. On se place à une position éloignée de la verticale par rapport à la pièce de monnaie et on tient le verre de manière que son fond soit perpendiculaire au regard. On est étonné d'apercevoir cette fois-ci **deux pièces de monnaie,** une à travers le fond du verre et une autre à côté du verre à travers l'eau.

Dans le phénomène de la « soucoupe suiveuse » l'eau est remplacée par l'atmosphère et pour certaines positions privilégiées par rapport à l'œil d'un avion par exemple, (position privilégiée obtenue tout à l'heure grâce au verre vide), l'œil peut voir deux avions au lieu d'un seul, le second étant la « soucoupe suiveuse » c'est-à-dire si vous le voulez bien un avion fantôme qui disparaîtra immédiatement quand les circonstances favorables de vision auront disparu.

Afin de revenir à la fameuse vision de l'astronome Clyde Tombaugh, je vais essayer d'indiquer à présent,

ce qu'est une **inversion de température** ainsi qu'une **lentille dite atmosphérique.**

A partir du sol la température jusqu'à la stratosphère baisse à peu près de un degré chaque fois qu'on s'élève de 150 mètres. Mais il peut arriver que cette loi se détraque, la température commence par baisser, puis elle augmente, puis elle baisse de nouveau. Il y a une couche d'air chaud entre deux couches d'air frais. On dit qu'il y a inversion de température et le mirage est double.

Dans le premier mirage, pour un observateur en avion situé au-dessus de la couche d'air chaud, les rayons étant incurvés vers le haut à cause de la réfraction, une étoile peut paraître au-dessous de l'avion, comme posée quelque part sur la terre, l'œil voit en effet l'objet dans le prolongement de la dernière partie du trajet des rayons qui le frappent. Si au lieu d'une étoile c'est un avion, l'observateur pourra voir la lumière de l'avion sans apercevoir l'avion lui-même ce qui est évidemment un phénomène étrange. Un exemple connu d'une pareille méprise est celui du pilote Gorman qui le soir du 1er Octobre 1948 poursuivit une soucoupe qui n'était autre qu'une boule lumineuse apparemment immatérielle.

Dans le second mirage pour un observateur situé au-dessous de la couche d'air chaud les effets peuvent être plus étranges encore. Les rayons étant ici incurvés vers le bas, l'œil voyant toujours l'objet dans le prolongement de la dernière partie du trajet des rayons qui le frappent, l'observateur pourra contempler en plein ciel les phares d'une auto ou les fenêtres d'une maison éclairée.

Ceci dit, une **lentille atmosphérique** est produite par une turbulence de l'air à la surface de contact de deux couches atmosphériques de températures différentes. Cette turbulence peut conserver pendant quelques secondes à la lentille sa forme géométrique et aussi sa distance focale.

Or nous savons que Clyde Tombaugh, l'astronome qui a découvert Pluton, a vu de sa terrasse pendant trois secondes seulement le phénomène des rectangles lumineux. Voici ce que dit **Menzel** au sujet de la vision de son collègue Clyde Tombaugh.

« Je pense que la cause du phénomène est quelque réflexion sur un léger rideau de brume probablement juste au-dessus de la tête des observateurs ; la

source lumineuse pourrait avoir été une maison proche ou lointaine ou un groupe de maisons ou les lumières d'une rue ou encore des phares d'auto. Pour qu'il y eut image véritable il fallait alors qu'une lentille atmosphérique convergente fusse interposée entre la maison et le ciel, l'écran à son foyer étant la brume ».

J'ajouterai qu'une lentille atmosphérique est assurément imparfaite et se déforme au vent, l'image qu'elle donne de l'objet ramassé au sol doit voler ça et là pour finalement disparaître rapidement, ce qui expliquerait la vision très courte de trois secondes de Clyde Tombaugh qui est considéré comme le témoin le plus illustre d'une apparition de soucoupe volante.

Sont responsables aussi de réelles méprises les **taches lumineuses** de faible durée sur les nuages, une minute en général, des **projecteurs néphoscopiques.** En visant au télémètre ces taches à une distance connue du projecteur, on a les éléments d'un calcul trigonométrique simple donnant la hauteur du nuage.

Au-dessus du Kent, le 3 Novembre 1952, deux officiers de la R.A.F. évoluaient à 7.000 mètres d'altitude, lorsque sur leur droite à une dizaine de kilomètres des avions surgit un objet volant à grande vitesse. « On aurait dit une gigantesque balle de tennis qui émettait une lueur aveuglante » précisèrent les deux pilotes dans leur rapport. Tous les journaux outre-Manche parlèrent longtemps de cette nouvelle soucoupe.

Or, à la suite d'une enquête sérieuse et bien menée par le Centre de Recherches sur les « M O C » situé non loin de Whitehall à Londres, la soucoupe aperçue au-dessus du Kent n'était autre qu'un **ballon géant très particulier** de **60 mètres de diamètre,** peint à l'aluminium, ballon utilisé parfois par les savants pour l'étude des **rayons cosmiques.**

Les **planètes mêmes,** à leur lever et à leur coucher, ont été prises pour des soucoupes, notamment **Vénus** et **Jupiter.**

Les **étoiles** aussi ont subi le même sort. Il y a quatre ans deux aides-techniques de l'Observatoire de Haute-Provence, téléphonent à M. Fehrenbach, Directeur de l'Observatoire de Marseille. C'est le crépuscule. Très excités, ils décrivent une soucoupe volante rose, bien visible dans le couchant du soleil. Devenue temporairement invisible, ils la découvrent à nouveau jetant des feux alternativement verts et rouges. M. Fehrenbach excédé, coupe la communication et rappelle

peu après un autre technicien plus réfléchi. Celui-ci donne une description précise de l'objet que M. Fehrenbach identifie immédiatement comme un ballon-sonde.

Ce n'est pas tout, celui-ci visible dans les rayons du soleil couchant avait disparu n'étant plus éclairé. Les deux aides-techniques de tout à l'heure, observateurs de soucoupes, cherchant à l'horizon avaient vu un objet brillant qu'ils crurent être la même soucoupe. Il s'agissait, en réalité de **Capella,** la Chèvre, la splendide étoile « du Cocher, une des plus belles du ciel boréal qui scintillait fortement en raison de sa proximité de l'horizon.

En été et en automne 1954 une folle épidémie de « soucoupite aigue » s'abattit sur la France, elle transforma en « M O C » des ballons sondes, des étoiles filantes, des météores de tous genres, des avions, des oiseaux mêmes.

A plusieurs reprises on a vu des soucoupes suivre des avions militaires ou civils.

«Leurs manœuvres indiquaient que c'étaient des rencontres délibérées pour étudier les caractéristiques de nos engins » est allé jusqu'à écrire le journaliste Charles Garreau dans son livre « Alerte dans le Ciel ». Nous avons dit ce qu'étaient ces « soucoupes suiveuses », l'image même plus ou moins déformée de l'avion.

A plusieurs reprises des soucoupes se sont manifestées aux abords immédiats ou au-dessus d'aérodromes, semblant étudier les départs et les arrivées d'avion. La plus spectaculaire fut celle d'Orly dans la nuit du 17 au 18 Février 1956, repérée au radar. C'était un pur fantôme dû aux divagations de l'écran radar, divagations maintenant familières et provenant peut-être de l'inversion de température ou encore de l'ionisation dans les hautes couches de l'atmosphère. La chose est discutée.

Des journaux ont fait des statistiques sur les apparitions des soucoupes et sont arrivés à la conclusion que les années paires 1948-1950-52-54 et 56 ont été des années riches en apparitions, il y a eu un certain entr'acte en 58, nous verrons cette année !

Comment expliquer cela écrivent les romanciers des soucoupes ? L'accord n'est pas unanime, deux opinions se font jour, l'une estime que cette alternance, cette période de deux ans est due au rapprochement correspondant de la planète Mars, ce qui revient à conclure implicitement que les pilotes des soucoupes sont des Martiens ; l'autre opinion est qu'il se trouve en un point

quelconque de l'espace interplanétaire un obstacle (astre noir, écran d'astéroïdes ou autre phénomène) qui se présente tous les deux ans entre la Terre et la planète d'origine des soucoupes.

Aux nombreux et divers phénomènes naturels que nous venons d'examiner et qui peuvent faire illusion, ajoutons **l'éclair en boule** phénomène rare il est vrai et encore mal expliqué.

Il y a lieu d'ajouter aussi pouvant faire illusion surtout au radar des **parties** de **certaines aurores de basse latitude.**

On sait que le Soleil envoie dans l'espace des jets de protons de grande vitesse. Ces particules peuvent pénétrer dans l'atmosphère. D'ordinaire elles forment les aurores boréales dont les plus belles sont les aurores en draperies. Leur altitude moyenne est supérieure à 100 kms. Elles changent d'aspect avec rapidité. Les jets de proton s'enroulent le long des lignes de force du champ magnétique terrestre. Les particules les plus rapides peuvent produire des aurores de basse latitude, les moins rapides apparaîssent dans les régions polaires, là où elles peuvent s'approcher de la Terre. Ces aurores boréales, le savant **Arrhénius** en a démontré le mécanisme ainsi que le physicien français **Bravais,** le professeur **Birkeland** les a reproduites en laboratoire. Nous connaissons sur elles, la belle page de **Michelet,** écrite d'après le rapport même de Bravais à l'Académie des Sciences, page que si vous le voulez bien nous relirons ensemble :

« D'abord un rideau sombre s'élève, des brumes violettes, mais assez transparentes pour voir les étoiles à travers. Plus haut une lueur d'incendie. Lueur ? Bientôt lumière.

Un grand arc lumineux apparaît, les deux pieds posés sur le sombre horizon. L'arc s'élève lentement, toujours plus lumineux. Des observations et calculs de Bravais il résulterait qu'il monte aux limites extrêmes de l'atmosphère, plus de vingt-cinq lieues de hauteur et peut-être à cinquante lieues. Hauteur prodigieuse, celle de la région où l'étoile filante, le bolide deviennent lumineux et incandescents. Certes, rien de si grand ne se voit en ce monde.

Rien de plus solennel. La Terre entière assiste, on peut le dire ; elle est spectateur et acteur. La veille, ou plusieurs heures d'avance, sa préoccupation est partout constatée par l'aiguille aimantée. Dans tout l'hé-

misphère boréal l'aiguille est émue, agitée, et, même de l'un à l'autre pôle. Lorsque le phénomène se passe au pôle austral jusqu'au nôtre on est averti.

Mais voilà que dans l'arc majestueux d'un jaune pâle, dans sa paisible ascension, éclate comme une effervescence. Il se double, se triple, on en voit souvent jusqu'à neuf. Ils ondulent. Un flux et reflux de lumière les promènent comme une draperie d'or qui va, vient, se plie, se replie.

Est-ce tout ? le spectacle s'anime. De longues colonnes lumineuses, des jets, des rayons sont dardés, impétueux, rapides, changeant du jaune au pourpre, du rouge à l'émeraude. Ils jouent ? ou se combattent ? Les premiers qui les virent, nos vieux navigateurs, croyaient y voir un bal. Pour un œil pénétrant, un cœur plus attentif aux émotions de la nature, c'est tout un drame. On n'y peut méconnaître le frémissement d'âmes captives, leurs profondes palpitations. Puis des alternatives, des appels, des répliques violentes, des oui, des non, des défis, des combats, des victoires et des défaillances. Parfois des attendrissements, comme ceux de la fille des mers, qui flamboie la nuit, la méduse, quand tour à tour sa lampe rougit, languit, pâlit.

Un témoin tout ému paraît prendre à ce drame une vive part, l'aiguille aimantée. Par ses agitations, elle correspond visiblement et s'intéresse à tout, en exprime les phases, les crises, les péripéties. Elle paraît troublée, effarée, affolée (c'est le mot qu'emploient les marins).

Mais personne n'est calme à voir cela. Un si prodigieux mouvement sans aucun bruit, cela paraît moins nature que magie. Dans les lugubres lieux où l'on voit ce spectacle, il n'est pas égayant, mais d'un effet funèbre. Quelle sera l'issue ? La Terre est inquiète. Qui vaincra, qui l'emportera de ces lumières vivantes ? Les deux pôles se le sont demandé.

Il est onze heures du soir. Voici le grand moment. Le combat s'harmonise. Les lumières ont lutté assez. Elles s'entendent, se pacifient et s'aiment. Elles montent ensemble dans la gloire. Elles se transfigurent en sublime éventail, en coupole de feu, sont comme la couronne d'un divin hyménée.

A l'âme terrestre, magnétique, reine du Nord, l'autre s'est mêlée, l'électrique, la vie de l'Equateur.

Elles s'embrassent, et c'est la même âme ».

Cette description de Michelet, pleine de poésie, concerne les aurores boréales proprement dites. Les autres aurores de **basse latitude** sont produites par des jets de proton très rapides. Certains jets de particules particulièrement serrées peuvent produire sans aucun doute, certains des phénomènes détectés au radar et visuellement qui ont fait illusion, comme par exemple celui de l'aérodrome de Washington dans la nuit du 19 au 20 Juillet 1952.

Les principales caractéristiques des soucoupes volantes sont tout d'abord les **vitesses énormes** qu'elles peuvent atteindre, ensuite leur **changement d'aspect,** objet sphérique à un instant donné, elliptique ou lenticulaire un instant après, enfin **leur silence.** On ne peut imaginer qu'un objet se déplace rapidement dans l'air sans produire le moindre bruit, c'est pourtant ce que font les soucoupes, sauf rares exceptions le phénomène soucoupe est rigoureusement silencieux.

Pour expliquer cela, voulant que la soucoupe soit une réalité, un jeune officier français, le **lieutenant Plantier** exposa une théorie dans la revue officielle de l'Armée de l'Air où il imagine que les soucoupes volantes sont propulsées à l'aide de la **mystérieuse énergie cosmique, propulsion par champ de force créé, variable et orientable à volonté.** Plantier a d'ailleurs dit lui-même que sa théorie était une pure construction de l'esprit, c'est tout en son honneur et nous n'en dirons pas davantage.

Les soucoupes que sont-elles vraiment ? D'où viennent-elles ? Quelle est leur but ?

Telles sont les questions que se sont posées les romanciers de « science-fiction ». On sait que le génie littéraire « science-fiction » est populaire aux Etats-Unis avec les romans à allure scientifique, où la soumission des races faibles par des races fortes, la guerre de système planétaire à système planétaire, les voyages interstellaires, etc... reposent sur d'extravagantes suppositions, la possibilité de dépasser la vitesse de la lumière par exemple. Certains ont vu dans les soucoupes des engins russes, elles étaient là pour percer les secrets du Pentagone. D'autres sont persuadés de leur origine martienne, les preuves à l'appui ne manquent pas.

D'autres encore sont allés plus loin dans le romanesque, ils ont placé les bases de départ des soucoupes dans des planètes « extra-solaires », dont la plus

proche que l'on peut supposer habitée est la **planète Wolf 359.** Or, Wolf 359 se trouve à huit années de lumière de la Terre soit 75.000 milliards de kms !

A la vitesse d'une fusée astronautique, mettons 15 kms à la seconde, il faudrait, en naviguant nuit et jour, pour aller et revenir de Wolf 359, 300.000 ans !

Il faudrait donc que les pilotes de l'engin aient la vie bien longue ou bien se reproduisent au cours du voyage, ce qui pose alors, vous en conviendrez, d'autres problèmes !

Jean Nocher, l'auteur des Pamphlets Atomiques, affirmait à la Radio il y a quelques semaines encore, qu'il est impossible de pouvoir douter de l'existence des soucoupes.

Par contre les affirmations de la quasi-unanimité des savants sont nettes et ne souffrent aucun compromis. Citons seulement l'astronome allemand **Hans Haffner** qui dit : « Les soucoupes volantes ne sont que les suites d'une psychose ou d'une fracture du crâne ».

Et **Sir Harold Spencer Jones,** Directeur de l'Observatoire de Greenwich : « Les soucoupes volantes ne sont que le produit d'un double facteur d'ignorance collective dans le domaine astronomique. En toute raison, logique et vraisemblance, les « soucoupes volantes » n'existent pas ».

Quant à **M. Danjon,** Directeur de l'Observatoire de Paris, membre de l'Académie des Sciences, il affirme : « Aucune base scientifique ne vient étayer une série d'informations que je considère comme un seul vol de « canards », comme quelque chose qui fait partie de cette éternelle recherche du merveilleux qui de tout temps a séduit l'homme ».

Résumons et disons que 95 % de toutes les visions rapportées ont pu être définies comme appartenant à des catégories très diverses que nous venons d'examiner: matériel aérien usuel et oiseaux de proie, réflexion solaire sur des engins, ballons météorologiques, les ballons sondes en particulier ainsi que les ballons géants pour l'étude des rayons cosmiques, halo solaire et faux soleils, planètes dont Vénus et Jupiter, étoiles mêmes, aurores de basse latitude, éclair en boule, tache lumineuse des projecteurs néphoscopiques, mirages de tous genres dus à l'inversion de température et aux lentilles atmosphériques, certaines étoiles filantes très lentes, réflexion des rayons solaires sur des tourbillons d'air

et toutes sortes de phénomènes lumineux, brefs, fortuits faisant illusion.

Ajoutons encore ce qui est plus important qu'on ne pense **l'hallucination collective** et aussi malheureusement, il faut le déplorer **une certaine malhonnêteté intellectuelle** de quelques auteurs et de la presse quelquefois qui a contribué à créer cette psychose, cette hallucination collective.

Les services d'enquête des ministères de l'air de divers pays arrivent à la conclusion que les visions qui n'ont pu être classifiées, 5 %, ne l'ont pas été parce que les rapports des témoins étaient trop vagues pour pouvoir en fixer la nature ou si long à parvenir qu'il n'était plus possible d'en faire l'examen.

En terminant j'aimerais poser les questions suivantes : Si les soucoupes existaient réellement, si elles n'étaient pas des illusions, des fantômes, si elles étaient vraiment pilotées, **pourquoi donc ces visiteurs venus de si loin, d'un autre monde, ne se seraient-ils jamais posés sur notre planète ?**

Pourquoi n'auraient-ils pas **tout au moins pris contact ?** Pourquoi ne **seraient-ils pas entrés en relation** par un moyen ou un autre ?

Pourquoi enfin **aussitôt venus sont-ils repartis ?**
Notre imagination peut-elle rester sans réponse ?

Une personne amie me disait si gentiment ces temps derniers : « Je veux malgré tout, croire encore aux soucoupes, avouez pour le moins que c'est regrettable si vraiment elles n'existent pas ».

C'est possible, mais...
Amicus Plato, amicus Socrates...

A regret peut-être, je dois cependant prononcer un sévère verdict :

Les Soucoupes Volantes : ce mythe, cette mystification.

Poésies

par

Anne GIRARD-DUVERNE, ❦
Sociétaire des Poètes Français
Membre correspondant de l'Académie de Nimes

A L'ETOILE DE NOEL !

Elle épandait au loin sa lumière divine,
Et mages et bergers d'accourir tout joyeux...
Le vent soufflait ; la neige aux flocons merveilleux,
Faisait blanc le troupeau qui longuement chemine.
Des anges blonds chantaient auprès d'une chaumine...
C'est là : vite à genoux ! beaux pâtres radieux ;
Jésus tendra vers vous ses membres gracieux
Et son front que la Vierge à vos baisers incline.
O qui que vous soyez, ou profane ou fervent,
Venez, c'est le Passé qui frémit sous son voile,
Aux doux rayons bénis d'une petite étoile !
Noël ! ce chant joyeux des siècles se suivant,
Ne fait-il point revivre à travers la distance,
Votre enfance et la mienne, — ô ma si chère enfance !
Et du beau ciel d'alors tous les enchantements !

LE FLAMBEAU DE LA VIE !

Quoi de plus beau à vous offrir
que ce flambeau, ô jeunes de vingt ans.

Le soleil en plein ciel par un matin de Mai,
Un de ces clairs soleils promotteurs que j'aimais,
Par lesquels tout scintille et reluit... Ah ! la joie
De n'avoir que vingt ans sous un ciel qui flamboie !
Ah ! l'ivresse de vivre et de tendre les bras
Vers tout ce qu'on espère, ...ou qu'on n'atteindra pas.
Comme je te revois, vive et gentille fée.
D'une auréole d'or si prestement coiffée...
C'était l'heure d'extase où devant l'avenir,
Redoutant tous ses maux sans pour cela pâlir,
Tu riais, souviens-toi ! La vie était si belle
Que ton chant vers l'azur s'envolait d'un coup d'aile !
« Les lauriers sont coupés ,nous n'irons plus au bois ».
A d'autres les Avrils, à d'autres les émois
Devant la vie intense, ensoleillée, ardente !
A vous, tous les espoirs ! jeunesse impatiente...
— Des mains de vos aînés, recevez le flambeau :
Puisse-t-il toujours luire, idéalement beau !...
(17 Décembre 1958)

TOUT PASSE !

Dieu seul demeure.

Savoure la minute exquise que tu cueilles :
Elle appartient vite au passé...
A l'instant même où tu l'effeuilles,
Elle y tombe d'un vol lassé.

Rien de saurait jamais faire qu'elle renaisse
Aux chers rivages qu'on aima...
Heures de deuil ou de tendresse,
Tout passe ! et plus ne reviendra.

Le Temps, votre ennemi, ce Temps impitoyable
Vous fauche, troupeau des humains...
— « Fais ce que dois », infatigable,
Et va !... quels que soient tes destins.

Seul importe le but !... Là-Haut est la Lumière
après la vie et le trépas...
— Pardonne et crois !... crois, aime, espère
En « Celui qui ne passe pas !... ».

(7 Juin 1959)

PERSONNEL DE L'ACADÉMIE

TABLEAIJ NOMINATIF

DES MEMBRES DE L'ACADEMIE DE NIMES

BUREAU de 1951

Président : M. Huc
Vice-président : M. Velay
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Latzarus

BUREAU de 1952

Président : M. le Chanoine Bruyère
Vice-président : M. Dupont
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Gibelin

BUREAU de 1953

Président : M. Dupont
Vice-Président : M. Brunel
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Gibelin

BUREAU de 1954

Président : M. Paganelli
Vice-président : M. Hubert Rouger
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Gibelin

BUREAU de 1955

Président : M. De Montaut-Manse
Vice-Président : Mlle Lavondès
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Gibelin

BUREAU de 1956

Président : M. De Montaut-Manse
Vice-président : Mlle Lavondès
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire-Archiviste : M. Gibelin

BUREAU de 1957

Président : Mlle Lavondès
Vice-président : M. Hutter
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Antonin
Bibliothécaire : M. Gibelin
Archiviste : M. Livet

BUREAU de 1958

Président : M. Hutter
Vice-président : M. le Docteur Max Vincent
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Flaugère
Bibliothécaire : M. Gibelin
Archiviste : M. Livet

BUREAU de 1959

Président : M. Seston
Vice-Président : M. Lignières
Secrétaire-perpétuel : M. Lacombe
Trésorier : M. Flaugère
Bibliothécaire : M. Gibelin
Archiviste : M. Livet

PERSONNEL DE L'ACADÉMIE DE NIMES

AU 31 DECEMBRE 1949

Nos	DATES des nominations	NOM DES ACADEMICIENS	PREDECESSEURS immédiats
		Messieurs	
1	7 Juillet 1922	Lacombe, ancien Bâtonnier	De Villeperdrix
2	14 Mai 1926	Marcel Fabre, Ch. ☼, ancien Bâtonnier	P. Coulon
3	15 Octobre 1929	Chanoine Anthérieu	Chanoine Bonnefoy
4	8 Octobre 1931	Baillet, Ch. ☼, Docteur en médecine	Rabbin Kahn
5	25 Mai 1934	Paganelli, Ch. ☼, Inspecteur Général d'Académie	Romieu
6	20 Mars 1942	Gibelin	Roche
7	3 Mars 1943	Huc	Dubesset
8	18 Mars 1943	Velay, Directeur Honoraire de l'Enregistrement	D'Everlange
9	28 Mai 1943	Des Guerrois, Avocat à la Cour	Calemard
10	25 Juin 1943	Flaugère, Ch. ☼, Conservateur Honoraire des Eaux et Fôrets	Gendronneau
11	8 Juin 1945	Dupont, Professeur à l'Université de Montpellier	Sagnier
12	25 Octobre 1945	Chanoine Bruyère	Chanoine Lepage
13	17 Janvier	Brunel, Professeur à l'Université de Montpellier	Rouvière
14	14 Février 1947	Cabouat, Docteur en médecine	Bonnet
15	12 Décembre 1947	Mlle Lavondès	Pasteur Loriol
16	2 Juillet 1948	Hutter, O. ☼	Lavergne
17	29 Avril 1949	Seston, Ch. ☼, Professeur au Lycée	Trial
18	29 Avril 1949	Lignières, O. ☼, Inspecteur d'Académie	Pasteur Cadix
19	29 Avril 1949	Max Vincent, Docteur en médecine	Docteur Rocher
20	27 Mai 1949	Paradis, Docteur en médecine	Eloy Vincent et Pertus
21	14 Avril 1950	Chanoine Cantaloube	De Valfons
22	14 Avril 1950	Colonel de Balincourt, Ch. ☼	Général Neyrac de Bourgon
23	28 Mars 1952	Tailhades, Avocat à la Cour	Igolen
24	26 Décembre 1953	Livet	Toulouse
25	26 Décembre 1953	De Regis	
26	6 Mars 1953	Davé	Gouron
27	22 Janvier 1954	Barnouin	Bauquier
28	2 Juillet 1954	Enjoubert	Thoulouze
29	11 Mars 1955	Thérond	Docteur Reynaud
30	11 Mars 1955	Hugues	Chanoine Chabot
31	28 Juin 1957	Sablou	Fauré-Frémiet
32	20 Décembre 1957	Pasteur Brunel	Antonin
33	18 Avril 1957	Lafage, ancien Bâtonnier	De Montaut
34	2 Janvier 1959	Pasteur Barde	Hubert Rouger
35	5 Mai 1969	André Nadal	Marcel Coulon

CLASSE DES MEMBRES NON RESIDANTS

comprenant 24 Académiciens ne résidant pas dans la Ville de Nimes

Nos	*DATES des nominations*	*NOM DES ACADEMICIENS*	*PREDECESSEURS immédiats*
1	5 Mai 1939	Pourtal de Ladevèze	Gay
2	5 Mars 1937	Victor Colin, Capitaine de Frégate	Chobaut
3	29 Mai 1942	Jacques Vier, Professeur à la Faculté de Rennes	Abbé Bruyère
4	25 Novembre	De Joly, Spéléologue	Henri Mazel
5	16 Avril 1943	Léonard, Professeur Faculté d'Aix	Lassère
6	3 Mars 1943	Escholier, Avocat Général	Faucher
7	21 Avril 1944	Jean Bessat, Félibre	Dessaux
8	16 Février 1945	Paul Hubert, Montpellier	Poinsot
9	19 Janvier 1945	Chanoine Béraud	De Ramel
10	20 Décembre 1946	Docteur Soubeyran	Abbé Sautel
11	12 Décembre 1947	Raoul Stéphan	J.-J. Brousson
12	8 Avril 1949	Sotoris Skipis, Président de l'Académie d'Athènes	René Grousset
13	5 Mars 1954	Fragneau, homme de Lettres	
14	22 Octobre 1954	Robert, Professeur Faculté Rennes	
15	8 Janvier 1955	Ivan Gaussens, Directeur du Gard à Paris	
16	22 Janvier 1955	Commandant Chaillet	
17	4 Mai 1956	Bompaire, Professeur Faculté Rennes	
18	15 Mars 1957	André Chamson, de l'Académie Française	
19	12 Avril 1957	Marquis de Lordat	Richard
20	13 Février 1959	Favre de Thierrens	
	24 Avril 1959	Frédéric Mistral, neveu	
	30 Octobre 1959	Marc Bernard	

MEMBRES HONORAIRES

21 Novembre 1921	Mademoiselle Alice Dumas, Nimes
2 Décembre 1932	Son Excellence Monseigneur l'Archevêque Girbeau
2 Décembre 1932	Monseigneur Grente, Archevêque du Mans, de l'Académie Française
19 Mai 1939	Jacques Chevalier, Doyen de la Faculté de Grenoble
8 Décembre 1947	Max Nègre, Conservateur Général des Eaux et Forêts
8 Avril 1949	Trial, Rue Notre-Dame, 5
8 Avril 1949	Docteur Rocher, 8, Avenue Feuchères

LISTE DES CORRESPONDANTS

EN NOMBRE ILLIMITÉ

30 Mai 1908	Jean Renouard, Homme de Lettres, Avenue Wilson, 1, Bergerac
7 Février 1916	Henri Tuffier, O.A., Rue de Strasbourg, Mâcon
10 Janvier 1917	Léon Coutil, Archéologue, Les Andelys (Eure)
11 Février 1918	André Corbier, Administrateur des Colonies, 26, Rue Lavoisier, Grenoble
19 Mars 1918	Paul Baudoui-Salze, Archéologue, Villa Etienne, Montpellier
7 Janvier 1920	Mme Véron-Mouraille, Jouzzac (Ch.-Marit.)
26 Juin 1921	Pierre Edm.-Hugues, Magistrat Honoraire, Anduze
17 Novembre 1932	Ferdinand Boyer, Professeur à l'Université, Rome
	Mme Martinazzo Gandin, Bessèges
	Rivals, 24, Rue Fargues, Montpellier
	Albert Hugues, Préhistorien, Saint-Géniès-de-Malgoirès
23 Février 1923	Pierre Georges Roy, Archiviste, Québec.
2 Mai 1923	Roger Jeanjean, Naturaliste, St-Hippolyte-du-Fort
17 Mai 1927	Dubled, Commandant de Gendarmerie, Grenoble
	Poussigue-Meyrel, de la Société des Auteurs
16 Décembre 1927	Voltaire Gandin, 1, Rue Danton, Bessèges
	Gaussens, Rue Dorian, Paris
11 Janvier 1929	Smith Secaucus, New-Jersey
9 Mars 1928	Mme Marguerite Vollaire Gandin, Bessèges
12 Juin 1931	Docteur Aparisi-Serres, Dax.
17 Janvier 1933	Paul Jacolsthat, Professeur à l'Université de Marburg
5 Janvier 1933	Teissier, Aigues-Mortes.
3 Mai 1935	Beltrani, de l'Académie de Ligurie
	Gino Loria, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Ligurie
18 Juin 1937	Mme Tasset Nissole, de la Société de Géographie
7 Janvier 1938	Alfredo Pomenta, Archiviste à Lisbonne
24 Avril 1926	Jacques de Neuville, Auditeur à la Cour des Comptes
18 Juin 1937	Chanoine Afflatet, Curé de Ste-Perpétue, Nimes.
19 Mars 1943	Abbé Martin, Directeur de la Chorale Sainte-Eustache, Paris

28 Mai 1943	Octave Palma
7 Janvier 1944	Rojat, 96, Rue Duncan, Bordeaux
21 Avril 1944	Lequesne Magistrat
11 Mai 1945	Mme Henri Rossignol, Archéologue, Marcely (Saône-et-Loire)
22 Novembre 1945	Mme Agnès de La Gorce Montrond, Tresque (Gard)
	Mlle Martinet, Professeur au Lycée de Grenoble
	Charles Coste, Directeur des Presses Rhodaniennes, Bollène (Vaucluse)
13 Juin 1947	Mme Jean Roy-Pinay, Dessinatrice
2 Février 1948	Raymond Jeauvrot, Collectionneur
5 Mars 1948	Roche, Journaliste, Genève
25 Avril 1948	Mme Marcelle Bissière, Secrétaire Général de l'Académie d'Arles
7 Janvier 1948	Abbé Amiel, Aumônier du Lycée, Lyon
8 Avril 1949	Mme Graille, rue des Lombards, Nimes
	Mlle Metge, rue Racine, Nimes
29 Décembre 1949	Mme Jalaguier, Boissy-d'Anglas
28 Avril 1950	Jean Suzini, Professeur au Lycée, Alès
	Jiocoma Cavalucci, Directeur de l'Institut Oriental de Naples
8 Avril 1949	Chauvet, Avocat à Montpellier
8 Décembre 1950	Pasteur André Roux, Rue Arago, Paris
22 Décembre 1950	Mme André Nègre, 21, Rue Rouget-de-l'Isle
1 Juin 1951	Mme Reboul-Monod, Place des Casernes, Nimes
	Charles Teissier du Cros, membre de la Société de Philosophie, Montpellier
2 Novembre 1951	Raffas, 24, Rue de la Tour Magne, Nimes
	Boyer, 16, Rue Delon-Soubeyran
9 Mai 1952	Ligier
	Mlle Cabane, Conservateur de la Bibliothèque Séguier.
25 Avril 1952	Armassit, Attaché au Ministère des Beaux-Arts
1 Mai 1953	Hubert Noé, Rue des Fourbisseurs, Nimes
5 Novembre 1954	Mme Martin-Guis, Avenue Carnot
15 Octobre 1954	Knigt
19 Novembre 1954	Commandant Barbe, Archéologue
20 Mai 1955	Brand, Vice-Président de la Société Vivaroise des Beaux-Arts
9 Novembre 1956	Mme Déchery, Professeur, Versailles
15 Février 1957	Mme Zboromersky, Rue de France, 24
	Mme Gérard Duverne, 51, Rue Roussy
14 Juin 1957	Libermann, Calvisson
10 Avril 1959	Tendret, Professeur, 35, Rue de la Lampèze

LAUREATS DE L'ACADEMIE

1952 Prix Jules Salles

M. POMEYRAC

auteur des

« CHANT DE LA GARRIGUE »
« CHEMIN PARALLELE »

1946 Prix Jules Salles
M. Georges ROBERT
Peintre, Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts

M. Denis JOLY
Directeur du Conservatoire de Musique

M. LIGIER
Lauréat du Concours Teulon

BIENFAITEURS DE L'ACADEMIE

Mgr FLECHIER

M. SEGUIER

Mgr BECDELIEVRE

M. RIBOULET

M. DEVEZE

Mgr DE VILLEPERDRIX

Mlle Alice DUMAS

M. Jacques SAGNIER

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Académie Royale de Belgique ;
Romania ;
Société des Sciences de la Creuse ;
La Diana ;
Société Archéologique de la Drôme ;
Société des Lettres de Lozère ;
Société Mycologique de l'Ouest ;
Académie d'Arles ;
Société Dunoise ;
Société d'Etudes des Hautes-Alpes ;
Scciété Archéologique du Finistère ;
Société Littéraire des Pyrénées-Orientales ;
Académie de Besançon ;
Société d'Emulation d'Abbeville ;
Société d'Histoire Naturelle de la Moselle ;
Société Polymatique du Morbihan ;
Société des Lettres des Alpes-Maritimes ;
Bibliothèque de Neuchâtel (Suisse) ;
Protection Française ;
Centre des Archives Régionalistes ;
Société Savante de Haute Normandie ;
Société du Borda ;
Société d'Histoire de la Maurienne ;

Société Scientifique et Littéraire de Cannes et de Grasse
Société l'Eduen ;
Société d'Histoire Naturelle de Colmar ;
Académie d'Arras ;
Société Académique du Bas-Rhin ;
Société des Antiquaires de l'Ouest ;
Bayerische Strauts Bibliotheck Munchen ;
Bulletin de la Commission des Antiquités, Versailles ;
Société Archéologique de Rambouillet ;
Annales de l'Université de Montpellier ;
Société Archéologique du Gers ;
Bulletin Philologique et Historique, Imprimerie Nationale;
Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres ;
Bulletin de la Société Archéologique, Valence ;
Société d'Histoire et Archéologie, Genève ;
Bulletin de l'Université, Toulouse ;
Société Archéologique de Lens ;
Université Aix-Marseille ;
Société Archéologique de Saint-Lô ;
Société Belfortaine d'Emulation ;
Commission Départementale des Monuments Historiques Arras ;
Société Archéologique, Quimper ;
Société Havraise d'Etudes, Le Havre ;
Académie du Val d'Isère, Besançon ;
Société Préhistorique Française, Paris ;
Académie du Var ;
Société Archéologique, Rennes ;
Société Académique de Saint-Quentin.